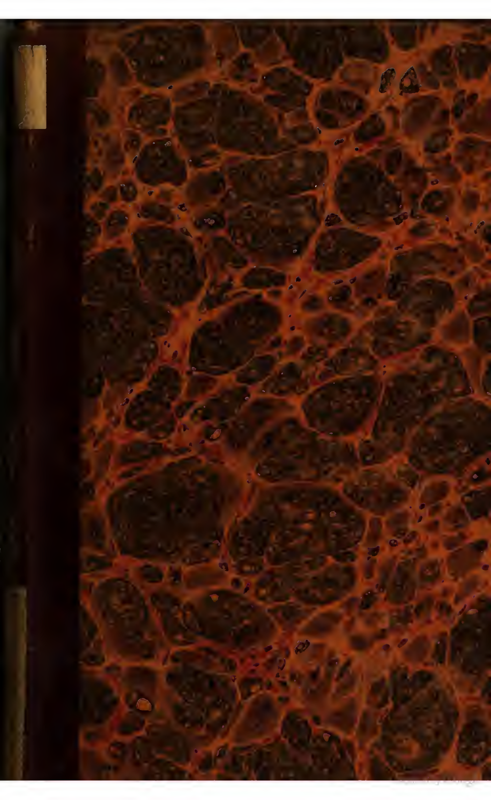




BEAUX TRAITS

DE

L'HISTOIRE MILITAIRE

DES FRANÇAIS.

Cet ouvrage se trouve aussi

à Bruxelles, chez Brunet et chez Fruger, libraires.

DE L'IMPRIMERIE DE DAVID,
RUE DU FAUBOURG POISSONNIÈRE, N° 1.



Charlemagne plante la croix sur la forteresse d'Erésbourg.



BEAUX TRAITS

DE

L'HISTOIRE MILITAIRE

DES FRANÇAIS,

DEPUIS L'ORIGINE DE LA MONARCHIE JUSQU'A CE JOUR,

OU

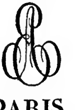
Traits de Courage, de Magnanimité, d'Audace, de Présence d'esprit, d'Adresse, de Grandeur d'âme, de Sang-froid, d'Héroïsme, de Dévoûment et d'Habileté militaire;

Ouvrage propre à faire connaître la gloire du nom français, à élever l'âme de la jeunesse, et à lui inspirer l'amour de la Patrie et du Prince;

PAR MM. *** ;

Enrichis de cinquante Portraits des Personnages qui se sont le plus distingués dans les armes.

TOME PREMIER.





PARIS,
A LA LIBRAIRIE D'ALEXIS EYMERY,
Rue Mazarine, n° 30.

1825.

PRÉFACE.

Ce Recueil est un monument élevé à la gloire militaire de la Nation. Il est destiné spécialement à l'instruction des jeunes gens qui se destinent au service du Roi et de l'État. Le récit n'y est point surchargé d'observations et de réflexions, à moins qu'elles ne soient naturellement amenées par les faits ; et si nous nous sommes permis quelques jugemens sur les causes des événemens présentés à nos jeunes lecteurs, ils ne sont presque jamais que des citations de nos historiens les plus estimés.

Pour les époques les plus reculées comme pour les plus récentes, nous avons tâché d'être exacts sur les dates et sur les lieux ; on doit mettre ce soin dans le récit de tous les faits historiques : il semble d'ailleurs que l'intérêt d'une belle action augmente, quand on apprend d'une manière positive quel jour et quel lieu en ont été les témoins.

Nos dernières guerres ont dû tenir une grande place dans ce Recueil ; elles en for-

ment la seconde partie. Nous ne nous sommes point occupés des drapeaux que suivaient les hommes dont nous avons raconté les actes de courage ou de dévoûment ; nous ne les avons considérés que comme des faits purement militaires, propres à élever l'âme de la jeunesse, et à servir de modèle et d'exemple aux jeunes guerriers. Militairement parlant, les Français de tous les partis ont fait leur devoir dans ces guerres terribles ; et nous sommes de ceux qui pensent que les vertus guerrières se sont montrées des deux côtés avec un égal éclat.

BEAUX TRAITS

DE

L'HISTOIRE MILITAIRE

DES FRANÇAIS.

Premières années de la Monarchie française.

Les commencemens du royaume qui nous compte aujourd'hui parmi ses citoyens, furent tout militaires. Les *Francs*, nos ancêtres, originaires de la Suabe, dont ils avaient fait une terre libre, ne s'établirent dans la Gaule vers l'an 420, que par la force des armes. Ces glorieux colons élevèrent sur un bouclier le chef qui les avait conduits à la victoire : et ce fut ainsi que, sous les armes, ils le proclamèrent leur roi.

Un ancien auteur nous trace d'eux, le portrait suivant : *ils ont*, dit-il, *la taille haute, la peau fort blanche, les yeux bleus. Leur visage est entièrement rasé, si vous en exceptez la lèvre supérieure, où ils laissent croître deux petites moustaches. Leurs cheveux coupés par derrière, longs par devant, sont d'un blond admirable*,

Leur habit est si court qu'il ne leur couvre pas le genou, si serré qu'il laisse voir toute la forme de leur corps. Ils portent une large ceinture où pend une épée lourde, mais extrêmement tranchante. C'est de tous les peuples connus celui qui entend le mieux les mouvemens et les évolutions militaires. Ils sont d'une adresse si singulière, qu'ils frappent toujours où ils visent; d'une légéreté si prodigieuse, qu'ils tombent sur leur ennemi aussitôt que le trait qu'ils ont lancé contre lui; enfin d'une intrépidité si grande, que rien ne les étonne, ni le nombre des ennemis, ni le désavantage des lieux, ni la mort même avec toutes ses horreurs. Ils peuvent perdre la vie, jamais ils ne perdent le courage.

Clodion, successeur et fils de *Pharamond*, ce chef des Francs devenu si noblement roi dans la Gaule, s'y maintint comme son père s'y était établi, par sa valeur et ses faits militaires. Tantôt vainqueur et tantôt vaincu, mais toujours prêt à se soumettre la fortune par de nouveaux efforts, il fut enfin reconnu des Romains qui depuis longtems s'étaient mis en possession du pays.

Mérovée, qui vint après Clodion, parut aux Romains assez important, pour qu'ils en fissent positivement leur allié. A la tête d'un corps des siens, il figura honorablement dans celle de leurs armées, qui, vers l'an 452, défit complètement, du côté de Troyes en Champagne, le fameux

Attila, roi des Huns. C'est de lui que nos rois de la première race ont été appellés *Mérovingiens*. Ses hautes qualités, dit un écrivain de cette époque, l'avaient mis en si grande recommandation parmi les Francs, qu'ils l'honoraient comme leur père commun.

Childéric premier, qui hérita le trône du précédent roi son père, fit aussi vaillamment la guerre, et on rapporte même qu'il se rendit maître de Paris; mais l'honneur de triompher entièrement des anciens dominateurs de la Gaule était réservé à son successeur et fils *Clovis premier*. Ce prince, à peine âgé de vingt ans, ayant en effet vaincu et fait décapiter en 486 Siagrius, gouverneur des Gaules pour les Romains, devint par cette mort paisible possesseur de la contrée entière. C'est à dater de son règne seulement, que les événemens militaires comme les autres prennent un caractère vraiment historique, et peuvent donner matière à des articles de quelque consistance. Nous ferons passer tour-à-tour, sous les yeux de nos lecteurs, les principaux de ces événemens.

Bataille de Tolbiac.

Clovis, encore payen, avait épousé, depuis trois ans, une princesse chrétienne, Clotilde, nièce de Gondebaud, roi de Bourgogne. A moitié gagné à la vraie religion par son épouse, le roi des

Francs partit pour aller combattre les Allemands qui avaient fait une irruption dans la Gaule. On se rencontra près de Tolbiac, à dix lieues environ de Cologne. Clovis, voyant les siens plier, leva les mains vers le ciel, et adressa cette prière au souverain maître de toutes choses : « Dieu de la » reine Clotilde, vous que l'on dit le fils du Dieu » vivant, et qui donnez du secours à ceux qui vous » invoquent, et la victoire à ceux qui espèrent en » vous ! j'implore votre assistance : si vous me » faites vaincre mon ennemi, et reconnaître ainsi » le pouvoir que vous attribuent ceux qui vous » adorent, je croirai en vous et je me ferai baptiser » en votre nom. J'ai invoqué mes dieux, et ils ne » me secourent pas; il sont donc sans pouvoir, » aidez-moi à vaincre, puisque je vous invoque et » que je veux mettre en vous toute ma confiance.» Cette prière fut exaucée : à peine eut-elle été faite, que les Francs reprirent courage, et chargeant à leur tour leurs adversaires, les mirent dans une déroute complète. Clovis poursuivit les Allemands jusques dans leur pays, où ils se soumirent à lui payer un tribut. Il songea ensuite à acquitter sa promesse : s'étant fait instruire des mystères de la religion chrétienne, il fut baptisé par Remy, évêque de Reims, prélat qui, après sa mort, devait être mis au nombre des saints, à cause de sa piété et de ses autres vertus. Alboflède, sœur du roi, et plus de trois mille hommes de son armée voulurent participer à la même grâce.

Guerre contre les Visigoths. — Bataille de Vouillé.

Une des victoires les plus mémorables du règne de Clovis, fut encore celle qu'il remporta sur Alaric, roi des Visigoths. Les Francs marchaient à cette guerre avec une sorte de fureur; ils avaient fait vœu de ne point couper leur barbe, qu'ils n'eussent vaincu leurs ennemis. Des rencontres singulières, qu'ils regardèrent comme des présages heureux, soutinrent en route leur ardeur. L'usage de ces temps était de tirer augure du verset qu'on chantait à l'office au moment qu'on arrivait à l'église. Quand les envoyés du roi des Francs entrèrent dans Saint-Martin, on y récitait ces paroles du psaume XVII : *Vous m'avez revêtu de la force pour la guerre ; vous avez supplanté ceux qui s'étaient élevés contre moi ; vous avez mis mes ennemis en fuite, et vous avez exterminé ceux qui me haïssaient.*

L'armée cherchait un gué sur les bords de la Vienne ; une biche lui en découvrit un, en s'élançant à la vue de tout le camp, dans un endroit qui en prit le nom du *pas de la biche.*

On vit en l'air un globe de feu, qui, ayant paru s'être allumé sur le haut de l'église de Saint-Hilaire, vint se poser sur la tente du roi, où il acheva de se consumer.

Vouillé est un lieu peu distant de Poitiers. On

y combattit avec la plus grande opiniâtreté. Alaric y fut tué de la main même de Clovis, qui, ensuite de sa victoire, étendit son empire depuis la Loire jusqu'aux Pyrénées.

Paris devenu le lieu de la résidence royale.

Il paraît que Clovis fut le premier roi des Francs qui fixa sa résidence à Paris. Il avait alors étendu ses conquêtes depuis l'embouchure du Rhin jusqu'à Toulouse. La maison qu'il habita était un palais, ancien séjour des empereurs Julien et Valentinien Ier (1).

Première Victoire navale.

Le premier exploit maritime que l'on connaisse depuis l'établissement des Francs dans les Gaules, date de 519. La France était en paix avec tous ses voisins, lorsque Cochiliac, roi des Danois, qui

---

(1) Clovis y mourut en l'an 511. Les Rois de la première, de la seconde et les premiers Rois de la troisième race y firent souvent leur résidence. Sous Louis VII, dit le Jeune, vers le milieu du 12e siècle, on le nommait le *vieux Palais*. Il ne nous reste plus de ce monument qu'une sale fort élevée, qui peut donner une idée de la grandeur passée de cet édifice. La voûte de cette salle soutient un jardin. On découvrit en 1544, les vestiges d'un aqueduc qui y conduisait les eaux d'Arcueil. L'autorité publique a fait, depuis peu, des dispositions pour la conservation de ce précieux reste d'antiquités, qu'on voit à Paris, rue de la Harpe, n° 63.

prétendait descendre de Clodion, vint se jeter sur les terres de Thierry, roi d'Austrasie. Ce prince envoya contre lui, sous le commandement de Théodebert, héritier du trône, deux armées, l'une de terre, l'autre de mer, qui toutes deux furent victorieuses.

Serment des Francs.

L'usage des Francs, lorsqu'ils s'engageaient avec serment, était de tirer, d'agiter et de secouer leur épée, comme s'ils se fussent crus invincibles, alors que leur bras s'armait pour une juste cause.

Bataille de Droissi.

Le fait le plus extraordinaire de ces temps reculés est la bataille de Droissi, gagnée à cinq lieues de Soissons par la reine Frédégonde sur les Austrasiens. L'avantage de cette journée fut le fruit d'un stratagème tout particulier. C'était la coutume, en paix comme en guerre, de laisser les chevaux paître en liberté, après les avoir munis d'une clochette pour les retrouver plus facilement. La reine sut mettre à profit cet usage. Elle ordonna à chaque cavalier de suspendre une sonnette au cou de son cheval, et leur fit prendre en main de grosses branches d'arbres verds : dans cet équipage et à la faveur des ténèbres de la nuit, elle avança à grands pas vers le camp des Austrasiens. Ceux-ci prirent cette cavalerie pour les chevaux

du pays qui paissaient dans la plaine. La naissance du jour les jetta dans une nouvelle erreur. Ils crurent voir devant eux une véritable forêt, et ne reconnurent la vérité, que lorsque Landry, qui commandait sous les ordres de Frédégonde, fut si près d'eux, qu'ils n'eurent plus le loisir de se ranger en bataille. La déroute fut entière, le carnage horrible, et la victoire complète. Ces particularités de la bataille de Droissi ne sont point, au reste, rapportées par tous les historiens.

Hommage rendu à la couronne de France.

Dans l'année 595, le pape saint Grégoire-le-Grand écrivait en ces termes à Childebert II, l'un des rois francs dans les Gaules : « Autant que la dignité de roi élève au-dessus des autres hommes celui qui la possède, autant la qualité de roi de France élève au-dessus des autres rois ceux qui en sont honorés. »

Combat contre les Saxons.

Si l'on en croit un historien du temps, Clotaire II, roi de France proprement dit, et son fils Dagobert, roi d'Austrasie, livrèrent, vers l'an 626, aux Saxons, un combat dont les détails méritent d'être connus. Cette fière nation, méprisant la grande jeunesse du fils et l'humeur pacifique du père, entreprit de briser le joug que lui avaient imposé les rois francs. Bertoalde, son chef, après s'être

assuré du secours de plusieurs peuples barbares, envoya déclarer à Clotaire qu'il ne payerait plus le tribut. Dagobert passa promptement le Rhin pour aller châtier les rebelles. L'orgueilleux duc Bertoalde vint fondre sur lui, avant qu'il put être joint par l'armée de Clotaire. Le combat fut opiniâtre; mais enfin le jeune prince français, blessé d'un coup de sabre qui partagea son casque en deux, et lui coupa quelques cheveux, se vit obligé d'abandonner le champ de bataille. Il dépêcha aussitôt un de ses écuyers vers son père, pour lui porter les morceaux du casque avec la dépouille de ses cheveux; c'étaient de glorieuses preuves qu'il avait fait son devoir, et des marques non équivoques du danger qu'il avait couru.

Clotaire prit sur-le-champ les armes, et vola au secours de son fils avec tout ce qu'il put ramasser de troupes. Il trouva les deux armées en présence : elles n'étaient séparés que par le Weser. Bertoalde, pour encourager les Saxons, avait fait répandre dans son camp le bruit que Clotaire était mort. Le monarque s'avança à la vue de l'infidèle vassal, ôta son casque, et lui fit voir sa longue chevelure grise. Le duc s'emporta jusqu'à l'insulter. Le roi, vivement offensé, pique son cheval, passe la rivière à la nage, et suivi d'un grand nombre de Français, court droit aux Saxons. Bertoalde épouvanté tâche de se sauver par la fuite. Clotaire le poursuit, l'atteint, et d'un coup

d'épée lui abat la tête. Ce ne fut plus dès-lors qu'une horrible boucherie ; l'armée saxonne périt presque toute entière.

Samon.

C'était un marchand que l'on croit avoir reçu le jour sur le territoire de Sens. Il partit de chez lui, accompagné de plusieurs autres marchands, pour aller trafiquer avec les Esclavons : c'est ainsi qu'on appelait les peuples qui occupaient, non seulement ce qu'on a nommé plus tard l'Esclavonie, mais encore la Bosnie, la Dalmatie, la Croatie et une partie de la Bohême. Les Vinides étaient une de leurs colonies ; ils s'étaient avancés jusqu'au Danube, et avaient été subjugués par les Abares. Les mauvais traitemens qu'ils essuyaient de la part de leurs vainqueurs, les forcèrent enfin de prendre les armes pour secouer un joug si rude. Les marchands français, à leur arrivée dans cette malheureuse contrée, trouvèrent la guerre cruellement allumée ; on était près d'en venir aux mains. Samon s'offrit généreusement aux opprimés, et fit tant de prodiges de valeur à leur tête, qu'ils le firent leur roi. C'était un homme né pour les grandes entreprises ; il se conduisit avec tant de prudence et de courage qu'il eut le bonheur d'affranchir entièrement ses nouveaux sujets, sur lesquels il régna ensuite paisiblement et avec gloire.

Le Soldat austrasien.

En 716, Charles Martel, dans sa qualité de duc d'Austrasie, soutenait la guerre contre Chilpéric II, roi de Neustrie et de Bourgogne : celui-ci avait pour allié Radbode, duc de Frise. Charles fut entièrement défait par le duc du côté de Cologne. Il réunit cependant les débris de son armée, et se jeta dans la forêt d'Ardenne avec cinq cents hommes, en attendant quelque occasion favorable. Elle se présenta bientôt. Radbode s'étant retiré en Frise, Chilpéric avoit assis son camp à Amblef, maison royale, sur la petite rivière de ce nom, près de l'abbaye de Stavelo. Un soldat austrasien se chargea de mettre son armée en désordre, si on lui permettait de l'attaquer seul. Ayant obtenu cette permission, il marcha droit aux Neustriens, qu'il trouva sans sentinelles, sans armes, sans défense. Il mit aussitôt l'épée à la main, criant d'une voix terrible : *Voici Charles avec ses troupes*, et perça tous ceux qu'il rencontra sur son passage. L'épouvante se répandit en un moment dans tous les cœurs. Le prince d'Austrasie, témoin de la consternation, fondit sur ces gens effrayés, et les mit en déroute. Ils prirent la fuite avec tant de précipitation, que Chilpéric eut peine à échapper.

Bataille de Poitiers.

La bataille de Poitiers, gagnée sur les Sarra-

sins en 732, fera vénérer à jamais par les Français et par tous les Chrétiens en général le nom de Charles-Martel. Les Mahométans déjà maîtres de l'Espagne que la trahison leur avait livrée, s'étendaient dans la France, et semblaient en avoir médité la conquête entière : de là qui sait jusqu'où ils auraient pu aller ? L'Europe allait peut-être retomber dans la barbarie. La bataille dura un jour entier, et fut terrible. Des historiens veulent que les Sarrasins y aient perdu trois cent soixante-quinze mille hommes : ce qu'il y a de certain, c'est que leur chef, Abdérame, y fut tué. Charles-Martel, duc d'Austrasie et maire du palais de France, qui avait rassemblé l'armée française et qui la commandait, reçut, après cette victoire, le surnom de *Martel*, comme s'il se fût servi d'un marteau pour écraser les barbares. Cette victoire ne fut pas, au reste, la seule qui le fit considérer comme le plus grand capitaine de son temps. Ayant été chercher les Sarrasins jusque dans le Languedoc et la Provence, où ils continuaient de faire des incursions, il les vainquit encore, et en délivra totalement la France. Il soumit aussi les Frisons, et réunit leur pays à la couronne. D'une activité extraordinaire, et vainqueur partout où il portait ses armes, il a fait dire de lui : « Qu'on le le voyait, comme un vent impétueux, passer rapidement des Gaules dans le fond de la Saxe, et des glaces de la Saxe dans les provinces méridionales

de l'Europe. Il mourut en 741, à Crécy-sur-Oise. Il gouvernait depuis quatre ans sous le titre de duc des Français, le royaume de France, dont le roi, mort en 737, n'avait pas été remplacé.

Composition des Armées françaises sous la première race.

On ne connaissait point alors ce que c'était que troupes réglées. Chaque province avait sa milice. On commandait d'ordinaire celle qui était plus voisine des lieux où l'empire portait ses armes. Ceux qui tenaient des *bénéfices* du prince ou de l'église, ceux qui possédaient des *terres saliques*, tous les Francs enfin étaient obligés de servir le roi en personne. Les évêques mêmes n'en étaient point exempts. Ceux d'entre eux qui avaient l'humeur guerrière, s'armaient de toutes pièces et se précipitaient dans la mêlée. Ceux qui se faisaient scrupule de répandre le sang, se contentaient de lever les mains au ciel pour l'heureux succès du combat. Ceux qui étaient plus sages et plus religieux, se rachetaient pour de l'argent de cette sanguinaire obligation. Alors, ils envoyaient leurs vassaux sous la conduite d'un *avoué* ou *vidame*. C'était un noble vaillant, brave, puissant, que les églises choisissaient pour défendre leur patrimoine. On donnait des lettres de dispense à ceux que l'âge rendait incapables de service. On condamnait à de grosses amendes ceux qui

manquaient au rendez-vous général de l'armée.

Il y avait, dans les provinces, particulièrement sur les frontières, des magasins destinés pour l'entretien de ces troupes. Il ne paraît pas qu'elles eussent d'autre solde que le butin. La coutume était de l'apporter en commun et de le partager de même. Les prisonniers devenaient autant d'esclaves. Les ôtages subissaient le même sort, lorsque ceux qui les avaient donnés venaient à manquer à leur engagement. Les armées françaises, sous le règne des mérovingiens, n'étaient composées que d'infanterie. S'il y avait quelques cavaliers, c'était pour escorter le général et porter ses ordres. On ne connaissait, sous la première race, d'autre bannière de France que la chape de saint Martin. C'était un voile de taffetas, qui portait l'empreinte du saint, et qu'on allait prendre en grande pompe sur son tombeau. On le gardait avec respect sous une tente. On la promenait en triomphe autour du camp, lorsqu'on était près de donner le combat. Nos rois avaient tant de confiance à la protection du saint prélat, qu'avec cet étendard, ils se croyaient assurés de la victoire.

Pepin-le-Bref.

Chef de la seconde race de nos souverains, Pepin-le-Bref fut un grand capitaine, en même temps qu'un grand roi. Il vainquit les Saxons, les

Bretons, les Esclavons, les Aquitains, et après deux guerres successives, contraignit Astolphe, roi des Lombards, de se reconnaître son vassal et son tributaire, et de céder au souverain pontife l'arrondissement nécessaire pour le rendre, sous la protection de la France, indépendant en Italie.

Le surnom de *Bref* lui vint à cause de sa petite taille. Ayant appris que quelques-uns des principaux de la nation en plaisantaient, il résolut de leur donner à la première occasion, sur ce sujet, une leçon qui pût rester gravée dans leur mémoire. Un jour, il assistait, dans l'abbaye de Ferrières, au combat d'un taureau avec un lion. Dejà ce dernier avait renversé son adversaire, lorsque Pepin se tournant vers les seigneurs de sa cour : « *Qui de vous*, leur dit-il, *se sent assez de courage pour aller ou séparer ou tuer ces furieux animaux* ? » La seule proposition les fit frémir : personne ne répondit. « *Ce sera donc moi*, reprit froidement le monarque. » Il tira en même temps son sabre, sauta dans l'arène, alla droit au lion, lui coupa la gorge, et sans reprendre haleine, porta un si rude coup au taureau, qu'il lui abattit la tête. Toute la cour demeura étonnée de cette force prodigieuse et de cette hardiesse inouie. Les auteurs de la raillerie furent confondus. « *David était petit*, leur dit le roi avec fierté, *mais il terrassa l'orgueilleux géant*

qui avait osé le mépriser. Tous s'écrièrent qu'il méritait l'empire du monde.

Cette force prodigieuse du corps, qui faisait à cette époque une grande partie du mérite des guerriers, était la moins brillante des qualités de Pepin. Prudence dans les affaires, adresse à profiter des circonstances, talent admirable du gouvernement, génie supérieur dans le plan des opérations militaires: voilà ses plus beaux droits à la gloire.

Son habile politique affermit la couronne sur sa tête. Il sut s'attacher par l'intérêt, le plus fort des liens, les évêques et les seigneurs: il rendit aux premiers les biens ecclésiastiques, dont on les avait dépouillés, et laissa aux seconds les domaines héréditaires qu'ils avaient usurpés. Il sut gagner ainsi l'appui des chefs de l'église et des grands de l'état.

Pepin mourut au milieu de ses triomphes, et à un âge où ses sujets pouvaient espérer de voir se prolonger un règne à la fois glorieux et prospère. Atteint d'hydropisie à cinquante-quatre ans, il mourut en l'an 768.

Il donna au monde l'exemple presqu'unique d'une révolution sans troubles. Le sang ne cimenta pas sa puissance; il lui donna pour base la justice. Toutes les vertus civiles et militaires brillèrent en lui: mais la bonté, la valeur, la prudence étaient ses qualités dominantes.

Il partagea ses états entre ses deux fils, Charles et Carloman, du consentement des seigneurs assemblés à St.-Denis. Carloman eut l'Austrasie; Charles, la Neustrie; un troisième fils, nommé Giles, se fit religieux.

Charlemagne.

Ce prince reprit et acheva l'ouvrage de Clovis. Jamais la couronne de France ne brilla d'un plus grand éclat que sous son règne; elle fut en quelque sorte celle de tout le monde civilisé. Des guerres glorieuses et d'honorables victoires du roi de France l'élevèrent à ce haut dégré de puissance.

Le premier exploit de Charlemagne fut la conquête de la Lombardie. Didier s'était déclaré l'ennemi et le persécuteur du souverain pontife; le monarque français le réduisit en peu de temps à se remettre à sa discrétion, lui et toute sa famille. Didier fut envoyé en France, et renfermé dans un monastère: Charlemagne se fit couronner roi de Lombardie, titre qu'il s'appliqua depuis dans les actes publics et sur quelques unes de ses monnaies.

Bientôt on le vit aussi réunir le duché de Bavière à la France, et étendre sa domination jusqu'à la mer Baltique.

En 791, il défit si complètement les Huns, qui occupaient cette partie de la Pannonie qu'on nomme de nos jours l'Autriche et la Hongrie, qu'il n'en échappa que ceux qui purent se réfugier dans

les bois. Le vainqueur pénétra jusqu'à l'endroit où la Raab se jette dans le Danube.

Ses guerres contre les Saxons furent, de toutes celles qu'il fit, les plus opiniâtres et les plus célèbres. Elles durèrent trente-trois ans ; le fameux Witikind ranimait sans cesse le courage des vaincus, et leur faisait tenter de nouveaux combats : cet intrépide guerrier finit cependant par se soumettre, et sa conversion à la religion chrétienne répondit à Charlemagne de sa fidélité ; mais le reste des Saxons continua de s'agiter ; et pour les dompter entièrement, il fallut les arracher de leur pays, et les disperser en Suisse et en Flandre.

Charlemagne fit aussi la guerre au duc de Frioul, le vainquit dans plusieurs actions meurtrières, le fit prisonnier dans une bataille rangée et crut devoir éteindre dans son sang le feu des guerres à venir. Il s'empara de ses états, qui devinrent une province de son immense empire.

L'Espagne appela aussi le héros français. Le triomphe de la religion, la défense de plusieurs petits princes que menaçait d'asservir le puissant Abdérame, furent les motifs de la guerre ; elle fut prompte et heureuse. Charles franchit les Pyrenées ; Pampelune fut sa première conquête. La Navarre, l'Arragon, la Catalogne, une grande partie de l'Espagne, malgré les efforts d'Abdérame, tomba au pouvoir des Français. Charles fit à Saragosse son entrée triomphale, rétablit le roi

d'Arragon dans ses états ; les autres princes qui avaient imploré le secours de ses armes, lui durent leurs couronnes. Charles, n'oubliant pas la religion, au milieu de ses succès, affranchit ses alliés des tributs impies payés aux Sarrasins.

Chargée de riches dépouilles, l'armée victorieuse rentrait en France. Elle traversa les montagnes sans obstacles; mais le perfide duc des Gascons, voyant l'arrière-garde engagée dans d'étroits défilés, la chargea si brusquement qu'elle fut taillée en pièces, malgré des prodiges de valeur. Périrent, dans cette surprise, beaucoup de guerriers illustres, entr'autres Roland, neveu de Charles, moins célèbre dans l'histoire que dans les annales romanesques.

Nous n'entrerons pas dans le détail des guerres nombreuses que fit, presque toujours avec d'éclatans succès, cet illustre restaurateur de la monarchie française. Mais nous dirons que le chagrin se mêle au bonheur dans le cœur des rois, comme dans celui des autres hommes. Au milieu des chants de victoire, le poignard faillit changer les lauriers de Charlemagne en cyprès. Difforme de corps, beau de visage, Pepin, fils naturel de Charles, furieux de n'être pas au rang des enfans légitimes, et de n'avoir pas, comme ses frères, les honneurs du trône, se fit, aigri par des factieux, chef d'une infernale conspiration.

C'est dans un temple que se forma le complot parricide ; c'est sur l'autel du Dieu vengeur des

crimes, que le poignard fut aiguisé; c'est un fils qui devait tremper ses mains impies dans le sang de son père! Mais Dieu protégea la France. La conspiration fut découverte par un prêtre. Le nouveau David fit grâce au nouvel Absalon; Pepin fut enfermé dans un cloître; et Charlemagne, échappé au glaive des assassins, retourna combattre ses ennemis.

Charlemagne eut le titre d'empereur d'Occident. Il le reçut dans l'an 800, à Rome, où il s'était rendu pour juger un différend survenu entre le pape Léon III et deux neveux de son prédécesseur. Il était allé, le jour de Noël, à la basilique de saint Pierre, pour assister à la messe. Il fut fort surpris lorsqu'au moment où il se levait après avoir fait sa prière, le pape lui mit sur la tête la couronne impériale. Le temple retentit alors du cri unanime: *Vie et victoire à Charles, très pieux, auguste, couronné de Dieu, grand et pacifique empereur!* Le pape, au milieu des acclamations universelles, prêta serment à son nouveau souverain, et donna à son fils aîné Charles l'onction sacrée des rois.

L'empire d'Occident avait fini en 476 dans la personne d'Augustule, dernier empereur romain. Arnoul, roi de Germanie, mort en 896, fut le dernier prince du sang de Charlemagne qui porta la couronne impériale.

Ce grand homme d'état et de guerre à la fois scellait lui-même les ordres qu'il donnait, avec le

pommeau de son épée, où son sceau était gravé ; et il disait ordinairement dans ces occasions : « Voilà » mes ordres ; » puis il ajoutait en montrant son épée : » et voilà ce qui les fera respecter de mes ennemis. »

Il excita généralement le respect et l'admiration ; le monde entier eut les yeux fixés sur lui ; sa mort y fut un grand événement.

Mille prodiges, disent les historiens, semblèrent annoncer cette mort. On ne voyait depuis quelque temps qu'éclipses de lune et de soleil : phénomènes tout naturels, mais que le peuple prenait pour des présages trop certains d'une perte qu'il craignait. On ne se rappelait qu'avec douleur ce qui était arrivé à Charlemagne, lorsqu'il marchait contre le roi de Danemarck : une flamme descendue du ciel passe de sa droite à sa gauche ; au même instant son cheval tomba mort, et lui même fut renversé par terre. Le pont de Mayence, ouvrage de dix ans et qui passait pour une merveille de l'art, fut entièrement brûlé en trois jours. On croyait entendre dans son appartement une espèce de tremblement ou de bruit semblable à celui d'un édifice qui menace ruine. La superbe galerie qui faisait la communication entre la chapelle et le palais, s'écroula tout à coup. La chapelle même fut frappée de la foudre, qui abattit le globe d'or que le roi avait fait placer au sommet. On lisait dans l'église une inscription où étoit gravé le nom du fondateur, *Charles, prince* : ce dernier mot, quelques mois avant sa mort, parut tellement

effacé, qu'on n'en distinguait plus aucune lettre. Charles étoit instruit de toutes les réflexions qu'on faisoit sur tant d'accidens extraordinaires : il n'en parut touché, ni inquiet. Son âge et ses infirmités étaient un pronostic plus assuré de sa mort prochaine. Il la vit approcher avec cette même intrépidité avec laquelle il l'avoit affrontée dans les combats. Il travaillait sur l'écriture sainte, et en corrigeait un exemplaire qu'on lui avait donné, lorsque la fièvre le surprit. Sept jours de maladie et une prodigieuse abstinence l'affaiblirent extrêmement. Il reçut l'extrême-onction, ensuite le viatique, suivant la pratique de ce temps-là; et se sentant près de mourir, il fit le signe de la croix sur son front et sur son cœur, posa les mains sur son estomac, ferma les yeux, et expira en prononçant distinctement ces paroles du psalmiste : *Seigneur, je remets mon esprit entre vos mains.*

Ainsi mourut le héros de la France et de l'univers, le modèle des grands rois, l'ornement et la gloire de l'humanité. Il étoit de la plus grande taille, de l'extérieur le plus majestueux, l'homme le plus fort et le plus robuste de son temps. Cette supériorité, riche présent de la nature, étoit relevée en lui par celle que donnent les qualités de l'esprit, du cœur et de l'âme. Génie sublime, vaste, intrépide, l'Italie, l'Espagne, la Germanie et l'Orient, conjurés en même temps, ne purent lui arracher la plus légère marque d'embarras ou d'inquiétude.

Il sut, au milieu de toutes ses guerres, donner ordre à tout; et réglant son état et l'église, comme s'il eût été dans une profonde paix, y faire fleurir l'abondance par une vigilance qui s'étendait à tout, la piété par de fréquens conciles où souvent il assistait en personne, et les lettres par la protection constante qu'il leur accordait : ami lui-même et cultivateur zélé des arts et des sciences; aussi admirable, lorsqu'il décidait une question dans une assemblée de savans, que lorsqu'il dictait des oracles dans son conseil; aussi grand, lorsqu'il gagnait des batailles à la tête d'une armée. Sage dans ses projets, les mesures qu'il prenait pour les exécuter étaient toujours celles qu'il fallait prendre ; constant et ferme dans ses entreprises, il savait les soutenir avec courage, et forcer la fortune à les couronner; ardent à la poursuite, on le voyait passer rapidement des rives de l'Ebre sur les bords de l'Elbe, et du fond de la Germanie à l'extrémité de l'Italie. Heureux dans l'exécution, il fut toujours victorieux quand il conduisit lui-même ses armées, et rarement fut-il défait lorsqu'il fit la guerre par ses lieutenans.

On voit une partie de tout cela dans l'histoire des héros de la fable; mais ce qu'on n'y voit pas, ce qui distingue sur-tout Charlemagne, c'est ce tendre amour pour ses peuples, qui lui faisait verser des larmes sur leurs malheurs, qu'il n'avait pu

prévoir, mais qu'il sut toujours réparer; c'est ce caractère bienfaisant et généreux, qui lui mérita même auprès des payens le nom glorieux de père de l'univers; cette charité sans bornes, qui épuisa ses trésors pour soulager la misère des chrétiens de Syrie, d'Egypte et d'Afrique; ces manières aimables, libres, aisées, qui lui attachaient par l'estime ceux qui lui étaient soumis par la destinée; cette modération toujours si rare dans l'offense, qui lui fit épargner le sang de ceux mêmes qui avaient osé attenter à sa vie; cette application si constante à rendre la justice, qui interrompait souvent son sommeil pour juger les procès que ses ministres n'avaient pu terminer; cette distribution des récompenses si juste, si sage, qu'en augmentant le nombre de ses serviteurs, elle n'excitait ni jalousie ni murmures; cette conduite si admirable dans son domestique, qu'elle pouvait servir de modèle à tout le royaume; fils respectueux, tendre père, maître indulgent: c'est enfin ce zèle du bon ordre qui lui inspira ces lois capitulaires ou ordonnances, auxquelles l'Europe doit une partie de sa police: preuves éclatantes qu'il savait également gouverner et vaincre. Digne rival d'Alexandre et de César par ses actions militaires, il les effaça par l'éclat de ses vertus. Aussi célèbre dans les fastes de la religion par sa piété, qu'illustre dans les annales du monde par ses exploits, l'église l'a mis au nombre des saints, et toutes les nations de concert lui ont donné le nom de grand.

On trouve, dans son testament, une nouvelle preuve de cette charité généreuse qui animait toutes ses actions. Il ne laissa à ses enfans que la quatrième partie de ses trésors et de ses meubles : le reste fut distribué aux pauvres et aux églises métropolitaines de son empire. Il n'avait rien ordonné sur le lieu de sa sépulture. On crut qu'il ne pouvait reposer plus honorablement que dans la magnifique chapelle qu'il avait fait bâtir à Aix, sous l'invocation de la Sainte-Vierge. On l'enterra, ou plutôt on le descendit dans un caveau, où il fut assis sur un trône d'or, revêtu de ses habits impériaux et du cilice qu'il portait ordinairement, l'épée au côté, la couronne en tête, son livre d'évangiles sur ses genoux, son sceptre et son bouclier à ses pieds : l'un et l'autre étaient d'or, et le pape Léon les avait bénis. On lui mit pardessus son manteau royal, la grande robe de pélerin, qu'il avait coutume de porter dans tous ses voyages de Rome. Tout le sépulcre fut parfumé d'odeurs et rempli de quantité de pièces d'or. On le scella, et par-dessus on éleva un superbe arc de triomphe, où l'on grava cette épitaphe : *Ici repose le corps de Charles, grand et orthodoxe empereur, qui étendit glorieusement le royaume des Français, et le gouverna heureusement pendant quarante-sept ans. Il mourut la soixante-douzième année de son âge, la treizième depuis qu'il avait été couronné empereur d'Occident.*

Epreuves judiciaires.

On lit, dans l'histoire, qu'en 833, l'impératrice Judith, épouse de Louis 1er, étant accusée, jura qu'elle était innocente des crimes qu'on lui imputait, et se soumit elle-même à l'épreuve du feu.

Les principales épreuves étaient au nombre de sept : le serment, le duel, l'eau froide, l'eau chaude, le fer chaud, la communion et le jugement de la croix. C'étaient autant de moyens que l'ignorance et la barbarie avaient imaginés pour discerner les innocens des coupables, et que l'on appelait *jugemens de Dieu*.

Le serment a été en usage parmi les Français, surtout depuis leur conversion; ils ne croyaient pas qu'un chrétien pût prendre ce qu'il y a de plus sacré à témoin d'une fausseté, et se persuadaient que Dieu ne manquerait pas de punir le parjure, comme en effet il arrivait souvent.

1° Ceux qui juraient devaient être à jeun; et c'était communément dans quelque lieu saint que l'on recevait leur serment.

2° Ils juraient sur l'évangile, sur la croix ou sur les reliques des saints; ils étaient à genoux, et ils élevaient la main pour toucher l'autel et ce que l'on y avait placé, soit l'évangile, soit la croix, etc. Mais les évêques et les prêtres ne touchaient point les choses sur lesquelles ils juraient; ce qu'on appelait *juraré inspectis sacris*, jurer en présence

des choses saintes ; et l'autre manière s'appelait *jurare super sacra*, jurer sur les choses saintes. C'est de là sans doute que nous est restée la coutume de lever la main en faisant serment ; et pour les prêtres, de la tenir étendue sur la poitrine.

3° Plus le crime était grave, plus on faisait jurer de personnes avec l'accusé ; c'est ce qu'on appelait *jurare tertià manu, septimâ, duodecimâ*, jurer par trois, sept et douze mains, selon le nombre de ceux qui juraient avec l'accusé, et qui devaient être de sa condition ; un noble faisait jurer des nobles ; un prêtre faisait jurer des prêtres ; une femme faisait jurer des femmes. Une partie de ces personnes était choisie par l'accusé, et l'autre par l'accusateur. L'accusé prononçait seul la formule de son serment ; et ceux qui juraient avec lui disaient seulement : « Je jure que je crois qu'il » dit la vérité. »

4° Les rois de France faisaient communément prêter les sermens qu'ils exigeaient sur la chape de saint Martin, que l'on conservait dans l'oratoire de leur palais : quelquefois, pour une plus grande assurance de fidélité, ils faisaient jurer la même personne dans les différentes églises où reposaient les corps des saints les plus célèbres, comme de saint Martin, de saint Denis, de saint Germain, de saint Médard, de saint Aignan, etc.

5° Quand les uns attestaient un fait que les autres niaient, on choisissait un champion de chaque

côté pour se battre avec le bouclier et le bâton : le vaincu, réputé parjure, avait la main coupée ; les autres témoins de son parti payaient l'amende « pour racheter leur main. » De là est venu le proverbe : « Les battus paient l'amende. »

Cette dernière loi avait été portée par Louis-le-Débonnaire. Quelquefois même on admettait en preuve le serment de personnes qui ne pouvaient avoir une connaissance certaine du fait dont il s'agissait ; par exemple, un père faisait serment que sa fille était fidèle à son mari.

Quand on refusait de recevoir la preuve du serment, on en venait à celle du duel ; et le vaincu, étant toujours censé être le coupable, subissait la peine due au crime dont il était l'accusateur ou l'accusé.

Le combat était d'un usage assez commun : on y soumettait même les écclésiastiques, les religieux et les femmes, en les obligeant de fournir un homme qui combattît pour eux. Il était permis aux accusés de ne point défendre leur cause par eux-mêmes, et de confier le soin de leur justification à des braves appelés *champions*, et qui faisaient profession de se battre envers et contre tous. Le lieu du combat était ordinairement en pleine campagne : le roi et les seigneurs en étaient spectateurs et juges, et les combattans devaient être à peu près de condition égale. Les évêques ne cessaient point de s'élever contre ces duels, qui deve-

naient de jour en jour plus fréquens; et l'autorité du prince n'était pas suffisante pour en réprimer la fureur. Saint Louis fut le premier qui entreprit de les proscrire; et bientôt il se vit obligé de restreindre sa défense aux terres qui relevaient immédiatement de sa couronne. Philippe-le-Bel révoqua l'ordonnance qu'il avait rendue contre les duels, et se contenta d'en régler les conditions. Les particuliers n'eurent plus le droit de décider quand il fallait se battre ; c'était la justice qui l'ordonnait, faute d'autres preuves, et en certains cas seulement.

1° L'accusateur rendait sa plainte devant le juge, et jetait son gant « pour gage de bataille. »

2° L'accusé lui donnait publiquement le démenti, et ramassait le gant, pour preuve qu'il acceptait « le gage de bataille. »

Alors le juge marquait le lieu, le jour et l'heure du combat.

3° Les deux combattans entraient dans les lices, précédés de bannières où étaient peintes les images de Notre-Seigneur, de la Vierge et des Saints.

L'appellant se mettait à genoux devant le roi, et on lui disait : « Sire, chevalier, ou escuyer, etc.,
» voyez-vous ici la vraie remembrance de N.-S.
» vrai Dieu J.-C., qui voulut mourir et livrer son
» très-précieux corps à mort pour nous sauver ?
» Or, lui requerez merci, et lui priez qu'à ce jour

» vous veuille aider, se bon droit avez; car il est
» souverain juge. Souvenez-vous des sermens que
» vous ferez; ou autrement votre âme, votre hon
» neur et vous, êtes en péril. » Le maréchal lui
prenait les deux mains qu'il mettait sur la croix,
et lui faisait faire ce serment : « Je jure sur cette
« remembrance de la passion de notre sauveur
» Dieu J.-C., sur la foi de vrai chrétien et du saint
» baptême que je tiens de Dieu, que je cuide fer-
» mement avoir pour certain bonne, juste et
» sainte querelle, et bon droit d'avoir en ce gaige
» appelé N. comme faux, mauvais, traître ou
» meurtrier, ou foi mentie (selon le cas dont il
» s'agissait) lequel a très-fausse et mauvaise cause
» a de foi en défendre et combattre contre moi,
» et à lui montrerai aujourd'hui par mon corps
» contre le sien, à l'aide de Dieu, de Notre-
» Dame et de monseigneur saint George le che-
» valier. » Celui qui avait été appelé en duel, prê-
tait le même serment; et le maréchal donnait le
signal du combat en jetant son gant, après avoir
crié trois fois : « Laissez-les aller. » Le vaincu
était censé le coupable.

L'épreuve de l'eau froide consistait à lier les
pieds et les mains de ceux qui devaient la subir,
et à les jeter dans une cuve pleine d'eau. Ceux qui
surnageaient sans enfoncer, étaient réputés cou-
pables. On croyait que l'eau purifiée par des
exorcismes, refusait de les recevoir dans son sein,

ne pouvant souffrir rien de souillé et d'impur : ceux qui allaient au fond de la cuve, étaient déclarés innocens. Voici un extrait de l'instruction prescrite à cet égard : « Prenez ceux que vous voudrez mettre à l'épreuve de l'eau, et conduisez-les à l'église, où le prêtre célébrera la messe, après laquelle il bénira de l'eau, en fera boire à ceux qui doivent être mis à cette épreuve, en disant : *que cette eau vous soit aujourd'hui une épreuve*. Il fera ensuite les exorcismes sur l'eau dans laquelle ils doivent être jetés. Dès qu'ils seront dépouillés de leurs habits, il leur fera baiser l'évangile, et les jettera dans l'eau les uns après les autres. Le prêtre qui fait la cérémonie et ceux qui en sont les objets doivent être à jeun. »

En 829, Louis-le-Débonnaire proscrivit cette épreuve, mais on ne laissa pas de l'employer dans la suite. C'était un droit seigneurial pour plusieurs églises, d'avoir une cuve ou un bassin de marbre destiné à cet usage.

L'épreuve de l'eau chaude était d'un usage plus ancien, plus commun et plus autorisé que celle de l'eau froide. On y employait toutes les cérémonies marquées ci-dessus : quand l'eau bouillait, on l'ôtait du feu, et celui qui présidait à ce jugement, suspendait dans la chaudière une pierre à une hauteur plus ou moins grande, selon la qualité du crime, et l'accusé la retirait avec sa main qu'on lui

enveloppait aussitôt. Le juge et la partie y apposaient leurs sceaux; et le troisième jour, on se décidait sur les traces que le feu y avait laissées : si la main était saine, c'était une preuve de l'innocence; si l'on trouvait quelque marque de brûlure, le crime passait pour constant, et l'on faisait subir la peine encourue. On permettait souvent de s'exempter de cette épreuve, en payant une somme d'argent; c'est ce que la loi salique appelle « racheter sa main. » Il paroît que cette épreuve a donné lieu au proverbe : « J'en mettrais la main au feu, » pour assurer une chose dont on est sûr.

Il y avait deux manières de subir l'épreuve du fer chaud : la première était de faire marcher l'accusé sur des socs de charrue rougis au feu, et que l'on multipliait suivant la qualité du crime dont il s'agissait; ils étaient ordinairement au nombre de douze, et il fallait poser les pieds sur chacun d'eux : l'autre manière était de porter un fer rougi au feu plus ou moins, selon que les présomptions étaient plus ou moins fondées; ce fer était ou un gantelet dans lequel on insérait les doigts, ou une barre qu'il fallait soulever plusieurs fois. On enveloppait ensuite la main, etc. comme il est dit ci-dessus. Cette épreuve était réservée surtout pour les prêtres, les moines et les femmes; le fer était béni, et soigneusement gardé dans les églises ou les monastères assez distingués pour avoir ce privilége.

Vers le treizième siècle, un homme refusait de subir l'épreuve, et disait, pour autoriser son refus, qu'il n'était pas un charlatan. Le juge lui faisant quelques instances pour l'engager à se soumettre à la loi : « Je prendrai volontiers le fer ardent, ré-« pondit-il, pourvu que je le reçoive de votre « main. » Le juge décida qu'il ne fallait pas tenter Dieu.

On faisait subir l'épreuve de la communion, particulièrement aux évêques et aux prêtres accusés de quelque crime. On leur ordonnait de célébrer la messe, et de dire tout haut, avant de communier : « Que le corps du Seigneur me serve aujour-« d'hui d'épreuve ! » Quand il était question d'un laïque, le prêtre, avant de lui donner la communion, l'exhortait à s'éloigner de la sainte table, s'il était coupable du crime dont on l'accusait : « Si vous êtes innocent, ajoutait-il, approchez et » recevez le corps du Seigneur; Dieu sera le juge » de votre conscience. » Plusieurs punitions frappantes qui paraissaient venir du ciel, avaient fait nommer cette épreuve « la plus vraie et la plus « terrible de toutes les épreuves. »

Le jugement de la croix est souvent appelé le le jugement de Dieu. Il paraît que cette épreuve consistait à se tenir debout devant une croix, dans quelque posture gênante, ou à être conduit dans l'église pendant la célébration de l'office divin, et à tenir les bras étendus en forme de croix, ensorte

que celui qui restait le plus long-temps immobile, était jugé innocent; c'est ce que l'on peut conclure de cette ancienne formule : « N. s'étant présenté « devant le vicaire du comte, pour se plaindre » que N. avait usurpé une terre qui lui apparte- » nait, et celui-ci l'ayant nié, il fut ordonné que, » dans quarante-deux jours, ils eussent à se pré- » senter l'un et l'autre devant le vicaire pour subir » le jugement de la croix, ce qui étant fait, celui » qui avait usurpé la terre, a été convaincu, et » il est tombé devant la croix. » Charlemagne ordonnait, dans son testament, que l'on eût re- cours au jugement de la croix pour terminer les différends qui naîtraient du partage qu'il faisait de ses états entre ses enfans.

Bataille de Fontenai.

L'an 841, Charles-le-Chauve et Louis roi de Bavière remportèrent une grande victoire à Fon- tenai, sur l'empereur Lothaire roi d'Italie et Pepin roi d'Aquitaine. Le combat fut si opiniâtre, que plusieurs historiens assurent qu'il resta cent mille hommes sur le champ de bataille. Presque tous les guerriers venus de la Champagne y périrent ; ce qui donna lieu, pour la province, à cette cou- tume long-temps en usage, qui voulait qu'une mère transmit la noblesse à ses enfans, quoique le père fût roturier.

L'honneur du roi de France vengé.

Nomenoi, qui, en 849, prenait le titre de roi des Bretons, faisait le dégât dans le Maine et dans l'Anjou. Il fit placer dans le lieu le plus élevé du monastère de Glonne (Saint-Florent-le-Vieux) sa statue, le visage tourné du côté de la France. Charles-le-Chauve, ayant eu avis de cette insulte, fit abattre la statue de Nomenoi, et mettre à la place la sienne, tournée du côté de la Bretagne.

Louis III et Carloman.

On disputa, à la mort de Louis-le-Bègue, la couronne à ses deux fils, Louis III et Carloman, parce que, nés avant que leur père fut roi, ils étaient fils d'une épouse répudiée. On disait que, dans la situation de la France, menacée de tous côtés par les Normands, il fallait, pour la sauver, non des enfans, mais des hommes qui uniraient la sagesse au courage.

Une faction puissante portait au trône Louis de Bavière, de la famille de Charlemagne. On ne se débarrassa de ce rival redoutable que par le sacrifice de la Lorraine.

Le règne de ces deux princes offre le spectacle admirable et bien extraordinaire à cette époque, de deux frères gouvernant le même état et vivant dans une concorde parfaite. Ils surent embellir le trône par toutes les vertus de l'amitié fraternelle,

et le défendre par tous les exploits du courage.

Ils vainquirent les Normands dans plusieurs occasions, et notamment à Saucourt, où ces barbares exterminés laissèrent leur roi sur le champ de bataille, au milieu de neuf mille morts.

Louis III fit briller une vertu bien rare dans ces tems de barbarie, la modération : il refusa la souveraineté des villes lorraines qui demandèrent à vivre sous ses lois : le motif de son refus était patriotique, il craignait de rompre l'union si nécessaire au triomphe de la France, dans la lutte terrible contre les Normands.

Tombé malade à Tours en 882, il se fit transporter à St.-Denis, où il mourut à l'âge de vingt-deux ans.

Des divisions survenues entre la France et quelques princes voisins ses alliés, ranimèrent l'audace des Normands qui recommencèrent leurs désastreuses invasions et portèrent le fer et la flamme sur les territoires de Laon et de Soissons. Carloman courut sauver ses provinces ; il combattit avec constance et courage. Mais le nombre rendait la valeur inutile ; il fallut acheter la paix par un tribut d'argent. Cependant, dans la juste crainte que ce peuple ne revînt porter la guerre en France, par l'espoir d'obtenir de nouvelles richesses, le roi ne posa pas les armes ; il augmenta ses troupes, prit de sages précautions et de vigoureuses mesures. La France le perdit au milieu de ses préparatifs de

défense. Il fut mortellement blessé à la chasse par un sanglier, ou par la maladresse d'un de ses gardes. On rapporte que, pour le sauver du supplice, Carloman attribua sa mort à la fureur de l'animal: trait de générosité, capable seul d'immortaliser ce prince, déjà célèbre par son activité, sa valeur et son application aux affaires.

Siége de Paris.

Il n'entre pas dans notre plan de rendre compte des événemens politiques d'aucune des époques de la monarchie : les faits militaires honorables pour la France doivent seuls appeler notre attention. Les causes des guerres, injustes ou légitimes, sont étrangères au but que nous nous sommes proposés; nous ne devons à nos jeunes lecteurs que le récit fidèle des actions d'éclat qui ont illustré les guerriers français.

Vers l'an 885, les Normands fondirent sur le royaume; et voulant le frapper au cœur, ils arrivèrent devant Paris, sur plus de sept cents bateaux. Cette ville n'occupait alors que l'espace renfermé entre les deux bras de la Seine. Son principal espoir de salut était le courage de la garnison, commandée par le comte Eudes, qu'élevèrent depuis sur le trône ses qualités héroïques.

L'armée normande était de quarante mille hommes; elle pressa le siége avec opiniâtreté, donna trois assauts que les assiégés soutinrent avec un

courage inébranlable. La ville avait peu de fortifications; le comte Eudes établit un ordre qui lui tint lieu de bastions et de boulevards. Gosselin, évêque de Paris, anima le peuple, non seulement par ses exhortations, mais encore par ses exploits; on le vit sur la brèche, le casque en tête, un carquois sur le dos, une hache à la ceinture, combattre à la vue d'une croix qu'il avait plantée sur les remparts. Il fut secondé par de vaillans chevaliers, surtout par l'abbé Ebole, son neveu, homme d'une force prodigieuse, qui, par ses hauts faits d'armes, portait de tous côtés l'épouvante et la mort. Jamais on ne vit, ni plus de fureur dans l'attaque, ni plus de constance et de fermeté dans la défense.

Cependant la ville aurait enfin succombé, malgré quelques faibles secours, qui lui furent envoyés; car, si le courage des assiégés n'était pas rebuté, leur nombre diminuait chaque jour. Enfin, l'empereur Charles-le-Gros, qui régnait alors sur la France, arriva à la tête d'une puissante armée, qui campa sur le mont de Mars, aujourd'hui Montmartre. Ce prince qui pouvait écraser les Normands du poids de ses armes, non seulement n'eût pas le courage de les attaquer, mais il eut la faiblesse, au milieu, pour ainsi dire, d'une forêt de fer, d'acheter au poids de l'or la retraite des barbares, et l'indignité de leur permettre de prendre leurs quartiers d'hiver dans la Bourgogne qu'ils remplirent d'affreux ravages.

Le soldat Gerbaut.

A propos de ce siége mémorable, l'histoire a conservé le nom de Gerbaut, soldat d'une taille médiocre, mais d'un courage extraordinaire. Au dernier assaut, un certain nombre de Normands avaient gagné la muraille et criaient déjà victoire. Gerbaut, suivi seulement de cinq hommes, s'avance, tue les premiers qu'il rencontre, renverse les autres dans le fossé, arrache les échelles, pourvoit à la sûreté de cet endroit, et sauve la ville.

Rollon.

Ce fut vers la fin du neuvième siècle que Rollon, l'un des plus fameux chefs des Normands, s'établit dans cette partie de la Neustrie, qui depuis a été nommée Normandie, du nom de ses nouveaux maîtres. Il fallait qu'il en fît foi et hommage au roi de France Charles III qui, à cette condition, la lui avait cédée, ainsi que la Bretagne. Le Normand eut beaucoup de peine à se soumettre au cérémonial usité en pareil cas. Un de ses principaux officiers, dut, en sa place, se mettre aux genoux du roi, et lui baiser le pied. Par mal-adresse ou par insolence, cet officier, s'avançant brusquement, leva le pied du roi si haut, qu'il le fit tomber à la renverse.

Rollon fut cependant, par la suite, un prince réputé par la sagesse de son gouvernement et le

bon ordre qu'il avait établi dans ses états. On raconte qu'étant à la chasse, il suspendit un de ses bracelets aux branches d'un chêne sous lequel il se reposa, et que l'ayant oublié, ce bracelet demeura trois ans dans la même place, sans que personne osât l'enlever. Long-temps après sa mort, son nom seul prononcé était un signal glorieux, auquel les magistrats accouraient pour réprimer la violence. De là est venu cet usage de la *clameur de haro*, si connu en Normandie, mot qui dérive de *ha* et *Raoul* ou *Rol*, exclamation employée dans le besoin pour appeler le prince à son secours contre un ennemi trop puissant.

Rollon épousa la princesse Gisèle, fille du roi de France, et se convertit à la religion chrétienne. Son sang, mêlé à celui des Francs, a donné des rois à l'Angleterre et à la Sicile.

Les Normands (ce mot composé veut dire *hommes du nord*) venaient de cette partie septentrionale de l'Europe où est situé le royaume de Danemarck.

La contrée produisant plus d'habitans qu'elle n'en pouvait nourrir, il en sortit de tems en tems des espèces de colonies, qui, les armes à la main, allaient chercher de côtés et d'autres du butin et une nouvelle patrie. Charles-le-Chauve avait eu, plusieurs fois, pendant son règne, à lutter avec désavantage contre ces valeureux aventuriers.

Hugues-Capet.

Hugues-Capet, qui, en 987, devint roi de France, et fut ainsi le chef de la troisième race de nos souverains, était un prince vaillant et sage. Après avoir vaincu ceux qui s'opposaient à son élévation, il eut la générosité et le bon esprit de ne vouloir tirer d'eux aucune vengeance : il les prit même sous sa protection, et voulut que des bienfaits fussent les seules marques qu'ils reçussent de son souvenir.

Son père, mort après avoir gouverné la France pendant plus de vingt ans sans être roi, était fils de roi, oncle de roi, beau-frère de trois rois. Il s'appelait Hugues : on le surnomma *le Blanc* à cause de son teint, *le Grand* à cause de sa taille, *le Prince* à cause de son pouvoir, et l'*Abbé* à cause des abbayes de Saint-Denis, de Saint-Germain-des-Prés et de Saint-Martin de Tours qu'il possédait. Il les avait héritées de son père, et les laissa à son fils qui s'en démit aussitôt après son couronnement.

Ce fut *Hugues-Capet* qui rétablit le siége ordinaire des rois de France à Paris, où Clovis l'avait fixé le premier.

Les douze Frères.

Vers l'an 1003, sous le règne de Robert, fils de Hugues-Capet, les douze fils de Tancrède de

Hauteville, seigneur du territoire de Coutances, se dirigèrent sur la Sicile et l'Italie ; ils y firent des conquêtes sur les Sarrasins, les Grecs et les papes. Leur bravoure a donné un air de roman à cette partie de l'histoire. La Sicile conquise devint une nouvelle monarchie, dont Roger, petit-fils de Tancrède, fut le premier roi. Roger II, son fils, y joignit le royaume de Naples ; et sa postérité régna sur l'un et l'autre état jusqu'aux empereurs de la maison de Souabe ; après eux, la domination passa à Charles de France, frère de saint Louis, et comte d'Anjou et de Provence.

L'Angleterre conquise.

Plus d'une fois la force des armes a rendu les Français maîtres en Angleterre ; mais ils ne l'ont jamais été plus complètement qu'en l'an 1066, puisqu'un duc de Normandie s'y empara alors du trône, pour en faire l'héritage de sa postérité. Ce duc de Normandie était Guillaume-le-Bâtard. Après la mort de saint Edouard ; les Anglais avaient décerné la couronne à Harold, fils de Godevin, comte de Kent. Guillaume prétendit que le défunt roi la lui avait laissée par son testament. Il partit de Saint-Valery avec une flotte de neuf cents voiles ; l'armée était de cent mille hommes, Français, Aquitains, Bretons, Normands. Débarqué sur les côtes de l'Angleterre, Guillaume renouvela l'exemple d'Aga-

tocle en Afrique. Il brûla ses vaisseaux ; l'armée se trouva dans la nécessité de vaincre ou de mourir. La plaine d'Hastings, où les Anglais étaient campés, fut le théâtre de la bataille. Les deux rivaux y signalèrent leur bravoure et leur habileté ; les deux nations y firent des prodiges de courage. La victoire, incertaine pendant neuf heures, s'attacha aux drapeaux des Normands. Harold, grand capitaine et soldat intrépide, tomba, avec ses deux frères, sur le champ de bataille ; sa mort causa la déroute des Anglais ; il en périt, dit-on, soixante-sept mille.

Ce triomphe décida du sort de l'Angleterre. Les évêques vinrent offrir la couronne au vainqueur, qui fit bientôt après son entrée dans la capitale, où l'archevêque d'Yorck lui donna l'onction sacrée des rois.

Guillaume a mérité le nom de conquérant, en assujétissant l'Angleterre par les armes ; celui de grand prince, en étouffant par son autorité les discordes civiles ; et celui de législateur, en forçant les vaincus à suivre ses usages et ses lois.

La première Croisade (1095.)

Ce fut sous le règne de Philippe 1er, trente-neuvième roi de France, qu'on vit naître l'ardeur des croisades. La Palestine, berceau de la religion, gémissait sous les lois des Turcomans. Frappé des maux dont il avait été le témoin,

Pierre l'Hermite excita le pape et les princes à réunir leurs forces pour exterminer les barbares. Charmé d'illustrer son pontificat par l'honneur de cette guerre sainte, Urbain II lui ordonna d'aller prêcher la croisade dans toutes les cours de l'Europe. L'Hermite embrâsa tout du feu de ses discours. L'Italie, la France, l'Allemagne, brûlaient d'exécuter ce projet glorieux.

Le succès de l'apôtre enchanta le pontife. Il se rendit au concile de Clermont; l'affluence y était prodigieuse. Urbain, dans la place publique, fit une harangue si touchante que l'assemblée s'écria d'une voix unanime : « *Dieu le veut! Dieu le veut!* » Ces paroles furent depuis le cri de guerre et la devise des croisés. On prit à l'envi la croix: évêques, abbés, moines, seigneurs, marchands, ouvriers, laboureurs, femmes, enfans, vieillards, tout, excepté les rois, voulut être de cette expédition lucrative, honorable et sainte. Cette première armée rappela celle de Xercès; elle monta, selon les historiens, à plus de six millions d'âmes. On crut que l'Europe, arrachée de ses fondemens, allait tomber sur l'Asie. De cette multitude effroyable de vagabonds, qui tous se rendaient à Constantinople, la plupart, dégoûtés d'un voyage où ils ne s'étaient figuré que des plaisirs, ne passèrent pas l'Italie et l'Allemagne; le reste périt de maladie, de faim et de misère.

Cause de cette grande expédition comme

apôtre, Pierre l'Hermite voulut en partager la gloire comme guerrier. En froc, en sandales, ceint d'une grosse corde, il commanda une armée de plus de quatre-vingts mille hommes. Cette armée qui commettait toutes sortes d'exactions et de rapines, fut exterminée par les Hongrois et les Bulgares. Il se sauva à peine avec quelques débris.

Mais, malgré cet échec et beaucoup d'autres, l'armée chrétienne, passée en revue dans les plaines de l'Asie mineure, présenta une force de six cents trente mille combattans. Les Génois se chargèrent de l'approvisionnement de toutes les choses nécessaires. C'est, à dater de cette époque, qu'enrichie par ce trafic, cette petite république devint une puissance.

L'évêque du Puy-en-Velai, Aimar de Monteil, légat du pape, parvint à concilier tous les chefs de ces nombreux aventuriers, si différens de mœurs et de caractère. C'est Godefroi de Bouillon, duc de Lorraine, qui eut le commandement de cette armée si formidable. Il réunissait, disent les historiens, toutes les qualités des héros de la fable, la sagesse de Nestor, la valeur d'Achille, la force d'Hercule. Le Tasse en a fait le héros de son immortel poème de la *Jérusalem délivrée*.

La première entreprise des croisés fut le siége de Nicée, capitale de la Bithinie, qui fut prise. Ce succès fut suivi de la prise d'Antioche, l'une des plus grandes villes du monde à cette époque.

Ces siéges avaient été précédés, et furent suivis de combats d'autant plus meurtriers, que le fanatisme religieux animait les mahométans comme les chrétiens.

Lorsque les croisés se présentèrent devant Jérusalem, affaiblis par les siéges, les batailles, les garnisons, la désertion et les maladies, ils étaient réduits à vingt-trois mille hommes; mais la valeur suppléa au nombre; après cinq semaines d'attaques furieuses, la ville fut emportée : on ne fit aucun quartier ; les musulmans furent tous immolés aux mânes des chrétiens.

L'histoire présente ici le plus singulier, le plus édifiant des spectacles. Ces fiers vainqueurs tout dégoûtans de sang, tout fumans de carnage, passèrent tout-à-coup des transports de la fureur martiale, aux sentimens de la plus douce piété. Ils quittèrent le casque, la cuirasse, l'épée ; et revêtus de l'habit de pélerin, il allèrent nu-pieds se prosterner devant le saint sépulcre, arrosé de leurs larmes.

Godefroi de Bouillon fut nommé roi de Jérusalem et du territoire conquis. Il défit, dans une action terrible, le soudan d'Egypte, qui venait le combattre à la tête d'une nombreuse armée. Baudouin, frère de Godefroi, fut son successeur ; il reçut d'Europe de nombreux renforts, et avec ce secours, il augmenta ses états par la conquête de plusieurs villes importantes.

Tel fut le succès de la première croisade, que l'Europe acheta au prix du sang des peuples et de ses meilleurs guerriers.

Défi de Louis VI *au roi d'Angleterre.*

Louis VI, dit le Gros, était d'une valeur bouillante. Le roi d'Angleterre, violant la foi des traités, s'empara de la forteresse de Gisors, qui, d'après un traité, ne devait recevoir aucunes troupes des deux rois. Louis le somma d'observer les conventions jurées, et entama à ce sujet une négociation. Le succès trompant son espérance, il lui proposa de vider la querelle dans un combat singulier à la vue des deux camps. Cette proposition fut rejetée; et le roi de France, voyant alors qu'il fallait chercher la justice dans une bataille, attaqua les Anglais et les Normands, et triompha de ses ennemis.

Son intrépidité à la bataille de Bréneville.

A la bataille de Bréneville, qu'il eut le malheur de perdre, il fit des prodiges de valeur. Entouré d'ennemis, il cherchait à s'ouvrir un passage, pour aller rejoindre son armée. Un Anglais, saisissant son cheval par la bride, se mit à crier: *Le roi est pris! — Tu te trompes*, lui dit Louis en riant, *ne sais-tu pas qu'on ne prend jamais le roi, pas même au jeu des échecs!* et il le tua d'un coup d'épée. Il parvint ensuite à échapper au reste de la troupe, et se jeta dans une forêt où il fut rencon-

tré par une paysanne, qui le conduisit à Andely. Il s'occupa aussitôt de rassembler les débris de son armée, qui ne tarda pas à redevenir victorieuse.

Réflexions sur ce Prince.

Le règne de Louis-le-Gros fait époque par des institutions utiles ; il présente le commencement d'usages qui furent le germe d'améliorations précieuses : l'établissement des communes ; l'affranchissement des serfs ; l'affaiblissement des justices seigneuriales ; l'appel de leurs sentences aux juges royaux ; un nouveau mode de lever les troupes et la fixation de leur solde, innovations importantes, qui furent le fondement de la grandeur et de la puissance des rois.

Aussi politique que vertueux, ce monarque avait pour maxime qu'il vaut mieux mourir avec gloire que de vivre sans honneur. Depuis Charlemagne, le royaume n'eut pas de souverain plus digne de son amour. Il avait les qualités des grands guerriers et les vertus des bons rois. Il eut des ministres et point de favoris. « Un roi, disait-il, n'en doit avoir d'autres que son peuple. » Ce mot contient son éloge.

Une maladie de langueur, causée par ses fatigues guerrières, le conduisit au tombeau à l'âge de soixante ans. Ses dernières paroles à son fils, sont une leçon pour les rois. *Souvenez-vous*, lui dit-il, *que la royauté n'est qu'une charge pu-*

blique, dont vous rendrez un compte rigoureux à celui qui dispose des couronnes.

Amour de la patrie chez les Français.

Dès cette époque, les Français étaient ce qu'ils seront toujours, les défenseurs nés de leur territoire et les ennemis implacables de tout étranger qui voudra tenter de les soumettre à ses lois. En 1124, le roi d'Angleterre s'unit à l'empereur Henri V, pour faire la guerre à la France. En un moment, tout devint soldat : seigneurs, bourgeois, prêtres et moines. Le fameux Suger, abbé de St.-Denis, qui prit les armes à la tête des sujets de son abbaye, dit que l'armée française fut si nombreuse dans cette circonstance, qu'on aurait pu la comparer à une nuée de sauterelles. Les comtes de Champagne et de Troyes, ennemis déclarés du roi, s'empressèrent de faire le sacrifice de leurs prétentions particulières à l'intérêt commun; et on les vit arriver les premiers au rendez-vous général des vassaux de la couronne. L'empereur qui s'avançait, repassa en toute hâte la Moselle et le Rhin : ce qui mit fin à la guerre avant qu'elle fût commencée. Les Français demandaient qu'on le poursuivît. *Si sa fuite honteuse*, disaient-ils, *ne nous permet pas de châtier son insolence dans notre patrie, allons porter le fer et le feu jusques dans son pays, où nous donnions autrefois des lois.*

L'Oriflamme.

Quand la nation et son roi marchaient à l'ennemis, entre tous les drapeaux se remarquait l'oriflamme, enseigne à la fois militaire et religieuse. L'oriflamme était une espèce de gonfanon ou bannière, de simple tafetas rouge ou couleur de feu, sans broderies ni figures, fendu par en-bas en deux différens endroits, ce qui formait comme trois queues, entourées de houppes de soie verte. Il était suspendu au bout d'une lance dorée. Dans l'origine, cette bannière n'était autre chose que celle qu'on portait aux processions de Saint-Denis et dans les guerres particulières que l'abbaye avait à soutenir. Les rois s'en servirent, à dater du moment où Philippe 1er. réunit à la couronne le comté dont Saint-Denis faisait partie. Ils la recevaient des mains de l'abbé, à genoux, sans chaperon ni ceinture, après avoir fait leurs dévotions à Notre-Dame de Paris, et dans l'église de Saint-Denis même. A l'armée, on confiait cet étendard sacré aux plus renommés chevaliers; quelquefois le monarque le portait autour de son cou, sans le déployer. Après la guerre, on le rapportait à Saint-Denis, en grande cérémonie. En 1594, on en voyait encore un au trésor de l'abbaye, mais à demi-rongé des mites. On avait alors perdu l'habitude d'en faire, dans les batailles où le roi commandait lui même, le signe protecteur de l'armée.

Preuve de la bravoure française.

Lorsque Richard 1er, roi d'Angleterre, remit les arbalètes en usage, les Français refusèrent de se servir de ces armes, qu'ils appelaient perfides : *Avec elles*, disaient ils, *un poltron à couvert pourrait tuer le plus vaillant de tous les guerriers; nous ne voulons devoir la victoire qu'à nos lances et à nos épées.*

Seconde Croisade (1146).

Louis vii, dit le Jeune, fils de Louis-le-Gros, parvint au trône à dix-huit ans. Quelques seigneurs, bravant sa jeunesse, voulurent secouer le joug de son autorité. Il sut, avec fermeté, les faire rentrer dans le devoir.

Le pape Innocent ii, quoique redevable à Louis des honneurs de la tiare, voulut nommer, sans son agrément, à l'archevêché de Bourges. Le roi soutint avec noblesse les droits de la couronne, s'opposa à cette injuste prétention du pontife; et le pape furieux frappa le royaume d'interdit : vengeance terrible, capable de soulever les peuples.

Le roi ne plia point sous l'anathème. Il attaqua aussitôt le principal artisan de cette injustice, Thibaut comte de Champagne, prince brouillon, hypocrite, qui saisissait toutes les occasions de troubler le royaume. Louis entra dans ses états et fit

le siège de Vitri. Cette place, après une résistance opiniâtre, fut prise d'assaut. Le vainqueur, dans le transport d'une fureur aveugle, ordonna une barbarie; il fit brûler l'église paroissiale où s'étaient réfugiés treize cents personnes, qui furent toutes dévorées par les flammes. Le cri des victimes rappela l'humanité dans le cœur d'un prince naturellement bon; il versa des larmes; et pour désarmer le ciel irrité, il fit vœu d'aller défendre la croix contre les outrages des infidèles.

La division avait affaibli les chrétiens maîtres de la Palestine. Ils réclamaient le secours de l'Europe contre Noradin, alors le héros de l'Asie. Saint Bernard fut l'apôtre de cette seconde croisade. Son éloquence entraîna tous les esprits. Le roi prit la croix, confia la régence au sage Suger, reçut de ses mains l'oriflamme, et se mit en marche à la tête de deux cents mille hommes. L'enthousiasme religieux était universel. Les dames françaises voulurent partager avec leurs époux la gloire de cette expédition. La reine à leur tête, elles reçurent à genoux la couleur chrétienne.

Conrad, empereur d'Allemagne, avait précédé le roi de France avec une puissante armée; mais trahi par les Grecs, guides perfides qui l'abandonnèrent au milieu des montagnes de la Lycaonie, il vit son camp investi, assailli par des nuées d'infidèles qui firent périr son armée en détail. Couvert de blessures, découragé, il se vit obligé de re-

venir sur ses pas, abandonnant ses munitions et même ses malades aux barbares.

Plus heureux d'abord, Louis reçut dans son camp les débris de l'armée allemande, et s'avança fièrement à travers les provinces asiatiques. Il arriva sur les bords du Méandre, fleuve large et profond, qui, dans l'espoir des Sarrasins, devait être le tombeau des croisés, et qui vit se renouveller les prodiges du Granique. Une grêle de traits n'arrêta pas l'armée : le roi se jetta dans les flots et gagna l'autre rive. Les infidèles étaient vaincus, leur camp était déjà livré au pillage; une imprudence fit perdre aux Français tous les avantages de la victoire. Geoffroi de Rançon, qui commandait l'avant-garde, au lieu de gagner des hauteurs, se plaça dans une plaine. Les Sarrasins se saisirent alors des hauteurs, s'établirent ainsi entre le roi et le général, les empêchant de se prêter aucun secours. La nuit vint heureusement séparer les combattans. Le roi, dans le désordre de ses troupes, s'était défendu comme un lion contre plusieurs Sarrasins, qui le poursuivaient pour lui enlever ses éperons dorés. Atteint par eux, il s'adossa contre un arbre, et monta ensuite dans ses branches; les traits qu'on lui lançait s'émoussèrent contre la bonté de ses armes; ceux qui osèrent approcher de sa personne, reçurent la mort. Effrayés, les assaillans qui ne le connaissaient pas, l'abandonnèrent pour aller piller ailleurs. Le roi descendit alors,

sauta sur un cheval sans maître, erra quelque temps à l'aventure, et eut le bonheur, malgré l'obscurité, de trouver les défilés des montagnes et d'arriver au camp de l'avant-garde. Le plaisir de revoir son roi, qu'elle croyait tombé ou dans les fers ou sous les coups de l'ennemi, la consola de ses pertes.

On se mit en marche dès le lendemain, au milieu des plus grandes difficultés. Nous ne raconterons pas tous les obstacles qu'il fallut vaincre avant que l'armée pût atteindre Antioche, où le roi fut accueilli par les chrétiens de la Palestine, avec tous les honneurs possibles. Il ne demeura que peu de temps dans la cour voluptueuse de Raymond. Réuni à Conrad, qui le joignit avec le reste de ses troupes, il résolut le siège de Damas. Un premier succès important assurait la prise de cette place; si la discorde ne se fût pas mise au milieu des croisés, la conquête paraissait si certaine qu'on en briguait déjà la principauté.

D'après les conseils des barons de Syrie, qui aimaient mieux voir Damas au pouvoir des turcs que des chrétiens, on changea follement le plan de l'attaque; la défense de la ville en devint plus facile; le siège traîna en longueur. Les assiégeans manquèrent de vivres, d'eau, de fourrages; la disette devint si grande que, pour sauver le reste de l'armée, on fut obligé de lever le siège. La trahison fut découverte; le roi et l'empereur en furent

si irrités, qu'abandonnant la Palestine et ses habitans perfides, ils s'embarquèrent pour revenir dans leurs états.

Tel fut le résultat d'une expédition où l'on ne s'était promis que des victoires et des conquêtes; et dont on ne rapporta que le regret d'avoir perdu sans fruit, quoiqu'avec gloire, les deux plus belles armées de l'Europe.

Troisième Croisade (1188).

Philippe-Auguste, quarante-deuxième roi de France, monta sur le trône à l'âge de quinze ans, sous la tutelle d'Alix de Champagne, sa mère. Son règne est plein d'événemens utiles ou glorieux. Il fit d'abord la guerre à plusieurs vassaux rebelles, notamment au roi d'Angleterre; et il la fit avec gloire et bonheur. Ce fut vers l'an 1188 que ce prince et Richard-Cœur-de-Lion roi d'Angleterre prirent la croix pour la défense de Guy de Lusignan, roi de Jérusalem, dont les états étaient menacés par Saladin, soldat de fortune, le plus fameux capitaine de son siècle, le héros de l'Orient, à qui les chrétiens même, ses ennemis, n'ont jamais pu reprocher que sa religion. Les deux monarques partirent en même temps; mais le roi de France arriva le premier devant St.-Jean-d'Acre, dont Lusignan faisait le siège. Reçu comme l'ange du Seigneur, on le vit prodiguer sa vie, s'élancer sur la brèche, exterminer les infidèles; il eût eu

seul l'honneur de la conquête, s'il n'eût voulu que Richard en partageât la gloire. Le roi d'Angleterre arriva; une heureuse harmonie régla les premières opérations; mais bientôt la jalousie enfanta la discorde. Les fruits de la valeur chrétienne étaient perdus, si la voix des sages n'eût ramené dans le sentier de l'honneur les pas des deux rivaux. Le siège fut poussé avec plus de vigueur que jamais; les efforts de Saladin pour le faire lever, devinrent inutiles. La place enfin capitula. L'armée victorieuse obligea les musulmans de rendre la vraie croix prise à la bataille de Tibériade, de donner la liberté à tous les chrétiens, et de payer deux mille besans d'or pour les frais de la guerre. Mais Saladin rejeta ces conditions qui lui parurent trop dures; et Richard, pour se venger, eut la cruauté de faire massacrer cinq ou six mille musulmans.

L'élite de la noblesse européenne périt sous les murs de St.-Jean-d'Acre : ce vaste tombeau engloutit, à ce qu'on assure, près de trois cents mille hommes.

Philippe-Auguste, malade, laissa Richard en Palestine faire des prodiges de valeur, remonta sur ses vaisseaux et revint en France.

Philippe-Auguste sur le chemin de Gisors.

La guerre était allumée entre la France et l'Angleterre. Richard avait réuni toutes ses forces; il se

promettait la conquête de Paris. La fortune trompa ses espérances.

Philippe-Auguste, allant de Mantes à Gisors, avec un simple escadron de trois cents hommes, apperçoit le roi d'Angleterre qui venait fondre sur lui avec une armée nombreuse. Mauvoisin propose de rentrer dans Mantes : *moi*, dit le roi, *que je recule et que je fuie devant mon vassal!......* (le prince anglais l'était effectivement, comme duc de Normandie.) *Qui veut vaincre ou mourir avec moi, me suive!* Il s'avance aussitôt, traverse avec son escadron toute l'armée ennemie, et arrive à Gisors, n'ayant perdu que peu d'hommes faits prisonniers.

Son intrépidité dans une autre occasion.

L'armée française allait reprendre Courcelles : elle fut défaite par les Anglais. On fuyait à toute bride vers Gisors. Le pont sur lequel Philippe-Auguste passait pour entrer dans la ville, se rompit tout-à-coup. Le prince intrépide tint ferme sur son cheval, qui de lui même se mit à nager et aborda heureusement.

Partie de plaisir devenue très-sérieuse.

En 1202, le roi d'Angleterre fut cité juridiquement à la cour des pairs, en qualité de duc de Normandie : il était accusé de la mort violente d'Artur, duc de Bretagne, son neveu et son pri-

sonnier. Comme il ne comparut pas, un jugement solennel des mêmes pairs le déclara, en 1203, « atteint et convaincu de la mort d'Artur, coupable » de félonie contre le roi de France, son seigneur » et maître ; et comme tel, privé et déchu des » terres et seigneuries mouvantes de la couronne » de France. »

Philippe, pressé de rassembler des troupes, se rendit à Moret dans le Gâtinois, où il savait que des gentils-hommes s'étaient rendus en grand nombre, pour un tournoi. Il les détermina facilement à le suivre ; et au lieu de s'amuser à des combats simulés, ils allèrent gaîment faire lever le siège d'Alençon.

Prise du Château-Gaillard.

Le Roi de France commença la conquête de la Normandie, par le siège d'une forteresse qui en était le boulevard. Le roi d'Angleterre croyait en avoir fait une place imprenable, et il lui avait donné le nom de Château-Gaillard, prétendant qu'il n'y aurait qu'à rire et se moquer des efforts que l'on ferait pour la prendre. Les Français parvinrent cependant à s'en rendre maîtres, après y avoir, il est vrai, épuisé toutes les ressources que des assiégeans peuvent trouver dans leur courage, leur patience, leur adresse et leur intrépidité.

ierre Bogis.

Pierre Bogis ou le Camus, jeune gentil-homme qui voulait se distinguer par quelque coup d'éclat, avait remarqué une fenêtre par laquelle il n'était pas impossible de pénétrer dans la seconde enceinte de murs qui environnait le Château-Gaillard. Il communiqua son projet à plusieurs de ses amis, et les décida à le suivre. En conséquence, il se glissa le long d'un fossé escarpé, s'éleva sur les épaules de l'un des hommes les plus grands de sa troupe, entra par cette fenêtre dans un magasin, et commença à en abattre la porte. Au premier bruit, l'alarme se répandit ; on rassembla contre la porte un grand nombre de fascines auxquelles on mit le feu. Bogis, l'épée à la main, passa à la tête de sa troupe au milieu des flammes, écarta tout ce qui se présenta, abattit le pont-levis, et ouvrit ainsi le passage aux troupes que le bruit de l'attaque avait fait avancer.

Bataille de Bouvines.

Philippe-Auguste, grand dans toutes ses actions, comme l'annonce le surnom qu'il a reçu, ne montra jamais plus de véritable grandeur qu'à la bataille de Bouvines : jamais aussi la valeur française ne brilla de plus d'éclat que dans cette mémorable occasion.

L'empereur Othon IV et Jean-Sans-Terre roi

d'Angleterre, ayant formé une ligue contre la France, assemblèrent en Flandre une armée d'environ deux cents mille hommes. Philippe, qui n'avait eu que le temps d'en réunir cinquante mille, ne marcha pas moins à la rencontre de l'ennemi. Quelques heures avant l'action, il s'écria, en déposant sa couronne sur l'autel où l'on célébrait la messe pour l'armée : *Français, s'il est quelqu'un parmi vous que vous jugiez plus capable que moi de porter ce premier diadème du monde, je suis prêt à lui obéir; mais si vous ne m'en croyez pas indigne, songez que vous avez à défendre aujourd'hui votre roi, vos familles, vos biens, votre honneur!* On lui répondit par les cris mille fois répétés de *vive Philippe! Qu'il demeure notre roi! Nous mourrons pour sa défense et pour celle de l'état!*

Le monarque se plaça au corps de bataille, et ce fut cette partie de l'armée qui décida la victoire, quoique plus faible de moitié que la troupe ennemie qu'on lui opposa. Philippe était entouré de l'élite de ses braves, de tout ce que le royaume renfermait de seigneurs distingués par leur naissance et leur intrépidité; ils combattirent en lions. Les Allemands avaient d'abord eu l'avantage, et l'empereur s'était fait jour jusqu'à cette troupe d'élite, fière d'attirer sur elle le principal effort de l'ennemi. Les plus braves des deux armées se mêlèrent avec fureur. Le roi de France fut renversé de son

cheval et foulé aux pieds : le brave Montigny qui portait la bannière royale, lui fit un rempart de son corps ; Pierre Tristan le remit à cheval. Les seigneurs français, qui avaient été un moment séparés de leur souverain par la foule des assaillans, s'étant ralliés, chargèrent à leur tour. En quelques instans, la victoire passa de leur côté : les troupes allemandes furent enfoncées, et les gardes de l'empereur taillés en pièces ; lui-même ne dut son salut qu'à la fuite. Il laissa entre les mains des vainqueurs l'étendard impérial, et un char sur lequel était placé un aigle d'or, que les Allemands avaient regardé comme un glorieux présage de leur succès, mais qui, dans l'état où il se trouvait, les ailes arrachées et brisées, n'était plus que le monument d'une honteuse défaite.

Philippe, rentrant dans ses états après cette bataille à jamais célèbre, y fut reçu comme un dieu sauveur : on tapissa richement les rues des villes qu'il traversa ; on joncha toute sa route de fleurs, d'herbes et de branches d'arbres. Il fit son entrée dans la capitale, au son des cloches et des instrumens de guerre, revêtu de ses habits royaux, et à la manière des triomphateurs romains, monté sur un char magnifique. *Ferrand*, comte de Flandre, qui avait embrassé la cause de l'empereur et du roi d'Angleterre, suivait ce char, enchaîné dans une espèce de litière ouverte. Ce fatal chariot était tiré par quatre chevaux alezans, qu'on nom-

mait alors *ferrands ;* ce qui donna lieu à la chanson que fit le peuple :

Quatre ferrands bien ferrés
Traînent Ferrand bien enferré.

Philippe joignit au surnom d'*Auguste*, ceux de *conquérant* et de *magnanime*. La conquête de la Normandie, du Maine, de l'Anjou, de la Touraine et du Poitou ; l'acquisition des comtés d'Auvergne et d'Artois ; le recouvrement de la Picardie et d'un grand nombre de places et de terres en Berry ; la réunion de plusieurs autres comtés, châtellenies et seigneuries à la couronne ; l'autorité royale affermie, la subordination rétablie parmi les grands vassaux ; l'orgueil des ennemis extérieurs réprimé : tels sont les faits qui lui ont valu ces surnoms glorieux.

L'ancienne Chevalerie.

En 1224, sous le règne de Louis VIII, un chevalier avait commis une faute, assez légère par elle-même, mais déshonorante ; le coupable fut conduit sur un échafaud, où l'on brisa toutes ses armes, en les foulant aux pieds, tandis que des prêtres récitaient l'office des morts. Ensuite, un hérault d'armes demanda trois fois le nom de ce chevalier ; on le nommait, et le hérault répondait : « Non, ce n'est pas là le nom de celui que je vois ; car c'est un traître, un déloyal et foi-men-

tie. » Et en proférant cette injure, il versait un bassin d'eau chaude sur la tête du coupable, prétendant effacer ainsi le caractère d'honneur conféré par l'accolade. On descendit le dégradé avec une corde passée sous les bras. Il fut reçu sur une civière, couvert d'un drap mortuaire, et porté à l'église où l'on récita sur lui les mêmes prières que sur un mort; on le chassa de l'église, en le chargeant de malédictions; et il alla cacher pour jamais sa honte et son désespoir.

On juge, par ce récit, que les lois de la chevalerie étaient alors dans toute leur vigueur. On ignore à quelle époque cette espèce d'institution militaire, qui a rendu tant de services à la société, fut fondée. Il est des écrivains qui la font remonter jusqu'à Charlemagne. Quoi qu'il en soit, en voici les principales formes :

A l'âge de sept ans, on retirait des mains des femmes pour les remettre entre celles des hommes, les enfans que l'on destinait à la chevalerie. Une éducation mâle et robuste les accoutumait aux travaux qu'ils devaient un jour supporter à la guerre. Au défaut de secours paternels, une infinité de cours, de princes et de châteaux, offraient des écoles toujours ouvertes, où la jeune noblesse recevait les premières leçons du métier qu'elle devait embrasser.

Les premières places que l'on donnait à remplir à ces jeunes gens, au sortir de l'enfance, étaient

celles de pages, varlets ou damoiseaux. Leurs fonctions étaient les services ordinaires des domestiques auprès de la personne de leur maître et de leur maîtresse; ils les accompagnaient à la chasse, dans leurs voyages, dans leurs visites ou promenades, faisaient leurs messages, et même les servaient à table et leur versaient à boire. Les jeunes gentils-hommes, qu'on appelait alors damoiseaux, apprenaient ainsi à obéir, en même tems que, par un commerce journalier, ils se formaient insensiblement aux manières de ceux dont ils devaient un jour devenir les égaux et les successeurs. On joignait, dans leur éducation, les instructions religieuses à des leçons de galanterie et de politesse; et des choses en apparence si différentes s'alliaient d'autant mieux, que c'étaient ordinairement les dames qui se chargeaient du soin de leur apprendre en même temps leur catéchisme et l'art d'aimer. L'amour d'ailleurs n'était, dans ce cas, qu'une espèce de culte pur et sacré, par lequel on honorait celle à qui, comme à l'être souverain, on rapportait tous ses sentimens, toutes ses pensées et toutes ses actions.

A quatorze ans, le damoiseau quittait le titre de page pour devenir écuyer. Le page arrivait à ce grade par une espèce de cérémonie dont le but était de lui apprendre l'usage qu'il devait faire de l'épée, qui pour la première fois lui était remise entre les mains: il était présenté à l'autel par son

père et sa mère, qui, chacun un cierge à la main, allaient à l'offrande. Le prêtre célébrant prenait sur l'autel une épée qu'il bénissait, et l'attachait ensuite au côté du jeune gentil-homme.

Les écuyers se divisaient en plusieurs classes différentes, suivant les emplois auxquels ils étaient destinés; savoir: l'écuyer du corps, c'est-à-dire de la personne, soit de la dame, soit du seigneur; l'écuyer de la chambre ou le chambellan; l'écuyer tranchant, l'écuyer d'écurie, l'écuyer d'échansonnerie, l'écuyer de paneterie, etc. Le plus considéré de tous les écuyers était l'écuyer du corps: aussi le nommait-on l'écuyer d'honneur.

Parvenus au grade d'écuyers, les jeunes élèves de la chevalerie approchaient de plus près la personne de leurs seigneurs et de leurs dames, étaient admis avec plus de confiance dans leurs entretiens et leurs assemblées, et pouvaient encore mieux profiter des modèles sur lesquels ils devaient se former. Ils prenaient les manières courtoises et nobles des chevaliers, en coupant les viandes de leurs tables avec la propreté, l'adresse et l'élégance convenables, s'ils étaient écuyers tranchans; en leur servant à boire, si on les avait reçus écuyers d'échansonnerie; enfin, en leur présentant du pain, si on les avait fait écuyers de paneterie. Toujours placés derrière leurs maîtres pour veiller à leurs besoins, aucun de leurs gestes, aucune

de leurs paroles ne leur échappaient; ils apprenaient également à se taire et à parler à propos.

Les fonctions des écuyers étaient encore d'habiller et de déshabiller leur maître ; de l'aider quand il montait à cheval, en lui tenant l'étrier ; de porter les différentes pièces de son armure, ses brassards, ses gantelets, son heaume, son écu, sa lance, son épée, enfin de l'armer avec toutes les précautions nécessaires. Lorsqu'un chevalier *montait sur ses grands chevaux* et en venait aux mains, l'écuyer placé derrière lui demeurait en quelque sorte simple spectateur du combat, toujours attentif aux mouvemens de son maître, pour lui fournir, en cas d'accident, de nouvelles armes, parer les coups qu'on lui portait, le relever, lui donner un cheval frais, et recevoir les prisonniers qu'il lui confiait dans la chaleur de l'action. Mais on ne passait pas tout d'un coup d'un exercice paisible à ces occasions périlleuses : on devait y être préparé de longue main par des jeux pénibles, où le corps acquérait la souplesse, l'agilité et la vigueur nécessaires dans les combats ; par des courses de bague, de chevaux et de lance ; par des voyages dans les lointains pays, où la gloire, les armes et les dames étaient le plus en recommandation.

Tels étaient les principaux degrés par lesquels on montait au *temple d'honneur* : c'est ainsi que,

dans leur langage figuré, nos ancêtres exprimaient leur respect pour la chevalerie.

Les cérémonies préliminaires de la création d'un chevalier méritent surtout d'être remarquées: c'étaient des jeûnes austères, des nuits passées en prière dans les églises, avec un prêtre et des parrains, une attention sérieuse à des sermons où on expliquait les principaux articles de la morale et de la foi, un aveu sincère de toutes les fautes de sa vie dans le sacrement de pénitence, l'eucharistie reçue avec la plus grande dévotion, des bains qui figuraient la pureté nécessaire dans l'état de la chevalerie, des habits blancs (au lieu de la robe brune, toute unie et sans ornemens, que portaient les écuyers), nouveau symbole de cette vertu sans tache, si essentiellement requise dans l'ordre où l'on aspirait. Le novice ainsi préparé entrait dans une église, et s'avançait vers l'autel avec une épée passée en écharpe à son cou. Il la présentait au prêtre célébrant qui la bénissait, et qui la lui remettait ensuite de la même manière. Le novice, dans un habillement très-simple, allait ensuite, les mains jointes, se mettre à genoux aux pieds de celui ou de celle qui devait l'armer. Le seigneur à qui il présentait son épée, lui demandait à quel dessein il désirait d'entrer dans l'ordre, et si ses vœux ne tendaient qu'au maintien et à l'honneur de la religion et de la chevalerie. Le novice faisait les réponses convenables; et le seigneur, après avoir

entendu son serment, consentait à lui accorder sa demande. Aussitôt le novice était revêtu, par un ou plusieurs chevaliers, par des dames ou des demoiselles, de toutes les marques extérieures de la chevalerie. On lui donnait successivement les éperons, en commençant par la gauche, le haubert ou la cotte de mailles, la cuirasse, les brassards et les gantelets; puis on lui ceignait l'épée. Quand il était revêtu, le seigneur qui devait lui conférer l'ordre, se levait de son siége et lui donnait l'accolade; c'était ordinairement trois coups du plat de son épée nue sur l'épaule ou sur le cou; quelquefois c'était un coup de la paume de la main sur la joue. Le but de cette partie de la cérémonie était de l'avertir des peines auxquelles il fallait s'attendre, et qu'il devait supporter avec patience. En même tems, le seigneur prononçait ces paroles ou d'autres semblables : *Au nom de dieu, de saint Michel et de saint Denis, je te fais chevalier.* Alors on lui apportait le heaume ou casque, et l'écu ou bouclier. Un écuyer lui amenait un cheval, sur lequel il montait souvent sans s'aider de l'étrier; et faisant brandir sa lance et flamboyer son épée, il caracolait devant l'assemblée avec toute l'adresse dont il était capable; ensuite il allait se montrer dans le même équipage, au milieu d'une place publique.

Les occasions où l'on faisait le plus communément des chevaliers, étaient les grandes fêtes de l'église,

surtout la Pentecôte, les publications de paix, le sacre des rois, les naissances des princes, leurs mariages, et les autres jours marqués par quelque grande solennité. Dans les tems de paix, ces promotions se faisaient avec autant de régularité que de pompe; mais pendant la guerre, on y apportait moins de formalités; le roi ou le général se contentait de donner l'accolade, en disant à haute voix: *De par Dieu, saint Michel et Notre Dame, je te fais chevalier.*

Les Tournois.

Les tournois étaient des espèces d'exercices militaires, où se trouvaient retracés tous les devoirs, toutes les obligations de la chevalerie; on y apprenait à servir Dieu, l'honneur et les dames.

Tandis qu'on préparait les lieux destinés aux tournois, on étalait le long des cloîtres de quelques monastères voisins, les écus armoriés de ceux qui prétendaient entrer dans les lices; et ils y restaient exposés plusieurs jours à la curiosité et à l'examen des seigneurs, des dames et des demoiselles. Un hérault nommait aux dames ceux à qui appartenaient les écus; et si, parmi les prétendans, il s'en trouvait quelqu'un dont une dame eût sujet de se plaindre, elle touchait l'écu de ses armes, pour le recommander aux juges du tournoi, qui examinaient l'affaire du chevalier et décidaient s'il pouvait encore être admis à combattre.

Les lices étaient entourées d'échafauds magnifiquement ornés de tapis, de bannières, de banderoles et d'écussons; les campagnes aux environs étaient ordinairement couvertes de tentes et de pavillons pour les chevaliers et leur suite. Des juges nommés exprès, des maréchaux de camp, les conseillers ou assistans avaient, en divers lieux, des places marquées pour maintenir dans le champ de bataille les lois de la chevalerie et des tournois, et pour donner leurs avis et leurs secours à ceux qui pourraient en avoir besoin. Une multitude de rois, héraults et poursuivans d'armes, répandus de tous côtés, avaient les yeux fixés sur les combattans, pour faire un rapport fidèle des coups qui seraient portés et reçus; ils avertissaient d'avance les jeunes chevaliers qui faisaient leur première entrée dans les tournois, de ce qu'ils devaient à la noblesse de leurs ancêtres. « Souviens-toi, s'écriaient-ils, de qui tu es fils, et ne forligne pas. » Une foule de ménétriers, avec toutes sortes d'instrumens d'une musique guerrière, annonçaient, par de bruyantes fanfares, l'arrivée des chevaliers, qui, tous à cheval et magnifiquement armés et équipés, s'avançaient à pas lents, avec une contenance grave et majestueuse. Des dames et des demoiselles amenaient quelquefois sur les rangs ces fiers esclaves attachés avec des chaînes, qu'elles leur ôtaient seulement lorsqu'entrés dans les enceintes des lices ou bar-

rières, ils étaient prêts à s'élancer. Le titre d'esclave ou de serviteur de la dame que chacun nommait hautement en entrant au tournoi, était un titre d'honneur qui ne pouvait être acheté par de trop nobles exploits ; à ce titre, les dames daignaient ordinairement joindre ce qu'on appelait faveurs, joyau, enseigne : c'était une écharpe, un voile, un bracelet, un nœud, une boucle, ou quelque ouvrage de leurs mains, que le chevalier plaçait au bout de sa lance, à son casque, ou à quelqu'autre partie de son armure.

Chaque coup de lance ou d'épée extraordinaire, tout avantage remarquable, étaient célébrés par les sons éclatans des ménétriers et par les voix des héraults, qui faisaient retentir à plusieurs reprises le nom du vainqueur. Les dames, en l'honneur de qui se faisaient ces combats, en donnaient le prix ; celui qui l'avait mérité, le recevait de leurs mains.

C'était par des festins, par des fêtes magnifiques, que se terminaient les tournois. On y chantait les exploits des chevaliers vainqueurs, que l'on mêlait par récompense aux exploits des anciens chevaliers et des héros qui avaient illustré la nation et la chevalerie.

L'usage des défis, que l'on se portait mutuellement, en donnant sa dame pour la plus belle et la plus vertueuse de toutes, passa des tournois dans les guerres ; on vit plusieurs fois des cheva-

liers quitter leurs rangs, pour aller demander aux chefs des ennemis à tirer un coup de lance en l'honneur de leur dame.

Fraternités d'armes.

Les adoptions d'honneur en frères tiennent encore à l'ancienne chevalerie. Le besoin, l'estime et la confiance naturelle leur ont donné naissance. On n'en trouve aucun vestige dans ces fières républiques, qui s'étaient attribué l'esprit et la politesse à l'exclusion de tout autre peuple; mais elles sont de toute ancienneté chez les nations septentrionales, que la Grèce et l'Italie plutôt civilisées ont jugé à propos de nommer sauvages et barbares. Elles se faisaient quelquefois de royaume à royaume (on en voit un exemple dans l'alliance des Latins de Constantinople avec les Romains); souvent de prince à prince (telle est celle qui fut jurée entre le roi Louis XI et Charles-le-Hardi, dernier duc de Bourgogne); plus communément de particulier à particulier, qui, prévenus d'une inclination réciproque, s'associaient pour quelque entreprise, avec serment de partager également les travaux, la gloire, les dangers et le profit. C'est surtout de cette dernière dont il est ici question. On la nommait *fraternité d'armes*: affinité qui ne donnait aucun droit de succession au frère adopté: l'honneur en constituait seul l'essence, l'objet et la fin.

Elle se contractait de plusieurs façons différentes, selon le génie, le caractère et les mœurs plus ou moins douces des différentes nations. « Nos gens, » dit Gouville, furent obligés de se faire saigner, » avec les gens du seigneur de Toucy, mêlèrent » leur sang avec du vin, burent à l'envi de cette » horrible mixtion, et s'écrièrent qu'ils étaient » frères de sang. » Une autre circonstance, également singulière, c'est que, dans le même temps, les chevaliers de Constantinople firent passer un chien entre eux et les Français, disant, en le découpant avec leurs sabres, qu'ainsi fussent-ils découpés s'ils manquaient les uns aux autres. Mathieu Paris rapporte que cette coutume sanguinaire était encore observée chez les Hibernois au commencement du treizième siècle, quand il était question d'établir ou de confirmer une espèce de fraternité avec les alliés. On lit aussi, dans Alberic, que le comte de Tripoli se soumit à cette cérémonie barbare, lorsqu'il fit son funeste traité d'union avec le sultan des Sarrasins. Nous voyons cependant, par l'histoire de quelques nations, même payennes, que ces adoptions n'étaient pas toujours souillées de sang et d'horreur. Elles se faisaient, chez les uns, par la simple collision de leurs boucliers, de leurs lances et de leurs épées, pratique familière aux Anglais avant que les Normands eussent conquis leur pays; chez les autres, par un échange réciproque de leurs armes, persuadés

qu'ils ne pouvaient se donner une plus grande marque d'amitié, qu'en se communiquant ce qu'ils avaient de plus cher. Quelquefois aussi elles étaient scellées par le serment sur les armes : d'où vient le nom si connu en Angleterre de *frères conjurés*, parce qu'ils juraient de s'aimer sincèrement, de se protéger réciproquement contre leurs ennemis, enfin de défendre unanimement le royaume.

Le christianisme, en abolissant ces cérémonies, la plupart superstitieuses, introduisit une autre fraternité plus respectable et plus sainte. Elle se contractait au pied de l'autel, devant un prêtre, qui, à cette occasion, récitait quelques prières, dont nous avons encore la formule dans l'*Eucologium*. Les nouveaux frères confirmaient leur alliance, non-seulement par des sermens solennels sur les saints évangiles, mais encore par la divine eucharistie, que le ministre, témoin de leur engagement, rompait en deux, pour leur être distribuée : ce qui signifiait qu'ainsi serait séparé de Jésus-Christ celui qui romprait le traité d'union fraternelle. On lit, dans l'histoire des divisions des maisons d'Orléans et de Bourgogne, que les deux princes se rendirent à l'église, entendirent la messe ensemble, reçurent le précieux corps de Notre-Seigneur, et préalablement jurèrent bon amour et fraternité : serment qui bientôt devait être indignement violé par le Bourguignon. Nous ne dissimulerons cependant

pas que ces sociétés d'amitié n'étaient pas toutes formées dans nos temples, en présence de Dieu, ni avec les mêmes cérémonies. Monstrelet nous apprend que le roi d'Arragon se fit frère d'armes de Philippe duc de Bourgogne, qu'il n'avait jamais vu. On trouve d'ailleurs, à la chambre des comptes de Paris, un acte authentique, par lequel Louis IX « prend et accepte Charles-le-Hardi duc de Bourgogne, pour son seul frère d'armes, se constitue le sien, promet le porter, aider, soutenir, favoriser, secourir de sa personne contre tout ce qui peut vivre et mourir, jure enfin par la foi et serment de son corps, sur son honneur et parole de roi, avoir et tenir toutes ces choses fermes, stables et agréables, sans jamais venir au contraire en quelque forme ou manière que ce soit. »

Un autre traité non moins curieux en ce genre, est celui qui fut conclu entre Bertrand du Guesclin et Olivier de Clisson ; c'est un précis des obligations qu'emportait la fraternité d'armes. Elles consistaient à ne jamais abandonner son frère dans quelque péril qu'il se trouvât, à le maintenir dans ses possessions envers et contre tous, à défendre son honneur de tout son pouvoir, à l'aider de son corps et de son avoir jusqu'à la mort, à soutenir, même pour lui dans certain cas, le gage de bataille, s'il mourait avant que de l'avoir accompli. Il ne faut pas croire néanmoins que ces associations

fussent toujours à vie : elles se bornaient souvent à des expéditions passagères, telles qu'une entreprise d'armes, une guerre, une simple campagne, une bataille, un siége, un assaut. Le brave Sainte-Colombe ayant été blessé à mort devant Rouen, le duc de Guise qui commandait, le visita et l'assura qu'il lui ferait part à jamais de sa fortune et de ses moyens, comme à son compagnon et frère d'assaut. Les dames, privilégiées partout ailleurs, n'avaient pas droit d'exiger la préférence sur un frère d'armes. Un chevalier, dont une demoiselle avait inutilement réclamé la protection, se disculpa sur la nécessité dans laquelle il s'était trouvé pour lors, de voler au secours de son compagnon; et l'excuse fut décidée légitime. « Mais, ajoute le savant auteur des Mémoires sur l'ancienne chevalerie, une pareille justification n'aurait pas été reçue, s'il avait manqué à son souverain. » De-là cette clause expresse de l'alliance de du Guesclin et du seigneur de Clisson : « Nous voulons être unis à toujours contre tous ceux qui peuvent vivre et mourir, excepté le roi de France, ses frères, le vicomte de Rohan, et les autres seigneurs de qui nous tenons terre. » Ce que l'on devait à son prince, l'emportait sur tous les autres devoirs. Les frères d'armes de nations différentes n'étaient liés qu'autant que leurs souverains étaient unis : si les rois se déclaraient la guerre, elle entraînait la dissolution de toute société entre leurs

sujets respectifs : ce cas excepté, rien n'était plus indissoluble que les nœuds de cette fraternité.

Le frère d'armes devait être l'ennemi des ennemis de son compagnon, et ne pas avouer, du moins ouvertement, des amis qui n'auraient pas été communs. Le duc de Bourbon porta la délicatesse jusqu'à refuser d'Henri de Transtamare, roi de Castille, une somme considérable, uniquement parce que ce prince étoit ennemi de Boucicaut, son frère-d'armes. Il n'y avait point d'occasion qu'un compagnon d'armes ne saisit, si l'autre avait besoin d'assistance, point de bons offices qu'il ne cherchât à lui rendre, point d'intérêt qu'il ne fût disposé à lui sacrifier. Tous leurs biens présens et à venir étaient en commun ; leur vie même devait être employée à la délivrance l'un de l'autre : jamais ils n'oubliaient, dans quelque cas que ce fût, le titre par lequel ils étaient unis. L'obligation de s'aider mutuellement, sans pouvoir se séparer, ne leur permettait pas même de former aucun engagement que de concert. On lit que Boucicaut passant, à son retour d'Espagne, par le comté de Foix, se trouva souvent à boire et à manger avec les Anglais. Ceux-ci, à des abstinences particulières qu'ils lui virent faire dans ses repas, jugèrent qu'il avait voué quelque entreprise d'armes, et lui dirent que s'il ne demandait autre chose, on aurait bientôt trouvé qui le délivrerait. « Le brave Français répondit avec une noble

» fierté, que son vœu était de combattre à ou-
» trance ; mais qu'il avait pour compagnon un
» chevalier nommé messire Renaut de Roye,
» sans lequel il ne pouvait rien faire ; que si ce-
» pendant quelqu'un d'eux voulait la bataille, il
» la lui octroyait ; qu'il leur laissait le choix du
» jour ; que tout ce qu'il exigeait, c'est qu'on lui
» donnât le temps de faire avertir son frère
» d'armes. »

Mais si toutes les entreprises des compagnons d'armes avaient être formées et soutenues de concert, si l'honneur en devait être indivisible, le péril commun, et le profit égal ; tous deux devaient encore en partager les frais, et la loi voulait que tout se fit à bourse commune. Lorsqu'une expédition était finie, ou qu'une rupture survenue entre les souverains annullait la société, on se rendait mutuellement un compte exact de la dépense et de la recette, de la perte et du gain. « Gentil sire, dit l'anglais Carvalai au connétable
» du Guesclin, une guerre fatale, allumée entre
» le prince de Galles mon seigneur, et le roi
» Henri de Castille, nous oblige de nous séparer.
» Nous avons été ensemble par bonne compa-
» gnie, comme prud'hommes ; j'ai toujours
» puisé sans réserve dans votre bourse ; jamais
» il n'y eût dispute entre nous ni sur les biens
» conquis, ni sur les joyaux donnés ; il ne nous
» est pas même arrivé de songer à aucun par-

» tage : mais je pense que j'ai reçu plus que
» vous, dont je suis votre redevable. Toute la
» grâce que je vous demande, c'est de vouloir
» bien compter. — J'ignore, reprit le généreux
» connétable, si vous me devez, ou si je vous
» dois : il ne me souvient que de notre amitié.
» Tout mon chagrin est que les ordres de votre
» souverain vous rappellent à son service : ainsi
» le doit tout bon gentil-homme. Si, dans la suite,
» la fortune nous permet de nous associer de nou-
» veau pour quelque entreprise, alors nous écrirons;
» mais que tout soit quitte par le présent. L'es-
» time a produit notre union : l'habitude l'a con-
» firmée ; l'absence ne fera que l'accroître. »
Lors le baisa Bertrand et tous ses compagnons aussi ; moult fut piteuse la départie.

Louis IX. (*St. Louis*) 1226.

Saint-Louis monta sur le trône, à douze ans, sous la régence de Blanche de Castille, sa mère, princesse célèbre, qui unissait à de grandes vertus deux qualités alors très-nécessaires, la bienfaisance pour gagner les cœurs, et la fermeté pour enchaîner les factions. Dans cette minorité orageuse, elle tint toujours, d'une main habile et sage, le timon des affaires, et eut la gloire difficile d'arrêter la révolte des seigneurs et de finir la guerre des Albigeois.

Dès ses plus jeunes ans, Louis IX annonça ce

qu'il devait être dans la suite. Hoclod-Kan, fils de Gengis-Kan, à la tête d'un corps immense de Tartares, faisait trembler l'Europe, et jetait l'alarme dans la Germanie. Un seigneur saxon en écrivit au duc de Brabant; et la lettre, envoyée à Guillaume d'Auvergne, évêque de Paris, fut remise à la reine Blanche : « Où êtes-vous, mon fils, s'é-» cria t-elle, en appelant le jeune roi? » Elle lui apprit l'invasion des Tartares et ajouta : « Ah! mon » fils, quel parti prendre dans une extrémité » aussi funeste? que va devenir l'église? qu'allons-» nous devenir nous-mêmes? — Quel parti » prendre, madame, répondit le jeune prince! » Point d'autre que de chercher au ciel notre » consolation et notre force. Ces Tartares qui » passent, dans le monde, pour être sortis de » l'enfer, nous les y renverrons, ou ils nous met-» tront tous en paradis. »

Dans les commencemens de son règne, Louis, comme tous ses prédécesseurs, eut à ramener à la soumission plusieurs des grands vassaux de la couronne. Le roi d'Angleterre passa en France avec une armée formidable pour y défendre le comte de la Marche; mais il fut vaincu par le roi de France en personne, à la bataille de Taillebourg. C'est sur le petit pont de pierre de cette place que Louis IX donna les premières marques de sa rare valeur. Ses troupes paraissaient découragées; Louis mit pied à terre, se jeta dans la

mêlée, et soutint, quelque temps, presque seul, les efforts de l'ennemi qui l'entourait de tous côtés. A force de courage, il perça jusqu'au bout du pont, et s'en rendit maître; avantage précieux qui l'exposa aux plus grands dangers. » Pour un homme « qu'il avait, quand il fut passé, les Anglais, dit » Joinville, en avaient bien cent. ». Sa valeur néanmoins suppléa au nombre. D'un côté, il repoussait les plus audacieux; et de l'autre, il mettait en bataille les soldats qui arrivaient successivement à son secours; enfin, rejoint par ses troupes, il gagna du terrain et obtint un avantage décidé. Le roi d'Angleterre, frappé de terreur, gagna Saintes à toute bride, entraînant dans sa fuite ses troupes consternées. Cette action mémorable ne fut que le prélude de la bataille de Saintes, où les Anglais furent vaincus. Cette victoire livra au roi la Saintonge. Le comte de la Marche chercha son salut dans la clémence du vainqueur. Louis qui avait su vaincre, sut aussi pardonner; il n'en coûta au rebelle qu'une partie de ses états.

Le roi d'Angleterre qui avait fait des pertes immenses, et qui craignait que saint Louis ne marchât en Gascogne à la tête de son armée victorieuse, s'empressa de lui faire des propositions. Le monarque français dont les fatigues avaient altéré la santé, lui accorda, non la paix, mais une trêve de cinq ans, à la condition de payer une partie des frais de la guerre.

Première croisade de saint Louis.

Les croisades ont eu pour objet de conquérir sur les infidèles les lieux où s'étaient accomplis les principaux mystères de la religion. Ces expéditions militaires prirent le nom de *croisades* d'une croix d'étoffe rouge que chacun des guerriers chrétiens attachait sur son épaule gauche d ns ses sortes d'occasions. Ces croix leur étaient données par les ministres de la religion; le Pape Urbain II avait distribué les premières en 1095.

Vers l'an 1248, une maladie grave mit saint Louis aux portes du tombeau. Dans le fort de ses dangers, le roi fit vœu d'aller en Palestine. Les besoins de la patrie, les larmes du peuple, l'intérêt de sa famille, le danger de l'entreprise, rien ne put changer sa résolution. En vain l'évêque de Paris tenta de lever ses scrupules. « Vous m'as-» surez, lui dit le roi, que mon vœu est nul; eh » bien! je quitte la croix que j'ai prise, mais » pour la recevoir de votre main. Je fais vœu » maintenant d'aller combattre les infidèles; et » je vous déclare que je ne boirai ni ne mangerai » que vous ne m'ayez rendu cette croix. » Il fallut céder à cette volonté inflexible. L'armée fut en peu de temps nombreuse; et le roi, par un stratagème, l'augmenta encore; il fit mettre des croix sur les *livrées* distribuées aux seigneurs les jours

de fête. Cette espèce d'enrôlement fit, dit-on, appeler saint Louis *pêcheur d'hommes*.

Il sortit du port d'Aigues-Mortes, le 25 août 1248, à la tête de la flotte qui portait une partie des croisés; le reste devait rejoindre à l'île de Chypre. Ce ne fut que vers le milieu de l'année suivante, qu'on put, de cette île, remettre à la voile : on se dirigea vers l'Egypte, et l'armée fut bientôt en vue de Damiette.

Damiette passait pour la plus belle, la plus riche et la plus forte place de l'Egypte, dont elle était regardée comme la clef principale. Elle était à une demi-lieue de la mer, entre deux bras du Nil, dont le plus considérable formait un port capable de contenir les plus grands vaisseaux. C'est là qu'on voyait cette grosse tour que les chrétiens avaient prise, avec tant de fatigue, sous Jean de Brienne, et où on comptait, dit-on, jusqu'à soixante et dix chambres. Elle servait en même temps de défense contre l'ennemi, et de barrière pour les vaisseaux qui arrivaient d'Ethiopie et des Indes. Une longue chaîne, qui aboutissait de cette forteresse à une des tours de la ville, fermait tellement toute issue, que rien ne pouvait entrer ni sortir, sans la permission du sultan : ce qui lui procurait un tribut immense, parce que c'était alors le seul passage pour les épiceries qui devaient être distribuées sur toutes les côtes de la Méditerranée. Le corps de la place était fortifié d'une en-

ceinte de murailles, double le long du Nil, triple du côté de la terre, avec des fossés aussi larges que profonds. On y avait encore ajouté de nouveaux ouvrages, depuis qu'elle avait été reprise sur les chrétiens. C'était-là que le sultan avait mis toute son espérance; c'était là que tendaient tous les voeux de Louis, persuadé que cette conquête le rendrait bientôt maître de l'Egypte.

On ne fut pas plutôt à la vue de l'ennemi, que toute la flotte se rassembla autour du roi. Les principaux seigneurs montèrent sur son bord, et lui-même se présenta sur le tillac d'un air à donner de la résolution aux plus timides. Sa taille était avantageuse et bien proportionnée, *et vous promets*, dit Joinville, *que onques si bel homme armé ne vis; car il paroissoit par dessus tous depuis les épaules en amont;* et quoi qu'il fût d'une complexion très-délicate, son courage le faisait paraître capable des plus grands travaux. Il avait les cheveux blonds, comme tous ceux de la maison de Hainaut dont il était par sa grand'-mère, et réunissait tous les autres agrémens qui accompagnent d'ordinaire cette couleur. Sa chevelure extrêmement courte, suivant la coutume de ce temps-là, n'en laissait que mieux voir les grâces naturelles répandues sur son visage. On remarquait dans toute sa personne je ne sais quoi de si doux en même-temps et de si majestueux, qu'en le voyant on se sentait pénétré tout à la fois, et de

l'amour le plus tendre, et du respect le plus profond. La simplicité même de ses habits et de ses armes, simplicité néanmoins qui admettait toute la propreté qui ne va point à l'affectation, lui donnait un air plus guerrier encore que n'aurait pu faire la richesse qu'il négligeait. « Mes amis, dit-» il aux chefs de son armée, ce n'est pas sans » dessein que Dieu nous amène à la vue de l'en-» nemi, lorsque nous nous en croyions encore » fort éloignés : c'est sa puissance qu'il nous faut » ici envisager, et non pas cette multitude de » barbares, qui défend le royaume où nous por-» tons la guerre. Ne me regardez point comme » un prince en qui réside le salut de l'état et de » l'église. Vous êtes vous-mêmes l'état et l'église ; » et vous n'avez en moi qu'un homme dont la vie, » comme celle de tout autre, n'est qu'un souffle » que l'éternel peut dissiper quand il lui plaira. » Marchons donc avec assurance en une occasion » où tout événement ne peut que nous être favo-» rable : si nous sortons victorieux, nous acqué-» rons au nom chrétien une gloire qui ne finira » qu'avec l'univers : si nous succombons, nous ob-» tenons la couronne immortelle du martyre. » Mais pourquoi douter du succès ? N'est-ce pas » la cause de Dieu que nous soutenons ? Oui, sans » doute. C'est pour nous et par nous que le sau-» veur veut triompher de ces barbares : commen-» çons par en rendre gloire à son saint nom, et

» préparons nous à celle d'en avoir été les instru-
» mens. » On ne peut exprimer l'ardeur que ce discours inspira ; bientôt les Sarrasins en ressentirent l'effet.

Le sultan averti par ses sentinelles, qu'on découvrait dans la mer une forêt de mâts et de voiles, envoya quatre galères bien armées pour reconnoître ce que c'était. Elles parurent au moment même que Louis achevait de parler ; et s'étant trop avancées, elles se virent tout-à-coup investies par quelques bâtimens qu'on avait détachés contre elles.

Trois, accablées de pierres que lançaient les machines des vaisseaux français, furent coulées à fond avec tout l'équipage; la quatrième eut le bonheur d'échapper, et alla porter la nouvelle que le roi de France arrivait, suivi d'un grand nombre d'autres princes. Aussi-tôt le monarque égyptien donna ses ordres pour se préparer à la défense, *et dans peu*, dit Joinville, *il y eut grande compagnie à nous attendre*. Le spectacle de part et d'autre avait quelque chose de terrible et d'agréable tout ensemble. Toute la côte se trouva en un instant bordée *de toute la puissance du soudan, qui étoient très-belles gens à regarder*. Toute la plage était couverte de navires, dont les pavillons de différentes couleurs arboraient la croix, et montraient à l'Egypte une vive peinture de la puissance des chrétiens. La flotte ennemie, composée d'un nombre infini de vaisseaux de

guerre et de toutes sortes de bâtimens, était rangée en l'une des embouchures du Nil, par où l'on montait vers Damiette. Le sultan en personne, d'autres disent Facardin son lieutenant, le plus grand homme de guerre qu'eussent les Sarrasins, commandait l'armée de terre, *portant les armes de fin d'or, si très-reluisant, que quand le soleil y frappoit, il sembloit que ce fût proprement cet astre lui-même.* Le ciel et la mer retentissaient du bruit de leurs cors recourbés, et de leurs *naccaires,* espèces de tymbales énormes dont deux faisaient la charge d'un éléphant, *chose épouvantable à ouïr, et moult étrange aux François.* C'était en affrontant ces deux armées de terre et de mer, qu'il fallait hasarder la descente.

Dès que Louis eut fait jeter l'ancre, il manda les principaux chefs de l'armée, pour tenir conseil de guerre. D'abord tous les avis allèrent à différer la descente, jusqu'à ce que le reste des vaisseaux écartés par la tempête fût rassemblé, *pour ce,* dit Joinville, *qu'il n'en étoit pas demeuré la tierce partie.* Mais le zèle du saint roi ne s'accommodait point de ce retardement. Animé d'un feu extraordinaire et divin qui lui présageait la victoire, il représenta vivement que ce délai ferait croire aux ennemis qu'on les craignait; qu'il n'y avait point de sûreté à demeurer à l'ancre sur une côte fort sujette aux bourrasques; qu'on n'avait aucun port où la flotte pût se mettre à couvert de

4*

l'orage et des entreprises des Sarrasins; qu'une seconde tourmente pourrait disperser le reste, aussi bien que ceux qu'on voulait attendre; que le retard enfin éteindrait cette première chaleur qui décide d'ordinaire pour toute la suite, et répandrait dans l'armée une impression de crainte dont on aurait peut-être de la peine à revenir. Tout le monde se rendit à des raisons si essentielles, et l'attaque fut résolue pour le lendemain à la pointe du jour.

On fit une garde exacte toute la nuit; et dès l'aurore on s'avança vers une assez grande île qui n'était séparée de la ville que par un bras du Nil, sur lequel il y avait un pont de bateaux. Le saint roi choisit cet endroit apparemment comme le plus aisé. Les vaisseaux s'approchèrent le plus près qu'ils purent de la plage, qui était basse comme l'est toute l'Egypte, et d'un assez facile accès. Alors les troupes se jetèrent dans une infinité de bâtimens plats, que le roi avait fait faire en Chypre, et voguèrent fièrement vers le rivage. Louis, pour donner l'exemple, descendit le premier dans sa barque, accompagné du légat, qui portait lui-même une croix fort haute, pour animer les soldats par cette vue. Une chaloupe cependant précédait le monarque: c'était celle qui menait l'oriflamme, cette fameuse bannière que les Français avaient coutume de suivre dans les combats, et qu'ils n'abandonnaient jamais qu'avec la vie. Elle

était entourée de quantité d'autres, que montaient les princes frères du roi, tous les grands seigneurs et les chevaliers, armés de toutes pièces, avec la lance à la main, et leurs chevaux à côté d'eux. On avait aussi disposé sur les aîles, des barques chargées d'arbalêtriers, pour écarter à coups de flèches les ennemis qui bordaient la rive, à peu près dans le même ordre que le jour précédent. Ensuite venait le reste des gens de guerre, qui faisaient comme le corps de réserve.

Dès qu'on fut à la portée de l'arc, tout l'air parut obscurci de traits : la chaloupe qui portait l'oriflamme fut la première qui gagna le rivage. *Quand le bon roi*, dit Joinville, *sut qu'elle étoit arrivée à terre, transporté de cette valeur héroïque qu'il a portée au dernier degré, il sortit de son vaisseau, malgré les efforts du légat qui vouloit le retenir, se jeta dans la mer, où il eut de l'eau jusqu'aux épaules, et s'en alla droit aux ennemis, l'écu au cou, son heaume en la tête et son glaive au poing.* L'exemple du monarque fut un ordre bien pressant pour les Français. Aussi-tôt la plage retentit du cri ordinaire : *Mont-Joie Saint-Denis!* Tout le monde, princes, chevaliers, soldats, se précipitèrent à travers les vagues, et, malgré la vigoureuse résistance des Sarrasins, prirent terre de tous côtés. Le sire de Joinville aborda des premiers et sauta sur la rive avec ses gens, vis-à-vis d'un gros de six

mille Sarrasins à cheval. Ceux-ci frappèrent des éperons droit aux nouveaux débarqués, qui, sans s'étonner, se couvrirent de leurs boucliers, fichèrent à terre leurs lances, les pointes tournées vers l'ennemi, et formèrent comme une espèce de rempart, derrière lequel les bataillons se rangeaient à mesure qu'ils arrivaient. On vit, un moment après, paroître Baudouin de Reims, qui joignit le sénéchal de Champagne avec mille hommes, et fut joint lui-même par le comte de Jaffa, qui se présenta *moult noblement*. Alors tout s'ébranla pour enfoncer les infidèles qui tournèrent bride, et s'enfuirent sans rendre de combat.

On voyait les mêmes prodiges de valeur du côté du roi. Il prit terre à travers une grêle de flèches qui couvrit toute l'armée, mais qui ne l'empêcha pas de se prosterner un moment, pour rendre grâces à Dieu d'un commencement si favorable. Déjà il se mettait en devoir d'aller charger les Sarrasins, lorsque ses gens le firent arrêter et demeurer jusqu'à ce que son bataillon fût formé ; partout l'attaque était la même, partout le succès fut égal. Bientôt le rivage fut nétoyé par les archers chrétiens, ou gagné par les chevaliers, à coups d'épée. Les Egyptiens, après une opiniâtre résistance, se virent enfin forcés de se retirer en désordre, laissant un grand nombre des leurs sur la place. Ils ne furent pas plus heureux sur la mer. Leurs navires résistèrent quelque-tems, et

leurs machines firent un fracas prodigieux; mais celles des Français lancèrent de grosses pierres et des feux d'artifices avec tant de promptitude, d'adresse et de bonheur, que les infidèles, maltraités partout, furent obligés de plier après un combat de plusieurs heures. L'abordage acheva leur déroute. Une partie de leurs vaisseaux fut prise ou coulée à fond; l'autre remonta le Nil, et les croisés demeurèrent maîtres de l'embouchure.

Louis cependant avait eu le tems de ranger ses troupes en bataille, à mesure qu'elles abordaient; il se mit à leur tête, et marcha droit aux Sarrasins, qui s'étaient renfermés dans leurs retranchemens. Ce ne fut d'abord que de simples escarmouches; mais bientôt l'action devint générale. On se battit de part et d'autre avec fureur : les Egyptiens, pour effacer les premières taches de cette journée; les Français pour ne pas se laisser arracher les lauriers qu'ils venaient de cueillir. Ces braves croisés se surpassèrent en quelque sorte eux-mêmes, à l'exemple de leur saint roi, qu'on voyait toujours le premier partout, et qui, dans cette grande occasion, si l'on en croit les auteurs du tems, fit des choses qui annoncent plus qu'un simple héros mortel. Le carnage fut grand du côté des infidèles, qui perdirent, entr'autres, le commandant de Damiette et deux autres émirs très-distingués. Enfoncés de tous côtés, ils abandonnèrent une

seconde fois le champ de bataille, et se sauvèrent dans la ville. On ne compta, parmi les croisés, que cinq ou six cents hommes tués ou noyés; Hugues de Lusignan, comte de la Marche, fut le seul seigneur de marque qui périt de la main des ennemis. Il avait cherché la mort en aventurier; il expira percé de mille coups. Heureux, s'il eut en vue de donner son sang pour la foi, d'avoir effacé aux yeux de Dieu des fautes que la postérité, qui ne sait point pardonner, reprochera éternellement à sa mémoire! C'est ainsi que, deux fois vainqueur dans un seul et même jour, Louis demeura maître de toute la rive occidentale du Nil, du pont qu'on n'eut pas la précaution de rompre entièrement, et de la principale embouchure de ce fleuve si fameux.

Le lendemain, le roi donna ses ordres pour débarquer ce qui restait d'hommes et de chevaux. Déjà un nombre prodigieux de manœuvres étaient occupés, les uns à remonter les machines, les autres à réparer le pont dont on n'avait rompu qu'une partie, lorsqu'on vit Damiette tout en feu. Un moment après, quelques esclaves chrétiens en sortirent et vinrent avertir le monarque que les ennemis, sur le bruit de la mort de leur soudan, avaient abandonné la ville et l'avaient livrée aux flammes. On eut quelque peine à croire une chose si extraordinaire. Louis y envoya, et l'on n'y trouva que quelques malheureux chrétiens morts ou

mourans, que les barbares en s'enfuyant avaient massacrés de rage. On détacha aussitôt un corps de troupes, tant pour éteindre le feu, que pour se saisir des portes, et se mettre hors d'état de craindre une surprise. Le saint roi entra ensuite dans Damiette, en procession, nus pieds, nue tête, accompagné de la reine, des princes ses frères, du roi de Chypre, de tous les seigneurs de l'armée, et précédé du légat, du patriarche de Jérusalem, des évêques, et de tout le clergé du camp. On alla descendre de cette manière à la grande mosquée que le légat *réconcilia*, car elle avait été bénite et dédiée à la mère de Dieu, lorsque Jean de Brienne prit Damiette. On chanta le *te Deum* dans ce même lieu où la veille tout retentissait du nom de Mahomet, et la messe y fut célébrée solennellement.

Bataille de la Massoure.

Les croisés firent de grandes pertes dans la bataille de la Massoure; mais ce n'en fut pas moins, de toute la guerre, le combat où ils déployèrent le plus de valeur, et firent le mieux connaître la supériorité qu'ils avaient sur leurs adversaires.

Ils avaient passé l'été à Damiette, au lieu de poursuivre leurs avantages. Ils ne se remirent en campagne qu'au mois de novembre, se portant sur le Caire, capitale de l'Égypte. Le comte d'Artois, frère du roi, prince ardent et impétueux,

avait dit à ce sujet dans le conseil : *que qui vouloit occire le serpent, il lui devoit premier écraser la tête.*

Avant d'arriver à cette ville, il fallait traverser un des bras du Nil auquel les écrivains du temps donnent le nom de Thanis. Les infidèles gardaient le passage en forces, ayant derrière eux la ville de la Massoure, qui fournissait à tous leurs besoins. On avait déjà fait quelques tentatives inutiles, lorsqu'un Bédouin enseigna, pour cinq cents besans d'or, un gué où toute la cavalerie pourrait passer. Le comte d'Artois demanda l'honneur de traverser le premier à la tête de l'armée. Louis, qui connaissait son caractère bouillant et emporté, lui représenta avec douceur que son extrême vivacité ne lui permettrait pas d'attendre les autres ; qu'infailliblement il s'attirerait quelque malheur, et que peut-être même sa trop grande précipitation exposerait et perdrait l'armée. « Non, reprit le comte avec feu, je vous jure sur les saints évangiles, que je n'entreprendrai rien que vous ne soyez passé. » Le monarque se rendit à cette condition, et crut avoir pourvu à tout, soit en ordonnant que les Templiers feraient l'avant-garde, quand on serait de l'autre côté, soit en prenant le serment du comte d'Artois, qu'il saurait se modérer.

Le jour commençait à peine à paraître, que ce prince entra dans le fleuve à la tête de l'avant-

garde, et s'avança fièrement vers un corps de trois cents chevaux sarrasins, qui semblaient vouloir lui disputer le passage. Tout prit la fuite à son approche, et l'armée continua de passer sans obstacle. On perdit néanmoins quelques hommes qui se noyèrent, le gué manquant en certains endroits. On met de ce nombre Jean d'Orléans, chevalier d'un grand mérite et d'une grande valeur.

Rien n'égale la consternation des infidèles à la vue de l'intrépidité française : le comte d'Artois, témoin de cette frayeur, oublie bientôt, et ses sermens, et les sages remontrances du roi son frère. L'aspect d'un ennemi tremblant et fuyant de tout côté, irrite son bouillant courage : il aspirait à l'honneur de cette journée ; il part de la main et s'élance comme un foudre contre ces lâches fuyards. En vain les Templiers lui crient qu'il trouble l'ordre, et que cette retraite des Egyptiens n'est peut-être qu'une ruse concertée : il n'écoute rien que son ardeur et la crainte que quelqu'un ne le devance. Malheureusement il avait à ses côtés un seigneur d'une grande considération, que les années avaient rendu si sourd, qu'il n'entendait point ce que disaient les chevaliers. C'était Foucquault de Melle, qui avait été son gouverneur, et qui, par honneur, *tenoit alors la bride de son cheval.* Ce brave vieillard n'ayant rien tant à cœur que de voir son élève remporter le prix du combat, loin de l'arrêter suivant l'ordre

du roi qu'il ignorait, criait à pleine voix : *Or à eux ! or à eux !* Quand les Templiers virent l'inutilité de leurs représentations, *ils se pensèrent être ahontés*, dit Joinville, *s'ils laissoient aller le prince devant eux : lors tous d'un accord vont férir des éperons tant qu'ils purent.*

Toute cette troupe de *preux*, au nombre de quatorze cents chevaux, ou selon quelques-uns, deux mille, arrive dans cet état au camp des infidèles, égorge les premières gardes et porte partout la terreur et la mort. On ne s'attendait point à une attaque de cette espèce.

Facardin était alors dans le bain, et suivant la coutume du pays, se faisait peindre la barbe. Il monte aussitôt à cheval presque nu, court vers le lieu de l'alarme, rallie quelques-uns de ses gardes et soutient quelque momens l'impétuosité française. Mais enfin, abandonné de ses troupes, enveloppé de toutes parts, il reçoit un coup de lance au travers du corps, tombe et meurt percé de mille traits. Le bruit de cette perte assura la victoire aux trop heureux aventuriers. Ce ne fut plus qu'une déroute : tout le reste s'enfuit avec une confusion effroyable. Rien ne manquait à la gloire du comte d'Artois, que de savoir la ménager et en jouir avec prudence et sagesse. Ses ennemis n'avaient plus ni général, ni camp, ni machines : le roi était maître des deux rives du Thanis : les Français enfin ne trouvaient plus

aucun obstacle qui pût retarder leur marche vers la capitale de l'Égypte. Mais la témérité couronnée par le succès ne sait point s'arrêter. Robert était jeune, ambitieux sans bornes, brave sans mesure, vif jusqu'à l'emportement; tout lui riait : il ne crut pas devoir demeurer en si beau chemin.

Ce fut inutilement que Guillaume de Sonnac, grand maître du Temple, essaya de lui représenter que leur petit nombre, déjà épuisé de fatigue, ne leur permettait pas de s'engager plus avant; que se montrer à découvert, c'était vouloir détromper les infidèles qui les avaient pris pour toute l'armée; que, revenus de leur terreur, ils se rallieraient suivant leur coutume, avec la même facilité qu'ils s'étaient dissipés; qu'alors on courrait risque d'être enveloppé et de ne pouvoir être secouru, qu'en affaiblissant l'armée, ou peut-être même en y mettant le désordre, avant-coureur de la défaite. *Voilà*, dit le comte, en regardant l'orateur de travers, *voilà les actions ordinaires des Templiers : ils ne veulent point que la guerre finisse, et leur intérêt marche toujours devant celui de la religion !* Les remontrances du comte de Salisbéry ne furent pas écoutées plus favorablement.

L'intrépide comte, sans vouloir rien entendre, court à bride abattue vers la Massoure; les Templiers suivent de rage; les Anglais, soit émulation, soit jalousie, leur disputent d'ardeur. Tout cède à

leur impétuosité; et les barbares, rompus de tous côtés, se sauvent dans la ville avec tant de précipitation qu'ils oublient d'en fermer les portes. Les vainqueurs y entrent après eux, trouvent les rues désertes, pénètrent au palais du sultan, et poursuivent les fuyards jusque dans la campagne qui conduit au Grand-Caire : désespérant enfin de pouvoir les atteindre, ils viennent rejoindre ceux de leurs compagnons qui étaient demeurés pour butiner. Mais au lieu de s'emparer des portes pour se mettre en sûreté, ils ne s'occupent, à leur exemple, que de l'ignoble soin de piller : nouvelle faute, qui fut la perte de ces inconsidérés et le salut des Égyptiens. Ceux-ci s'apperçurent à la longue qu'ils n'avaient affaire qu'à une poignée de Français, se remirent de leur frayeur, se rallièrent sous la conduite d'un soldat déterminé nommé Boudocdar, qui sut depuis s'élever à la plus haute fortune, et chargèrent les téméraires aventuriers, avec cette vigueur qu'inspire la confiance dans le nombre. Ce fut en vain que nos braves croisés essayèrent de se réunir; ils ne le pouvaient qu'à travers mille morts. Les habitans se voyant secourus, avaient repris courage; et des fenêtres de leurs maisons, où ils s'étaient barricadés, leur lançaient des javelots, des flèches, des pierres, du sable embrâsé, des feux grégeois, de l'eau bouillante, et tout ce qui vient sous la main en pareille occasion.

Le malheureux comte d'Artois, désespéré de voir tant de gens de mérite exposés par sa faute, fit des actions de valeur qui méritaient d'avoir toute la terre pour témoin. Mais que pouvait-il seul contre cette multitude effroyable d'ennemis? Le comte de Salisbéry, Raoul de Couci, Robert de Ver, et un grand nombre d'autres braves venaient d'expirer sur un tas de morts et de mourans. Le prince lui-même, accablé du nombre, épuisé de fatigues, et tout couvert de blessures, tombe percé de mille coups; « guerrier aussi courtois que vaillant, dit un auteur du temps, digne frère de Louis par un amour inviolable de la pureté, mais d'une hauteur de courage, qui, dégénérant en témérité, causa bien des malheurs. » La gloire et les circonstances de ses derniers momens effacent en quelque sorte cette tache : il fut regretté de tout le monde, et il méritait de l'être. C'est la seule faute que l'histoire lui reproche. « On fait tant de choses pour gâter les princes, dit un écrivain moderne, qu'on leur est presque obligé quand ils ne s'échappent que rarement. » On compte jusqu'à deux cents quatre-vingts Templiers tués en cette malheureuse occasion : leur grand-maître, après avoir perdu un œil, se fit jour au travers des bataillons ennemis, et fut assez heureux pour rejoindre l'étendard royal.

Tandis que cette sanglante scène se passait à la Massoure, Louis avait franchi le Thanis avec le

reste des troupes. Déjà il les rangeait en bataille, lorsque le sire de Beaujeu vint lui dire le péril où était le comte d'Artois. » Connétable, s'écria » le monarque, courez-y avec tout ce que vous « pourrez rassembler de braves, et soyez sûr que « je vous suivrai de près. » Aussitôt Beaujeu part de la main, et tout ce qu'il y avait de preux autour du roi se joint à lui. Rien ne résiste à leur premier effort. Joinville, qui avait devancé les autres, apperçut un Sarrasin d'une taille gigantesque, qui mettait le pied à l'étrier pour monter à cheval : *il lui donne de son épée sous l'aisselle, tant comme il peut la mettre avant, et le tue tout mort d'un coup.* Mais s'abandonnant trop à la poursuite, il alla se jetter avec sa compagnie dans un corps de six mille infidèles, qui fondirent sur eux, comme autant de lions rugissans. L'attaque fut vive, et la défense vigoureuse. Le seigneur de Trie-Château, qui portait la bannière, y fut tué; Raoul de Wainou, pris, ensuite repris, et Joinville porté par terre et foulé aux pieds des chevaux. Enfin ils gagnèrent une masure qui les mit un peu à couvert du grand nombre. Là, le combat recommença avec la même fureur. Hugues d'Écosse, Raoul de Wainou, et Ferreis de Loppei furent percés de mille coups, *tellement*, dit notre naïf historien, *que le sang sortoit de leurs playes, tout ainsi que d'un tonneau sort le vin. Errard d'Emeray fut navré parmi le visage d'une épée qui lui tran-*

cha tout le nez, qu'il cheoit sur sa bouche. C'était fait de ce brave escadron, si le comte d'Anjou ne fût accouru à son secours : la présence de ce prince dissipa les barbares, et sauva le sénéchal avec tout ce qui lui restait de chevaliers.

« Alors, dit il, je vis paroître le roi et toute sa gent, qui venoit avec une terrible tempête de trompettes, de clairons et de cors. Il avoit sur la tête un heaume doré, *moult bel*, une épée d'Allemagne à la main, et dans toute sa personne je ne sais quoi d'héroïque qui annonçoit le plus grand roi du monde. Jamais dans toutes les guerres d'outre-mer il ne se fit de plus beaux faits d'armes que ceux qu'on vit en cette fameuse journée, soit du côté des chrétiens, soit de la part des infidèles. Il n'étoit question ni d'arc, ni d'arbalète, ni d'artillerie : *mais étoient les coups qu'on se donnoit l'un sur l'autre, à belles masses, épées et fusts de lances, tout mêlé l'un parmi l'autre.* » Louis ne pouvant soutenir long-temps le personnage de spectateur, s'ébranlait déjà pour aller se jeter au plus fort de la mêlée, lorsqu'il fut arrêté par les représentations du seigneur Jean de Valleri, grand capitaine, très-expérimenté, que toute l'armée avait en vénération. Ce prud'homme, de l'avis de tous les barons et chevaliers, lui conseilla de prendre à droite pour s'approcher du Nil, tant afin d'être plus à portée de recevoir des secours du duc de Bourgogne, qu'on avait laissé dans le premier

camp, que pour donner aux troupes épuisées de fatigues, le temps de reprendre haleine et de se rafraîchir. On était alors dans la plus haute chaleur du jour; et les hommes ni les chevaux ne pouvaient plus supporter la soif ni l'ardeur du soleil; dont l'hiver n'empêchait point la violence dans ce brûlant climat.

Le monarque se rendit à ces raisons; mais à peine avait-il fait quelque chemin, que les infidèles, sous la conduite de Boudoedar, vinrent, et le chargèrent à leur tour avec toute la furie dont des barbares sont capables. Le choc fut si vif et si rude, que, dans la première épouvante, quelques escadrons français plièrent, s'enfuirent vers le Thanis, et se précipitèrent dans ses eaux, sous lesquelles ils périrent pour la plupart. Bientôt tout retentit de la nouvelle du danger où était le roi. Le connétable et Joinville tournèrent bride à l'instant; mais s'apercevant que, pour aller droit à lui, il fallait percer un corps de mille ou douze cents Sarrasins, ils résolurent de prendre un détour. Ils rencontrèrent sur leur route un ruisseau sur lequel était un petit pont; Joinville crut qu'on ne pouvait rien faire de plus important pour le prince, que de garder ce passage, de peur qu'on ne vînt encore l'investir et l'envelopper de ce côté-là. Le connétable approuva cet avis, le laissa dans cet endroit, avec le comte de Soissons et le seigneur Pierre de Noville, et alla joindre le saint

roi: il le trouva faisant des choses si prodigieuses, qu'il fallait en être témoin pour les croire. On le voyait par-tout, soit pour soutenir ses gens lorsqu'ils chancelaient, soit pour achever de rompre les ennemis lorsqu'ils commençaient à plier. Une fois, son ardeur l'emporta si loin des siens, qu'il se vit tout-à-coup seul au milieu de six Sarrasins, qui tenaient les rênes de son cheval, et s'efforçaient de l'emmener prisonnier. Mais il fit de si grands efforts, et les frappa si rudement de la masse et de l'épée, que les ayant tous tués ou mis hors de combat, il était déjà libre, lorsqu'on arriva pour le dégager. « C'est à cette valeur plus qu'humaine, dit Joinville, que l'armée fut redevable de son salut; *et je crois que la vertu et puissance qu'il avoit, lui doubla lors de moitié par la puissance de Dieu.* »

Ce brave sénéchal de son côté, campé sur son pont avec sa petite troupe, faisait si bonne contenance, que les infidèles n'osèrent l'attaquer que de loin et à coups de traits. Il y reçut cinq blessures, et son cheval quinze. Telle était l'intrépidité de ces anciens preux, qu'au milieu de tant de périls, ils ne laissaient échapper aucune occasion de plaisanter et de se réjouir. *Quand nous étions retournés*, dit-il, *de courir après ces vilains, le bon comte de Soissons se railloit avec moi, et me disoit : « Sénéchal, laissons crier et braire cette quenaille; et par la creſſe de Dieu, ainsi qu'il*

juroit, encore parlerons-nous, vous et moi, de cette journée en chambre devant les dames. En même-temps, ils virent venir droit à eux le comte Pierre de Bretagne, qui arrivait de la Massoure, tout couvert de poussière et de blessures, ne tenant plus son cheval qu'aux crins, *parce que toutes ses rênes étoient brisées et rompues à l'arçon de la selle*, vomissant un fleuve de sang, mais terrible encore dans cet état pitoyable, tuant ou écartant ceux qui osaient le poursuivre, *et leur disant paroles en signe de moquerie.* Quelques heures après, le connétable revint avec les arbalêtriers du roi, qu'il rangea le long du ruisseau : ce qui fit perdre aux ennemis toute espérance de forcer le passage. *Incontinent ils s'enfuirent, et laissèrent les croisés en paix.*

Alors Joinville alla rejoindre le roi, qui, vainqueur par-tout, se retirait dans son pavillon pour prendre quelque repos. Le fidèle sénéchal lui ôta son casque, qui l'incommodait par sa pesanteur, *et lui donna son chapel de fer qui étoit beaucoup plus léger, afin qu'il eût vent.* Ils marchaient ensemble, s'entretenant familièrement des exploits de cette *piteuse journée*, lorsque le prieur de l'hôpital de Ronnay vint lui baiser la main toute armée, et lui demanda s'il savait des nouvelles du comte d'Artois, son frère. *Tout ce que je sçais*, répondit le saint monarque, *c'est qu'il est maintenant au ciel.* On regardait alors comme autant

de martyrs ceux qui perdaient la vie dans ces guerres de religion. Le bon chevalier, pour lui ôter une si triste idée, allait s'étendre sur les avantages qu'on venait de remporter: « Il faut louer Dieu de » tout, dit Louis en l'interrompant, et adorer ses » profonds jugemens. » Aussitôt les larmes commencèrent à lui couler des yeux: spectacle qui attendrit tous les seigneurs de sa suite, *qui furent moult oppressés d'angoisse, de compassion et de pitié, de le voir ainsi.*

Fin de la croisade.

La croisade finit par d'affreux malheurs, et le roi y fut fait prisonnier: mais le récit de ses malheurs et le tableau de la captivité de Louis IX sont eux-mêmes le plus beau monument que l'on puisse élever à la gloire des croisés et de leur digne chef. Une seconde bataille, non moins meurtrière que la première, avait été gagnée sur les infidèles: on avait jetté dans le Thanis tous les corps morts chrétiens et sarrasins; et il s'était fait en plusieurs endroits du fleuve des monceaux de ces cadavres à demi-pourris, qui, échauffés encore par le soleil; exhalaient des vapeurs dont tout l'air était infecté. On pouvait remédier à ce mal, si on eût voulu rompre le pont qui les arrêtait; mais, outre que c'était couper la communication des deux camps, entre lesquels l'armée croisée était partagée, le saint monarque, par piété, voulut qu'on

démêlât ceux des Français, qu'il fit enterrer comme les reliques d'autant de martyrs, qui avaient donné leur sang pour Jesus-Christ. Jamais spectacle ne fut plus propre à inspirer en même temps la compassion et l'horreur : mais ce qu'il offrait de plus touchant, c'était de voir une infinité de gens chercher les tristes restes de leurs amis ou de leurs parens dans ce terrible amas de membres corrompus, avec une infection si grande, qu'il n'échappa aucun de ceux que l'amitié portait à ce lamentable office. Tout cela, joint à la chaleur du climat, à son extrême sécheresse, aux alimens enfin qui n'étaient que pourriture, causa aux uns le scorbut, aux autres des fièvres malignes, à presque tous la dyssenterie. *La chair des jambes*, dit Joinville, *nous desséchoit jusqu'à l'os, et le cuir nous devenoit tanné de noir et de terre.* Tout retentissait des cris douloureux des chevaliers ou soldats, à qui l'on était obligé de couper de gros morceaux de chair aux gencives : ce n'était partout que visages languissans, que personnes affligées, qui pleuraient leurs amis morts ou mourans, et qui ne tardaient pas elles-mêmes de devenir pour les autres un sujet d'affliction. Bientôt tout le camp ne fut plus qu'un hôpital et un cimetière. Pour comble de malheur, la famine suivit de près toutes ces misères. Les Sarrasins enlevaient les convois que la reine faisait embarquer à Damiette: rien ne venait par terre : les vivres en peu de

jours furent à un prix excessif: épreuve bien digne de la constance et de la charité du saint roi, qui ne parut jamais plus grand que dans cette cruelle extrémité.

La bonne fortune n'avait point élevé son cœur; la mauvaise fortune ne fut point capable de l'abattre. Il donnait ordre à tout, voyait tout par lui-même. Ce fut en vain que les seigneurs de sa suite lui représentèrent qu'il exposait sa vie, en visitant chaque jour des malheureux attaqués d'un mal pestilentiel; ils n'en reçurent d'autre réponse, sinon qu'il n'en devait pas moins à ceux qui s'exposaient tous les jours pour lui. Il leur portait des remèdes, les soulageait de son argent, les consolait par ses exhortations. Guillaume de Chartres, l'un de ses chapelains, rapporte qu'étant allé pour exhorter à la mort un ancien valet de chambre du pieux monarque, nommé Gangeline, fort homme de bien, serviteur fidèle et très-chéri: « J'attends » mon saint maître, dit le moribond; non, je » ne mourrai point que je n'aye eu le bonheur » de le voir. » Louis IX arriva en effet dans le moment, lui parla avec autant de piété que de tendresse; et à peine fut-il sorti, que le malade expira dans les sentimens de la plus parfaite résignation.

L'événement ne justifia que trop ce que toute l'armée avait prévu. Le saint roi fut attaqué du même mal, avec une violente dyssenterie; et son

courage, qui l'avait soutenu jusques-là contre tant de fatigues, céda enfin à la contagion de l'air et à la délicatesse de sa complexion. Il se vit réduit tout-à-coup à une extrême foiblesse.

Alors on envoya proposer une trève qui fut conclue à ces conditions : « Que les Sarrasins ren- » droient tout le royaume de Jérusalem, et que » les François leur remettroient Damiette : que » les malades chrétiens seroient gardés dans cette » place, jusqu'à ce qu'on pût les transporter en » lieu sûr : que les machines de guerre, et toutes » les viandes salées interdites aux mahométans, » seroient délivrées aux croisés : qu'en attendant, » le roi pourroit faire venir tout ce qui seroit né- » cessaire pour la subsistance de ses troupes. » Mais on ne put convenir des sûretés de l'exécution ; on consentait que le sultan retînt prisonnier l'un des deux frères du monarque, le comte de Poitiers, ou le comte d'Anjou. Le barbare, soit qu'il n'eût commencé à traiter avec les chrétiens que pour les amuser, soit qu'il crût que l'extrémité où ils étaient réduits, les amènerait aux plus dures conditions, protesta qu'il ne recevrait pas d'autre ôtage que la personne du roi même. A ces mots, *le bon chevalier messire Geoffroy de Sargines* fut saisi d'une noble colère : « On doit assez connaître les François, dit-il avec indignation, pour les croire prêts à souffrir mille morts, plutôt que de livrer leur prince entre les mains

de ses ennemis ; *ils aimeroient beaucoup mieux que les Turcs les eussent tous tués, qu'il leur fût reproché qu'ils eussent baillé leur roi en gaige.»* Peu s'en fallut que tout le conseil ne fît paraître autant de chaleur contre le monarque lui-même : il voulait qu'on lui permît de se sacrifier pour le salut de son peuple : tous au contraire demandaient à mourir pour lui ; rare espèce de combat, aussi glorieux pour le souverain qui cette fois ne fut pas le maître, que pour les sujets qui dans cette occasion se firent un devoir de désobéir. Ainsi toutes les négociations furent rompues ; et l'armée française, irritée de l'insolence des barbares, sembla reprendre courage, et se disposa à vaincre ou à périr.

On songea, dès le lendemain, à tâcher de regagner Damiette. On fit d'abord passer tous les bagages, les gens inutiles et les malades que Louis voulait voir en sûreté avant de partir. Il les suivit, quoique malade lui-même, se mit à la tête du corps de bataille, et donna l'arrière-garde à Gaucher de Châtillon, qui se chargeait toujours des emplois les plus dangereux. Ce brave chevalier eut à soutenir tout l'effort des Sarrasins, et repassa enfin le fleuve avec le comte d'Anjou, qui voulut avoir, aussi-bien que lui, l'honneur de la retraite. Le sultan, par cette première démarche, jugea du dessein des croisés : il n'oublia rien pour le traverser. Précautions, ruses, stratagèmes, tout

fut employé à propos pour ruiner une armée déjà accablée par les maladies et par la famine. Il fit de grandes largesses à ses troupes, qu'il renforça d'une multitude effroyable de volontaires arabes, tous gens déterminés, et dont ses bienfaits lui garantissaient la fidélité. Bientôt un grand nombre de bateaux, construits par ses ordres, allèrent joindre la flotte qu'il avait sur le Nil; ce qui lui assura sur l'eau la même supériorité qu'il avait sur terre. Mais si, de son côté, il n'épargna rien pour empêcher une retraite si préjudiciable à ses intérêts, il eut de plus le bonheur que les Français lui en facilitèrent les moyens. Quelques ordres que Louis eût donnés à *ses maîtres d'œuvres et ingénieurs de couper les cordes qui tenoient les ponts d'entre eux et les Sarrasins, ils n'en firent ri n, dont grand mal en arriva.*

Dès que le roi fut de l'autre côté du Thanis, il fit embarquer, sur ce qui lui restait de vaisseaux, les malades et les blessés, avec ordre de descendre la rivière jusqu'à la mer, et de regagner Damiette le long de la côte. Plusieurs compagnies d'archers furent commandées pour les escorter. Il y avait un grand navire sur lequel se mit le légat avec quelques évêques : toute l'armée conjurait le monarque d'y monter aussi; mais, quoique très-faible et pouvant à peine se soutenir, « il protesta qu'il » ne pouvoit se résoudre à abandonner tant de » braves gens qui avoient exposé si généreusement

» leur vie pour le service de Dieu et pour le sien ;
» qu'il vouloit ou les ramener avec lui, ou mou-
» rir prisonnier avec eux. » Il marcha donc à l'arrière-garde où commandait toujours l'intrépide Châtillon ; et, de tous ses gendarmes, il ne retint avec lui que le seul Geoffroy de Sargines ; l'état où sa maladie l'avait réduit, ne lui permit pas de se charger de tout l'attirail de guerre, qui était alors en usage. Il était monté sur un cheval de petite taille, dont l'allure plus douce s'accommodait davantage à sa foiblesse, sans cuirasse, sans casque, sans autres armes enfin que son épée.

Bientôt on vit toute la campagne couverte de Sarrasins qui avaient passé, les uns au gué ou dans des bateaux, les autres à la nage, le plus grand nombre sur le fatal pont qu'on n'avait pas rompu. Alors commença un nouveau combat, où les Français, quoique accablés de langueur, surpassèrent encore tout ce qu'ils avaient fait de plus héroïque dans cette guerre. Guy du Châtel, évêque de Soissons, prélat très-vaillant comme tous ceux de la maison de Châtillon, aimant mieux mourir martyr que de tomber au pouvoir des infidèles, ne songea qu'à vendre chèrement sa vie. Il se précipite, l'épée à la main, au milieu des escadrons ennemis, les enfonce, en fait un horrible carnage, et, percé de mille traits qu'on lui décochait de tous côtés, trouve enfin cette glorieuse mort qu'il cherchait en combattant

pour Jésus-Christ. Alors on croyait bonnement que les canons, qui défendent aux ecclésiastiques de manier les armes, ne s'étendaient pas jusqu'aux guerres saintes, et que les pasteurs qui quittaient leur troupeau pour courir après les loups, étaient en droit de les tuer.

Châtillon et Sargines montrèrent plus de conduite, sans faire paraître moins de valeur : ils soutinrent, presque seuls, tout l'effort de cette multitude effroyable de barbares. Le saint roi ne cessait depuis de faire, en toutes rencontres, l'éloge du dernier, et disait que jamais il n'avait vu de chevalier faire autant et de si vaillans exploits, que ce brave seigneur en avait fait, pour le défendre dans cette cruelle extrémité. « Toutes les fois, dit »Joinville, que les Sarrasins l'approchoient, Sar»gines le défendoit à grands coups d'épée et de »pointe; et ressembloit sa force lui être doublée »d'outre-moitié, et son preulx et hardi courage; »et à tous les coups les chassoit de dessus le roi. » Ce fut ainsi que les deux intrépides chevaliers conduisirent le monarque jusqu'à une petite ville nommée par les uns Casel, par les autres, Sarmosac ou Charmasach. *Là, il fut descendu au giron d'une bourgeoisie de Paris*. Telle était sa faiblesse, *que tous le cuidèrent voir passer le pas de la mort, et n'espéroient point que jamais il pût passer celui jour sans mourir.*

Châtillon cependant veillait à sa gloire et à sa

sûreté; seul, il défendit long-temps l'entrée d'une rue étroite, qui conduisait à la maison où ses domestiques lui rendaient des devoirs qu'ils croyaient les derniers. On le voyait tantôt fondre sur les infidèles, comme un éclair, abattant et tuant tous ceux dont il avait prévenu la fuite par sa vitesse; tantôt faire retraite pour arracher de son écu, de sa cuirasse, et même de son corps, les flèches et dards dont il était tout hérissé. Il retournait ensuite avec plus de furie qu'auparavant, et, se dressant de temps en temps sur ses étriers, criait de toute sa force : *à Châtillon, chevaliers, à Châtillon! Et, où sont mes prud'hommes?* Mais en vain; personne ne paraissait. Accablé enfin par la foule, épuisé de fatigues, tout couvert de traits et percé de coups, il tomba mort en défendant son roi et sa religion : un Sarrasin lui coupa la tête. Ainsi périt Gaucher de Châtillon, jeune seigneur de vingt-huit ans, mais déjà l'admiration de l'univers par toutes les qualités qui font un héros. Heureux si, en s'immolant pour le bien public, il eût pu sauver un prince qui méritait de pareils sacrifices! Dieu en avait autrement ordonné. Il voulait que Louis donnât au monde le spectacle d'une autre sorte de gloire, que les chrétiens seuls savent trouver dans les souffrances, l'opprobre et l'ignominie.

Les restes de l'arrière-garde arrivèrent sur ces entrefaites, toujours faisant une vigoureuse résis-

tance. Philippe de Montfort qui les commandait, vint trouver le roi pour lui dire qu'il venait de voir l'émir avec lequel on avait traité d'une trève quelques jours auparavant, *et que si c'étoit son bon plaisir, que encore de rechief il lui en iroit parler*. Le monarque y consentit, promettant de se soumettre aux conditions que le soudan avait d'abord demandées. Le Sarrasin ignorait l'état pitoyable où les croisés étaient réduits. Il connaissait l'impatience d'Almadan de se revoir en possession de Damiette ; tout ce qu'il voyait faire aux Français, lui donnait lieu de craindre que le désespoir ne les portât à des choses plus grandes encore; ils pouvaient se cantonner dans Charmasach, ou même regagner la clef de l'Egypte, leur première conquête, et y attendre tranquillement de nouveaux secours d'Europe, pour recommencer ensuite la guerre avec plus de prudence. Il accepta donc la proposition, et voulut bien traiter de nouveau : tout fut conclu à la satisfaction des deux partis. Aussitôt Montfort, pour assurance de la parole qu'il donnait, tira l'anneau qu'il avait au doigt, et le présenta à l'émir qui le reçut. Déjà ils se touchaient dans la main, *lorsqu'un traître, mauvais huissier, nommé Marcel, commença à crier à haute voix : « Seigneurs chevaliers français, rendez-vous tous, le roi le vous mande par moi, et ne le faites point tuer.»* A ces mots, la consternation fut générale; on

crut que le monarque était, en effet, *dans un très-grand danger : chacun rendit ses bastons et harnois.* L'émir ne fut pas long-temps à s'apercevoir d'un changement si soudain; et voyant que, de tous côtés, on emmenait prisonniers les gens du roi, il dit au malheureux Montfort qu'on ne faisait point de trève avec un ennemi vaincu, et le força lui-même de rendre les armes.

En même-temps, l'un des principaux émirs, nommé Gémaledin, entré dans Charmasach avec un corps considérable de troupes, et trouvant le roi environné de gens qui songeaient bien moins à le défendre qu'à l'empêcher d'expirer, se saisit de sa personne, et de tout ce qui s'empressait à le soulager. Les deux princes ses frères, Alfonse et Charles, tombèrent aussi au pouvoir des infidèles, sans qu'on sache précisément s'ils étaient de l'arrière-garde ou du corps de bataille. Ce qu'il y a de très-certain, c'est que tous ceux qui se retiraient par terre, seigneurs ou simples soldats, subirent le même sort, les uns plutôt, les autres plus tard : tout fut tué ou pris.

L'oriflamme, tous les autres drapeaux, tous les bagages furent conduits en triomphe à la Massoure avec les captifs, dont le nombre était si grand, qu'ils y furent entassés les uns sur les autres. La destinée de ceux qui descendaient le Thanis ne fut pas plus heureuse; il n'y eut que le légat et quelques-autres, montés sur de grands vaisseaux,

qui eurent le bonheur d'échapper; les autres bâtimens moins forts, investis de tous côtés, ou périrent par le feu grégeois, ou demeurèrent à la merci des barbares. Tout ce qu'il y avait de malades fut impitoyablement massacré : on ne fit grâce qu'aux gens de marque, dont on espérait tirer une grosse rançon. Joinville, que son extrême faiblesse avait obligé de s'embarquer, eut aussi le malheur d'être enveloppé. Il délibéra avec ses chevaliers sur ce qu'il y avait à faire. Tous convinrent qu'il fallait se rendre, *excepté un sien clerc, qui disoit que tous devoient se laisser tuer, afin d'aller en paradis. Ce que ne voulûmes croire*, dit-il, avec sa naïveté ordinaire; *car la peur de la mort nous pressoit trop fort.* Il prit donc un petit coffre où étaient ses joyaux et ses reliques, le jeta à la rivière et se rendit à discrétion; mais comme il était presque mourant, il courait risque d'être tué, s'il n'eût eu la précaution de se dire cousin du roi : ce fut cette considération qui lui sauva la vie; elle ne lui épargna cependant pas la douleur de voir égorger à ses yeux plusieurs de ses gens.

Louis, dans la prison, parut le même que sur le trône, aussi grand dans les fers où il fut effectivement, si l'on en croit les Orientaux, que sur le pont de Taillebourg et à la descente de Damiette : on ne lui avait laissé que son bréviaire; il le prit de la main de son chapelain, et le récita

avec autant de tranquillité, que s'il eût été dans l'oratoire de son palais. Les barbares eux-mêmes admirèrent sa constance plus qu'héroïque : rien ne put l'ébranler, ni les horreurs de la maladie (il était si faible, qu'il fallait le porter lorsqu'il voulait faire un pas), ni le défaut des choses les plus nécessaires (il n'avait, pour se couvrir la nuit, qu'une vieille casaque qu'un prisonnier lui donna), ni le dénûment presque absolu de tout secours (un seul homme composait tout son domestique). Ce n'est pas qu'on ne lui eût aussi laissé Guillaume de Chartres son aumônier, avec un autre prêtre jacobin; mais toutes leurs fonctions étaient de dire avec lui l'office divin, selon le rit de l'église de Paris, et de réciter les prières de la messe, sans toutefois consacrer, parce que la présence des infidèles ne le permettait pas. Jamais il ne voulut souffrir que ces bons religieux lui rendissent aucun service : c'était une suite du respect qu'il eut toujours pour leur caractère sacré ; ce qui doit paraître d'autant moins étrange, qu'il en usait de même vis-à-vis des moindres chevaliers, lorsqu'ils n'étaient pas ses domestiques. Ainsi le seul Isambert (c'est ainsi qu'on appelait l'unique serviteur qui lui restait) lui préparait à manger, lui faisait son pain, le couchait, le levait une infinité de fois par jour, et lui tenait lieu de toute cette foule d'officiers, si empressés d'ordinaire pour le service des rois. C'est sur le serment de cet homme

qu'on sait que, dans cet état affreux, il n'échappa jamais au saint roi, ni signe de chagrin, ni mouvement d'impatience.

Isambert était grand-queulx de France, nom affecté alors à l'officier du palais qui avait inspection sur les cuisines du roi, et sur tout ce qui regardait le service de sa table. Cet office à vie était tenu à foi et hommage du monarque; celui qui en était pourvu, devait, chaque jour, prendre l'ordre du prince sur le nombre et la qualité des mêts qu'il voulait qu'on lui servît, être présent lorsque l'on coupait les viandes pour les faire cuire, enfin les visiter une seconde fois lorsqu'elles étaient sur le dressoir, pour examiner si les cuisiniers ne commettaient aucune fraude.

Joinville cependant arriva à l'endroit où Louis était prisonnier, avec les deux princes ses frères, quantité de seigneurs, et plus de dix mille autres de toutes conditions, tous enchaînés pêle-mêle, et fort à l'étroit, sous quelques tentes, en une grande cour fermée de murailles de terre. Le Sarrasin qui l'avait amené lui recommanda un jeune enfant, nommé Barthélemi de Montfaucon, l'avertissant de le tenir toujours par la main, s'il voulait l'empêcher d'être tué. On écrivit ensuite leurs noms avec leurs qualités; puis on sépara les gens de marque qui furent conduits plus avant en un autre pavillon où ils furent étroitement gardés. Le reste fut laissé dans le fatal enclos, d'où quelques jours

après, on vint les tirer pour leur demander s'ils voulaient embrasser la loi de Mahomet. Ceux qui succombaient étaient mis à part; on tranchait la tête à ceux qui demeuraient fidèles à la religion, et leurs corps étaient jetés dans le Nil. Le roi, enfermé seul dans une tente, n'avait aucune communication avec les chefs de son armée; c'est que le sultan voulait traiter en même temps, mais séparément, avec le souverain et avec ses vassaux.

On essaierait inutilement de représenter l'état affreux où se trouva la reine Marguerite, lorsqu'elle reçut à Damiette la nouvelle de la captivité du roi son époux. L'incertitude du sort de ce généreux prince, la barbarie de ses vainqueurs, l'éloignement de tout secours, Damiette presque sans défense, une grossesse à terme, tout contribuait à augmenter les horreurs de sa situation. Il ne se passait point de nuits que, troublée par des songes effrayans, elle ne crût voir les Sarrasins en furie attenter à la vie de son mari, ou même entrer en foule dans sa chambre pour l'enlever elle-même ; elle se tourmentait, s'agitait, et sans fin s'écriait : *A l'aide! à l'aide!* On fut obligé de faire veiller au pied de son lit *un chevalier vieil et ancien*, dit Joinville, *de l'âge de quatre-vingts ans et plus, qui, toutes les fois que ces tristes images la réveilloient, lui prenoit la main et lui disoit : « Madame, je suis avec vous, n'ayez peur. »* Un jour, ayant fait retirer tout le monde, excepté

ce brave vieillard, elle se jeta à genoux : « Jurez-moi, lui dit-elle, que vous m'accorderez ce que je vais vous demander. » Il le lui promit avec serment. « Eh bien! sire chevalier, reprit-elle, je vous requiers, sur la foi que vous m'avez donnée, que si les Sarrasins prennent cette ville, vous me coupiez la tête avant qu'ils me puissent prendre. » Ce bon gentilhomme répondit *que très-volontiers il le feroit, et que jà l'avoit-il eu en pensée d'ainsi le faire, si le cas y échéoit.* Tous deux assurément oubliaient le précepte de la religion; mais quelle grandeur d'âme dans la demande de la reine! quelle noble simplicité dans la naïve réponse du chevalier!

Quelques jours après, la princesse accoucha d'un fils qui fut nommé *Jean*, et surnommé *Tristan*, *pour ce*, dit Joinville, *qu'il avoit été né en tristesse et pauvreté.* Aussitôt on vint lui annoncer « que ceux de Pise et de Gènes, et toute »la pauvre commune qui était en la ville, s'en »vouloit fuir et laisser le roi. » Elle les fit tous venir dans sa chambre; là, baignant de ses larmes le petit prince qu'elle tenait entre ses bras, « elle »les conjura de ne point abandonner une place »qui, dans la circonstance, devenoit la dernière »ressource du monarque, et de tant de braves »gens qui étoient prisonniers avec lui; ou que, s'ils »vouloient absolument se retirer, ils eussent du »moins pitié d'une reine qui n'avoit plus d'es-

»poir qu'en eux, et qui ne leur demandoit qu'une »semaine ou deux de délai.» Elle fut inhumainement refusée. Ces âmes viles allaient se rembarquer, si elle n'eût eu la précaution de les retenir à la solde du roi, avec promesse que rien ne leur manquerait ; ce qui, en très-peu de temps, lui coûta trois cents soixante mille livres et plus : somme prodigieuse pour ces siècles anciens. Mais c'était un coup de parti ; on se mettait, par ce moyen, en état de faire bonne contenance dans la ville.

Quoique tout y fût dans la dernière consternation, les remparts paraissant garnis de soldats, on croyait qu'elle pouvait résister à tous les efforts de l'Orient. On prétend même que les infidèles, ayant pris les habits et les armes des Français prisonniers, se présentèrent avec des étendards, semés de fleurs de lys, pour y entrer. Ils furent reconnus à leurs visages basanés, à leurs longues barbes et à leur langage étranger : on tira dessus. Les barbares ignoraient la situation déplorable de ceux qui défendaient Damiette ; ils se retirèrent en désordre, et ne songèrent plus qu'à s'en procurer la restitution par la voie de la négociation.

Aussitôt le soudan envoie un émir demander aux seigneurs français, qui d'entr'eux ils veulent choisir pour traiter de leur commune rançon : tous s'accordent à nommer l'ancien comte de Bretagne, Pierre de Dreux. On lui propose de remettre

entre les mains du monarque égyptien toutes les places que les chrétiens possédaient encore dans la Palestine. « La chose est impossible, répond froi-»dement le comte ; les unes appartiennent à l'em-»pereur d'Allemagne qui n'y consentira jamais; les »autres dépendent ou des Templiers ou des Hos-»pitaliers, qui tous, en y entrant, *jurent à Dieu »que, pour la délivrance de corps d'homme, »ils ne rendront nuls desdits châteaux.»* — *On voit assez,* reprit fièrement le ministre musulman, *que vous n'avez nul talent ni envie d'être délivrés. Eh bien! on va vous envoyer les joueurs d'épées, qui vous feront comme aux autres.* — Bientôt, en effet, *veez ci venir un grand viel Sarrasin de grande apparence,* suivi d'une troupe de jeunes gens, qui tous avaient le sabre au côté. « Croyez-vous, leur dit-il, en un seul dieu, né d'une vierge, crucifié pour vous, et ressuscité le troisième jour? » *Tous répondirent qu'oui vraiment!* « Consolez-vous »donc, répliqua le vieillard; puisqu'il est mort »pour vous et qu'il a su ressusciter, il saura bien »vous sauver. » *A donc il s'en alla,* dit Joinville, *sans autre chose nous faire, dont je fus moult joyeux; car mon intention étoit qu'ils nous fussent venus couper les têtes à tous.* Ce discours, quoique rapporté par un homme de caractère, et de la naïveté du sénéchal de Champagne, paraîtra sans doute étonnant, ou même

peu vraisemblable de la part d'un mahométan, à moins qu'on ne veuille supposer, avec un moderne, que c'était probablement un chrétien d'origine, qui avait fait fortune par l'apostasie. Un regard vers sa première religion, ne lui aura permis, ni d'exécuter les ordres du sultan, qui voulait intimider ses prisonniers, ni de laisser sans consolation les malheureux que, dans le cœur, il regardait peut-être comme ses frères.

Almoadan, n'espérant plus rien obtenir des seigneurs français, se tourna du côté du roi, lui fit les mêmes demandes, et reçut les mêmes réponses. Alors, transporté de rage, il le menace, s'il persiste dans son obstination, *de le mettre en bernicles*, espèce de torture très-cruelle. C'était, si l'on en croit Joinville, qui s'explique assez mal dans cet endroit, une sorte de machine composée de deux pièces de bois, qu'il appèle *tisons*, qui se joignaient par le haut et s'élargissaient par le bas, où l'on avait ménagé plusieurs trous. Les criminels, destinés à cet effroyable supplice, étaient étendus sur un lit, attachés par le cou vers la jonction du fatal instrument, les jambes extrêmement écartées, passées dans les ouvertures que notre auteur nomme *chevilles*, et liées avec des nerfs et des cordes. Ensuite, un homme assis sur l'extrémité d'un ais qu'on avait pratiqué au-dessus, le rabattait, avec violence, sur le malheureux *qui étoit là couché, dont il avenoit qu'il ne luî de-*

meuroit point demi-pied d'ossemens qu'il ne fût tout rompu et escaché. C'est de cette question aussi douloureuse qu'infâme, tourment inventé pour les plus grands scélérats, qu'un barbare ose menacer le plus grand roi du monde ! Louis, toujours égal à lui-même, répondit avec modestie : *Je suis prisonnier du sultan, il peut faire de moi à son vouloir.*

Le Sarrasin, pleinement convaincu qu'il ne pouvait vaincre le saint roi par menaces, lui envoya demander quelle somme il voulait donner, outre la restitution de Damiette. « C'est au sultan à s'expliquer, dit Louis ; si ses propositions sont raisonnables, je manderai à la reine de lui faire compter ce qui sera convenu. » Les infidèles parurent étonnés de cette déférence pour une femme : « c'est, reprit le monarque, qu'elle est ma dame et ma compagne. » Rare exemple d'une union que toutes les lois divines et humaines devraient rendre très-commune ! Bientôt on vint lui dire qu'Almoadan, outre Damiette, exigeait un million de besans d'or, tant pour sa rançon que pour celle des autres captifs. Louis répondit, avec une noble fierté, qu'*un roi de France n'étoit point tel qu'il se voulût redimer pour aucune finance de deniers ; mais qu'il rendroit la ville pour sa personne, et donneroit le million de besans pour la délivrance de sa gent.* Cette somme était telle, que le sultan, étonné de la générosité de son

prisonnier, s'écria : *Par ma loi, franc et libéral est le François qui n'a voulu barguiner, mais a octroyé faire et payer ce qu'on lui a demandé. Or, lui allez dire que je lui remets deux cents mille besans, et qu'il n'en payera que huit cents mille.*

Le traité fut donc conclu à ces conditions : « Qu'il y aurait trêve pour dix ans entre les deux »nations; que tous les prisonniers qu'on avait faits »de part et d'autre, non seulement depuis l'arrivée »des Français, mais encore depuis la suspension »d'armes arrêtée avec l'empereur Frédéric, se»raient remis en liberté; que les chrétiens possé»deraient paisiblement les places qu'ils tenaient »dans la Palestine et dans la Syrie; que le Roi »paierait huit cents mille besans d'or pour la rançon »de ses sujets captifs, et donnerait Damiette pour »sa personne; que tous les meubles que le mo»narque, les princes, les seigneurs, et généra»lement tous les chrétiens laisseraient dans cette »ville, y seraient conservés sous la garde d'Almoa»dan, jusqu'à ce que l'on envoyât des vaisseaux »pour les transporter où l'on jugerait à propos; »que les malades et tous ceux qui avaient affaire à »Damiette y seraient en sûreté tout le temps qu'ils »seraient forcés d'y demeurer; qu'ils pourraient se »retirer par mer ou par terre, selon leur volonté, »et que le soudan serait obligé de donner des sauf»conduits à ceux qui prendraient cette dernière

»voie pour se rendre en quelque place sous la »domination des chrétiens. »

Dès que ces articles eurent été signés, le soudan fit amener le roi en un lieu nommé Pharescour, où il avait fait bâtir un palais assez vaste, mais qui n'était que de bois, couvert par dehors de toiles des Indes de différentes couleurs. Ce fut-là que les deux princes se virent, et conférèrent ensemble dans une tente qu'on avait préparée exprès : on ignore les particularités de leur entrevue. Tout ce qu'on sait, c'est que le traité y fut ratifié par une délibération commune de tous les chrétiens ; qu'on fit, de part et d'autre, les sermens accoutumés ; et que le samedi suivant fut marqué pour la reddition de Damiette. Chacun d'eux attendait, avec une grande impatience, le moment de l'exécution ; mais, le lendemain, les choses changèrent bien de face ; et Louis se vit plus en danger que jamais. Almoadan, enivré de sa bonne fortune, traitait avec hauteur les vieux serviteurs de sa maison, et leur ôtait peu-à-peu les emplois considérables. On ne voyait, autour de lui, que des jeunes gens qui emportaient toutes les grâces ; il paraissait pensif et soupçonneux ; sa garde augmentait tous les jours ; il semblait surtout se défier des mamelucs, milice très-nombreuse et très-brave, formée par Melech-Sala, son père, composée de soldats achetés, dès leur enfance, tant en Europe qu'en Asie, élevée enfin dans tous les exercices de la guerre,

Ceux-ci, dans la crainte qu'il ne les fit tous massacrer, conspirèrent contre sa vie. Un des plus considérables d'entr'eux, qui portait l'épée du malheureux soudan, lui donna le premier coup au sortir d'un repas où il les avait invités, et fut suivi d'une infinité d'autres, sans que sa garde osât branler.

L'infortuné prince, blessé en plusieurs endroits, mais jeune et vigoureux, se sauva dans une des tours de son palais. On y mit le feu, il en sortit à demi-brûlé, et alla se jeter dans le Nil, où il fut achevé et percé de mille coups. Octaï, Joinville dit Faracataie, le plus furieux de tous, parce que c'était le plus maltraité, le fendit en deux, lui arracha le cœur; et, les mains encore ensanglantées, entra dans la tente où était le roi : — *Que me donneras-tu*, lui dit-il, *pour t'avoir défait d'un ennemi qui t'eût fait mourir s'il eût vécu?* — Louis, plus touché d'horreur que de crainte, parut immobile, et ne daigna pas répondre. Alors le barbare, tirant son épée, lui en présenta la pointe : *Choisis*, poursuivit-il, *ou de périr de ma main, ou de me donner, dans le moment, l'ordre de chevalerie!* — *Fais-toi chrétien*, reprit l'intrépide monarque, *et je te ferai chevalier*! Une si grande fermeté étonna le musulman, qui, sans oser insister davantage, se retira.

Dans le même temps, trente ou quarante de ces assassins montent, le sabre à la main, dans la

galerie où étaient les principaux prisonniers, entr'autres, les comtes de Bretagne, de Flandre et de Soissons, le connétable de France, celui de Chypre et Joinville; tous criaient : *tue! tue!* mais dans un langage que personne n'entendit que monseigneur *Beaudouin d'Ybelin.* — Je lui demandai, continue le sénéchal de Champagne, ce que ces gens-là disoient ? « Ce qu'ils disent, mon cher Joinville, reprit le Cypriat, ils ne parlent de rien moins que de nous couper la tête. » Alors, ajouta-t-il, *je vis un grand troupeau de nos gens se jeter aux pieds d'un religieux de la Trinité pour se confesser. Mais en droit moi ne me souvenoit de mal, ne de péché que oncques j'eusse fait, et ne pensois sinon à recevoir le coup de la mort. Je me agenouillai aux pieds de l'un d'eux, lui tendant le cou ; et, disant ces mots, en faisant signe de la croix : Ainsi mourut sainte Agnès! Tout en contre moi s'agenouilla le connétable de Chypre, et se confessa à moi. Je lui donnai telle absolution comme Dieu m'en donnoit le pouvoir ; mais de chose qu'il m'eût dite, quand je fus levé, oncques ne m'en recordai de mot.* Telle était la simplicité de nos bons anciens chevaliers ! Nous n'avons pas cru pouvoir mieux la représenter, qu'en nous servant de leurs propres termes ; on y verra du moins beaucoup de foi, et de grands sentimens de religion. Quoi qu'il en soit, ils n'eurent que la peur,

et les barbares sortirent du vaisseau sans faire mal à personne.

Une pareille scène se passait dans la tente du roi, où une autre troupe de scélérats entra, avec confusion, l'épée nue, et fumante encore du sang de leur prince. Leur démarche, leurs cris, la fureur enfin qui paraissait peinte dans tous leurs yeux, sur leur visage et dans toute leur personne, n'annonçaient rien que de funeste. Louis, sans rien perdre de cet air majestueux qui inspirait le respect, même aux plus barbares, laissa tranquillement rugir ces bêtes féroces, ne montrant ni plus ni moins de sérénité, ni moins de dignité, que s'il eût été à quelque cérémonie d'état au milieu de ses barons. Cette constance héroïque lui attira l'admiration de ces infâmes parricides; ils s'adoucirent tout d'un coup, et, se prosternant jusqu'à terre : *Ne craignez rien, Seigneur,* lui dirent-ils; *vous étes en sûreté; il falloit que les choses se passassent comme elles viennent de se passer : nous ne vous demandons que l'exécution du traité, et vous étes libre.* On dit même qu'ils furent si touchés de son intrépidité, qu'ils mirent en délibération de le faire leur soudan; mais le voyant si ferme dans ce qui regardait sa religion, ils appréhendèrent qu'il ne renversât bientôt leurs mosquées. Un jour le saint monarque, s'entretenant de cette aventure avec Joinville, lui demanda s'il croyait qu'il eût accepté la couronne

d'Égypte. Le naïf sénéchal répondit qu'*il eût fait en vrai fol, vû qu'ils avoient ainsi occis leur seigneur. — Or, sachez*, reprit Louis, *que je ne l'eusse mie refusée*. Tel était le zèle de ce prince véritablement très-chrétien, que, pour opérer la conversion des infidèles, il se fût exposé à une mort certaine.

On confirma le traité conclu avec Almoadan. Le roi seulement y ajouta, qu'avant d'être mis en liberté, il ferait rendre Damiette; qu'il s'obligeait de ne point quitter le Nil, qu'il n'eût payé la moitié de la rançon; que le reste serait compté lorsqu'il enverrait chercher les malades, les prisonniers que le soudan contre sa parole avait fait conduire au Caire, et les machines de guerre qui resteraient dans la place pour sûreté. Tout semblait fini, et rien ne l'était. Louis avait encore à subir une épreuve qui surpassait toutes les autres; il était question de jurer l'observation de ces articles. Les émirs firent tous les sermens qu'on voulut; mais en même-temps, instruits par quelques renégats, ils demandèrent que le monarque consentît, qu'*au cas qu'il ne tînt pas les choses promises, il fût réputé parjure, comme le chrétien qui a renié Dieu, son baptême et sa loi, et qui, en dépit de Dieu, crache sur la croix et l'escache à ses pieds. — Quand le roi*, dit Joinville, *ouït celui serment*, il dit *que jà ne le feroit il*. Ce fut en vain que les princes ses

frères, lui représentèrent que la difficulté qu'il faisait, en inspirant des soupçons sur sa bonne foi, mettait en grand péril la vie de tant de personnes qui lui étaient chères; en vain que les évêques essayèrent de lui persuader, qu'étant résolu de remplir ses engagemens, il n'y avait point d'assurance qu'il n'en pût donner; en vain que l'infidèle qui était chargé de la négociation, lui rapporta qu'on ne parlait de rien moins, s'il s'obstinait dans son refus, que de lui couper la tête, et de le faire mettre en croix avec tous ses gens : rien ne fut capable de l'ébranler. *Je vous aime*, dit-il aux seigneurs et aux prélats, *je vous aime comme mes frères; je m'aime aussi; mais à Dieu ne plaise, quoi qu'il en puisse arriver, que de telles paroles sortent jamais de la bouche d'un roi de France. Pour vous*, ajouta-t-il, en s'adressant au ministre sarrasin, *allez dire à vos maîtres qu'ils en peuvent faire à leurs volontés; que j'aime trop mieux mourir bon chrétien, que de vivre au courroux de Dieu, de sa mère et de ses saints.*

Les émirs, outrés de colère, vinrent en foule fondre sur la tente, le sabre à la main, et, criant d'un ton horrible : « Tu es notre captif, et tu nous traites comme si nous étions dans tes fers! Il n'y a point de milieu, ou la mort, ou le serment tel que nous l'exigeons! — *Dieu vous a rendus maîtres de mon corps*, répondit froidement le monarque,

mais mon âme est entre ses mains, et vous ne pouvez rien sur elle. » Ils crurent que c'était le patriarche de Jérusalem qui, par zèle de religion, lui mettait ces scrupules dans l'esprit ; rien ne put le soustraire à leur rage, ni son grand âge (il avait quatre-vingts ans), ni sa dignité, ni même ses vertus. Ce vénérable vieillard, qui avoit travaillé au traité, étoit devenu leur captif, dit Joinville ; « suivant la coutume alors usitée en payennie »comme en chrestienté, que quand deux princes »estoient en guerre, si l'un d'eux venoit à mourir, »les ambassadeurs qu'ils s'étoient envoyés récipro- »quement, demeuraient prisonniers et esclaves. » Ainsi les barbares se saisirent du prélat, l'attachèrent à un poteau, *les mains liées derrière le dos, si étroitement, qu'elles lui enflèrent, en peu de temps, grosses comme la tête, tant que le sang lui en failloit.* Ce malheureux, pressé par la douleur, criait tristement au roi : *Ah! sire, sire, jurez hardiment; car j'en prends le péché sur moi et sur mon âme, puisqu'ainsi est qu'avez desir et volonté d'accomplir vos promesses.* C'était une épreuve bien cruelle pour un cœur comme celui de Louis; mais il s'était fait un cas de conscience de ce fatal serment. Il tint ferme, força les infidèles à se contenter d'une formule de jurement qui n'eût point l'air d'un blasphème.

Les Sarrasins, obligés de céder au monarque trois fois leur vainqueur les armes à la main, et

toujours triomphant de leur férocité jusques dans les fers, n'osèrent plus insister, et le firent embarquer sur leurs galères avec tous les prisonniers. On descendit à l'embouchure du Thanis : on vogua ensuite vers Damiette, tandis que l'armée infidèle allait par terre. Le roi fut mis sur le bord du rivage dans une tente, à une demi-lieue de la ville, où le seul Geoffroi de Sargines entra pour donner les ordres sur la reddition de la ville. La reine, les princesses, et les autres dames montèrent sur des vaisseaux génois, et les clefs de la place furent remises entre les mains des émirs. Les barbares s'y jetèrent en foule comme dans une ville forcée, égorgèrent tout ce qu'ils trouvèrent de malades ; et faisant un tas des armes, des machines, et de tout ce qu'ils s'étaient engagés de rendre, ils en allumèrent un feu qui dura trois jours entiers. *Ce n'étoit encore*, dit Joinville, *que le prélude des perfidies de cette traître quenaille* : ils délibérèrent long-tems s'ils massacreraient le monarque et ses sujets. Toutes les voix étaient pour l'affirmative ; déjà ils avaient fait signe aux mariniers de remonter vers le Grand-Caire ; ce qui fut exécuté sur-le-champ, *dont fut mené entre nous un très-grand deuil*, ainsi que s'exprime le bon sénéchal, *et maintes larmes en issirent des yeux ; car nous espérions tous qu'on nous dût faire mourir ;* mais enfin la réflexion qu'ils se rendraient par-là l'exécration de l'univers, la crainte d'attirer sur

eux la vengeance de toute l'Europe, et plus que tout cela, l'envie d'avoir les huit cents mille besans d'or qu'on leur avait promis, les ramenèrent à un avis plus sage, et soutinrent en eux un reste de bonne foi. *Ainsi, comme Dieu voulut, qui jamais n'oublie ses serviteurs*, il fut accordé que tous seraient délivrés, et les fit on revenir vers Damiette. On voulut même les régaler avant de les quitter : on leur apporta des beignets de fromage rôtis au soleil, et des œufs durs que pour l'honneur de leurs personnes on avait fait peindre par dehors de diverses couleurs.

On leur permit ensuite de sortir des vaisseaux qui leur tenaient encore lieu de prison, et d'aller trouver le roi qu'on avait laissé, durant tout ce temps-là, dans une tente sur le rivage. Alors il marchait vers le Nil, environné de vingt mille Sarrasins armés, qui le considéraient avec une grande curiosité, et lui rendaient le même honneur que s'il eût été leur prince. Une galère l'attendait, sans autre équipage en apparence qu'un homme qui faisait le fou. Dès qu'il vit le monarque à portée d'être secouru, il donna un coup de sifflet, et à l'instant parurent quatre-vingts arbalètriers français bien équipés, leurs arbalètes tendues, et le trait dessus. Les infidèles, à cette subite apparition, *commencèrent à faire comme brebis qui sont ébahies ; ne oncques avec le roi n'en demeura que deux ou trois.* Aussitôt le maître du vaisseau

ui fait jetter une planche pour l'aider à passer sur son bord : il y entre, suivi du comte d'Anjou son frère, de Geoffroy de Sargines, de Philippe de Nemours, d'Alberic Clément, maréchal de France, du sire de Joinville, et de Nicolas, général de la Trinité. Dans le même temps, les comtes de Bretagne, de Flandre et de Soissons, le patriarche et tous les seigneurs prisonniers, tant de France que de Chypre et de la Palestine, s'embarquèrent aussi sur d'autres navires ; le seul comte de Poitiers demeura pour ôtage, jusqu'au paiement des quatre cents mille besans d'or que Louis devait donner et qu'il donna en effet avant de quitter la côte de l'Egypte.

A son retour en France, saint Louis s'occupa des affaires publiques avec son application ordinaire. Il fit de sages réglemens, et donna de soins particuliers à l'administration de la justice. C'est à cette époque, que le pape offrit à Charles, comte d'Anjou, frère du roi de France, le royaume de Naples. Charles accepta la couronne napolitaine. Une croisade publiée par le saint père lui donna une armée nombreuse, qui le rendit maître d'un des plus beaux royaumes de l'Europe.

Pendant que l'Italie était le théâtre de la guerre, la France goûtait les douceurs de la paix ; mais son bonheur ne fut pas de longue durée. Louis n'avait pas cessé de porter la croix. La terre sainte

était en proie aux fureurs des musulmans, et Louis forma de nouveau le projet de la délivrer.

Avant de se jeter dans les hasards de cette guerre, il régla les affaires de l'état, les intérêts de sa famille, et confia la régence au comte de Nesle et à l'abbé de Saint-Denis. La tranquillité de la patrie assurée, il vola à la défense de la religion. Le roi de Tunis avait montré du penchant pour le christianisme; saint Louis espérait lui faire quitter le croissant pour la croix; ce fut donc vers l'Afrique que se dirigèrent la flotte et l'armée. Le débarquement fut heureux; Carthage fut prise; les infidèles ne paraissaient disposés à résister sur aucun point. Tout se préparait pour le siége de Tunis; mais bientôt l'excès des chaleurs, l'insalubrité de l'air, la mauvaise qualité des eaux et surtout des vivres, causèrent, dans l'armée, des fièvres malignes et des dyssenteries qui, en peu de jours, la diminuèrent de moitié. Saint Louis fut lui-même attaqué de la maladie, et, dès le premier instant, il jugea qu'elle était mortelle; mais il continua à donner ses ordres avec une présence d'esprit admirable; presqu'insensible à ses maux, il ne songeait qu'au soulagement des autres malades. Il vit la mort avec la sérénité du sage. « Mes amis, dit-» il à ses capitaines, j'ai fini ma course, ne me » plaignez pas; il est naturel, comme votre chef, » que je marche le premier; vous devez tous

» me suivre; tenez-vous prêts pour le voyage. »
Il leur rappella ensuite les devoirs du chrétien, du guerrier, du Français. Puis, tendant la main à son fils : « Aime Dieu de tout ton cœur, lui » dit-il; sois doux et compâtissant pour le pauvre, » soulage le tant que tu pourras; ne mets d'im- » pôts sur les peuples que les moins onéreux pos- » sible, et seulement pour des besoins pressans; » recherche la compagnie des bons, et fuis celle » des méchans; ne souffre pas que personne dise » devant toi des paroles d'impiété et de médi- » sance; fais justice, mon fils, à toi et aux autres; » si tu as le bien d'autrui, rends-le promptement; » conserve la paix; si tu es forcé à la guerre, » ménage le peuple; aime-le, mon cher fils; » veille sur les juges, et informe toi de quelle » manière ils rendent la justice. » Il reçut les sacremens avec la piété la plus fervente, et mourut sur la cendre, la croix sur la poitrine.

Saint Louis maintint la paix dans le royaume, termina à l'amiable les querelles des seigneurs, défendit les guerres particulières, substitua la preuve par témoins à la coutume barbare des duels. Ne pouvant extirper, il diminua du moins la puissance des abus; et, quoiqu'il connût, comme tous les grands hommes de son siècle, l'empire des préjugés, il n'en fut pas moins un prodige dans l'art de régner.

Un sage historien remarque deux hommes dans

saint Louis, l'homme public et l'homme privé. « Ce prince, dit-il, d'une valeur éprouvée, n'était courageux que pour de grands intérêts. Il fallait que des objets puissans, la justice et l'amour des peuples, excitassent son âme, qui, hors de là, semblait faible, simple et timide ; c'est ce qui faisait qu'on lui voyait donner des exemples du plus grand courage, quand il combattait les factieux, les ennemis de l'état et les infidèles ; c'est ce qui faisait que, tout pieux qu'il était, il savait résister aux entreprises des papes et des évêques, quand elles pouvaient exciter du trouble dans le royaume ; c'est ce qui faisait que, dans l'administration de la justice, il était d'une exactitude digne d'admiration. Mais, quand il était rendu à lui-même, quand il n'était plus que particulier, alors ses domestiques devenaient ses maîtres, sa mère lui commandait, et les pratiques de la dévotion la plus simple remplissaient ses journées ; à la vérité, toutes ces pratiques étaient ennoblies par les vertus solides et jamais démenties qui formaient son caractère.

« On ne retranchera, dit Anquetil, de ce portrait qui paraît fidèle, que l'imputation de s'être laissé dominer par ses domestiques ; et la preuve de la fausseté de l'imputation est dans ce conseil à son fils : « Sois libéral avec tes serviteurs ; mais garde » ta gravité avec eux. »

La patrie avant tout.

Jacques d'Arragon et Roger Doria assiégeaient la ville de Belvédère, dans la Calabre, en 1289. Le gouverneur de la place était un Français intrépide, nommé Roger de Sauguinet, qui ne cessait de faire tomber dans le camp ennemi une grêle de pierres. Les assiégeans, pour arrêter ce fléau qui jetait partout l'épouvante, firent savoir au gouverneur que ses deux fils qui étaient prisonniers dans le camp, venaient d'être attachés à l'endroit où les pierres tombaient en plus grande abondance. Mais le devoir l'emporta sur la tendresse paternelle ; et Sauguinet ne changea rien aux ordres qu'il avait donnés. Un de ses fils fut assommé; l'autre échappa heureusement, et lui fut renvoyé au moment qu'on leva le siége de la place.

Générosité de Philippe-le-Bel.

« Le roi d'Angleterre, Edouard 1er, près d'être forcé dans ses derniers retranchemens, envoie proposer une suspension d'armes pour quelques mois. » Je l'accorde, répond Philippe ; et malgré » mes victoires, je ne serai jamais éloigné de la » paix, quand je verrai de la sincérité dans le » procédé de mes ennemis, et de la soumission « dans mes vassaux. »

Bataille de Mons-en-Puelle (1304).

A la bataille de Mons-en-Puelle, le même roi surpris par les Flamands, courut un très grand danger. Sans autres armes que son casque et son épée, il soutint avec vingt gentils-hommes seulement, le choc d'une armée entière, et donna à ses troupes le temps de se reconnaître. Sa victoire fut complète. De retour à Paris, il s'acquitta du vœu qu'il avait fait, au moment de l'attaque, en fondant une rente de cent livres à l'église de Notre-Dame, et en y faisant ériger une statue équestre qu'on y voyait encore avant la révolution de 1789. Cette statue le représentait dans le même état où il fut surpris par les Flamands. C'est une erreur populaire que Philippe IV soit entré dans la cathédrale de Paris à cheval et tout armé, ou que la statue, dont il est ici question, représentât Philippe VI, dit de Valois.

Noble désintéressement de Philippe-de-Valois.

Louis, comte de Flandres, obligé de quitter ses états, par la révolte du peuple contre la noblesse, implora le secours du roi de France, Philippe-de-Valois. Le monarque assembla son conseil. Toutes les voix se réunissaient contre cette entreprise : « Et vous, seigneur connétable, que pensez-vous de tout ceci ? Croyez-vous aussi qu'il faille attendre un temps plus favorable, dit le roi au

célèbre Gaucher de Châtillon, alors âgé de quatre-vingts ans? — Sire, répondit le connétable, qui a bon cœur a toujours le temps à propos........ — Qui m'aime me suive, s'écria le roi en courant l'embrasser! » et aussitôt il donna l'ordre pour le départ de ses troupes.

L'armée investit Cassel; celle des rebelles n'était composée que de fantassins, tous paysans, pêcheurs, artisans, commandés par un marchand de poisson, nommé Colin Zennequin, homme actif, courageux, intelligent, en qui l'audace et la ruse suppléaient au défaut d'expérience militaire.

Tel était le champion qu'un destin bizarre opposait au premier roi de la chrétienté; telles étaient les troupes qui se disposaient à combattre la plus belle noblesse de l'Europe. Peu s'en fallut, néanmoins, que ces bandes populaires ne parvinssent à vaincre ces beaux escadrons qui les envisageaient avec tant de mépris. Les Flamands avaient arboré, sur une des tours de la ville, une espèce d'étendard, sur lequel était peint un coq (allusion au mot *gallus*), avec ce distique insolent, écrit en gros caractère :

Quand ce coq chanté aura,
Le roi Cassel conquerrera.

Zennequin cependant ne s'endormait pas, et méditait quelque stratagème pour arracher, par la ruse, une victoire qu'il désespérait d'obtenir à

force ouverte. Tous les jours il allait au camp français porter du poisson, qu'il donnait à un prix modique, pour se concilier la confiance de l'armée, et avoir plus de liberté d'observer ce qui s'y passait. On y tenait table, on y faisait la méridienne, la garde enfin était faite avec tant de négligence, que l'audacieux Flamand forma le dessein d'enlever le roi avec tout son quartier.

Le 23 août, sur les deux heures de l'après-midi, temps où il savait que les Français se retiraient pour prendre quelque repos, il divise son armée en trois corps, dirige l'un contre le quartier du roi de Bohême, désigne à l'autre celui du comte de Hainaut, se met à la tête du troisième, et s'avance dans le plus profond silence. Il pénètre dans le camp sans pousser le cri de guerre, et perce jusqu'à la tente du roi, où la garde n'était pas plus active que sur aucun autre point.

Quand les Flamands parurent, on s'imagina que c'était un renfort qui venait joindre le monarque. Le sire Renaud de Lor, noble chevalier, alla au-devant d'eux dans cette pensée ; et, quoiqu'il les crut de l'armée française, il ne laissa pas de les gronder amicalement de ce qu'ils troublaient le sommeil de leurs amis. On ne lui répondit que par un coup de javelot qui le renversa mort ; ce fut comme le signal du combat : l'alarme se répandit aussitôt dans le camp. Philippe, averti par un dominicain, son confesseur,

tourna d'abord la chose en plaisanterie; il crut que la peur troublait l'imagination du bon moine; mais bientôt arrive Miles de Noyers, qui lui confirme la nouvelle, et le conjure de se faire armer. Le désordre était si grand, qu'il ne se trouva ni écuyer, ni chevalier pour lui rendre ce service : les clercs de sa chapelle y suppléèrent. Il marchait droit aux assaillans; mais Miles lui conseilla de tourner l'ennemi, pour le prendre en flanc, quand il aurait réuni quelques forces. Le brave chevalier, dans le même temps, lève l'étendard royal en un lieu d'où il pouvait être vu de loin. A ce signal, toute la cavalerie se rassemble et se range autour du roi; il ordonne la charge; les Flamands enveloppés furent enfoncés, taillés en pièces, foulés aux pieds des chevaux. « Aucun ne recula, dit Froissard, mais aucun n'échappa aux coups de la valeur française : » il en resta quinze mille sur le champ de bataille.

Cassel, malgré sa devise fanfaronne, fut le premier fruit de la victoire. L'armée ravagea la campagne. Bruges, Ypres, Courtrai perdirent leurs fortifications, leurs portes, leurs priviléges; dix mille mutins tombèrent sous le glaive des lois.

Philippe ayant assuré, par la force de ses armes, la tranquillité de la Flandre, fit ses adieux au comte par ces paroles remarquables : « Beau »cousin, je suis venu ici sur la prière que vous »m'en aviez faite. Peut-être avez-vous donné

»occasion à toutes ces révoltes par négligence à »rendre la justice que vous devez à vos peuples.... »Je vous rends vos états soumis et pacifiés, et »vous tiens quitte de tout, malgré les grandes dé»penses qu'il m'a fallu faire pour cette expédition. »Gardez-vous de me faire revenir pour un pareil »sujet, car j'aurois alors plus d'égard à mes inté»rêts qu'aux vôtres. »

Belles paroles de Philippe-de-Valois.

PHILIPPE-DE-VALOIS perdit la bataille de Crécy, pour avoir attaqué en désordre et après une marche pénible, les Anglais qui l'attendaient en bon ordre, et en se préparant à faire jouer contre ses troupes, six pièces d'artillerie, armes qu'on n'avait encore employées que dans les siéges. Le roi de France, ayant eu un cheval tué sous lui, et étant atteint de deux blessures, voulait néanmoins continuer de combattre ; il fallut que le comte de Hainaut l'arrachât du champ de bataille. Vers le milieu de la nuit, il se présenta aux portes du château de Broye. Le gouverneur demandant qui c'était, le Roi lui cria : *Ouvrez, ouvrez, châtelain ; c'est la fortune de la France!* Paroles sublimes, par lesquelles il donnait à entendre que la France ne pouvait être entièrement perdue, tant qu'il restait aux Français un point de ralliement.







Jeanne d'Arc montre aux officiers qui l'entourent les remparts d'Orléans.

Bonne foi scrupuleuse et trait de générosité.

Le duc de Normandie assiégeait Angoulême. Le sire de Norwich, qui défendait la place, demanda et obtint une trève de vingt-quatre heures, « pour célébrer, disait-il, la fête de la purification » de la Vierge. » Il en profita pour sortir de la ville avec armes et bagages.... On l'arrête aux barrières du camp ; il dit aux officiers : « Nous pro- »fitons de la permission pour prendre l'air de la »campagne. » Le duc, apprenant la ruse, n'en fait que rire, et dit au maréchal de Montmorency : « Laissons-le aller, de par Dieu, et contentons- » nous d'avoir la place. »

Dévouement des habitans de Calais (1347).

Jamais ville assiégée ne succomba avec plus de gloire que Calais en 1347. Elle résistait depuis onze mois, sous le commandement de Jean-de-Vienne, chevalier bourguignon, quand la disette absolue de vivres contraignit à parler de capitulation. En vain le roi de France s'était-il présenté à la tête d'une armée de soixante mille hommes pour essayer de secourir la place ; le camp du roi d'Angleterre était inexpugnable, et Édouard avait répondu aux seigneurs français, qui étaient venus lui offrir la bataille de la part de leur souverain, « qu'il étoit là pour prendre Calais, et que si Phi- »lippe désiroit combattre, c'étoit à lui de voir »comment il s'y prendroit pour l'y réduire. »

Édouard ne voulut pardonner aux habitans de Calais leur héroïque défense, qu'à cette condition que six des plus notables d'entr'eux, se remettant à sa discrétion, viendraient lui en apporter les clefs, tout-nus et la corde au cou.

Un des principaux guerriers anglais, nommé Mauny, ayant été porter cette réponse au gouverneur, celui-ci le pria de rester pour être témoin de la manière dont elle serait reçue par les Caléasiens. Ayant ensuite fait assembler tout le monde sur la place, il rendit la nouvelle publique...... Un morne silence succéda; personne n'osait proférer une seule parole; chacun se regardait en frissonnant.... Tout-à-coup, Eustache de Saint-Pierre, l'un des premiers citoyens, élève la voix, et déclare qu'il se dévoue pour le salut commun; trois de ses parens se placent à ses côtés, annonçant ainsi, avec une contenance fière et assurée, l'intention de partager son dévoûment (ils se nommaient Jean Daire, Jacques et Pierre Wissant, frères); deux autres habitans de Calais, dont l'histoire nous a laissé ignorer les noms, s'offrent encore.

Dans le camp anglais, tout le monde s'intéressa au sort de ces nobles victimes, et implora leur grâce. Édouard se montrait inflexible, lorsque la reine, son épouse, arrivant d'Angleterre où elle avait défait, en bataille rangée, le roi d'Écosse, joignit ses prières à celles qu'on entendait de tous

côtés, et se précipita, tout en larmes, aux genoux du féroce vainqueur, le suppliant, par les motifs les plus puissans de l'honneur, de l'humanité et de la religion, de ne pas souiller sa victoire. L'héroïne racheta de la sorte les héros; car Édouard, ayant décidé qu'il les lui abandonnait, elle les emmena aussitôt dans sa tente, les fit habiller et manger, et les renvoya enfin sous une escorte sûre.

Combat des Trente.

Dans l'année 1351, les Français et les Anglais ont eu leurs Horaces et leurs Curiaces.

La Bretagne était divisée par les deux partis des comtes de Blois et de Montfort. Le seigneur de Beaumanoir, un des chefs du parti du comte de Blois, traitait avec Richard Bembro, commandant les Anglais qui soutenaient le parti du comte de Montfort. Pendant la conférence, ils se ménagèrent assez peu sur la bravoure de leurs nations. Beaumanoir proposa d'en faire telle épreuve qu'il plairait à Bembro. On convint que trente Bretons se battraient contre trente Anglais. Le jour et le lieu furent choisis aussitôt. Il paraît qu'au moment d'en venir aux mains, les Anglais hésitèrent. Leur chef fit appeler Beaumanoir, lui dit que ce combat n'était pas régulier, attendu qu'on l'avait indiqué sans le congé des princes, et lui proposa de le remettre à une autre fois. Beaumanoir lui répondit

qu'il *s'avisoit trop tard*, et que, puisqu'il avait pris la peine de venir, il ne s'en retournerait point *sans mener les mains, et savoir qui avoit la plus belle amie*; que, cependant, il en allait conférer avec ses compagnons. Tous pensèrent comme leur chef, et se mirent à railler les Anglais sur leur réflexion tardive. Bembro insista, disant qu'alors même que tous les combattans périraient, la querelle des princes ne serait pas décidée : à quoi Beaumanoir répliqua que, dans ce combat, il était question, non de la querelle des princes, mais de l'honneur de la nation. « C'est folie de combattre, disait Bembro ; car, quand nous serons morts, toute la Bretagne ne recouvrera pas de tels hommes. » Beaumanoir lui répartit que, quoiqu'il eût avec lui de braves chevaliers, cependant les seigneurs les plus considérables du parti n'y étaient pas ; puis, sans vouloir prolonger davantage la conférence, il rejoignit sa troupe et donna le signal.

Le premier choc fut terrible, et le combat opiniâtre. Deux fois, on se sépara pour reprendre haleine ; et deux fois on revint à la charge avec une nouvelle ardeur. Beaumanoir, déjà blessé et épuisé de fatigue, demandait à boire. Un des siens lui répondit : « Beaumanoir, bois ton sang, et ta soif passera ; il faut aller jusqu'au bout. » Les Anglais perdirent bientôt leur chef, et Montauban en abattit sept à ses pieds ; ils abandonnèrent le

champ de bataille et la gloire du combat aux Bretons.

Commencemens de du Guesclin.

Bertrand du Guesclin commença à se faire connaître pendant le siége de Rennes en 1357. Dès sa plus tendre enfance, il ne respirait que les combats. « Il n'y a point de plus mauvais garçon » au monde, disait sa mère, il est toujours bles» sé, le visage rompu, toujours battant ou battu : » son père et moi nous le voudrions voir sous » terre. » On n'avait pu venir à bout de lui apprendre à lire; son premier soin était de chercher le moyen de battre tous les maîtres qu'on lui donnait. « Je suis fort laid, disait-il; jamais je ne serai » bien venu des dames; mais puisque je suis laid » et malfait, je veux être bien hardi. »

Ce fut ainsi que le jeune Bertrand annonça ce qu'il devait être dans la suite. On donnait un jour à Rennes un tournoi où Regnard du Guesclin, son père, assistait : le jeune homme aurait bien voulu prendre part à une aussi belle fête; mais il n'avait ni armes ni cheval; et l'occasion lui manqua de dérober les bagues et joyaux de sa mère, sa ressource ordinaire. Il se trouva cependant au rendez-vous; et voyant un gentilhomme qui, après avoir couru une lance, se retirait à son hôtellerie, il le suivit; et là, il se mit à genoux devant lui, le priant de vouloir bien lui prêter son cheval et ses armes

Il n'eut pas de peine à obtenir sa demande. Il s'arme, monte sur le coursier, vole au tournoi et se mêle parmi les combattans. La visière baissée, l'écu pendu au col, la lance sur la cuisse, il fournit la première course en faisant perdre les arçons à son adversaire. Son adresse et sa bonne grâce attirèrent les yeux de tous les spectateurs. Quinze courses fournies avec le même succès mirent le comble à la surprise. Regnard du Guesclin vint se mettre sur les rangs ; mais aussitôt que Bertrand aperçut son père, qu'il reconnut à ses paremens, il jeta sa lance à terre. On était curieux de savoir quel était ce redoutable champion ; son casque lui fut ôté, et l'étonnement et la joie du père ne se peuvent exprimer. Tous les gentilshommes présens, la plupart ses parens ou amis, le comblèrent de caresses ; et dans la suite le père ne négligea rien de ce qui pouvait contribuer à faire paraître avec éclat un fils qui donnait de si belles espérances.

Le duc de Lancastre avait investi la ville de Rennes depuis plus de huit mois, et avait fait serment de ne point décamper que les assiégés ne se fussent rendus. Un bourgeois de la ville offrit de passer à travers le camp des Anglais, de tromper le duc par un faux avis, et d'aller ensuite à Nantes avertir Charles de Blois de l'extrémité où la place était réduite. Il remplit fidèlement sa

promesse ; il vit le duc et lui assura que l'unique ressource de la ville était dans un secours de troupes, qu'on y attendait sous deux jours. Le duc profitant de cette découverte, sortit du camp avec une partie de ses forces pour aller au devant des Français. Le bourgeois trouve le moyen de s'échapper. A quelque distance du camp des Anglais, il rencontre Bertrand du Guesclin et lui fait part de l'heureux succès de sa ruse. Le chevalier breton profite sur le champ de cette ouverture, rassemble ses gens qui formaient une petite troupe, vient fondre sur le camp anglais, renverse tout ce qu'il rencontre, met le feu aux tentes, s'empare de deux cents chariots de vivres, les fait marcher devant lui, et entre dans Rennes où il est reçu comme un libérateur.

Le duc de Lancastre, après avoir attendu longtemps ce prétendu secours de Français qu'il comptait détruire, revint à son camp. Surpris du désordre qui y régnait, il voulut voir l'auteur d'un coup si hardi, et témoigna le desir de connaître du Guesclin qu'il n'avait jamais entendu nommer. Un héraut d'armes, chargé d'un sauf-conduit pour le chevalier breton, se rendit à Rennes, et l'invita, de la part du prince, à se présenter au camp des Anglais. Du Guesclin se fit lire le sauf-conduit, car il ne savait ni lire ni écrire. Il répondit ensuite au messager qu'il satisferait à l'empressement du général. Il accompagna cette ré-

ponse d'un habillement complet de soie, de cent florins d'or, et le congédia.

Le lendemain, du Guesclin fut exact au rendez-vous ; tous les Anglais accoururent pour le voir. Il mit un genou en terre devant le duc qui le releva, et lui fit l'accueil le plus gracieux. Le chevalier l'assura qu'il était à son commandement, pourvu que ce ne fût pas contre le chef de son parti. Le duc lui ayant demandé quel était ce chef : » c'est, dit-il, monseigneur Charles de Blois ; » auquel, par droit, appartient le duché de Bre- » tagne.— Messire Bertrand, reprit l'Anglais, avant » que ce que vous dites se termine ainsi, il en » coûtera cent mille têtes. — Eh ! bien, Monsei- » gneur, répartit du Guesclin, qu'on en tue tant » qu'on voudra, ceux qui demeureront auront la » robe des autres. » Cette répartie fit rire le duc qui, charmé de la liberté guerrière du chevalier, voulut l'engager à son service. Aux offres qui lui furent faites, il répondit avec autant de franchise que de désintéressement ; et il se préparait à prendre congé du duc, lorsque Guillaume Bembro, parent du chevalier de ce nom tué au *combat des trente*, le pria de lui faire l'honneur de tirer avec lui trois coups de lance. « Plutôt six, mon capitaine, répondit du Guesclin, en lui prenant la main. » Le défi accepté fut assigné pour le lendemain. Le combat eut lieu entre la ville et le camp. Bembro fut vaincu et tué : du Guesclin,

triomphant, salua le prince qui avait été spectateur du combat, et rentra dans la ville.

L'hiver approchait, et le secours d'hommes et de vivres, et surtout la présence de du Guesclin avaient rendu le courage aux Rennois. Les Anglais tentèrent un dernier effort : ils furent vigoureusement repoussés; et les machines qu'ils avaient employées furent brûlées. Le duc se serait retiré sur-le-champ, mais il était retenu par la honte de fausser son serment. Du Guesclin lui épargna cet affront; par un expédient qui fut approuvé des deux partis : on convint que le duc entrerait armé dans la ville, lui dixième; que ses enseignes seraient plantées sur les portes pendant qu'il y demeurerait, et qu'après cette satisfaction, il leverait le siège. La convention s'exécuta fidèlement : le prince vint à Rennes, y resta quelques heures et se retira. À peine eut-il passé la porte qu'on abattit ses enseignes, qui lui furent jetées du haut des murailles. Cette action l'indigna; mais, religieux observateur de sa parole, il ne voulut pas en témoigner son ressentiment, et résista aux sollicitations de son armée, qui brûlait de venger cette injure. Édouard, roi d'Angleterre, habile politique, et jaloux de la réputation de ses généraux, pour couvrir l'honneur du duc de Lancastre, lui envoya, vers le même temps, un ordre de lever le siége de Rennes.

Jean Maillard sauve Paris.

Le trait suivant n'est pas purement militaire ; nous croyons cependant qu'il doit trouver place dans ce recueil; il servit à sauver la capitale assiégée, et par suite le royaume lui-même.

Le roi Jean avait été fait prisonnier à la bataille de Poitiers, et conduit en Angleterre. Le royaume était temporairement gouverné par le dauphin Charles, qui régna depuis, et fut surnommé, à cause de sa rare prudence, Charles-le-Sage. Les états-généraux, que ce prince avait assemblés pour qu'ils pourvussent aux circonstances extraordinaires où se trouvait la France, devinrent bientôt un point de ralliement pour les factieux, et la cause des troubles et des désordres les plus horribles. Le régent, après avoir vu massacrer, jusques dans son palais, les maréchaux de Champagne et de Normandie, sortit enfin de la capitale où le roi de Navarre, homme méchant et corrompu, exerçait une autorité plus véritable que la sienne.

Ce départ parut aux factieux l'occasion d'un triomphe complet, et fut néanmoins l'instrument de leur perte. Marcel, prévôt des marchands, vendu au roi de Navarre, conçut le dessein de le proclamer roi de France. Il s'agissait d'abord de l'introduire par surprise dans Paris, ce prince étant, depuis quelque temps, brouillé avec les Parisiens. Marcel espéra qu'il en pourrait venir à bout dans

la nuit du dernier de juillet au premier d'août, et le fit avertir de se tenir prêt : il devait lui livrer la porte Saint-Antoine à un signal convenu. Vers le milieu de la nuit, en effet, il se rendit à cette porte, s'empara des clefs, et en changea la garde. Il allait consommer sa trahison, lorsque *Jean Maillard*, capitaine d'un des quartiers de Paris, accourut à la tête d'une troupe de ses amis. *Étienne*, dit à Marcel ce fidèle et généreux citoyen, *que faites-vous ici à cette heure?* — *Jean*, répondit le prévôt, *que vous importe? je suis ici pour prendre garde à la ville dont j'ai le gouvernement.* — *Cela n'est pas ainsi*, reprit Maillard; *et je vous montrerai*, continua-t-il, en adressant la parole à ceux qui le suivaient, *que ce traître tient les clefs de cette porte pour l'ouvrir à l'ennemi.* — *Jean, vous mentez*, répliqua le prévôt. — *Vous mentez vous-même*, s'écria Maillard transporté de fureur; et il renversa Marcel d'un coup de sa hache d'armes. Ses compagnons se précipitèrent en même-temps sur les gens du prévôt, en massacrèrent une partie, et se saisirent des autres : puis Maillard courut à la porte Saint-Honoré, qui devait aussi être livrée aux soldats du roi de Navarre, et la mit à l'abri d'un coup de main. Cette action ferme et courageuse d'un homme de bien, atterra les factieux; et la ville entière appela aussi-tôt à grands cris le dépositaire légitime de l'autorité : tant il est vrai que la sédi-

tion se nourrit de ses succès, et qu'il suffit, pour la vaincre, de l'attaquer vigoureusement avec de justes armes.

Courage d'un Paysan.

Dans un moment où les Anglais étaient maîtres du pays, deux cents paysans s'étaient renfermés dans Longueil, bourg situé vis-à-vis St.-Corneille de Compiègne, décidés à se défendre jusqu'à la dernière extrémité. Ils avaient choisi pour capitaine un d'entr'eux, nommé Guillaume Lalouette. Une compagnie anglaise, qui occupait le château de Creil, ne tarda point à venir les attaquer. Dès le commencement du combat, Guillaume Lalouette tomba mort. Il avait avec lui un valet de ferme, d'une stature et d'une force de corps prodigieuse, que l'on appelait le *Grandferré*. Ce valet de ferme, outré de la mort de son maître, devient tout-à-coup un autre homme ; il ranime ses camarades, saisit une hache, et, à leur tête, se jette sur les Anglais ; il s'empare de leur drapeau, après avoir tué celui qui le portait, en étend dix-huit sur la place, et chasse le reste hors du bourg. Ces premiers exploits ne lui suffisant pas, il dit à un des siens d'aller jeter le drapeau des ennemis dans le fossé. Celui-ci refuse à la vue d'un gros d'Anglais postés de manière à fermer le passage. Le Grandferré se fait suivre par son homme, attaque lui seul les Anglais, les renverse, s'ouvre le che-

min, jette le drapeau dans le fossé, et revient en faisant encore un horrible carnage de ses adversaires. On rapporte que, dans cette première occasion, il en tua quarante de sa propre main. Quelques jours après, les Anglais étant revenus à la charge, furent reçus par le Grandferré aussi vigoureusement que la première fois; mais, à la suite de cette seconde action, ce paysan belliqueux, qui s'était extrêmement échauffé, ayant bu de l'eau froide, tomba dangereusement malade, et se vit contraint de retourner à son village, appelé Rochecourt, à peu de distance de Longueil.

Douze Anglais vinrent bientôt l'y relancer, croyant le surprendre au lit. La femme du malade, les apercevant de loin, accourut aussitôt l'avertir. A cet avis, le Grandferré devient furieux, et semble reprendre toutes ses forces; il saute en bas de son lit, s'arme de sa hache, et s'avance dans sa cour : *Voleurs!* s'écrie-t-il, en voyant les assaillans, *vous venez m'attaquer dans mon lit comme des traîtres, mais vous ne me prendrez pas ainsi!* puis il fond sur eux. Cinq furent immolés, le reste prit la fuite ; mais cet effort avait épuisé leur vainqueur : il se remit au lit, où il mourut presque aussitôt.

Jean II, dit *le Bon*.

Jean était prisonnier des Anglais. Édouard, roi d'Angleterre, ravageait la France ; et ne cachait

plus les prétentions qu'il avait à la couronne. Mais la résistance qu'il éprouvait, découragea enfin son ambition. Effrayé en outre par un violent orage qui lui parut une prédiction funeste, il se résolut à la paix qui fut conclue à Brétigny en 1360. Les principaux articles furent que la Guyenne, la Saintonge, le Poitou et le Limousin resteraient en pleine souveraineté au roi d'Angleterre, qui renonçait à ses prétentions à la couronne de France, et que le roi Jean payerait pour rançon trois millions d'écus d'or en plusieurs termes, et donnerait pour sûreté d'illustres ôtages.

Jean s'appliqua à remplir scrupuleusement les conditions du traité; mais Édouard n'envoya pas faire les renonciations qu'il avait consenties. Cette infidélité lui causa des disgrâces. Les peuples des pays cédés refusèrent de passer sous la domination anglaise. Il fallut solliciter pendant un an les habitans de la Rochelle. « Eh bien, sire, direni-ils au » roi de France, puisque, pour témoigner que » nous sommes bons Français, vous voulez nous » contraindre à ne plus l'être, nous reconnoîtrons » l'Anglais, des lèvres seulement; mais soyez » assuré que nos cœurs demeureront fermes en » votre obéissance. » Le conseil engageait le monarque à profiter de cette répugnance presque générale, pour se soustraire aux conditions les plus onéreuses d'un traité que n'observait pas avec exactitude le roi d'Angleterre. Mais Jean répondit ces paroles devenus maximes : « Si la justice et la

» bonne foi étoient bannies de la terre, elles de-
» vroient se retrouver dans la bouche et le cœur
» des rois. »

Bataille de Cocherel.

Le 19 mai 1364, trois jours avant le sacre de Charles v, du Guesclin qui commandait une armée envoyée en Normandie contre les Navarrois et les Anglais, voulant attirer l'ennemi au combat et lui faire quitter un poste avantageux, feignit de décamper : les Anglais se crurent sûrs de la victoire, et s'avancèrent malgré les représentations du captal de Buch, qui leur disait « n'avoir
» point ouï dire que du Guesclin eût jamais daigné
» décamper, et que c'étoit une ruse. » Les Français revinrent sur leurs pas; du Guesclin les animait par ces paroles : « Pour Dieu, amis, souve-
» nez-vous que nous avons un nouveau roi de
» France; que sa couronne soit aujourd'hui étren-
» née par vous ! Pour moi, j'espère donner au roi
» le captal de Buch, pour étrennes de sa noble
» royauté. » L'événement fut conforme à ses vœux; et les Français, vainqueurs pour la première fois depuis la malheureuse journée de Créci, commencèrent à reprendre dans les combats leur ancien ascendant.

Du Guesclin délivre la France des Compagnies.

En 1365, la France était désolée par les compagnies, troupes formées de soldats licenciés après

la paix, et qui faisaient partout d'horribles ravages. Le roi chargea du Guesclin d'en délivrer le royaume. Le chevalier breton se rend à leur camp: « Nous en avons assez fait, vous et moi, leur dit-» il, pour damner nos âmes; et vous pouvez même » vous vanter d'avoir fait pis que moi; faisons » honneur à Dieu, et le diable laissons. » Il leur offrit ensuite deux cents mille francs de la part du roi, et les détermina à le suivre en Castille, où il mit sur le trône Henri de Transtamare, après en avoir chassé le cruel dom Pèdre.

Du Guesclin prisonnier.

Henri de Transtamare, enivré par ses succès, ne craignit pas de livrer bataille au prince de Galles, venu au secours de son frère. Du Guesclin lui conseilla d'éviter l'action, et de laisser les ennemis s'affaiblir dans un pays où ils manquaient de tout; mais Henri, sûr de l'affection de son armée, et brûlant d'acquérir de la gloire en se mesurant avec Édouard, rejeta ce conseil prudent. La bataille se livra entre Najara et Novarette, le samedi 3 avril 1366. Le prince de Galles, dans cette journée, mit le comble à la gloire qu'il avait acquise à Créci et à Poitiers. Transtamare fit preuve de courage et d'habileté ; trois fois il rallia ses troupes et les ramena au combat; mais enfin il fallut céder. Le corps où combattaient du Guesclin

et les Français, tenait encore ferme, mais la partie n'était plus égale ; on mit bas les armes.

La plupart des prisonniers de distinction furent mis à rançon, et renvoyés sur parole : le prince de Galles ne retint que du Guesclin, qui fut conduit à Bordeaux, et traité avec tous les égards qu'il méritait.

Bientôt après, Henri de Transtamare rassembla de nouvelles troupes; son armée grossit journellement, et peut-être il ne lui manquait plus pour le succès que la présence de du Guesclin. On fit entendre au prince de Galles qu'on le soupçonnait de ne retenir son prisonnier que parce qu'il s'était rendu trop redoutable. Édouard, piqué de cette supposition, fit venir du Guesclin : « Messire Bertrand, lui dit-il, on prétend que je ne vous ose » pas mettre à délivrance, de la peur que j'ai de » vous. — Il y en a qui le disent, répondit du Guesclin, et de cela je me tiens fort honoré. » Le prince rougit, et mettant fin à la conversation, il lui proposa de taxer lui-même sa rançon. Le chevalier, sans hésiter, la mit à cent mille écus. « Et » où prendrez-vous tant d'argent, dit le prince? » — Les rois de France et de Castille, répondit » du Guesclin, le pape et le duc d'Anjou me les » prêteront ; et il y a tel qui garde les clefs du » coffre où je trouverois de l'argent ; si j'allois dans » mon pays, les femmes feroient ma rançon de » leurs quenouilles. » La franchise de Bertrand

charma tous les assistans. La princesse de Galles le fit inviter à dîner; et pour lui donner une preuve de son estime, elle s'offrit de payer vingt-mille francs en déduction de sa rançon. Du Guesclin, fléchissant le genou devant elle, lui dit : « Ma-« dame, je pensais être le plus laid chevalier du » monde, mais je vois bien à présent que je ne » dois pas tant me déplaire. » Comblé de caresses et de présens, il partit pour aller ramasser la somme convenue. Sur sa route, il répandit avec profusion ses libéralités sur tous les gens de guerre qu'il rencontrait. Arrivé dans sa maison, il demanda cent mille francs qu'il avait laissés à la dame du Guesclin, son épouse. Cette dame, non moins libérale que son mari, en avait disposé comme il aurait fait lui-même, en remettant en équipage tous les gens de guerre qui s'étaient adressés à elle. Du Guesclin approuva l'emploi de cet argent, et alla trouver le duc d'Anjou qui lui donna vingt mille francs; il reçut pareille somme du pape. Mais toujours prodigue, il ne lui restait rien, lorsqu'il fut arrivé à Bordeaux. Il se présenta devant le prince de Galles qui lui demanda s'il apportait la somme convenue, et il lui répondit sans façon qu'il n'avait pas un double. « Vous faites le magnifique, lui dit le prince en » plaisantant; vous donnez à tout le monde, et » vous n'avez pas de quoi subvenir à vous même. » Du Guesclin se retirait, lorsqu'un gentilhomme

se présenta, chargé par le roi de France de payer sa rançon, à la réserve des vingt mille francs que la princesse de Galles avait généreusement rabattus.

Du Guesclin se hâta de repasser en Espagne, où il contribua puissamment au rétablissement de Henri de Transtamare sur le trône de Castille, dont il fut fait connétable. Henri ajouta à ce titre un duché et plusieurs seigneuries.

Du Guesclin est fait connétable.

En 1370, du Gueselin fut fait connétable de France : le roi lui en présentant l'épée, le modeste chevalier se défendait de la recevoir : « Noble roi, cher sire, je vous prie de ne me point » charger de cet office, et de la donner à un autre » qui plus volontiers le prendra, et qui mieux le » saura faire. — Messire Bertrand, lui dit le roi, » ne vous excusez point; je n'ai frère, cousin, » neveu, comte, baron en mon royaume qui ne » vous obéisse ; et si quelqu'un le refusoit, il me » courrouceroit tellement qu'il s'en apercevroit : » prenez donc l'office joyeusement, et je vous en » prie. » Du Gueselin obéit, mais après avoir obtenu du monarque la promesse que jamais il n'ajouterait foi aux rapports que l'on ferait contre lui, sans l'avoir entendu. « Il paroît, ajoute un historien, que ce grand homme redoutoit plus les courtisans de l'hôtel de St.-Paul, que les ennemis de l'état. »

La sœur de du Guesclin.

La sœur de du Guesclin était une héroïne; elle a mérité par une action de sa vie, d'être placée au nombre des guerriers français qui se sont le plus glorieusement illustrés.

Elle habitait le château de Pontorson avec sa belle-sœur, la dame du Guesclin. Un capitaine anglais, nommé Felleton, tenta de prendre ce château par escalade, une nuit où il savait bien n'y pas rencontrer du Guesclin lui-même. Tout le monde dormait profondément. Les Anglais avaient déjà dressé quinze échelles contre les murs de la tour, lorsque la dame du Guesclin, réveillée par le bruit qu'ils faisaient en montant, jeta des cris d'alarme. Julienne du Guesclin, qui couchait avec elle, se jeta aussitôt hors du lit, s'arma, monta sur le haut de la tour, et renversa les assaillans et leurs échelles, en appelant la garnison du château. Felleton, se voyant ainsi découvert, abandonna le siége et battit en retraite; mais il fut rencontré dans la campagne par du Guesclin qui le fit prisonnier.

La Rochelle rendue à la France.

Les Rochellois ne cherchaient que l'occasion de secouer le joug des Anglais. Le maire de la ville, Jean Candorieu, proposa une ruse. « Nous en vien- » drons aisément à notre honneur, disait-il; car

» Philippe Mancel n'est pas trop malicieux. » Mancel était le commandant du château gardé par une garnison anglaise. Candorieu invite Mancel à dîner, et lui montre un ordre qu'il venait de recevoir, et qui lui enjoignait, en sa qualité de maire, de faire la revue de la garnison et de la bourgeoisie. L'ordre était supposé; mais le commandant, suivant la coutume des guerriers de ce temps-là, ne savait ni lire ni écrire, et Candorieu montrait et lisait cet ordre avec une confiance capable d'en imposer. Au jour fixé pour la revue, la garnison sort du château, se trouve investie par la bourgeoisie, et forcée de se rendre à discrétion.

Mort du connétable du Guesclin.

En 1380, le connétable du Guesclin, que l'on appellait communément *le bon connétable*, mourût devant Châteanneuf de Rendon qu'il assiégeait, et dont le commandant lui apporta les clefs quelques momens avant qu'il expirât. Après avoir fait son testament, il demanda l'épée de connétable, la baisa avec respect, la remit au maréchal de Sancerre pour la rendre au roi; et s'adressant aux vieux militaires avec lesquels il combattait depuis quarante ans: « Souvenez-vous, leur dit-il, braves » compagnons, de ce que je vous ai répété si » souvent, qu'en quelque pays que nous fissions » la guerre, les gens d'église, les femmes, les

» enfans, et le pauvre peuple, n'étoient point nos
» ennemis. »

Charles v pleura, avec toute la France, la mort du *bon connétable* ; et pour honorer la mémoire d'un héros qui avait si bien mérité son estime et son affection, il le fit enterrer à Saint-Denis, auprès du tombeau qu'il s'était preparé pour lui-même, et dans lequel la reine Jeanne de Bourbon était déjà inhumée.

Courage prématuré de Charles VI.

» Charles vi monta sur le trône, n'ayant pas encore atteint l'âge de sa majorité; et déjà il avait fait concevoir les plus belles espérances, sur-tout du côté du courage. Un jour que le roi son père lui avait permis de prendre, dans son cabinet, le bijou qui lui plairait le plus, il avait choisi une épée suspendue dans un coin, et qui n'avait rien de brillant. Ce trait plut infiniment à Charles v, parce que son fils était trop jeune encore pour savoir que par ce trait il imitait Achille.

Quelque temps après, il lui présenta d'une main un casque, et de l'autre une couronne d'or; il dit en prenant le casque : « Gardez, sire, votre
» couronne. »

Magnanimité d'un chevalier français.

A peu près dans le même temps, la chevalerie s'honora d'un trait de magnanimité à jamais mé-

morable. Un chevalier anglais avait défié au combat un chevalier français nommé Castel-Morant. L'Anglais parut dans la lice, armé de toutes pièces, à la réserve des cuisses et des jambes, qu'il avait découvertes, sous prétexte d'une incommodité au genou. Il invita le Français à se mettre aussi à son aise de ce côté, lui jurant qu'il n'y frapperait point. Castel-Morant le crut; mais, au troisième coup, le perfide Anglais lui perça la cuisse. Le comte de Buckingham fit conduire l'Anglais en prison, et proposa au Français de le lui remettre, afin qu'il en pût tirer une forte rançon. *Je suis venu en Bretagne*, répondit celui-ci, *non pour gagner de l'argent, mais pour acquérir de l'honneur: tout ce que je demande, c'est la liberté du prisonnier.* Le prince envoya une coupe d'or et une somme considérable à Castel-Morant, qui ne voulut accepter que la coupe.

Charles VI arme ses fils chevaliers.

En 1389, la famille royale, les grands officiers et toute la haute noblesse du royaume s'assemblèrent à Saint-Denis, où Charles VI devait armer chevaliers le jeune roi de Sicile et son frère Charles d'Anjou. On observa toutes les lois anciennes de la chevalerie; et cette fête, après avoir été consacrée d'abord par les exercices de la religion, finit par des réjouissances très-profanes, pour ne

rien dire de plus ; car l'esprit de pure galanterie commençait déjà à dégénérer en débauches.

Le roi voulut que cette même assemblée, composée de ce qu'il y avait de plus grand dans ses états, servît à honorer la mémoire du connétable Bertrand du Guesclin. On lui fit un service solennel dans l'église de Saint-Denis, et jamais pompe funèbre n'avait été plus majestueuse ni plus touchante. Ferri Cassinel, évêque d'Auxerre, célébra la messe ; à l'offertoire, il se rendit avec le roi à la porte du chœur ; on y vit paraître huit chevaliers armés de toutes pièces, et montés sur des chevaux de bataille : les quatre premiers représentaient le connétable, et portaient les armes qui lui avaient servi ; les quatre autres presentèrent les bannières du *bon connétable ;* les princes du sang et huit des plus grands seigneurs de la cour déposèrent devant l'autel quelques marques d'honneur qu'ils tenaient à la main, et qui caractérisaient la dignité du connétable. Après cette cérémonie plus martiale que lugubre, l'évêque monta en chaire, et prononça l'éloge de Bertrand du Guesclin ; c'est, dit-on, le premier exemple d'une oraison funèbre, prononcée en France dans l'église, au moins pour un particulier. L'éloquence du prélat, et le tendre souvenir que l'on conservait encore pour le héros, firent fondre en larmes tous les auditeurs.

Siége de Rouen.

Le siége de Rouen ne doit pas être mentionné moins honorablement, dans notre histoire, que celui de Calais : les Rouennais comme les Calésiens, ont, par leur dévoûment à la patrie, couvert le nom français d'une gloire ineffaçable.

Les Anglais restèrent, quatorze mois, devant les murs de cette ville, et ils n'y fussent peut-être jamais entrés, si le duc de Bourgogne, qui alors gouvernait le royaume, et le gouverneur de Rouen, ne leur en eussent, pour ainsi dire, ouvert les portes, l'un en ne secourant pas la place, et l'autre en ne la défendant pas comme elle pouvait être défendue. La famine y fut extrême ; on renvoya, comme bouches inutiles, douze mille personnes des deux sexes, qui, repoussées également par les Anglais, n'eurent d'autre asyle que les fossés des remparts. Ces malheureux restèrent là exposés aux injures de l'air, aux horreurs de la faim, de la soif, et aux traits des ennemis et de leurs propres compatriotes.

Parmi les Rouennais qui défendaient la ville, se trouvait un de ces hommes supérieurs qui, dans les grandes occasions, sont propres à décider du sort d'un peuple entier par l'ascendant qu'ils prennent sur lui et les nobles exemples qu'ils lui donnent. Celui-ci se nommait *Alain Blanchard.* Long-temps il paralysa les mauvais desseins du

gouverneur, qui cependant agissait assez ouvertement contre son devoir. Un jour, dix mille Rouennais firent une sortie sous la conduite de cet Alain Blanchard. Déjà une partie avait pénétré jusqu'au camp ennemi, lorsque le pont, dont le perfide gouverneur avait fait scier les soutiens, s'abîma dans la Seine avec tous ceux qui se trouvaient dessus; les autres rentrèrent dans la ville, en frémissant de rage et d'indignation. Il fallut enfin céder à la nécessité; on demanda à capituler. Le roi d'Angleterre voulait d'abord qu'on se rendît à discrétion; il finit seulement par exiger qu'on remît entre ses mains ceux des habitans qui avaient montré le plus d'acharnement dans la défense de la place. On pense bien qu'Alain Blanchard ne fût pas oublié parmi les victimes. Ses compagnons d'infortune rachetèrent leur vie à force d'argent; pour lui, pauvre et redouté, il ne trouva point grâce: le bourreau lui trancha la tête. *Je n'ai pas de bien*, disait le héros en marchant courageusement à la mort; *mais quand j'en aurais, je ne l'employerais pas à empêcher un Anglais de se déshonorer: n'est-il pas plus beau de mourir pour la patrie, que de ramper lâchement devant un prince qui n'est pas mon roi?* (13 janvier 1418.)

RÈGNE DE CHARLES VII.

La France qui, sous le règne de Charles V, avait repris sa force et sa gloire, était retombée

dans l'anarchie et la faiblesse sous son infortuné successeur. Ce prince était monté sur le trône à l'âge de douze ans : son règne est, sans contredit, le plus malheureux de la monarchie. Atteint de démence, Charles VI ne put opposer aucune digue aux factions ni aux entreprises de ses ennemis. A sa mort, les Anglais étaient maîtres de Paris; le roi d'Angleterre s'était fait reconnaître comme roi de France, et possédait les deux tiers du royaume. Victime d'une faction acharnée, le dauphin errait au-delà de la Loire, entouré d'une poignée de sujets fidèles, et menacé de voir échapper de ses mains le reste de ses états : il était, lorsque son père mourut, au château d'Espalli, en Auvergne. Les seigneurs qui formaient sa cour, firent, sur-le-champ, flotter sur sa tête auguste une bannière aux armes de France, et s'écrièrent : *vive le roi Charles!* Ce cri des bons Français fut entendu dans toute la France. Charles s'arracha aux plaisirs pour voler aux combats; il commença par des défaites, et finit par des victoires. Appelé, par dérision, roi de Bourges, il parvint à se faire appeler roi de France; et cette époque de notre histoire si honteuse, si funeste, en devint une des plus brillantes et des plus heureuses.

Siége d'Orléans. — Jeanne d'Arc.

En 1428, les Anglais avaient résolu de se rendre maîtres d'Orléans. La possession de cette ville était

pour eux de la plus haute importance. La garnison n'était pas nombreuse ; mais elle avait pour chefs des guerriers intrépides, les Gaucourt, les Dunois, les Lahire, les Xaintrailles. Le siége fut long et meurtrier, mais enfin la ville était réduite aux dernières extrémités; le roi ne pouvait la secourir; il fut question de capituler; mais la dureté des conditions que proposa le duc de Bedfort, réveilla l'indignation et le courage des Orléanais : tous résolurent de se défendre jusqu'au dernier soupir.

Tandis que la France consternée n'attendait plus que le coup qui devait consommer sa perte, cette puissance invisible, qui semble quelquefois enchaîner les plus grands événemens aux plus faibles causes, lui préparait un vengeur.

Une jeune fille, pour lors âgée de dix-sept ans, se persuada que Dieu la destinait à sauver la patrie : née à Domrémi, village de Lorraine, elle avait reçu de ses pauvres parens une éducation conforme à la simplicité de sa fortune.

Jeanne d'Arc, dès son enfance, avait été nourrie dans l'horreur du nom anglais. Son zèle s'enflammant avec l'âge, elle assura qu'elle s'était entretenue avec des saints qui lui avaient annoncé que dieu l'appelait pour chasser les Anglais, et faire couronner le dauphin. Elle possédait toutes les vertus dont une âme simple est susceptible : innocence, piété, candeur, générosité, courage,

Pressée de plus en plus par la voix intérieure qui l'excitait à s'armer pour son roi, elle prit enfin la résolution de se faire présenter à Beaudricourt, gouverneur de Vaucouleurs, petite ville du voisinage. « Capitaine messire, lui dit-elle, sachez que Dieu m'a plusieurs fois fait savoir et commandé que j'allasse devant le gentil dauphin, qui doit être, il est vrai, roi de France, et qu'il me baillât des gens d'armes, et que je leverois le siège d'Orléans, et le menerois sacrer à Rheims. » Baudricourt, étonné, la prit pour une folle, et voulut la faire exorciser par le curé du lieu. Jeanne continua de le presser; enfin le gouverneur, obsédé sans cesse, l'arma de toutes pièces, lui donna deux gentilshommes avec leurs domestiques, et la congédia en disant : « Va, et advienne ce qu'il pourra. » Elle arriva, sur la fin de février, à Chinon, où était le roi. Pendant deux jours, on délibéra si on l'écouterait ; enfin, la curiosité l'emporta, elle fut admise. Le roi, sans aucune marque de dignité, s'était mêlé dans la foule des courtisans, à dessein de l'éprouver. Jeanne le distingue, le désigne ; en vain on lui dit qu'elle se trompe : « C'est lui, s'écrie-t-elle, c'est lui !... Gentil »dauphin, ajouta-t-elle sans se déconcerter, j'ai »nom de Jeanne-la-Pucelle ; le roi du ciel m'a »envoyée pour vous secourir, s'il vous plaît me »donner gens de guerre. Par grâce divine et force »d'armes, je ferai lever le siège d'Orléans, et vous

»menerai sacrer à Rheims; c'est ce que le roi du »ciel m'a commandé de vous dire, et que sa volonté est que les Anglois se retirent dans leur »pays, et vous laissent paisiblement en votre »royaume; que, si vous en faites offre à Dieu, il »vous le rendra beaucoup plus grand et florissant »que vos prédécesseurs n'en ont joui; et prendra »mal aux Anglois, s'ils ne se retirent. »

Le roi la fit examiner par des femmes, son parlement et des théologiens. Ceux-ci décidèrent qu'elle était inspirée. Le parlement de Poitiers lui fit demander qu'elle manifestât, par quelque prodige, la vérité de ses révélations. « Je ne suis pas »venue à Poitiers pour faire des signes, dit-elle; »mais conduisez-moi à Orléans, je vous donnerai »des signes certains de sa mission. »

On l'arme; elle se met à la tête d'un convoi, suivie d'un grand nombre d'hommes de distinction; elle entre dans Orléans; et, dès ce moment, tout changea de face. Les Anglais la croyaient magicienne d'aussi bonne foi que les Français la croyaient inspirée; elle fit une sortie, marcha à la tête des troupes, fut blessée à la gorge, ne cessa de combattre, et repoussa les assiégeans. Le lendemain, les Français, toujours conduits par l'héroïne, voient les Anglais s'éloigner, abandonnant les malades, les bagages, les vivres, l'artillerie, et près de cinq mille morts. Ainsi, contre toute attente, la ville d'Orléans fut délivrée le 8 mai 1429.

Les Anglais, étonnés d'une révolution si imprévue, ne pouvaient l'expliquer que par un enchantement; et cette opinion n'était pas seulement celle du peuple, mais celle des grands. Voici comme le duc de Bedfort s'exprimait, à ce sujet, dans une lettre où il rendait compte de l'état des affaires : « Toutes choses réussissoient ici jusqu'au temps »du siège d'Orléans, entrepris, Dieu sait par »quel avis; auquel temps, après le malheur arrivé »à mon cousin de Salisbury, que Dieu absolve; il »a été frappé par la main de Dieu, ainsi que je me »le persuade, un coup terrible sur vos gens qui »étoient assemblés en grand nombre au même »d'Orléans; revers causé en grande partie, à ce »que je reconnois, par la folle et funeste croyance, »et la crainte superstitieuse qu'ils ont conçue d'une »femme, vraie disciple de Satan, formée du »limon de l'enfer, appelée *la Pucelle*, laquelle »s'est servie d'enchantemens et de sortilèges, etc. »

Après la levée du siège d'Orléans, Charles VII laissa à Jeanne le soin de toutes les opérations militaires. Elle alla, avec le duc d'Alençon, faire le siège de Jargeau qui fut pris d'assaut. Au moment où elle allait arborer sa bannière sur la brèche, un coup violent brisa son casque, et la renversa aux pieds de la muraille. Elle se releva plus terrible, en s'écriant : « Amis, sus, sus, le ciel a con»damné les Anglois; ils sont à nous; bon courage! »

Beaugency, ville sur la Loire, ouvrit ses portes avant d'être attaquée.

Les Français avaient repris la confiance. Les Anglais rassemblèrent les débris de leurs forces dans les plaines de Patay, en Beauce. Les deux armées étaient en préseuce. On consulta Jeanne sur l'événement du combat, et elle déclara que les Français eussent à se fournir de bons éperons. « Comment, dit le duc d'Alençon, est-ce que les »François prendront la fuite?—Non, répondit-elle, »mais ils auront besoin d'éperons pour atteindre »les ennemis. Au nom de Dieu, il faut combattre »les Anglois, fussent-ils pendus aux nues ! »

Une terreur subite frappa les Anglais. Talbot, le plus renommé de leurs généraux, se surpassa, retarda leur défaite, mais ne la rendit que plus sanglante. Environné de toutes parts, sans espérance de rétablir le combat ni de se dégager, il remit son épée à Xaintrailles. Deux mille cinq cents Anglais restèrent sur la place, douze cents furent faits prisonniers.

Après avoir rempli sa première promesse, la levée du siège d'Orléans, Jeanne d'Arc offrit de remplir la seconde, c'est-à-dire, de faire sacrer le roi à Reims. Charles, que les succès avaient rendu confiant, s'abandonna à la conduite de l'héroïne. On partit avec douze mille hommes seulement; on avait à faire, à-peu-près, quatre-vingts

lieues dans un pays occupé par les Anglais. Tout se fit, dans la route, par les ordres de Jeanne d'Arc; elle réglait les marches, fixait les repos, pourvoyait à tous les besoins d'une armée qui marchait sans vivres, sans bagages, comme si elle fût allée à une fête. Nulle armée anglaise ne disputa le passage des rivières, ne défendit les villes; les plus considérables ouvrirent leurs portes; et Reims, après avoir chassé la garnison bourguignone, reçut le monarque français avec des transports de joie. Le sacre se fit avec les cérémonies et les pompes d'usage. Jeanne conseilla ensuite d'aller droit à Paris. Une attaque brusque, dans la stupeur où étaient les Anglais, aurait pu réussir; mais le temps qu'on employa à soumettre plusieurs villes, permit au duc de Bedfort de rassembler une armée égale à celle du roi, qui ne voulut pas hasarder une action décisive.

Jeanne d'Arc, ayant ainsi atteint le but de sa mission divine, voulut retourner dans sa famille pour y reprendre ses premières occupations. Charles la supplia de mettre la dernière main à son admirable ouvrage, l'expulsion des Anglais. Cédant à ses instances, Jeanne se dévoua à de nouveaux dangers. Le siège de Compiègne fut entrepris par les Anglais; elle se jeta dans la place. Pendant que les ennemis choisissaient leurs postes, elle fit une sortie à la tête de six cents hommes. Après quelques avantages, la retraite

devint nécessaire : elle se faisait en bon ordre. Jeanne, toujours à l'arrière-garde, s'arrêtait de temps en temps ; son aspect, son courage ralentissaient la poursuite, et donnaient aux Français le temps de rentrer dans la place. Les derniers rangs avaient déjà passé les barrières, lorsqu'un archer anglais, plus hardi que les autres, s'approcha d'elle, la saisit et la renversa de son cheval. Elle se rendit à Lionel, bâtard de Vendôme, qui la céda à son général, Jean de Luxembourg, comte de Ligny: elle fut vendue aux Anglais dix mille livres comptant, et cinq cents livres de pension.

Des secours étant parvenus dans la ville de Compiègne, ils se virent contraints d'en lever le siège; mais ils se crurent amplement dédommagés de cet échec, par la prise de *la Pucelle.* Irrités de leurs défaites, ils s'en vengèrent sur cette glorieuse fille. Ne pouvant lui trouver des crimes, d'iniques inquisiteurs l'accusèrent d'être magicienne, et la firent brûler à Rouen. Charles VII resta tranquille spectateur de cet horrible procès, et ne la réclama pas comme prisonnière. S'il fut ingrat envers elle, la postérité l'a vengée en révérant sa mémoire, et en couvrant d'une infamie méritée les bourreaux qui l'ont envoyée au supplice.

Dunois et Lahire.

Parmi ces guerriers qui aidèrent Jeanne d'Arc à sauver la France, et qui contribuèrent à

rendre le sceptre à Charles VII, il est juste de distinguer Dunois et Lahire. Le premier, l'un des plus braves seigneurs français qui fussent alors, eut presque tout l'honneur d'avoir chassé les Anglais de la Normandie et de la Guienne. Charles VII crut lui devoir le beau titre de *restaurateur de la patrie*. Il lui fit présent du comté de Longueville, et l'honora de la charge de grand chambellan de France.

Jamais homme de guerre, chez aucune nation, ne fut peut-être aussi valeureux que Lahire. Il courait au combat comme à une fête. Son amour pour la patrie et pour la gloire lui fit, un jour, adresser au roi un mot plein de courage et d'énergie. Il était venu entretenir le prince de quelque nouveau malheur de l'état. Celui-ci, occupé d'une fête qu'il voulait donner, au lieu de l'entendre, s'occupa longuement à lui en faire admirer les apprêts, et lui demanda ensuite ce qu'il en pensait. *Je pense*, lui répondit Lahire, *que l'on ne saurait perdre plus gaîment son royaume.*

Premier traité entre la France et la Suisse ; et formation de l'armée française.

En 1444, Charles VII signa le premier traité qui ait été fait entre la France et les Suisses, et profita d'une trêve conclue avec l'Angleterre pour établir dans ses armées une discipline dont il s'oc-

cupait depuis long-temps : c'était de réduire ses troupes à un nombre convenable, et de les tenir en garnison, au lieu de les congédier dès qu'elles n'étaient plus nécessaires. On rétablit le nom de compagnies d'ordonnance; et la gendarmerie française ne fut plus composée que de quinze compagnies de cent hommes d'armes. Chaque homme d'armes avait avec lui cinq personnes, et sa paie fut réglée à trente francs par mois; les quinze compagnies formaient un corps de neuf à dix mille hommes; mais il se trouvait considérablement augmenté pendant la guerre, par une foule de gentilshommes et de seigneurs qui devaient conduire avec eux, en qualité de vassaux, un nombre de soldats fixé sur la qualité des terres qu'ils tenaient en fiefs.

Le même réglement eut lieu à l'égard de l'infanterie, on ne conserva que trois mille archers; et ce nombre devait être augmenté en temps de guerre, par la milice que chaque ville, bourg et village était obligé de fournir, et que l'on appelait compagnies des francs-archers; parce que ces soldats retournant chez eux pendant la paix étaient exemptés de tout subside, et même de la taille qui devint alors perpétuelle.

Telle fut l'origine de cette belle discipline qui s'est introduite dans nos armées, et qui en a fait souvent toute la force.

Louis xi.

Louis xi approchait de quarante ans, lorsqu'il parvint à la couronne; c'était à peu près l'âge de Tibère. On a cru que Tibère avait empoisonné Auguste; et l'on accuse Louis d'avoir fait mourir Charles de la crainte du poison. Il apprit la nouvelle de la mort de son père avec une joie qu'il sut mal dissimuler. Empressé de monter sur le trône, il négligea le soin de faire descendre son père dans la tombe. Ce fut Tanneguy du Châtel, prévôt de Paris, qui fit les frais de ses funérailles, tandis que le nouveau roi se faisait sacrer à Reims avec la pompe ordinaire.

Opprimer et tromper, était le fond de sa politique; il abaissa les grands, parce qu'ils pouvaient contrarier ses desseins; il éleva les petits, parce qu'il pouvait aisément détruire cet ouvrage de ses mains. S'il manquait des qualités du cœur, il avait les talens de l'esprit; il connaissait les hommes, les affaires, et portait (comme il disait lui-même) tout son conseil dans sa tête; il aurait brûlé son chapeau, s'il eût sû son secret. Le règne de ce prince fut très-favorable à la monarchie; il agrandit les frontières de la France, la laissa. à sa mort, dans un état réel de prospérité; mais, comme il n'eut jamais le bonheur du peuple pour but de ses actions, et que son caractère n'eut rien de gé-

néreux, sa vie n'offre aucune de ces traits nobles et brillans qu'on peut présenter pour modèle.

Raoul de Launoi.

Louis XI institua l'ordre de Saint-Michel, récompense militaire qu'il accordait quelquefois d'une manière spirituelle et flatteuse.

Raoul de Launoi, tout jeune encore, s'était fort distingué à un assaut; Louis XI le fit venir après l'action, et lui dit : *Pasque-Dieu! mon ami* (c'était son serment ordinaire); « vous êtes trop furieux en » un combat ; il faut vous enchaîner ; car je ne vous » veux point perdre, desirant me servir de vous » plus d'une fois. » En parlant ainsi, il lui passait au col une chaîne d'or, qui valait cinq cents écus ; ce présent fut suivi de plusieurs autres, qui servirent de récompense à une bravoure supérieure.

Courage des femmes de Beauvais.

La ville de Beauvais, assiégée en 1472, fut sauvée par les femmes. Conduites par *Jeanne Hachette*, l'une d'elles, elles vinrent au secours des hommes sur le rempart, comme il allait être forcé. Combattu avec un acharnement qui tenait de la fureur, l'ennemi eut bientôt perdu son premier avantage, et il lui fallut se retirer en désordre. En récompense de ce trait de courage et de patriotisme, il fut ordonné que, toutes les années, on célébrerait une messe solennelle à pareille époque,

et que, dans la procession qui aurait lieu ensuite, les femmes précéderaient les hommes ; qu'elles y seraient vêtues de leurs habits de noces ; et qu'à dater de ce moment, leur parure, pour tous les autres jours de l'année, serait entièrement à leur volonté.

CHARLES VIII (1483).

Ce jeune roi, impatient de signaler son amour pour la gloire, fit revivre les anciennes prétentions de la France sur le royaume de Naples ; elles étaient fondées sur l'investiture que le pape Clément IV en avait donnée à Charles d'Anjou, frère de saint Louis, et sur la donation que Charles d'Anjou, comte du Maine, avait fait à Louis XI, de la Provence et de tous ses droits.

Charles VIII commença son expédition en Italie, avec une armée d'environ vingt mille hommes et si peu d'argent, qu'il se vit obligé d'emprunter à Turin les pierreries de la duchesse de Savoie; à Casal, celles de la marquise de Montferrat, et de les mettre en gage pour vingt-quatre mille ducats. Mais sa marche eut plutôt l'air d'un triomphe que d'une expédition militaire : en quatre mois et demi, il traversa l'Italie, fut reçu par-tout en souverain, fit la conquête du royaume de Naples, et jeta l'épouvante dans tout l'empire ottoman, dont il projetait aussi la conquête.

Charles VIII se disposait à revenir en France,

et avait donné ordre à Comines de venir le joindre à Sienne, pour savoir de lui, plus en détail, dans quelles dispositions étaient les Vénitiens. Il lui demanda en riant, si les républicains n'enverraient point au-devant de lui : « Oui, sire, répondit » Comines; la seigneurie m'a dit, quand j'ai pris » congé d'elle, que votre majesté trouveroit en » son chemin quarante mille hommes, tant de » leurs troupes que de celles du duc de Milan. » Le roi n'en avait plus avec lui qu'environ neuf mille.

Au passage des Apennins, l'embarras de conduire l'artillerie parut insurmontable. Il y avait peu de jours que les Suisses, voulant venger la mort de plusieurs de leurs camarades tués au premier passage par Pontrémoli, s'étaient répandus dans cette ville pour la mettre à feu et à sang. Les circonstances ne permettaient pas de punir cette cruauté ; mais les Suisses savaient combien le roi en était indigné, et ils en avaient eux-mêmes un regret sincère. Voyant que l'on se disposait à enclouer et à briser les canons, ils proposèrent de les traîner dans les endroits où les chevaux ne pourraient pas les tirer, sans autre condition que l'entier oubli d'une faute qu'ils se reprochaient et qu'ils voulaient expier d'une manière aussi extraordinaire. Le succès répondit à leur zèle.

Ce service sauva l'armée française, et contribua beaucoup au gain de la bataille de Fornoue, livrée à des troupes très-supérieures en nombre,

et de laquelle dépendait le retour du roi dans ses états.

Considérations sur le règne de Charles VIII.

Charles était né faible et valétudinaire ; son père, pour ne pas épuiser un tempérament si frêle, avait défendu qu'on l'appliquât à aucune étude sérieuse. Il s'était contenté de lui mettre sous les yeux l'exemple des rois qui avaient le plus glorieusement gouverné la France. Sorti de l'enfance et curieux de s'instruire, Charles se sentit transporté par la lecture des *Commentaires de César* et de la *Vie de Charlemagne*; il se passionna pour ces deux grands hommes et les choisit pour modèles. Il était assurément aussi courageux que César et Charlemagne, mais il n'avait ni l'étendue de génie, ni les lumières, ni cette fermeté d'âme qui triomphent des grands obstacles. Il crut que, pour égaler ces grands hommes, il suffisait de former, ainsi qu'eux, de grandes entreprises.

Quoique les Français parussent enfin avoir senti qu'il y avait de la folie à quitter une patrie fertile pour aller arroser de leur sang les sables de la Palestine, on continuait encore à regarder les croisades comme l'action la plus honorable et la plus sainte qu'un guerrier pût entreprendre. L'intérêt de la religion, les plaintes des Grecs opprimés par les infidèles, les victoires du roi de Hongrie sur les Turcs, les succès de l'ordre mili-

taire de Saint-Jean-de-Jérusalem, des prédictions anciennes annonçant pour cette époque que le joug des Mahométans serait brisé par les Français, tout concourait à entraîner un jeune prince, amoureux de gloire, vers une expédition lointaine qui lui promettait un grand renom.

Il ne s'agissait pour lui que de pouvoir faire arriver en sûreté une armée aux portes de Constantinople. La France n'avait qu'un petit nombre de vaisseaux destinés au commerce, qu'on rassemblait et qu'on armait en guerre, lorsque le besoin l'exigeait. Recourir aux Vénitiens et aux autres républiques d'Italie, comme on avait fait dans les anciennes croisades, c'eût été remettre la personne du roi et le salut du royaume à la discrétion des étrangers ; la prudence exigeait qu'on s'assurât des places de refuge, dans le cas où les affaires ne tourneraient pas aussi favorablement qu'on l'espérait. La possession du royaume de Naples, qui avait une marine florissante, et qui n'est séparé de la Grèce que par un golfe assez étroit, pouvait procurer les avantages qu'on désirait. Charles résolut donc de faire valoir ses droits sur cette partie de l'Italie.

La conquête de ce royaume, précédée de l'envahissement de presque toute l'Italie, fit honneur au courage du monarque et de son armée ; mais il aurait dû prévoir que des succès aussi rapides qu'éclatans éveilleraient la jalousie des autres

souverains. A peine couronné roi de Naples, il se vit contraint à reprendre la route de la France menacée à la fois par les Espagnols et les Impériaux, et à ramener avec lui une partie de son armée, parce que Venise, le duc de Milan et d'autres états du nord de l'Italie étaient entrés dans la ligue générale. D'énormes fautes empêchèrent les Français de conserver cette nouvelle souveraineté. Avec un peu d'attention, il eût été facile d'achever ce que la fortune avait si bien commencé ; mais Charles manquait d'application ; plusieurs villes échappèrent à la révolution générale : les unes, parce qu'on avait négligé de les sommer ; d'autres, parce que demandant à être unies au domaine de la couronne, elles eurent la douleur d'apprendre qu'on les avait cédées à des particuliers dont elles redoutaient les rapines. On agit avec la même incurie à l'égard des places fortes ; la plupart étaient approvisionnées de manière à pouvoir soutenir un siège ; le roi, par une générosité meurtrière, ou plutôt une imprévoyance inconcevable, permit à ses officiers de vendre à leur profit les approvisonnemens.

Les grands du pays ne furent pas convenablement traités. Les Français furent revêtus des principales charges, au détriment de familles puissantes qui n'avaient pas mérité de les perdre. Les soldats italiens furent tournés en ridicule, et le peuple ne fut point ménagé.

Le roi d'Espagne envoya à Naples une petite armée sous les ordres de Gonzalve de Cordoue, surnommé *le grand capitaine.* Aussi habile politique que grand guerrier, Gonzalve sut profiter des dispositions des peuples; et secondé par eux, il parvint à s'emparer de toutes les places occupées par les Français, et à les chasser de tous les ports qu'ils conservaient encore. Ceux-ci, redoutables jusque dans leur défaite, ne cessèrent de se distinguer par de glorieux faits d'armes. Presque tous les capitaines sortirent des places avec les honneurs de la guerre et la liberté de se retirer comme bon leur semblerait. La plupart revinrent par terre, laissant l'Italie étonnée de leur intrépidité.

Telle fut la fin malheureuse d'une entreprise que la prudence désavouait, que la bravoure et la fortune avaient fait réussir au-delà de toutes les espérances, et que la présomption et la négligence ruinèrent complètement.

Charles, rentré dans ses états, tira une juste vengeance de la perfidie de Ferdinand-le-Catholique, qui, au mépris de tous les traités, était entré dans la ligue, et avait envahi le Languedoc. Les Espagnols, vaincus après quatre jours d'actions sanglantes, furent rejetés au-delà des Pyrénées, abandonnèrent le Roussillon et virent prendre d'assaut la forteresse de Salces.

Le roi de France aurait sans doute réparé ses fautes, mais un accident funeste l'enleva à ses peuples. Il mourut au château d'Amboise, à l'âge de vingt-huit ans, d'un coup qu'il se donna à la tête en passant sous une porte trop basse.

Louis XII.

Louis XII, que sa bonté fit surnommer *le Père du Peuple*, fut aussi un monarque belliqueux.

Comme roi de France, et substitué à la maison d'Anjou, il avait des droits bien fondés sur le royaume de Naples ; mais, comme particulier, et petit-fils de Valentine Visconti, il en avait de plus évidens encore sur le duché de Milan, occupé par Ludovic Sforce ; il avait de plus à venger les insultes, les humiliations qu'il avait essuyées de la part de ce même Ludovic, pendant son séjour en Italie. Il ne balança pas sur le parti qu'il avait à prendre ; et à la cérémonie de son sacre, il ajouta au titre de roi de France, ceux de roi de Naples, de Sicile, de Jérusalem et de duc de Milan, annonçant dès-lors le dessein où il était de les faire valoir. Les conjonctures n'étaient point favorables pour une si haute entreprise. L'empereur, l'archiduc souverain des Pays-Bas, les rois d'Espagne et d'Angleterre, la plupart des puissances d'Italie, étaient liguées pour s'opposer aux progrès de la France, et observaient toutes les démarches du

nouveau roi. Louis XII, pour assurer le succès de ses armes, sut employer, avec art, la voie des négociations ; il fit différens traités pour s'assurer, sinon l'alliance, du moins la neutralité des souverains qui pouvaient traverser ses projets.

L'armée française entra en Italie sous les ordres de J.-J. Trivulce, général milanais, ennemi personnel de Ludovic. En vingt jours, tout fut soumis dans le duché de Milan. Louis passa les monts en diligence, et fit son entrée solennelle dans la capitale de ce nouvel état (1500).

Mais Ludovic, réfugié auprès de l'empereur Maximilien, leva des troupes, obtint des cantons suisses une armée auxiliaire ; et secrètement soutenu par tous les princes ecclésiastiques, il se représenta bientôt à la tête d'une armée. D'autre part, la conduite licencieuse des Français avait indisposé contr'eux presque toute la population ; et Trivulce, par son caractère et ses dispositions naturelles, semblait prendre à tâche de braver sa haine et de la pousser à bout. Il y eut soulèvement ; la capitale secoua le joug ; la division se mit entre les chefs de l'armée française ; sur tous les points elle était en retraite ; tout était perdu.

Informé de la révolution qui se préparait, Louis XII avait donné ordre au duc de la Trimouille de passer les Alpes avec une armée, qui se réunit à ce qui restait encore de troupes en Italie. La fortune changea de parti. Ludovic se

vit couper le chemin de la retraite. Il y avait un corps de Suisses dans chacune des deux armées. Au moment de combattre, ceux du parti de Ludovic refusèrent de faire usage de leurs armes contre leurs compatriotes. Ludovic était renfermé dans Novarre ; les Suisses à sa solde avaient demandé la liberté de se retirer et l'avaient obtenue. Pour échapper aux Français, le prince se déguisa en cordelier ; et, monté sur un mauvais cheval, il se mêla dans les rangs en qualité d'aumônier. Reconnu, arrêté, il fut conduit en France, dans le château de Chinon, où il termina, dix ans après, sa malheureuse carrière.

Ainsi fut soumis une seconde fois le duché de Milan.

Louis XII et Ferdinand-le-Catholique réglèrent entr'eux la conquête et le partage du royaume de Naples. Une armée française, conduite par d'Aubigny, se dirigea vers le midi de l'Italie, et secondée par Gonzalve et par les Espagnols, s'empara rapidement des états de Frédéric, qui fut fait prisonnier, et se rendit en France auprès de Louis XII.

Après s'être assuré de la moitié du royaume, Gonzalve, qui connaissait les intentions de son maître, attira dans son parti les principaux habitans, et tâcha, par tous les moyens, de profiter de la mésintelligence qu'il remarquait entre les chefs de l'armée française.

La guerre entre les Espagnols et les Français

fut vive et meurtrière ; mais elle fut tout à l'avantage des premiers, dont le général donna des preuves répétées d'adresse, d'intelligence et d'habileté. Le courage des Français, leurs beaux faits d'armes ne pouvaient compenser le défaut d'union; et s'ils eurent l'avantage dans la plupart des rencontres, ils en perdirent le fruit dans les grandes opérations. Pour surcroît de malheurs, un hiver très-rude se fit sentir dans le midi de l'Italie, qui en est ordinairement préservé : les Français en souffrirent considérablement. Ils furent enfin réduits à abandonner, pour la seconde fois, le royaume de Naples, à la suite d'un traité qui leur permettait d'emporter leurs effets et de sortir avec tous les honneurs de la guerre.

Intrépidité de Louis XII *à la bataille d'Agnadel.*

Dans la guerre contre les Vénitiens, l'armée française s'approcha de leur camp jusqu'à la portée du canon. Le roi voulait profiter de l'ardeur que faisaient éclater ses troupes, et en venir aux mains. Quelqu'un lui dit: « Nous avons en tête des ennemis très-sages, contre lesquels il faut prendre toutes ses précautions. » — « Je leur donnerai tant de fous à gouverner, répondit le roi, qu'avec toute leur sagesse ils n'en viendront pas à bout. » Les Vénitiens, ayant eu l'imprudence de sortir de leur camp, perdirent la bataille, et y laissèrent

leur artillerie et leurs bagages. Le roi se trouva au plus fort du combat. Quelques courtisans lui représentèrent qu'il s'exposait trop ; il répondit en riant : *Suivez-moi, et faites ce que vous me verrez faire. Ceux qui ont peur, n'ont qu'à se mettre à couvert derrière moi.*

Entrée imposante de Louis XII *dans Gênes.*

En 1507, la révolte de Gênes, qui était sous la domination de la France, fut appaisée par l'activité de Louis XII. Ce prince entra dans la ville, le sabre à la main, monté sur un cheval de bataille, et suivi d'un gros escadron. Mais il ne voulut qu'effrayer les rebelles, et les faire rentrer dans la subordination. Il avait pris ce jour-là une cotte d'armes sur laquelle étaient représentées des abeilles voltigeant autour d'une ruche, avec ces mots : *Non utitur aculeo rex* (Un roi ne se sert point d'aiguillon). « Ce qui annonçait, dit un de nos historiens, combien ce bon roi dut se faire violence pour soutenir l'air de fierté et d'indignation qu'il affectait. »

Bataille de Ravennes.

A la bataille de Ravennes, livrée en 1512, les Français ne pouvaient venir à bout d'entamer l'infanterie espagnole, parce qu'elle présentait un front bordé de lances qu'il n'était pas possible de rompre. Un officier allemand, nommé Fabien

homme d'une force et d'une grandeur extraordinaires, saute au milieu des ennemis, et prenant en travers une longue pique dont il était armé, la baisse avec tant de force sur celles des ennemis, qu'il ouvre un passage à ceux qui le suivaient. Les Français et les Allemands pénétrèrent par cette brèche, et remportèrent une victoire complète, mais après une perte si considérable d'officiers distingués, que Louis XII, en apprenant cette nouvelle, dit avec douleur : « Je voudrais n'avoir plus » un pouce de terre en Italie, et pouvoir, à ce » prix, faire revivre mon neveu Gaston de Foix » et tous les braves hommes qui ont péri avec lui ; » Dieu nous garde de remporter jamais de telles » victoires. ! »

Gaston de Foix, duc de Nemours, à l'âge de vingt-trois ans, avait déjà donné tant de preuves de courage et d'une prudence au-dessus de son âge, que le roi lui avait confié le gouvernement du Milanais, emploi le plus important qu'il eût alors. Le jeune prince, dans l'espace de trois mois, et par quatre grandes batailles, l'emporta sur les premiers capitaines de son siècle, mérita le nom de *foudre d'Italie*, et mourut au milieu de ses victoires, après avoir reçu quatorze blessures.

Mort de Louis XII.

Louis XII mourut à l'âge de cinquante-trois ans. Prince aimable, administrateur économe,

guerrier intrépide, négociateur trop crédule, il fit la guerre toute sa vie sans fouler ses sujets par de nouveaux impôts, même dans les temps les plus difficiles. Son axiome favori était : « qu'un » bon pasteur ne saurait trop engraisser son troupeau. » Il n'accordait les places qu'au mérite, les récompenses qu'aux services. Il donnait les plus grands soins à la justice et aux finances. On blâma son économie; on osa même la jouer sur le théâtre. « J'aime mieux, dit-il à ce sujet, voir » les courtisans rire de mon avarice, que le peu- » ple pleurer de mes dépenses. » L'édit de 1499 fera éternellement sa gloire. « Qu'on suive tou- » jours la loi, dit-il, malgré les ordres contraires » que l'importunité pourrait arracher au mo- » narque. »

Peu de princes ont eu plus de vertus et moins de défauts. Ses revers furent plutôt une suite de la bonté de son caractère, que de la médiocrité de ses talens. « Mes ennemis me battent, disait- » il, avec des armes que je n'ai jamais employées, » avec le mépris de la bonne foi, de l'honneur » et des lois de l'évangile. »

Louis d'Ars.

Parmi les guerriers français qui se signalèrent dans les campagnes d'Italie, on doit distinguer d'une façon particulière Louis d'Ars, qui se montra aussi grand dans les revers que dans la

bonne fortune, et qui ne parut jamais désespérer du succès. Lorsque les Français évacuèrent le royaume de Naples, en vertu de la capitulation conclue avec Gonzalve de Cordoue, il s'était retiré à Vénouse, avec une troupe de guerriers. Profitant de la bonne volonté des habitans et de l'éloignement des Espagnols, il se fortifia dans le poste. L'ordre qu'il établit dans sa troupe, l'abondance dont il faisait jouir les habitans de Vénouse, engagèrent plusieurs places voisines à se donner à lui. Un grand nombre de seigneurs napolitains vinrent se ranger sous ses étendards, et lui amenaient des recrues qu'il prenait soin de discipliner. Gonzalve envoya contre lui deux de ses meilleurs officiers qu'il battit en détail. Il avait réduit les Espagnols à ne plus sortir de leurs garnisons, tant il avait souvent surpris leurs partis dans la campagne. Lorsque la capitulation de Gaëte lui fut connue, il refusa d'y accéder; et quoiqu'il n'eût aucune espérance d'être secouru, il résolut de périr les armes à la main plutôt que de subir la loi du vainqueur.

L'Alviane, le meilleur général qu'eut alors l'Italie, fut détaché contre lui avec des forces très-supérieures; mais après quelques escarmouches, le projet d'assiéger Vénouse fut abandonné. Enfin, Louis d'Ars ne recevant de France que l'ordre de traiter aux meilleures conditions qu'il pourrait obtenir, n'en proposa aucune; et, permettant aux

Napolitains qui consentiraient à s'expatrier de se joindre aux Français, il rassembla sa petite armée, sortit de Vénouse en ordre de bataille, et traversa, à petites journées, le royaume de Naples, sans que les Espagnols osassent l'inquiéter. Il tint la même conduite dans les états de l'église. Jules, plus guerrier que pontife, eut le désir de connaître cet homme extraordinaire ; il l'attira dans Rome, et mit tout en usage pour se l'attacher ; mais le trouvant aussi fidèle que brave, il le renvoya chargé de présens.

Après s'être fait jour au travers de l'Italie, Louis d'Ars vint en France, et conduisit sa troupe jusqu'à Blois, où se tenait la cour. Le roi et la reine allèrent à sa rencontre, distribuèrent des récompenses aux officiers et aux soldats, laissant à l'illustre guerrier le choix de celle qu'il croirait mériter. Dans cette occasion, Louis d'Ars montra toute l'élévation de son ame ; il n'avait aucun motif d'aimer Yves d'Alègre, qui subissait une disgrâce méritée ; ce général avait été souvent d'un avis contraire au sien pendant la campagne de Naples ; cependant, oubliant ses griefs personnels, Louis d'Ars vanta sa bravoure, sa fidélité, ses talens comme général, et demanda pour toute grâce le rappel d'un homme qui pouvait rendre encore d'importans services à la patrie.

Le brave la Palisse.

La Palisse était d'une valeur si éprouvée, que ses compagnons d'armes lui donnèrent le surnom de *Brave*, et qui l'histoire le lui a conservé. Cette qualité était accompagnée chez lui d'un sang-froid qu'il conservait au milieu des plus grands dangers. Pour raconter tout ce que peut honorer la vie de ce guerrier illustre, il faudrait rapporter toutes ses actions : contentons-nous d'un fait qui prouve son ardent amour de la patrie.

La Palisse était chargé de la défense de Rubos, dont les murs tombaient en ruine. Gonzalve vint l'attaquer; et, en moins de quatre heures, il pratiqua trois brèches, dont l'une avait plus de cent pas de large. Le chevalier français fit, dans cette occasion, tout ce qu'on peut espérer d'un chef intelligent et d'un soldat intrépide. Il se fit un rempart des corps des Espagnols qui tombaient sous ses coups; mais ne pouvant être partout à la fois, les ennemis pénétrèrent par les autres brèches, et poursuivirent les Français jusqu'aux portes de la citadelle. Couvert de blessures, la Palisse voulut se retirer, mais tous les passages étaient occupés. Il s'appuya contre un mur, continua de combattre; et seul, soutint encore quelque temps les attaques de ceux qui l'entouraient. Son casque était brisé; un soldat, d'un coup de pique, lui fracassa les os de la tête. Forcé de se rendre, il fut conduit à

Gonzalve, qui menaça de le faire mourir, s'il n'obligeait son lieutenant à rendre sur-le-champ la citadelle. La Palisse, qu'on avait porté au pied des murailles, ayant fait appeler le lieutenant : « Cornon, lui dit-il, Gonzalve que vous voyez, » menace de m'ôter un reste de vie, si vous ne » vous rendez. Mon ami, vous devez savoir en » quel état est la citadelle; regardez-moi comme » un homme déjà mort : et si vous avez l'espoir de » tenir jusqu'à l'arrivée des nôtres, faites votre de» voir. »

Cornon se mit en défense, mais fut bientôt contraint à se rendre, faute d'armes et de munitions.

Gonzalve, malgré ses menaces, prit soin de la vie de la Palisse, qui guérit de ses blessures, mais il refusa de le mettre à rançon.

Bayard.

Bayard commandait dans la ville de Monervine, et don Alonzo de Sotomayor, à Andres qui en est voisine. Animés d'un égal désir de gloire, ils ne tardèrent pas à se rencontrer. Les Espagnols ne purent soutenir le choc des lances françaises. Don Alonzo fit d'inutiles efforts pour les rallier; il fut fait prisonnier. Bayard, se contentant de lui faire jurer qu'il ne sortirait pas de la ville, lui laissa sur tout le reste une entière liberté, l'admit à sa table, et lui procura tous les amusemens qui dépendaient de lui. La rançon que devait payer

le prisonnier était forte et se faisait attendre, et don Alonzo tenta de s'évader ; mais il avait à faire à un homme difficile à surprendre ; il fut atteint et ramené. Quoiqu'il protestât qu'il n'avait eu d'autre intention que d'aller réchauffer par sa présence le zèle de ses amis et de trouver plus promptement sa rançon ; Bayard ne se paya pas de ses excuses et le fit renfermer dans une tour.

Au bout de quelques jours, la rançon arriva, et le prisonnier fut mis en liberté; mais Bayard fut bientôt informé que don Alonzo se plaignait de lui, tenait des discours offensans sur son compte et osait le ménacer. Craignant que de pareils propos ne portassent atteinte à sa réputation, il manda un clerc (car il savait à peine signer son nom), et il somma don Alonzo ou de donner un démenti aux discours qu'on lui prêtait, ou de les soutenir les armes à la main. Don Alonzo, aussi fier que son adversaire, répondit qu'il n'y avait personne sous le ciel qui pût le faire dédire, et accepta le défi.

On convint du jour et du lieu, on nomma les juges du camp : ce furent la Palisse du côté des Français, et Altémise pour les Espagnols. Bayard parut le premier, armé de toutes pièces et sur son cheval de bataille. Alonzo, qui avait déjà éprouvé la supériorité de son adversaire dans ce genre de combat, ne voulut se battre qu'à pied, avec l'épée et le poignard. Bayard pouvait se reti-

rer et refuser le combat; ses amis l'y engageaient, sachant qu'il était affaibli par une fièvre tierce qui le consumait depuis quatre mois; rien ne put ébranler sa résolution. Les deux champions se mesurèrent long-temps avec égalité : à la fin, Bayard trouvant son adversaire en défaut, lui porta un coup d'épée à la gorge. Mortellement blessé, Alonzo s'élança, saisit le chevalier au corps, et tous les deux tombèrent sur l'arène. Bayard s'étant promptement relevé, porta le poignard sur la visière du casque d'Alonzo : « Chevalier, lui dit-» il, rendez-vous, ou vous êtes mort. » Il ne répondit rien : l'Espagnol avait cessé de vivre. Bayard se jeta à genoux, baisa la terre, remercia Dieu de sa victoire; et se tournant vers les Espagnols : « Vous savez, leur dit-il, que la dé-» pouille et les armes de ce chevalier m'appartien-» nent par les lois du combat, je vous les rends; » que n'est-il également en mon pouvoir de lui » rendre la vie! »

Pendant la retraite de l'armée française dans le royaume de Naples, quinze braves, desquels étaient Roger de Béarn, Pierre de Tardes, Bayard et autres, furent placés à l'arrière-garde, pour soutenir les premiers coups de l'ennemi. Bayard s'aperçut qu'un corps espagnol avait fait un détour, et pouvait nuire à la retraite en attaquant l'infanterie française. Il courut à la hâte se porter sur un pont

étroit par lequel l'ennemi se proposait de descendre dans la plaine. Il envoya son écuyer demander du renfort; et planté au milieu du pont, la lance en arrêt, il renversa tous ceux qui se présentèrent, et tint ferme jusqu'à ce que cent hommes d'armes vinrent le dégager, et arrêtèrent l'ennemi. Dès que toute l'armée fut passée, le chevalier Bayard reprit tranquillement son premier poste. Dans cette marche, il eut trois chevaux tués sous lui, et fut même enveloppé et fait prisonnier; mais Sandricourt fit faire volte-face à sa compagnie, et pénétra si avant dans les rangs ennemis qu'il parvint à le dégager.

Action singulière de Bayard.

La ville de Térouane fut prise par les Impériaux et les Anglais, rasée et réduite en cendres, sans que jamais on ait bien su pourquoi l'empereur et le roi d'Angleterre observèrent si mal l'article de la capitulation qui regardait la sûreté de cette ville. La garnison était sortie avec les honneurs de la guerre.

Pendant le siège, les Français avaient jeté des munitions dans la ville, par une action des plus hardies. Huit cents cavaliers, parmi lesquels on comptait ce qu'il y avait de plus braves capitaines dans l'armée, prirent chacun sur leur cheval un sac de poudre à canon, sur lequel était attachée la moitié d'un porc salé; ils forcèrent un des quar-

tiers des assiégeans, se débandèrent, allèrent à toutes jambes jusqu'au fossé de la place y jetèrent leur charge, se rallièrent, sortirent heureusement du camp ennemi en passant sur le ventre à tous ceux qu'ils rencontrèrent sur leur passage, et rejoignirent un corps de cavalerie qui les attendait. Aussitôt ce corps fut surpris et attaqué par des forces supérieures; tous fuirent vers le camp; et on appela cette déroute la journée des éperons, parce que les cavaliers s'étaient beaucoup mieux servis de leurs éperons que de leurs épées. Le chevalier Bayard leur envoya dire qu'il tiendrait une demi-heure sur un pont qu'il occupait avec quinze hommes d'armes, et que, s'ils revenaient se mettre en bataille, ils battraient sûrement les ennemis; mais il attendit vainement, et se voyant enveloppé de toutes parts, il dit à sa petite troupe qu'il était inutile de se faire hacher en pièces, et qu'il valait mieux se rendre. Le chevalier apercevant en même temps un gendarme ennemi qui se reposait au pied d'un arbre, piqua droit à lui, et lui portant l'épée sous la gorge: « Rends-toi, » homme d'armes, lui dit-il, ou tu es mort. » Le gendarme se rendit sans résistance. « Oh bien! » reprit le chevalier, je suis le capitaine Bayard; » je me rends aussi à vous; voilà mon épée, mais » à condition que vous me la rendrez, s'il vient » des Anglais qui veuillent m'insulter. » Après avoir passé cinq jours au camp, le chevalier dit

au gendarme : « Mon gentilhomme, il m'ennuie » ici ; faites-moi reconduire sûrement au camp » français..... Et votre rançon, reprend le gen- » darme....? Et la vôtre? répond Bayard ; car je » vous ai fait mon prisonnier. » L'aventure était trop extraordinaire, pour avoir été prévue ni réglée par les lois de la guerre ; on s'en rapporta au jugement de l'empereur et du roi d'Angleterre, qui décidèrent en faveur de Bayard.

FRANÇOIS Ier (1515).

FRANÇOIS Ier, fils de Charles d'Orléans, duc d'Angoulême, succéda, à vingt un ans, à Louis XII, qui ne laissa pas d'enfans mâles. Ne paraissant pas destiné au trône, on négligea, dans son éducation, la science des affaires publiques. Son précepteur tourna son génie curieux et avide, vers l'amour de la gloire, la plus vive de ses passions. Ce prince était doué de qualités brillantes; il avait cette valeur, cette générosité, cette franchise, caractère de la chevalerie française ; toutes ses actions avaient de l'éclat et de la grandeur; toutes ses manières, de l'affabilité, de la grâce et de la noblesse. Ami et protecteur des arts et des lettres, il cultivait à la fois les dons de l'esprit et les grâces du corps. Sa taille était belle, sa physionomie majestueuse ; il brillait dans les tournois ; il excellait à la lutte, à la course, dans l'équitation.

Il mourut à cinquante-trois ans, consumé par

une maladie de langueur. « Les enfans, dit-il au
» dauphin, au moment de sa mort, doivent imi-
» ter les vertus et non les défauts de leurs pères.
» Le Français est le meilleur peuple du monde, et
» vous devez le traiter avec d'autant plus de bonté
» que, dans le besoin, il ne refuse jamais rien à
» ses rois. »

François 1er fut plus vaillant chevalier que grand roi; il fut moins puissant, moins heureux, moins politique, mais plus brave, plus aimable, plus généreux que Charles-Quint, son rival de gloire. Il ne voulut jamais rien devoir à la perfidie, mais tout à la loyauté. Lorsqu'on lui conseilla de tirer vengeance des mauvais traitemens que Charles faisait éprouver aux prisonniers français, il répondit ces belles paroles : « Je n'ai garde de le faire, je perdrais une occasion de vaincre en vertu Charles à qui je suis obligé de céder en fortune. »

Fait prisonnier à Pavie, il fut long-temps retenu à Madrid, et n'éprouva pas toujours de bons traitemens de la part de l'empereur, qui mit à sa délivrance les plus dures conditions, et lui imposa un traité que tout autre prince aurait rejeté, une fois rendu dans ses états. Il poussa la générosité jusqu'à refuser d'accepter la souveraineté que voulait lui accorder la ville de Gand, et répondit à son conseil qui était d'avis de se rendre au vœu des Flamands, qu'il existait une trève qu'il avait

signée, et qu'il estimait plus sa parole donnée librement, que l'empire de l'univers. Bien plus, il permit à l'empereur le passage dans ses états, et résista à tous les avis qui lui furent donnés de s'emparer de sa personne. Son *fou* écrivait sur ses tablettes le nom de tous ceux qui faisaient de fausses démarches ou des étourderies; il y inscrivit celui de Charles-Quint, dès qu'il sut son passage dans le royaume. « Mais, lui dit le roi, que diras-tu si je le laisse passer? — Sire, j'effacerai son nom, répondit Triboulet, et j'y mettrai le vôtre. » Mais Charles avait compté sur la grandeur d'âme de François; et il n'en fut pas, dans la suite, plus fidèle à sa parole; car il avait promis au roi de donner l'investiture du Milanais au duc d'Orléans; et lorsque l'ambassadeur de France lui rappella cette promesse, il lui tourna le dos, en lui disant froidement: « Qu'on me » montre un écrit ».

Le goût de François Ier pour les sciences et son estime pour les savans l'ont fait surnommer le *père des lettres*. Son règne fit une révolution dans l'esprit et dans les mœurs de la nation. Il appela à sa cour les prélats et les dames; il disait qu'une cour sans femmes est une année sans printemps, et un printemps sans roses. « Il ne lui manqua, dit Hénault, pour être le premier prince de son temps, que d'être heureux; on pourrait ajouter, dit Millot, que d'être sage. »



Combat en champs clos du Chevalier Bayard et Sato Mayor chevalier espagnol.



Batailles de Marignan et de Pavie.

François 1er, à la bataille de Marignan, marcha à pied, à la tête de son infanterie, et combattit avec une intrépidité qui inspira bientôt à ses soldats la résolution de vaincre ou de mourir. La nuit seule suspendit le carnage; et chacun, pour prendre du repos, restant dans l'endroit où il se trouvait, le roi se coucha sur l'affût d'un canon, et s'y endormit. On s'aperçut, le lendemain, qu'il n'était qu'à cinquante pas d'un bataillon suisse. Dès que le jour parut, le combat recommença avec un nouvel acharnement. Enfin, la victoire se déclara pour les Français. Le maréchal de Trivulce disait que les vingt-cinq batailles où il s'était trouvé n'étaient que des jeux d'enfans, mais que celle de Marignan était une bataille de géans. Le roi y avait reçu plusieurs coups, et il ne dut la vie qu'à la bonté de ses armes. Les Suisses, qui se croyaient invincibles, quittèrent dès lors le titre qu'ils s'étaient attribué de « protecteurs et dompteurs des princes ».

Avant que l'action s'engageât, François 1er avait voulu être armé chevalier, par Bayard. Après cette noble cérémonie, Bayard dit en baisant son épée: *Glorieuse épée, qui aujourd'hui as eu l'honneur de faire chevalier le plus grand roi du monde, tu seras comme relique gardée; je*

ne l'emploierai jamais plus que contre les infidèles et ennemis du nom chrétien.

François ne se rendit prisonnier, à la bataille de Pavie, qu'après avoir immolé à sa gloire une vingtaine d'ennemis. Il dit au comte de Launoi, vice-roi de Naples, en lui présentant son épée : *M. de Launoi, voilà l'épée d'un roi qui mérite d'être loué, puisqu'avant de la perdre, il s'en est servi pour répandre le sang de plusieurs des vôtres, et qu'il n'est point prisonnier par lâcheté, mais par un revers de fortune.* Il apprit son malheur à la duchesse d'Angoulême, sa mère, par ces mots à jamais célèbres : *Madame, tout est perdu, fors l'honneur.*

Réponse fière de la Roche du Maine.

Prêt à entrer en Provence, Charles-Quint en avait sans cesse la carte sous les yeux, et parlait de ses exploits futurs avec une jactance que ne tarda pas à rabattre la Roche du Maine, gentilhomme français, connu par ses saillies. « Eh bien ! lui dit l'empereur qui lui montrait sa nombreuse armée, que vous en semble? — Je ne la trouve que trop belle, lui répondit la Roche; cependant le roi de France pourrait bien réunir autant de gentilshommes, qu'il y a là de gens de toute sorte; et votre majesté aurait bien plus d'honneur d'aller faire la guerre aux Turcs qu'au roi très-chrétien.

— Je ne puis me dispenser d'aller visiter mes sujets de Provence, ajouta l'empereur. — Ah! s'écria la Roche, vous les trouverez bien rebelles. — Combien y a-t-il de journées, continua le monarque, d'ici à Paris? — Si par journées, répliqua vivement le Français, vous entendez des batailles, il y en a bien une douzaine, à moins que vous ne soyiez battu dès la première. »

Entrevue de François Ier et de Henri VIII.

En 1520, François 1er et Henri VIII eurent une entrevue entre Ardres et Guisnes : ils étaient accompagnés d'une cour brillante; et cette assemblée fut appelée le *Camp du drap d'or*, pour en marquer la magnificence. Du Bellay dit à cette occasion : « La grande dépense superflue fut telle, » que plusieurs y portèrent leurs moulins, leurs » forêts et leurs prés sur leurs épaules. »

Il était réglé que les deux rois passeraient le jour ensemble; que celui de France se retirerait le soir à Ardres, et celui d'Angleterre à Guisnes. François 1er, qui se piquait de beaucoup de franchise et voulait se délivrer de toutes ces formalités, part un matin, suivi d'un page et de deux gentilshommes, se rend à Guisnes, et dit au gouverneur du château qu'il trouve sur le pont avec deux cents archers : « Je vous fais mes prisonniers; qu'on me » conduise à l'appartement de mon frère, le roi » d'Angleterre. » Ce prince, fort surpris de l'aven-

ture, s'écrie, en le voyant entrer : « Mon frère, » vous me faites le meilleur tour que jamais » homme fit à autre, et me moutrez la grande » confiance que je dois avoir en vous; et moi, je » me rends votre prisonnier dès cette heure et vous » baille ma foi. » Les deux rois passèrent quelques heures ensemble, et le reste du temps de l'assemblée se passa en fêtes, et dans une confiance réciproque.

Mort de Bayard.

En 1524, l'armée française, affaiblie par la retraite des Suisses, et près d'être accablée, quittait l'Italie. Le chevalier Bayard, chargé de faire l'arrière-garde, fut blessé à mort d'un coup de feu dans les reins, après avoir combattu avec ce courage, cette intrépidité, cette adresse qui faisaient dire de lui qu'il avait trois excellentes qualités d'un grand capitaine : « Assaut de levrier, » défense de sanglier et fuite de loup. » Le héros, assis à terre, appuyé contre un arbre, le visage tourné vers l'ennemi, tenait devant ses yeux la garde de son épée faite en forme de croix, et priait Dieu en attendant la mort dont il sentait les approches. Le connétable de Bourbon arrivé, lui marqua l'estime qu'il faisait de lui, et ajouta qu'il le voyait dans cet état avec beaucoup de compassion. Le brave chevalier lui répondit avec une noble fierté : « Monsieur, il n'y a point de

» pitié en moi, car je meurs en homme de bien ;
» mais j'ai pitié de vous voir servir contre votre
» prince, et votre patrie, et votre serment.
» Je vous supplie, laissez-moi prier Dieu mon
» rédempteur, et pleurer et gémir mes péchés ;
» car je suis prêt à lui rendre mon esprit. »

Les ennemis même donnèrent des larmes à la mort du chevalier Bayard, que l'on appelait *le chevalier sans peur et sans reproche* : c'était le plus bel éloge que l'on pût faire alors d'un grand homme.

Le rival généreux.

En 1525, dans un petit combat livré auprès de Saint-Omer, M. de Lignes, qui avait épousé, ce jour-là, mademoiselle de Fouqueroles, fut pris par M. d'Estrées, guidon des gendarmes de Vendôme, qui avait recherché en mariage la même demoiselle. Les deux rivaux plaisantèrent beaucoup sur cette aventure ; et dès le lendemain, M. d'Estrées ayant reçu un billet de la demoiselle, lui renvoya son époux, après l'avoir comblé de politesses.

Défi de François 1er à Charles-Quint.

Charles-Quint refusait tout adoucissement au traité de Madrid, et paraissait ne pas craindre une nouvelle guerre ; il se vantait d'avoir déjà dit à l'ambassadeur de France, qu'il valait mieux

vider la querelle par un combat singulier, que par le sang de tant d'innocens qui n'y avaient aucune part, et que le roi avait manqué à sa foi. François I[er], outragé d'un reproche qui l'accusait de lâcheté et de perfidie, écrit à Charles-Quint : « Vous faisons entendre que si vous nous » avez voulu charger. . . . . . . que jamais nous » ayons fait chose qu'un gentilhomme aimant » son honneur ne doive faire ; nous disons que » vous avez menti par la gorge, et qu'autant de » fois que vous le direz, vous mentirez; étant » délibéré de défendre notre honneur jusqu'au » dernier bout de notre vie. Pourquoi, puisque » contre vérité vous nous avez voulu charger, » désormais ne nous écrivez aucune chose; mais » nous assurez le camp, et nous vous porterons les » armes : protestant que si après cette déclaration, » en autres lieux vous écrivez, ou dites des paroles » qui soient contre notre honneur, que la honte » du délai du combat en sera vôtre; vu que » venant audit combat, c'est la fin de toutes écri- » tures. Fait en notre bonne ville et cité de Paris, » le vingt-huitième jour de mars, l'an 1527, » avant Pâques.

François ».

Henri, dauphin de France.

Henri, duc d'Orléans, devenu dauphin par la mort de son frère aîné qui avait été empoisonné,

apprend que l'empereur se propose d'attaquer l'armée française campée dans le comté d'Avignon; il fait les plus vives instances auprès du roi, pour obtenir la permission d'aller combattre ; il emploie le crédit des ministres, des courtisans, et du maréchal de Montmorenci qu'il sollicitait par ses lettres. Le monarque enchanté de toutes ces démarches, ne s'y opposait qu'autant qu'il le fallait pour faire éclater davantage l'empressement du jeune prince; il se rend enfin et lui dit: « Je suis » ravi, mon fils, de voir en vous tant de courage: » une si belle ardeur pour la gloire vous convient » parfaitement. Je vous ordonne seulement de » suivre en tout l'avis du maréchal de Montmo- » renci, et de lui dire, en arrivant, que vous ne » venez pas pour commander, mais pour ap- » prendre de lui à commander. Vous direz aux » autres généraux, que vous espérez faire avec » eux un bon apprentissage du métier de la guer- » re. Rendez-vous humain, honnête, familier à » l'égard de tout le monde; étudiez vos manières, » et faites en sorte de vous faire également aimer » et estimer des troupes. »

Peu de temps après, François Ier se rendit lui-même au camp; mais l'empereur reprit le chemin de l'Italie avec son armée, qui était diminuée de vingt mille hommes. En partant pour cette expédition, il avait dit à Paul Jove, son historien,

qu'il fit provision d'encre et de papier, qu'il allait lui faire bien de la besogne.

Le maréchal de Vieilleville.

François Ier donnait à Vieilleville, depuis maréchal de France, la compagnie de gendarmerie que commandait Châteaubriant. Sur le refus qu'en fit cet officier, le roi lui demanda en quelle occasion il voulait obtenir un grade aussi honorable que celui-là. « Le jour d'une bataille, répondit Vieilleville, après que votre majesté aura vu de mon » mérite. Mais à cette heure, si je la prenais, » tous mes compagnons tourneraient cet honneur » en risée, et diraient que vous m'en avez pourvu » en la seule considération que j'étais parent de » feu M. de Châteaubriant; et j'aimerais mieux » mourir que d'être poussé à quelque grade que » ce soit par une autre faveur que de mon service. »

Le maréchal de Brissac.

En 1542, au siége de Perpignan, les Espagnols, dans une sortie, se saisirent d'une des principales batteries : Charles de Cossé, qui fut plus tard maréchal de Brissac, la reprit, lui septième; le dauphin depuis Henri II, s'écria avec admiration : « Si je n'étais pas ce que je suis, je » voudrais être le colonel Brissac! »

Le siége de Landrecies.

En 1543, au siége de Landrecies, M. de Brissac fut commandé pour attaquer un des quartiers du camp ennemi, et y jeter l'allarme; ce qui fut exécuté avec autant de courage que de prudence: ce seigneur fut pris deux fois, et deux fois délivré par ses gens. Le roi, le voyant revenir couvert de sueur, lui présenta à boire, et le combla de louanges sur le succès de cette entreprise.

Après la levée du siége, François 1er fut si satisfait de la conduite des commandans et de la garnison, qu'il récompensa tous les officiers, et donna aux soldats les priviléges de la noblesse leur vie durant.

Le conseil bien reçu.

La campagne ne pouvait commencer en Piémont, avec quelque succès, sans une bataille; et les Français avaient ordre d'éviter tout combat un peu important. On dépêche Montluc pour représenter au roi la nécessité d'en venir aux mains. Ce guerrier n'était point encore élevé à aucun des grades militaires, qui de simple soldat, le firent parvenir au bâton de maréchal de France. Il fut admis au conseil qui délibéra sur la demande qu'il venait de faire; et il ne pouvait se contenir, en voyant que tous les avis lui étaient contraires. Le roi s'en amusait beaucoup, et lui

accorda enfin la permission de parler. Montluc s'en acquitte avec beaucoup d'esprit, et d'autant plus d'assurance, que le dauphin, placé derrière le fauteuil du roi, l'animait par des signes d'approbation : « Ces messieurs qui ont parlé » avant moi, disait-il, ont raison d'avancer que » si nous perdons la bataille, nous perdons tout; » mais ils n'ajoutent pas que si nous la gagnons, » nous gagnons tout... Fiez-vous en nous, sire, » et comptez qu'on ne défait point une armée qui » est dans la disposition où je vous assure qu'est » la vôtre. » Le roi répondit : « Allez, combattez » au nom de Dieu. » Le comte de Saint-Pol dit, en sortant, à Montluc : « Fou, enragé que tu es, » tu vas être cause du plus grand mal qui puisse » arriver au roi! — Monsieur, répond Montluc, » soyez en repos, et assurez-vous que la pre- » mière nouvelle que vous recevrez, c'est que » nous les avons fricassés et en mangerons si » nous voulons. »

S'élançant ensuite de la chambre du conseil, il traversait à grands pas les appartemens, lorsqu'il aperçut, dans le vestibule, un groupe de jeunes seigneurs qui, ayant appris l'objet de la délibération, en attendaient le résultat avec impatience. « Bataille, leur cria-t-il, en bondissant de joie! » Bataille! Que ceux qui veulent en tâter se dé- » pêchent! » Tous coururent mettre ordre à leurs équipages. L'exemple de ces jeunes gens de la cour

entraîna plus de mille gentilshommes, parmi lesquels on distingua Boutières qui, n'écoutant que les besoins de la patrie, allait obéir dans un pays où il avait commandé peu de temps auparavant.

Le comte d'Enghien, qui commandait l'armée française, sentant toute la noblesse du procédé de Boutières, lui donna, à son arrivée, la place la plus distinguée de l'armée, après celle qu'il remplissait lui-même.

Bataille de Cérisoles. (1544.)

Trois jours après l'arrivée de ces braves volontaires, on reçut des avis certains de l'approche du marquis du Guast, dont l'armée, plus forte que celle des Français, ne cherchait encore qu'à jeter un convoi dans Carignan.

L'armée du comte d'Enghien s'avançait dans la la plaine; celle du marquis du Guast occupait les hauteurs de Cérisoles. Le combat commença par les arquebusiers ou enfans perdus des deux partis, qui se battirent par pelotons pendant quatre heures, avançant ou reculant, selon qu'ils se trouvaient ou plus forts ou plus faibles, sans que les deux armées s'ébranlassent pour les soutenir.

A la fin, le marquis, voyant qu'il ne pouvait attirer à lui les Français, partit à la tête de huit cents chevaux, et entraîna dix mille lansquenets qui formaient le centre de son armée. Dès que le marquis et ses Allemands se furent assez avancés,

les Suisses et les bandes gasconnes qui s'étaient tenus ventre à terre, se levèrent, et se serrant les uns contre les autres pour ne former qu'un bataillon épais et solide, tombèrent en masse sur les Allemands, et eurent bientôt sur eux un avantage sensible. Tandis que ces deux corps redoutables s'acharnaient l'un contre l'autre, Boutières s'apercevant que les Allemands lui prêtaient le flanc, se détacha de l'aile droite avec sa gendarmerie, et les foulant sous les pieds de ses chevaux, perça deux fois de part en part leur épais bataillon, qu'il mit dans une confusion horrible.

La victoire se déclarait ainsi pour les Français au centre et à la droite; mais à la gauche, il n'en était pas de même; elle pliait sous les efforts des vieilles bandes espagnoles. En vain le comte d'Enghien, qui avait quitté le centre pour la soutenir, entreprit-il, avec la gendarmerie, de percer le redoutable corps des Espagnols, comme Boutières avait percé celui des Allemands. Il perdit en deux charges consécutives l'élite de sa troupe, sans pouvoir retarder la marche de l'ennemi. Ne sachant point encore ce qui s'était passé au centre et à la droite, il crut la bataille perdue; et résolu de ne point survivre à sa défaite, « il essaya deux fois, » dit Montaigne, de se donner de l'épée dans la » gorge, désespéré de la fortune du combat, qui » se porta mal à l'endroit où il étoit, et cuida, » par précipitation, se priver d'une si belle action. »

Mais une partie du centre arriva à son secours; et les bandes espagnoles qui commençaient à chanter victoire, s'apercevant que personne ne répondait à leurs cris, firent halte un moment, pour considérer ce qui se passait. Voyant accourir un grand nombre d'ennemis, et personne à leur secours, craignant d'être enveloppées, elles s'empressèrent de se replier, mais toujours en ordre de bataille, et sans perdre leurs rangs. Le comte d'Enghien, sûr de la victoire, courait à bride abattue pour leur couper la retraite, lorsqu'un gentilhomme saisissant la bride de son cheval: « Prince, lui dit-il, souvenez-vous de Ravenne » et de Gaston de Foix. »

Les Suisses et les Gascons poursuivirent les vaincus, et en firent une horrible boucherie. On évalua la perte de l'ennemi à plus de quinze mille hommes; celle des Français ne fut guère que de deux mille combattans. Quatorze pièces d'artillerie, la caisse militaire, la vaisselle d'argent du marquis du Guast et des autres généraux, six à sept mille cuirasses, et le convoi destiné à Carignan, furent les fruits de cette glorieuse journée.

Parmi les bagages, on fut étonné de trouver dans les chariots de ces nouveaux Datis et Artapherne, des chaînes et des menotes, pour conduire les vaincus aux galères impériales; mais le Miltiade français en chargea les mains des Perses modernes. Du Guast se croyait si sûr de la victoire,

qu'en quittant la ville d'Art, il avait défendu aux bourgeois de lui ouvrir leurs portes, s'il ne revenait vainqueur; il fut ponctuellement obéi, et il ne trouva d'asile qu'à Milan, où il fit battre la caisse pendant plus de vingt jours, pour rappeler les fuyards et faire de nouvelles levées, sans que personne se présentât, tant la terreur avait glacé les courages.

Intrépidité de Montluc.

Montluc obtint la permission d'attaquer un fort auprès de Boulogne; il plaça les sergens à la tête de sa troupe, et s'avança en disant : « Compagnons, vous savez ce que je sais faire. Voyez-vous cette enseigne des ennemis plantée sur la courtine? il faut l'aller prendre. Si, en y allant, quelqu'un de vous recule, je lui coupe les jarrets. Soldats, coupez les miens, si je ne vous donne l'exemple. » Aussitôt le fort fut attaqué et emporté.

HENRI II.

Henri II, qui, âgé de vingt neuf ans, avait déjà été admis dans les conseils, et avait déjà commandé les armées, parvint au trône sous des auspices favorables. Son peuple était en paix avec tous ses voisins; il avait des ministres sages, des magistrats éclairés, des généraux habiles, une armée excellente et des finances en bon état. Cependant, il ne put éviter les guerres, ni éteindre

les premières étincelles de ces factions politiques et religieuses qui, sous le règne de ses trois fils, conduisirent l'état à deux doigts de sa perte.

Henri II, dit Mézerai, était bon, libéral, affable, facile à pardonner, brave, religieux, mais faible d'esprit, plus propre à être gouverné par ses ministres et ses maîtresses, qu'à gouverner son peuple qu'il surchargea d'impôts.

Il fut, comme tous ses aïeux, d'une grande valeur personnelle. Pendant la conquête du duché de Luxembourg, qui se fit en moins de trois semaines, ce prince ménageait si peu sa vie et sa santé, que le connétable de Montmorency crut devoir lui dire : « Ah ! sire, si vous continuez » cette vie, il ne faut plus que nous fassions d'état » de roi, non plus que d'un oiseau sur la branche; » et qu'ayions une forge neuve, pour en forger » tous les jours de nouveaux, si les autres veulent » faire comme vous. »

Lorsque la paix fut conclue avec l'Espagne et l'Angleterre, Henri donna sa fille aînée à dom Carlos, fils de Philippe; Claude sa cadette, à Charles duc de Lorraine; et Marguerite sa sœur, au duc de Savoie. Outre les bals et les festins, il y eut, à l'occasion de ces mariages, de brillans tournois. Le roi très-adroit dans tous les exercices, et un des plus beaux hommes du royaume sous les armes, aimait passionnément ce jeu militaire; il courut deux jours entiers contre tous les tenans,

et enleva, au milieu des applaudissemens, les palmes de la victoire. Sortant de la lice, le troisième jour, après avoir rompu cinq ou six lances, il aperçut Montgommery, capitaine des gardes écossaises, et courut contre lui, sans prendre le soin d'attacher sa visière. Dans cette lutte animée, il fut frappé si violemment à l'œil droit d'un éclat de lance, qu'il tomba évanoui. Il mourut de cette blessure au bout de quinze jours. Il était âgé de quarante ans.

Nouveau trait de Montluc.

En 1551, la guerre recommençant en Piémont, les Espagnols formèrent le siége de Bene. Le maréchal de Brissac en proposa la défense à Montluc qui lui dit : « Que ferai-je dans une ville » où les soldats mourront de faim dans trois » jours? je ne sais pas faire de miracles. — Si je » vous savois dans la place, répondit le maréchal, » je la croirois sauvée : en tous cas, vous obtien- » drez une capitulation honorable. — Que dites- » vous là, monsieur, reprend Montluc? j'aimerois » mieux être mort que de voir jamais mon nom » en de pareilles écritures. » Cependant Montluc se laissa gagner; il entra dans la place et en fit le ver le siége.

Le prince de la Roche-sur-Yon.

En 1552, Charles-Quint leva le siége de Metz, qu'il était venu faire en personne avec une armée

de plus de cent mille hommes. François de Lorraine, duc de Guise, avait défendu la ville avec l'élite de la nation, pendant soixante-cinq jours. Le prince de la Roche-sur-Yon, poursuivant les restes de l'armée impériale, joint quelques compagnies de cavalerie, et leur présente le combat. L'officier qui les commande, se tourne, et lui dit : « Eh, comment voulez-vous que nous ayons la » force de combattre? Vous voyez qu'il ne nous » en reste pas assez pour fuir. » Le prince touché de compassion, laissa ces malheureux continuer leur retraite.

Le maréchal de Brissac.

En 1555, on vit donner, dans une armée française, un exemple de discipline militaire, moins repoussant et cependant aussi utile que celui qui, sous le consulat de Manlius Torquatus, apprit aux soldats romains que le courage, même chez les guerriers, doit être soumis aux lois de l'obéissance. Le maréchal de Brissac, qui commandait cette armée, faisait ses dispositions pour attaquer un corps de douze cents Espagnols retranchés sur une montagne. Tout d'un coup, il entend des cris redoublés partir d'une des divisions de son armée; c'était un soldat d'une taille avantageuse, qui, se précipitant sans ordre sur l'ennemi, entraînait le reste de la troupe par l'enthousiasme qu'inspirait sa témérité. Le maréchal commença par faire soutenir ces imprudens, pour les garantir d'une

perte certaine; mais, la victoire une fois remportée, il songea sagement à faire sentir aux coupables qu'ils ne pouvaient devoir l'impunité qu'à son extrême indulgence. Il se fit présenter le soldat, qui, le premier, avoit quitté son rang, sans y être autorisé : *Soldat*, lui dit-il d'un ton sévère, *quel est ton nom, ton pays*? Le militaire répondit avec embarras, qu'il était fils naturel du seigneur de Boissi, et qu'il en portait le nom. *La chose étant ainsi, je ne serai point ton juge*, reprit le maréchal, *puisque je ne puis te méconnoître pour mon proche parent du côté de ma mère; mais fusses-tu mon fils, je ne t'épargnerai pas après la faute que tu viens de commettre. Malheureux! quel exemple as-tu donné au reste de l'armée! Prévôt, qu'on le charge de fers, et qu'on le garde soigneusement; votre tête me répondra de la sienne.* Le soldat fut condamné à mort par un conseil de guerre. Le maréchal le fit alors appeler dans la chambre du conseil, et lui dit : *Malheureux Boissi, connois toute l'énormité de ta faute; et, sans te faire illusion sur l'événement qui ne dépendoit pas de toi, confesse qu'en méprisant mes ordres, qu'en troublant mes opérations, tu as exposé les armes du roi à recevoir un affront, et donné à tes pareils un exemple qu'il ne convenoit pas de laisser impuni : aussi les seigneurs que tu vois assemblés, t'ont-ils maintenant condamné à mort. Leur devoir les y forçoit; mais ils ont eu pitié de ta jeunesse, et sont devenus*

tes intercesseurs. Je t'accorde la vie, mais je t'avertis en même temps qu'elle n'est plus à toi; elle m'appartient tout entière, et je ne t'en laisse la jouissance qu'en me réservant le droit de te la redemander, toutes les fois que le service du roi l'exigera. Approche; et, délivré de tes chaînes qui ont été le châtiment et l'expiation de ta faute, viens en recevoir de ma main une autre qui sera le prix de ta valeur et de ton dévoûment. En prononçant ces dernières paroles, il lui attacha au cou une chaîne d'or, et lui dit d'aller trouver son écuyer, qui lui délivrerait un cheval d'Espagne, une armure complète, et un équipage pareil à celui de ses gardes, au nombre desquels il l'admettait.

Ce maréchal de Brissac n'était en aucune occasion un homme ordinaire. L'armée à la tête de laquelle il se trouvait depuis dix ans dans le Piémont ayant été licenciée, les soldats demandèrent avec désespoir, où ils trouveraient du pain: *Chez moi, tant qu'il y en aura*, leur répondit le maréchal.

Sur sa parole, les marchands du pays avaient fait des avances à l'armée. Il leur donna d'abord tout ce qu'il possédait d'argent comptant. Il sollicita ensuite pour eux; mais n'ayant pu rien obtenir, il dit à son épouse: *Voilà des gens, madame, qui ont hasardé leur fortune sur mes promesses; le ministère ne veut pas les payer; et ce sont*

des gens perdus. Remettons à un autre temps le mariage de mademoiselle de Brissac, que nous nous disposions à faire, et donnons à ces infortunés l'argent destiné pour sa dot. La maréchale ayant consenti à tout, la dot et quelques autres sommes empruntées payèrent aux marchands la moitié de ce qui leur était dû, et ils eurent des sûretés pour le reste.

Calais repris.

Dans les premiers jours de janvier 1558, le duc de Guise reprit aux Anglais la ville de Calais, qui avait coûté à Edouard III huit mois de siége, et que l'Angleterre possédait depuis 1347. On trouva sur une des portes cette inscription : « Les » Français reprendront Calais, quand le plomb » nagera sur l'eau comme le liége. » La ville de Calais avait été enlevée à la France après la perte de la bataille de Crécy ; elle fut reprise après la bataille de Saint-Quentin, qui n'avait pas moins coûté de larmes que la première. On remarqua alors que les Français avaient perdu cette place sous un Philippe (Philippe de Valois) et que les Anglais l'avaient laissé reprendre sous un de leurs rois, qui portait le même nom : le pape Paul IV ajouta que la perte de Calais était tout le douaire de Marie, reine d'Angleterre. C'est en effet tout ce que lui valut son mariage avec Philippe II, roi d'Espagne.

La prise de Guisnes et de la forteresse de Ham, acheva de chasser entièrement les Anglais hors du royaume, sur lequel ils n'ont plus fait que des tentatives inutiles.

RÈGNES DE FRANÇOIS II, CHARLES IX ET HENRI III.

Le règne de ces trois princes, tous les trois fils de Henri II, présente une période de plus de trente années, pendant laquelle la France fut en proie à tous les malheurs qu'enfantent le fanatisme religieux, l'ambition politique, l'esprit de faction et la faiblesse des princes. La guerre civile ravagea le royaume sur tous les points; les diverses paix que les partis conclurent entr'eux ne furent que des trèves; et ces trèves, en suspendant l'action des grandes armées, n'empêchèrent pas les désordres, l'anarchie et les crimes particuliers. Dans ces temps désastreux, le patriotisme national parut éteint; chaque parti appela l'étranger à son aide; les catholiques ouvrirent le royaume aux Espagnols, et les réformés réclamèrent le secours des Anglais et des protestans d'Allemagne. Sans doute les traits de courage, de dévoûment, d'héroïsme n'y furent pas rares, mais ils étaient produits par les discordes civiles et par un enthousiame dont les amis de la patrie voudraient effacer le souvenir. Nous nous bornerons donc à rapporter quelques-uns des traits qui rentrent naturellement dans le cadre que nous nous sommes tracé,

et dont les motifs, étrangers aux passions de cette époque, seraient dignes d'éloges dans tous les temps.

La peine du Talion.

Les Français avaient établi une petite colonie dans la Floride, en 1562; les Espagnols, jaloux de voir cet établissement si près d'eux, s'en étaient emparés, avaient massacré tous les Français; et leur commandant, Pierre Melanés, avait fait graver le détail de cette action, en y ajoutant ces mots : « Je n'ai fait ceci comme à des Fran- » çais, mais comme à des luthériens. »

Dominique de Gourgues, gentilhomme gascon, apprend que le massacre des Français n'a point été vengé. Sensible à l'honneur de la nation française, il forme le projet de laver dans le sang des coupables l'affront qu'elle a reçu. Il vend tout son bien, équipe trois petits navires, s'embarque avec cent arquebusiers et quatre-vingts matelots, arrive dans la Floride, attaque et prend trois forts qu'il détruit. Des quatre cents Espagnols qui les défendaient, pas un seul ne lui échappa. N'ayant plus rien à faire dans ce pays, il assemble les prisonniers, leur reproche la barbare trahison qu'ils avaient employée quatre ans auparavant à l'égard de sa nation, et les fait tous pendre aux mêmes arbres où ils avaient pendu les Français. Il substitue ensuite cette inscription à celle que Melanès

avait laissée : « Je n'ai fait ceci comme à des Es-
» pagnols, mais comme à des traîtres, à des vo-
» leurs et à des meurtriers. »

Trait de dévoûment.

En 1573, pendant le siége de la Rochelle, le duc d'Anjou revenant de visiter une mine, passe par un endroit que l'on voyait de la place; un soldat le couche en joue. Devin, son écuyer, s'en aperçoit au moment que le soldat approchait la mèche de l'amorce, se met entre le prince et le coup, et le reçoit au travers du corps; il a le bonheur de guérir de sa blessure, et de jouir long-temps de la gloire d'une action si généreuse.

Le connétable de Montmorency.

A la bataille de Saint-Denis, livrée par le connétable de Montmorency à la tête de l'armée royale contre l'armée des réformés qui était sous les ordres de l'amiral de Coligny et du prince de Condé, la victoire long-temps incertaine ne se déclara formellement pour aucun des deux partis. Le connétable, au milieu des ennemis, faisait des prodiges de valeur. Voyant Stuart, gentilhomme écossais, le coucher en joue : « Tu ne me connois donc pas,
» lui cria le vieux guerrier? — C'est parce que je
» te connois, répondit l'Écossais féroce, que je
» te porte celle-ci. » La balle perça la cuirasse et renversa de cheval le connétable, qui mourut trois

jours après de ses blessures, à l'âge de quatre-vingts ans. Ce guerrier illustre dit au prêtre qui l'exhortait à la mort : « Pensez-vous qu'après avoir » vécu tant d'années avec honneur, je ne sache pas » mourir un quart d'heure? »

D'Orthe, gouverneur de Bayonne.

Après le massacre de la Saint-Barthélemi, d'odieuse mémoire, des ordres furent expédiés de la capitale, afin que les calvinistes fussent massacrés dans tout le royaume. La même fureur se montra dans beaucoup d'endroits : Meaux, Angers, Bourges, Orléans, Lyon, Rouen et Toulouse égalèrent Paris en barbarie ; le sang coula à flots ; des historiens comptent soixante mille victimes de ces exécutions inhumaines. Quelques gouverneurs de provinces eurent cependant le généreux courage de résister aux volontés de la cour dans cette épouvantable conjoncture ; Tende en Provence ; Gorde en Dauphiné, Chabot en Champagne, Saint-Héran en Auvergne. Jean Hennuyer, évêque de Lisieux, empêcha les meurtres dans son diocèse ; et le comte d'Orthe, gouverneur de Bayonne, écrivit au roi cette lettre admirable :

« Sire, j'ai communiqué l'ordre de votre ma» jesté à ses fidèles habitans et gens de guerre de » la garnison ; je n'y ai trouvé que de bons ci» toyens et de braves soldats, mais pas un bour-

» reau. C'est pourquoi eux et moi, supplions
» votre majesté de vouloir employer nos bras à
» choses possibles ; quelque hasardeuses qu'elles
» soient, nous y mettrons jusqu'à la dernière
» goutte de notre sang. »

Achille de Harlay.

Lorsque le duc de Guise, maître de Paris, et disposant de tout, se préparait à détrôner Henri III, qui s'était réfugié à Chartres, il convoqua le parlement pour lui faire adopter des mesures conformes à ses intérêts.

« Quand la majesté du prince est violée, dit
» avec une noble audace l'illustre Achille de
» Harlay, le magistrat n'a plus d'autorité; c'est
» grande pitié lorsque le valet chasse le maître.
» Au reste, mon âme est à dieu, mon cœur à
» mon roi, et mon corps entre les mains des
» méchans; qu'on en fasse ce qu'on voudra. »

La noblesse héréditaire et la noblesse personnelle.

En 1554, Armand de Gontaut de Biron, obligé de produire ses titres de noblesse pour recevoir l'ordre du Saint-Esprit, n'en présente que cinq ou six fort anciens, et dit au roi : « Sire,
» voilà ma noblesse ici comprise..... mais la voici
» encore mieux, ajouta-t-il en montrant son épée. »

Le duc d'Aumont.

Lorsque les rois de France et de Navarre (Henri III et Henri IV) se furent réconciliés, le patriotisme commença à se réveiller dans le cœur même des courtisans; trois favoris disgraciés, Souvré, d'O et d'Epernon furent les premiers à offrir au roi le secours de leurs armes. Craignant que le retour du duc d'Epernon ne renouvelât d'anciens démêlés avec le maréchal d'Aumont, Henri III balançait à le recevoir. « J'oublie mes » ressentimens, dit le maréchal, jusqu'à ce que » votre majesté ait triomphé de ses ennemis. » Après cela, si le duc le trouve bon, nous vide- » rons notre querelle. » Touché de ce procédé généreux, d'Epernon fit des excuses à son ennemi, et lui demanda son amitié. « Vous y pouvez » compter, lui répondit le vieux guerrier avec sa » franchise ordinaire; je ne veux de vous d'autre » satisfaction que celle que vous me donnez au- » jourd'hui, de vous voir si soumis aux ordres du » roi; vous m'offrez vos services, je les accepte; » je vous offre aussi les miens. Allons, courage; » combattons de tout notre cœur pour la gloire du » meilleur des maîtres, et pour le salut de la » patrie dont les méchans ont juré la ruine. »

Le brave Lanoue.

Le duc d'Aumale, à la tête d'une forte armée, assiégeait la ville de Senlis, défendue par Guil-

SULLY.

CRILLON.

HENRY IV.

LESDIGUIERES.

JOSIAS RAUTZEAU.

H

Compagnons si vous êtes separés de vos rangs.
Ralliez vous à mon panache.







laume de Montmorency qui soutint un premier assaut, mais qui, voyant tomber les murailles et s'agrandir la brèche, consentit à se rendre, s'il n'était secouru dans le jour. Heureusement parurent aussitôt pour le secourir une petite armée et un grand général, l'intrépide et vertueux Lanoue. Le siége fut levé.

Quelques jours avant, des fournisseurs, enrichis au service du roi, avaient refusé les fonds nécessaires à la solde et aux munitions de son armée. « Eh bien, dit Lanoue, ce sera donc moi qui » ferai cette dépense; garde son argent quiconque » l'estime plus que son honneur; tant que j'aurai » une goutte de sang et un arpent de terre, je » l'emploierai pour la défense de ma patrie. »

HENRI IV.

En 1569, l'amiral Coligny venait de perdre la bataille de Jarnac, lorsqu'il demanda le prince de Béarn (c'est ainsi qu'on appelait alors le jeune Henri), pour le mettre à la tête des protestans.

Coligny avait réparé sa perte en très-peu de temps; il avait mis sur pied de nouvelles troupes, avec lesquelles il vint encore auprès de Moncontour présenter le combat à l'armée catholique, qui fut une seconde fois victorieuse; mais elle ne profita point de ses avantages, soit par l'incapacité des généraux catholiques, soit que la belle retraite que fit l'amiral l'en empêchât. Le prince

de Béarn, qui avait alors seize ans, était à cette bataille dans l'armée des huguenots; mais l'amiral, qui avait l'exemple tout récent de la mort du prince de Condé, tué à Jarnac, ne voulut pas exposer Henri : il le mit avec le jeune prince de Condé, sous la garde de Ludovic comte de Nassau, les fit escorter par quatre mille chevaux, et les plaça sur une colline d'où l'on pouvait distinguer ce qui se passait. Henri brûlait de l'ardeur de combattre et de se signaler; mais on ne lui en laissa pas la liberté : il fut seulement spectateur de cette action; et les huguenots n'eussent peut-être pas perdu la bataille, si on lui eût demandé son avis; car l'avant-garde du duc d'Anjou ayant été enfoncée, il voulait fondre sur le corps de l'armée, avec les quatre mille chevaux que l'amiral avait mis en réserve. Ludovic l'en ayant empêché, il s'écria : « Nous perdons la bataille, en donnant « le temps aux ennemis de se rallier ; » ce qui arriva effectivement. Les chefs des huguenots convinrent après l'action que, si l'on avait fait donner le corps du prince de Navarre, l'armée catholique aurait été battue : on conçut de là une haute idée de la capacité du jeune Henri.

L'amiral continua la guerre dans différentes parties de la France. Il poussa même la hardiesse jusqu'à la traverser, pour aller au-devant des troupes allemandes, qu'il joignit, après avoir battu, auprès d'Arnay-le-Duc, le maréchal de

Cossé, qui était venu avec un corps d'armée pour l'arrêter. Ce fut en cette occasion que le jeune prince de Navarre fit ses premières armes, suivant l'historien Mathieu, qui rapporte avoir oui dire à Henri : « Je n'avois retraite qu'à plus de qua-
» rante lieues, et je demeurois à la discrétion des
» paysans. En combattant ainsi, je courois risque
» d'être pris ou tué, parce que je n'avois point de
» canon, et les gens du roi en avoient. A dix pas
» de moi fut tué un cavalier d'un coup de coule-
» vrine; mais recommandant à Dieu le succès de
» cette journée, il le rendit heureux et favorable. »

La ville d'Eause emportée d'emblée.

En 1576, la ville d'Eause, dans l'Armagnac, soulevée par des mutins, avait refusé de laisser entrer la garnison que le roi de Navarre y envoyait. Il arriva aux portes de cette ville, avant qu'on eût pu être averti de sa marche, et y entra sans obstacle à la tête de quinze ou seize soldats qui le suivaient de plus près que le reste de sa troupe : ce que les mutins ayant aperçu, ils crièrent qu'on abaissât promptement la herse qui s'abattit en effet, et sépara cette petite poignée de gens du gros qui demeura hors de la ville. Les rebelles sonnèrent le tocsin ; une cinquantaine de soldats accoururent, dont quelques-uns crièrent :
« Tirez à cette jupe d'écarlate et à ce panache
» blanc ; car c'est le roi de Navarre. » — *Mes amis*, dit alors ce prince, *mes compagnons*,

c'est ici qu'il faut montrer du courage et de la résolution, car c'est de là que dépend notre salut! Que chacun donc me suive et fasse comme moi, sans tirer le coup de pistolet qu'il ne porte. Les mutins dissipés, et la ville s'emplissant de soldats de Henri qui avaient enfoncé la porte, tous les habitans allaient être passés au fil de l'épée, si les principaux d'entre eux, les consuls à leur tête, ne fussent venus se jeter aux pieds du roi de Navarre, qui se laissa fléchir, et se contenta de faire pendre quatre de ceux qui avaient tiré au panache blanc.

Siége de Cahors.

Les conférences n'ayant pu procurer la paix que l'on désirait, Henri reprit les armes, et se porta vers Cahors, ville très-bien fortifiée.

Le gouverneur de la place avait une forte garnison, et prenait les mêmes précautions qu'un homme qui attend à chaque moment d'être attaqué; ce qu'on reconnut par un billet trouvé dans sa cassette, sur lequel il y avait écrit de sa main : *Nargue pour les huguenots.* Quelques représentations qu'on pût faire au roi de Navarre sur cette entreprise, il ne fit que cette réponse : *Tout me sera possible avec des hommes aussi braves que ceux que je consulte.* Le prince était à la tête d'une poignée de soldats qui firent des prodiges de valeur, conduits par un tel chef, qui combattait lui-même en soldat. Les coups des ennemis

semblaient dirigés sur lui ; il rompit deux pertuisanes, et ses autres armes furent faussées. Les combats durèrent cinq jours et cinq nuits. Les assiégés attendaient un prompt secours, et ne cherchaient qu'à faire durer l'attaque jusqu'à l'arrivée de ce secours. On apprit bientôt qu'il était proche. Dans cette extrémité, les officiers, épuisés de fatigues, s'assemblèrent autour du roi de Navarre, et le conjurèrent avec instance de se procurer une retraite, avant que les ennemis eussent pénétré dans la ville; mais ce brave prince, que rien ne pouvait abattre ni faire trembler, surmontant la douleur qu'il ressentait de ses blessures, se tourna vers eux, avec un visage riant et un air d'assurance qui en inspirait aux plus faibles, et se contenta de répondre : *Il est dit là haut ce qui doit être fait de moi en cette occasion; souvenez-vous que ma retraite hors de cette ville, sans l'avoir assurée au parti, sera la retraite de ma vie hors de ce corps; il y va trop de mon honneur d'en user autrement. Ainsi, qu'on ne me parle plus que de combattre, de vaincre ou de mourir.* La fortune seconda le courage de Henri; la ville fut prise.

Bataille de Coutras.

Prêt à combattre une armée commandée par le duc de Joyeuse, l'espoir du parti contraire, Henri se tourna vers les princes de Condé et de

Soissons, et leur dit avec cette confiance qui semble être un garant de la victoire : *Souvenez-vous que vous êtes du sang des Bourbons ; et, vive Dieu ! je vous ferai voir que je suis votre aîné.* « Et nous, lui répondirent-ils, nous vous montrerons que vous avez de bons cadets. »

Le héros s'apercevant, dans la chaleur de l'action, que quelques uns des siens se mettaient devant lui, à dessein de défendre et de couvrir sa personne, leur cria : *à quartier, je vous prie ; ne m'offusquez pas, je veux paroître.* En effet, il enfonça les premiers rangs de l'armée ennemie, fit des prisonniers de sa main, et en vint jusqu'à colleter le brave Castéau-Regnaud, cornette de gendarmes, lui criant, d'un ton qui n'était qu'à lui : *rends-toi, Philistin !*

Les fuyards ayant fait halte, quelqu'un s'imagina que le maréchal de Matignon, qui commandait une autre armée catholique, paraissait ; et il débitait cette conjecture comme une vérité incontestable : *Allons, mes amis*, dit Henri avec une gaîté extraordinaire, *ce sera ce qu'on n'a jamais vu, deux batailles en un jour.*

Victorieux, il soupait au-dessus d'une salle où était déposé le corps du duc de Joyeuse, tué dans l'action. On lui présenta les bijoux et autres magnifiques bagatelles du voluptueux général ; il dédaigna d'en faire usage. « Il ne convient, dit-il, qu'à » des comédiens de tirer vanité des riches habits

» qu'ils portent. Le véritable ornement d'un général est le courage et la présence d'esprit dans » une bataille, et la clémence après la victoire. »

Henri à Arques.

En 1589, Henri IV, qui n'avait que cinq ou six mille hommes, fut attaqué à Arques, village peu éloigné de Dieppe, par le duc de Mayenne, qui en avait environ trente mille. Ce prince soupçonnant que les ligueurs, dans le combat, tourneraient leurs principaux efforts contre son artillerie, y plaça le régiment suisse de Glaris, sur lequel il comptait beaucoup, et leur colonel (Galaty) sur lequel il comptait encore plus. Ce qu'il avait prévu étant arrivé, il vola, suivant sa coutume, où le danger était le plus grand. *Mon compère*, dit-il à Galaty en arrivant, *je viens mourir ou acquérir de l'honneur avec vous.* Ce mot eut le succès qu'il devait avoir : il décida de la journée; les ligueurs furent poussés de tous côtés, et enfin battus.

Quelques momens avant cette bataille d'Arques, on amena au roi un prisonnier de distinction. Henri alla à sa rencontre, et l'embrassa en souriant. Celui-ci qui cherchait partout des yeux une armée, témoignait au roi sa surprise de voir si peu de soldats autour de lui. *Vous ne les voyez pas tous*, lui dit ce prince avec la même gaîté; *car vous n'y comptez pas Dieu et le bon droit qui m'assistent.*

C'est au sortir de cette bataille, qu'il écrivit au brave Crillon cette fameuse lettre : « Pends-toi, » brave Crillon, nous avons combattu à Arques, » et tu n'y étois pas! » Il disait aussi, avant cette journée, *qu'il étoit roi sans royaume, mari sans femme et guerrier sans argent.*

La noble réparation.

L'ARMÉE des royalistes et celle des ligueurs étaient prêtes à en venir aux mains dans les plaines d'Ivry, en 1590. La veille de la bataille, le colonel Thische, commandant des Allemands qui suivaient le drapeau de Henri IV, se voit forcé, par la mutinerie des siens, de demander de l'argent qui leur était dû, avec menaces de ne point prendre part à l'action, s'ils n'étaient payés. Le roi lui répondit avec aigreur : « Comment, colonel, est-» ce le fait d'un homme d'honneur de demander » de l'argent, quand il faut prendre les ordres pour » combattre? » Thische se retira tout confus sans rien répliquer. Le lendemain, lorsque Henri eut rangé ses troupes en bataille, il se souvint de ce qui s'était passé la veille, et courut réparer ses torts : « Colonel, dit-il publiquement à Thische, » nous voici dans l'occasion; il se peut faire que » j'y demeurerai. Il n'est pas juste que j'emporte » l'honneur d'un brave gentilhomme comme vous. » Je déclare donc que je vous reconnois pour un » homme de bien, et incapable de faire une lâ-

» cheté. » Et en même-temps, il embrassa très-cordialement l'officier allemand, qui lui répondit avec transport : « Ah ! sire, en me rendant l'hon- » neur, vous m'ôtez la vie ; et j'en serois indigne, » si je ne la sacrifiois aujourd'hui à votre service. » Si j'en avois mille, je les mettrois toutes à vos » pieds ! » En effet, il s'exposa si fort à tous les dangers, qu'il tomba mort percé de mille coups.

Paroles de Henri à ses soldats.

IMMÉDIATEMENT avant l'action, Henri parcourut tous les rangs de son armée. Il montra aux soldats son casque surmonté d'un panache blanc, et leur dit avec cette ardeur qui se communique : *Enfans, si les cornettes vous manquent, voici le signe du ralliement ; vous le trouverez toujours au chemin de la victoire et de l'honneur!*

Dans une autre occasion, il dit simplement à ses troupes : *Je suis votre roi, vous êtes François, voilà l'ennemi!* Son avant-garde ayant d'abord plié, quelques-uns pensant à fuir : *Tournez la tête*, leur dit-il, *et si vous ne voulez pas combattre, du moins voyez-moi mourir.*

Bataille d'Ivry.

LORS de la journée de cette bataille d'Ivry, on perdit, pendant quelque temps, le roi de vue dans la mêlée, où il se trouva seul avec douze ou treize gentilshommes au milieu des ennemis. Il tua de sa

main, l'écuyer du comte d'Egmont. *Il faut jouer du pistolet*, dit-il à sa troupe; *plus d'ennemis, plus de gloire!*

Il fit crier, dans la déroute : *Sauvez les Français, et main-basse sur l'étranger !*

La seule faute que l'on pourrait peut-être reprocher à ce prince dans cette journée, est d'avoir trop exposé sa personne. Après la bataille, le maréchal de Biron lui dit : « Sire, vous avez fait » aujourd'hui le devoir du maréchal de Biron, et » le maréchal de Biron a fait ce que devait faire » le roi. »

Le soir même, le roi soupant au château de Rosny, on lui annonça que le maréchal d'Aumont, un de ses plus braves officiers, venait lui rendre compte de quelque chose. Ce bon prince se leva aussitôt, alla au-devant lui, l'embrassa tendrement, et le fit asseoir à table avec ces paroles obligeantes: *Il est bien raisonnable que vous soyez du festin, puisque vous m'avez si bien servi à mes noces.*

Henri IV *blessé.*

Au siége de Rouen, et dans une action fort chaude vers le pont d'Aumale, le roi reçut un coup de feu dans les reins au défaut de la cuirasse. Cette blessure, cependant, ne l'empêcha point de combattre au-delà du pont. Mais la rumeur de ce coup, dit Legrain, fut si grande, et porta telle

épouvante parmi les troupes, que sa majesté fut contrainte de se montrer dans plusieurs quartiers; jusque-là que l'ennemi en ayant eu le bruit, envoya aussitôt un trompette, sous prétexte de demander l'échange de quelques prisonniers. Le roi se fit amener le trompette, auquel il dit : « Je sais bien » pourquoi vous êtes envoyé; dites au duc de » Parme, votre maître, que vous m'avez vu sain » et gaillard, et bien préparé à le recevoir quand » il voudra. »

Ce fut en cette occasion que Duplessis-Mornay lui écrivit cette lettre : « Sire, vous assez fait l'A- » lexandre, il est temps que vous soyez Auguste : » c'est à nous de mourir pour vous, et c'est-là » notre gloire; à vous, sire, de vivre pour la » France, et j'ose dire que ce vous est un devoir. »

Siége de Paris.

Henri IV n'avait pas quinze mille hommes, lorsqu'en 1593, il assiégea Paris, où il restait alors au moins deux cents mille habitans. Il aurait pu prendre cette ville de famine. Mais sa compassion pour les assiégés faisait que les soldats eux-mêmes, malgré les défenses des généraux, vendaient des vivres aux Parisiens. Un jour que, pour faire un exemple, on allait pendre deux paysans qui avaient amené les charrettes de pain à une poterne, Henri les rencontra en allant visiter ses quartiers; ils se jetèrent à ses genoux, et lui re-

montrèrent qu'ils n'avaient que ce moyen pour gagner leur vie : « Allez en paix, leur dit le roi, en » leur donnant aussitôt l'argent qu'il avait sur lui ; » le Béarnois est pauvre, ajouta-t-il ; s'il en avoit » davantage, il vous le donneroit. »

On conseillait à ce prince de prendre Paris d'assaut, avant l'arrivée des troupes auxiliaires que le roi d'Espagne envoyait pour soutenir la ligue. Mais Henri ne voulut jamais consentir à exposer cette capitale aux horreurs qu'éprouve une ville prise d'assaut : « Je suis, disait-il, le vrai père de » mon peuple ; je ressemble à cette vraie mère qui » se présenta devant Salomon ; j'aimerois mieux » n'avoir pas de Paris, que de l'avoir tout ruiné » et tout dissipé par la mort de tant de personnes. »

Pendant le siége de cette ville, le duc de Nemours qui commandait les assiégés, fit sortir les bouches inutiles. Le conseil du roi s'opposa à ce qu'on leur accordât le passage. Mais ce prince ayant appris à quelle horrible nécessité ces malheureux étaient réduits, ordonna qu'on les laissât passer : « Je ne m'étonne pas, disait-il, si les chefs » de la ligue et les Espagnols ont si peu de com- » passion pour ces pauvres gens-là ; ils n'en sont » que les tyrans ; mais pour moi qui suis leur roi, » je ne puis entendre le récit de ces calamités, » sans en être touché jusqu'au fond de l'âme, et » sans désirer ardemment d'y apporter remède. »

La réponse de Henri IV au cardinal de Gondi

et à l'archevêque de Lyon, qui étaient les députés ordinaires des Parisiens pendant le siége de leur ville, servira encore à peindre l'âme généreuse et sensible de ce prince. Ces deux prélats, dans la première audience qu'ils eurent de Henri, lui présentèrent un écrit de la part des Parisiens, dans lequel on ne lui donnait que le titre de roi de Navarre. Henri IV, après avoir lu l'écrit, leur dit : « Si je n'étois que le roi de Navarre, je n'aurois » que faire de pacifier Paris et la France ; et » toutefois, sans m'arrêter à cette formalité, sa» chez que je désire, plus que tout autre, de voir » mon royaume en repos. Je ne suis point dissi» mulé, je dis rondement et sans feintise ce que » j'ai sur le cœur : j'aurois tort de vous dire que je » ne veux point une paix générale, je la veux, je la » désire ; pour avoir une bataille, je donnerois un » doigt, et pour la paix générale, deux. J'aime » ma ville de Paris, c'est ma fille aînée ; j'en suis » jaloux, je lui veux faire du bien, plus de grâce » et plus de miséricorde qu'elle ne m'en demande ; » mais je veux qu'elle m'en sache gré, et non au » duc de Mayenne ni au roi d'Espagne. S'ils lui » avoient moyenné la paix et la grâce que je lui » veux faire, elle leur devroit ce bien ; elle les » tiendroit pour libérateurs et non pas moi, ce » que je ne veux pas. Davantage, continua le » monarque, ce que vous demandez de différer » la reddition de Paris jusqu'à une paix uni-

» verselle, qui ne peut se faire qu'après plusieurs
» allées et venues ; c'est chose trop préjudiciable
» à ma ville de Paris; qui ne peut attendre un
» si long-temps : il est déjà mort tant de per-
» sonnes de faim! vous, monsieur le cardinal, en
» devez avoir pitié; ce sont vos ouailles, de la
» moindre goutte du sang desquelles vous serez
» responsable devant Dieu ; et vous aussi, mon-
» sieur de Lyon, qui êtes le primat par dessus les
» autres évêques. Je ne suis pas bon théologien ;
» mais j'en sais assez pour vous dire que Dieu
» n'entend pas que vous traitiez ainsi le pauvre
» peuple qu'il vous a recommandé. » Les dé-
putés lui ayant répondu que si Paris se rendoit
sans l'agrément du duc de Mayenne, ce prince
viendroit le reprendre avec toutes les forces de
l'Espagne : « S'il y vient, dit le roi, lui et tous ses
» alliés, par Dieu, nous les battrons bien, et
» leur montrerons que la noblesse françoise sait
» se défendre. J'ai juré, contre ma coutume; mais
» je vous dis encore que, par le Dieu vivant, nous
» ne souffrirons pas cette honte. »

Journée de Fontaine-Française.

Les Espagnols occupaient la France entière ; Henri IV les poursuivit partout. Lors de la journée de Fontaine-Française, le 5 juin 1595, le roi, s'étant exposé témérairement avec un petit nombre de cavaliers, vit fuir devant lui dix-huit mille

hommes commandés par Ferdinand de Vélasco et le duc de Mayence. Henri donnant l'exemple à ses soldats, s'était jeté au milieu des escadrons ennemis, et était parvenu, à force de valeur et de courage, à les ouvrir et à les faire plier. Jamais il ne courut plus grand risque de sa vie. Aussi manda-t-il à sa sœur, après cette journée: « Peu s'en faut que vous n'ayez été mon héritière. »

Gilbert Filhet de la Curée combattit dans cette action sans armure et mal monté. Une voix qu'il reconnut pour celle du roi, lui cria, *garde la Curée*, dans le temps qu'un des ennemis était prêt à lui passer sa lance au travers du corps; aussitôt la Curée se retourna, et tua celui qui l'attaquait.

Après l'action, la Curée vint trouver le roi qui était encore à cheval, et lui accolant la cuisse, lui dit : « Sire, il fait bon avoir un maître qui vous » ressemble, car il sauve la vie au moindre de » ses serviteurs : j'ai reçu aujourd'hui deux fois » cette grâce de votre majesté, l'une en ce que » j'ai participé au salut général, et la seconde » quand il vous a plu me crier : garde la Curée. » *Voilà*, lui répondit le roi, *comme j'aime la conservation de mes bons serviteurs.*

Henri IV disait souvent que, dans les autres occasions où il s'était trouvé, il avait combattu pour la victoire, mais que dans celle-ci il avait combattu pour la vie.

Il était accompagné dans la mêlée d'un gentil-

homme nommé Mainville, qui gardait son coup de pistolet chargé de deux carreaux d'acier pour le premier des ennemis, qui s'approcherait trop de sa majesté. Il en choisit un si à propos qu'il lui perça la tête de part en part, et la balle vint siffler autour des oreilles du roi. Ce prince par la suite ne parla jamais de pistolet qu'il ne rappelât ce furieux coup.

Lors de cette journée, tous les officiers de l'armée ne cessaient de lui répéter qu'en ne se ménageant point assez, il exposait sa personne et son état aux plus grands dangers. « Je n'ai pas besoin » de conseil, mais d'assistance, leur répondit-il. » Quelqu'un lui ayant donné avis de s'enfuir sur un excellent cheval turc qu'on lui tenait tout prêt, il rejeta ce conseil timide, en disant, qu'il y avait plus de péril à la fuite qu'à la chasse.

Ce prince, qui avait un royaume à conquérir, était persuadé qu'il devait, par son exemple, échauffer le cœur de ceux qui combattaient sous lui. Lorsque dans une occasion pareille à celle de Fontaine-Française, Sully voulut lui reprocher en quelque sorte les excès de sa bravoure : « Je » ne puis faire autrement, lui répondit-il, je » combats pour ma gloire et pour ma couronne.»

Reddition de Paris.

Henri iv, si fort par son épée, ne s'en servait avec plaisir que pour combattre les étrangers qui

entretenaient la division en France, et étaient parvenus à en faire un vaste champ de bataille. Il pleura quelques bourgeois, qui, ayant tenté de résister lors de son entrée à Paris, furent victimes de leur témérité, et on l'entendit s'écrier qu'il donnerait volontiers tout ce qu'il possédait pour racheter leur vie.

Ayant permis aux Espagnols qui faisaient partie de la garnison de cette ville, de se retirer à Soissons, il les regarda passer d'une fenêtre située au-dessus de la porte Saint-Denis. Les officiers le saluèrent respectueusement. Il leur rendit le salut avec bonté, en y ajoutant néanmoins ces paroles : *Recommandez-moi bien à votre maître, et allez vous-en, à la bonne heure ; mais n'y revenez plus.*

Discours de Henri IV *aux notables assemblés à Rouen.*

Si Henri IV aimait ses sujets, il ne perdit jamais de vue le respect qu'ils lui devaient.

La malheureuse situation des finances obligea ce monarque à faire convoquer, dans l'année 1596, les notables à Rouen. Lorsque tous ceux qui devaient se trouver à cette assemblée furent arrivés, ce prince se rendit dans la grand'salle de Saint-Ouen, accompagné du légat, de plusieurs cardinaux et évêques, des plus grands seigneurs du royaume, des premiers présidens des cours sou-

veraines, de plusieurs gentilshommes, d'un grand nombre de sénéchaux et magistrats des villes, et enfin de ceux qui avaient été choisis librement pour y assister; car le roi n'avait voulu nommer personne. Il fit l'ouverture de l'assemblée par ce discours, bien digne de la haute idée que l'on a de ce prince : « Si je faisois gloire, dit-il, de passer
» pour un excellent orateur, j'aurois apporté ici
» plus de belles paroles que de bonne volonté;
» mais mon ambition tend à quelque chose de
» plus haut que de parler : j'aspire aux glorieux
» titres de libérateur et de restaurateur de la
» France.

» Par la grâce divine, par les bons conseils de
» mes serviteurs qui ne font profession des armes,
» par l'épée de ma brave et généreuse noblesse,
» par mes peines et mes labeurs, je l'ai sauvée de
» perte, sauvons-la à cette heure de ruine. Parti-
» cipez, mes sujets, à cette seconde gloire avec
» moi, comme vous avez participé à la première.
» Je ne vous ai point ici appelés, comme mes
» prédécesseurs, pour vous obliger d'approuver
» aveuglément mes volontés; je vous ai fait as-
» sembler pour recevoir vos conseils, pour les
» croire et pour les suivre; en un mot, pour me
» mettre en tutelle entre vos mains : c'est une en-
» vie qui ne prend guère aux rois, aux barbes
» grises et aux victorieux comme moi; mais l'a-
» mour que je porte à mes sujets, et l'extrême

» désir que j'ai de conserver mon état, me font
» trouver tout facile, tout honorable. »

Après cette première séance, le roi demanda à la duchesse de Beaufort, sa maîtresse, qui avait entendu son discours, cachée derrière une tapisserie, ce qu'elle en pensait : « Je n'ai jamais, dit-
» elle, ouï mieux parler; j'ai été seulement sur-
» prise d'entendre votre Majesté parler de se
» mettre en tutelle. » *Ventre saint-gris*, lui répondit le roi ! *il est vrai; mais je l'entends avec mon épée au côté.*

Ses démêlés avec Sully.

Sully avait été son meilleur et son plus brave officier; pour le bonheur des Français, il devint son premier ministre, en même temps qu'il était son ami. Le roi et son premier sujet ne se trouvèrent pas constamment d'accord, l'un agissant quelquefois avec étourderie, et l'autre en pareil cas reprenant toujours avec sévérité. Mais les réconciliations suivaient de près alors, et elles se firent de manière à inspirer une véritable estime pour le caractère du prince.

Henri IV, un jour, alla trouver Sully à l'Arsenal, où il logeait, pour l'entretenir en particulier.

Le ministre ne reçut point la confidence, sans faire une vive remontrance à Henri sur ce qu'il croyait contraire à la gloire de son maître. Ce prince, dont les passions étaient vives, reçut d'a-

bord fort mal les représentations de son confident. Il le quitta même assez brusquement, en disant tout haut : « Voilà un homme que je ne saurois » plus souffrir ; il ne fait jamais que me contre- » dire, et trouver mauvais tout ce que je veux ; » mais pardieu ! je m'en ferai obéir : je ne le re- » verrai de quinze jours. »

Mais le lendemain, dès sept heures du matin, on vit arriver sa majesté à l'Arsenal, avec cinq ou six personnes qu'elle avait dans son carrosse. Le prince monta à l'appartement de Sully, sans permettre qu'on l'avertit, et frappa lui-même à la porte de son cabinet. Sully ayant demandé : « *Qui est là ?* ne fut pas peu surpris d'entendre répondre : *C'est le roi*, » qu'il reconnut aussitôt au son de sa voix ; et ayant ouvert : *Hé bien ! que faisiez-vous là, mon ami*, lui dit Henri en entrant avec Roquelaure et quelques autres seigneurs ? Sully lui répondit qu'il écrivait des lettres, et qu'il préparait du travail à ses secrétaires. *Et depuis quand êtes-vous là ?* « Dès les trois heures du matin, repliqua Sully. » *Hé bien, Roquelaure*, repartit ce prince en se tournant vers lui ! *pour combien voudriez-vous mener cette vie-là ?* Le roi fit ensuite sortir tout le monde, et commença à entretenir Sully ; mais voyant qu'il lui parlait froidement : « Oh, oh, vous faites le réservé, dit-il en » souriant, et lui donnant un petit coup sur la » joue ! vous êtes encore en colère d'hier ? je n'y

» suis plus moi; et vivons ensemble avec la même » liberté que vous aviez accoutumé; car je vous » connois bien : si vous faisiez autrement, ce se- » roit signe que vous ne vous soucieriez plus de » mes affaires. Quoique je me fâche quelquefois, » ajouta-t-il avec cette candeur qui lui étoit na- » turelle, je veux que vous le souffriez; car je ne » vous en aime pas moins : au contraire, dès » l'heure que vous ne me contredirez plus sur les » choses que je sais bien qui ne sont pas de » votre goût, je croirai que vous ne m'aimez » plus. » Après un entretien qui fut assez long, le roi sortit. En quittant Sully, il l'embrassa, et dit à ceux qui l'attendaient : « Il y en a d'assez sots » pour croire que quand je me mets en colère » contre M. de Sully, c'est à bon escient et pour » long-temps; mais tout au contraire, car quand » je viens à considérer qu'il ne me remontre ou » ne me contredit que pour mon honneur, ma » grandeur et le bien de mes affaires, jamais » pour les siennes, je l'en aime mieux, et je suis « impatient de le lui dire. »

» Il n'y a rien, disait Sully, dont il soit aussi » difficile de se défendre que d'une calomnie tra- » vaillée de main de courtisan. » C'est ce qu'il pensa éprouver en 1605. Plusieurs seigneurs de la cour, qui ne desiraient rien tant que la perte d'un

homme qu'ils trouvaient toujours opposé à leurs désirs, parce que rarement ces désirs étaient conformes à l'intérêt des peuples, avaient tout préparé pour sa ruine. Libelles, lettres anonymes, avis secrets et artificieux, tout fut mis en usage. Henri IV conçut, pour la première fois, des soupçons contre Sully; et ils semblaient être permis à un prince qui avait éprouvé tant d'ingratitude de la part des hommes. Cependant, voyant que rien de ce qu'on avait avancé contre son ministre ne se vérifiait, il commença à faire des réflexions. Ce prince était vif; mais il était bon, et revenait facilement sur lui-même. Il envoya plusieurs personnes à Sully pour l'engager à ouvrir son cœur; mais Sully était résolu de se taire, jusqu'à ce que le roi lui parlât lui-même. Il croyait avoir à se plaindre de ce prince, qui enfin ne pouvant plus soutenir cet état d'incertitude et de froideur, chercha un éclaircissement. Etant à Fontainebleau, comme Sully prenait congé de Henri, le roi lui dit : « Venez » ça; n'avez-vous rien à me dire? — Non, répondit Sully. — Oh! si ai bien moi à vous, répliqua ce prince. » Aussitôt s'éloignant avec lui dans une des allées du parc, et faisant mettre deux Suisses à l'entrée du lieu où ils se rendaient, le roi commença par embrasser Sully deux fois; ensuite il lui dit: » Mon ami, je ne saurais plus souffrir (après » vingt-trois ans d'expérience et de connaissance

» de l'affection et sincérité de l'un et de l'autre)
» les froideurs, retenues et dissimulations dont
» nous avons usé depuis un mois; car, pour vous
» dire la vérité, si je ne vous ai pas dit toutes mes
» fantaisies, ainsi que j'avais accoutumé, je crois
» que vous m'avez célé aussi beaucoup des vôtres;
» et seraient telles procédures aussi dommageables
» à vous qu'à moi, et pourraient aller journelle-
» ment en augmentant, par la malice et artifice
» de ceux qui envient autant ma grandeur qu'ils
» sauraient faire votre faveur auprès de moi; et
» pour cette cause, j'ai pris la résolution de vous
» dire tous les beaux contes que l'on m'a fait de
» vous, les artifices dont on a usé pour vous
» brouiller avec moi, et ce qui m'en est resté sur
» le cœur; vous priant de faire le semblable,
» sans craindre que je trouve rien de mauvais de
» toutes les libertés dont vous pouvez user. Car
» je veux que nous sortions d'ici, vous et moi, le
» cœur net de tout soupçon, et contens l'un de
» l'autre. Et partant, comme je veux vous ouvrir
» mon cœur, je vous prie de ne me déguiser rien
» de ce qui est dans le vôtre. » Après cet entretien également nécessaire à tous deux, et dans lequel Sully se justifia pleinement, le roi parut sincèrement affligé d'avoir pu douter de l'attachement de son plus fidèle serviteur. Sully, pénétré, jusqu'au fond du cœur, du noble repentir de son maître, allait se jeter à ses pieds, et lui donner

cette marque soumise de respect qu'un sujet doit à son roi : *Ah ! ne le faites pas*, lui dit Henri ; *vous êtes homme de bien; on nous observe : on croiroit que je vous pardonne.* Ce prince sortit aussitôt de l'allée, en tenant Sully par la main, et demanda à tous les courtisans *quelle heure il étoit.* On lui répondit, qu'il était une heure après midi, et qu'il avait été fort long-temps. « Je vois » ce que c'est, dit ce monarque, il y en a aux- » quels cet entretien a ennuyé plus qu'à moi. Afin » de les consoler, je veux bien vous dire à tous » que j'aime Rosny plus que jamais; et vous, mon » ami, poursuivit-il, en se tournant de son côté, » continuez à m'aimer et à me servir comme vous » avez toujours fait. »

Générosité de Henri IV.

Henri IV était le plus généreux des hommes. L'historien Legrain rapporte à ce sujet l'aventure qui arriva à ce prince avec le capitaine Michau, qui avait feint de quitter le service d'Espagne, et de passer à celui de Henri, pour trouver les moyens de le tuer en trahison. « Un jour, dit cet historien, Henri IV » chassant ès forêts d'Ailes, il avise à ses talons le » capitaine Michau, bien monté, ayant une » couple de pistolets à canons, bandés et amorcés, » le roi seul et mal assisté, comme c'est la cou- » tume des chasseurs de s'écarter. Henri, le voyant

» approcher, lui dit d'une façon hardie et assurée :
» *Capitaine Michau, mets pied à terre, je veux*
» *essayer ton cheval, s'il est si bon que tu dis.*
» Le capitaine Michau obéit, et met pied à terre.
» Le roi monte sur son cheval, et prenant les
» deux pistolets : *Veux-tu*, ce dit-il, *tuer quel-*
» *qu'un ? On m'a dit que tu voulois me tuer ;*
» *mais je te puis tuer moi-même, si je veux :*
» Et disant cela, tira les deux pistolets en l'air,
» lui commandant de le suivre. Le capitaine
» s'étant fort excusé, prend congé deux jours
» après, et oncques depuis ne parut. »

Sa clémence envers le duc de Mayenne.

Le duc de Mayenne, qui était le chef de la ligue, et qui avait osé disputer la couronne à Henri IV, sollicita son pardon et l'obtint. Ce fut pendant le séjour du roi à Monceaux, en 1596, que fut consommé le traité sollicité par ce duc. Dès les premiers jours que sa majesté était à Amiens, le même duc lui avait envoyé un nommé d'Estienne, pour lui demander en quel lieu elle aurait pour agréable qu'il vint lui rendre ses obéissances ; et elle l'avait remis à Monceaux par égard pour l'incommodité du duc, qui ne lui permettait plus d'aussi longs voyages que celui d'Amiens à Soissons, où il faisait sa résidence. Le duc de Mayenne aborda le roi, qui se promenait dans l'étoile du parc, seul avec Sully, mit un genou en terre,

lui accola la cuisse, et joignit à l'assurance de sa fidélité un remercîment *de ce que sa majesté l'avoit délivré*, disait-il, *de l'arrogance espagnole et des ruses italiennes*. Henri, qui avait été à sa rencontre, lorsqu'il le vit s'approcher, l'embrassa trois fois de suite, se hâta de le faire relever, l'embrassa de nouveau avec cette bonté qui n'a jamais tenu contre un repentir ; puis le prenant par la main, il le promena dans son parc, où il l'entretint familièrement des embellissemens qu'il allait y faire. Le roi marchait à si grands pas, que le duc de Mayenne, également incommodé de la sciatique, de sa graisse, et de la grande chaleur qu'il faisait, ne traînant qu'à grande peine sa cuisse, souffrait cruellement, sans oser en rien dire. Ce prince s'en aperçut, voyant le duc rouge et tout en sueur. Il dit à Sully, en se penchant vers son oreille : « Si je promène encore long-» temps ce gros corps-ci, me voilà vengé sans » peine de tous les maux qu'il nous a faits. Dites » le vrai, mon cousin, poursuivit-il en se tour-» nant vers le duc de Mayenne, je vais un peu » vîte pour vous ? » Le duc lui répondit qu'il était prêt à étouffer, et que pour peu que sa majesté eût encore continué, elle l'aurait tué sans y penser. *Touchez-là, mon cousin*, reprit le roi d'un air riant, en l'embrassant encore, et lui frappant sur l'épaule ; *car, pardieu ! voilà toute la vengeance que vous recevrez de moi*. Le duc de

Mayenne, qu'une manière si franche pénétra vivement, fit encore ses efforts pour s'agenouiller et pour baiser la main que sa majesté lui tendait ; il lui jura qu'il la servirait désormais contre ses propres enfans. « Or sus, je le crois, lui dit Henri ; et afin » que vous me puissiez aimer et servir plus long- » temps, allez vous reposer au château, et vous » rafraîchir; car vous en avez grand besoin. Je » vais vous faire donner deux bouteilles de vin » d'Arbois, car je sais bien que vous ne le haïssez » pas. Voilà Rosny, que je vous baille pour vous » accompagner, faire l'honneur de la maison, » et vous mener à votre chambre ; c'est un de mes » plus anciens serviteurs, et un de ceux qui a reçu » plus de joie de voir que vous vouliez me » servir et m'aimer de bon cœur. »

Son affabilité.

Henri IV était très-facile à approcher, et il pardonnait volontiers les libertés qu'on prenait avec lui, pourvu cependant qu'elles ne passassent pas de justes bornes, et qu'elles fussent accompagnées des sentimens d'amour et de fidélité convenables.

Quelques jours avant la bataille d'Ivry, il arriva un soir incognito à Alençon avec peu de suite, et descendit chez un officier qui lui était fort attaché. Cet officier était absent; et sa femme, qui ne connaissait pas le roi, le reçut comme un

des principaux chefs de l'armée, c'est-à-dire, de son mieux, et avec d'autant plus d'empressement, qu'il se disait l'ami de son mari. Cependant, vers le soir, ce prince croyant apercevoir quelques marques d'inquiétudes sur le visage de son hôtesse : « Qu'est-ce donc, lui dit-il, madame ? » vous causerois-je ici quelque embarras? à mesure que la nuit vient, je vous trouve moins » gaie. Parlez-moi librement, et soyez sûre que » mon intention n'est pas de vous gêner en rien. » — Monsieur, lui répondit la dame, je vous » avouerai franchement l'espèce d'embarras où je » me trouve. C'est aujourd'hui jeudi; pour peu » que vous connoissiez la province, vous ne serez » pas étonné de la peine où je suis pour pouvoir, » aussi-bien que je le voudrois, vous donner à » souper; j'ai vainement fait parcourir la ville » entière; il ne s'y trouve exactement rien, et » vous m'en voyez désespérée. Un de mes voisins » seulement dit avoir à son croc une dinde grasse, » et qu'il me cédera volontiers, pourvu qu'il » vienne en manger sa part. Cette condition me » paroît d'autant plus dure, que cet homme n'est » en effet qu'une espèce d'artisan renforcé que je » n'oserois admettre à votre table, et qui pourtant tient si fort à sa dinde, que, quelques offres » que je lui fasse, il prétend ne la lâcher qu'à ce » prix; tel est au vrai, le sujet de mon inquiétude. » — Cet homme, dit le roi, est-il un bon com-

» pagnon? — Oui, monsieur; c'est le plaisant du » quartier, honnête homme d'ailleurs, bon fran» çais, très-zélé royaliste, et assez bien dans ses » affaires. — Oh! madame, qu'il vienne, je me » sens beaucoup d'appétit; et dût-il nous ennuyer » un peu, il vaut encore mieux souper avec lui » que de ne point souper du tout.» Le bourgeois averti, arriva endimanché, avec sa dinde; et, tandis qu'elle rôtissait, tint les propos les plus naïfs et les plus gais, raconta les histoires scandaleuses de la ville, assaisonna ses récits de saillies aussi vives que plaisantes, amusa enfin le roi, de façon que ce monarque, quoique mourant de faim, attendit le souper sans impatience. La gaîté de cet homme, quoiqu'il ne perdît pas un coup dent, se soutint, augmenta même tant que dura le repas. Le bon roi riait de tout son cœur; et plus il s'épanouissait, plus le joyeux convive était à son aise et redoublait de bonne humeur. Au moment où sa majesté quitta la table, l'honnête bourgeois tombant tout-à-coup à ses pieds: « Sire, » s'écria-t-il, pardon! ce jour est certainement » pour moi le plus beau de ma vie. J'ai vu passer » votre majesté; j'ai été, lorsqu'elle est arrivée ici, » assez heureux pour la reconnoître; je n'en ai » rien dit, pas même à madame, lorsque j'ai vu » qu'elle ne connoissoit point notre grand roi... » Pardon, sire! pardon... je prétendois vous » amuser quelques instans; j'aurois sans doute

» été moins bon, et votre majesté n'eût pas joui
» de la surprise de ma voisine. » La dame, en ce moment, était également aux pieds du roi, qui les fit relever avec cette bonté qui fut toujours la base de son caractère: « Non, sire! je resterai comme je suis jusqu'à ce que votre majesté ait daigné m'entendre encore un instant. » *Eh bien! parle donc*, lui dit le monarque, vivement enchanté de cette scène. « Sire, lui dit cet homme, d'un
» air et d'un ton également graves, la gloire de
» mon roi m'est chère, je ne puis penser qu'avec
» douleur combien elle seroit ternie d'avoir souf-
» fert à sa table un faquin tel que moi... et je ne
» vois qu'un seul moyen de prévenir un tel mal-
» heur.» *Quel est-il*, répliqua Henri.? «C'est, reprit
» le bourgeois, de m'accorder des lettres de no-
» blesse. » *A toi?* « Pourquoi non, Sire? quoique
» jadis artisan, je suis français; j'ai un cœur comme
» un autre; je m'en crois digne du moins par mes
» sentimens pour mon roi..... » *Fort bien, mon ami!......... Mais, quelles armes prendrois-tu?*
« Ma dinde; elle m'a fait aujourd'hui assez d'hon-
» neur pour cela. » *Hé bien, soit!* s'écria le monarque, en éclatant de rire; *ventre saint-gris! tu seras gentilhomme, et tu porteras ta dinde en pal.* Depuis cette époque, soit que ce particulier fût déjà assez riche, soit que par la suite il le fût devenu, il acheta, dans les environs d'Alençon, une terre qui a été érigée en châtellenie sous son

nom, qu'il ne voulut jamais changer. Ses descendans la possédent encore actuellement, et portent en effet pour armes, *une dinde en pal.*

Au mois de décembre 1609, Henri IV, dans une partie de chasse, suivit le cerf avec tant d'ardeur, qu'il s'égara, et n'arriva à Meudon que fort tard. Il envoya sa suite dans les auberges, et descendit chez un bourgeois de Paris qui avait une maison à Meudon.

Il trouva le maître soupant avec sa famille. Il leur défendit de rien ajouter à leur repas, se mit à table, sans permettre qu'on changeât de place, ni que le maître quittât la sienne, but et mangea avec beaucoup d'appétit, et alla se coucher; il ne s'éveilla le lendemain que fort tard, et dit aux seigneurs de sa suite, *qu'il n'avoit jamais si bien reposé, ni dormi si tranquillement.*

Le vice-amiral de Vic.

Le vice-amiral de Vic, ayant eu le gras de la jambe droite emporté d'un coup de fauconneau en 1586, ne pouvait plus monter à cheval. Il vivait retiré dans ses terres, lorsqu'il apprit la mort de Henri III, et les embarras où était Henri IV. Il se fit aussitôt couper la jambe, vendit une partie de son bien, vint se ranger sous la bannière de ce grand prince, et lui rendit des services signalés à la bataille d'Ivry et dans plu-

sieurs autres occasions. On rapporte que ce brave officier, passant dans la rue de la Ferronerie, deux jours après que Henri IV y eut été assassiné, mourut de douleur, en regardant l'endroit où cet horrible attentat s'était commis.

Le compétiteur de Henri IV.

Les ligueurs avaient mis à leur tête, pour la forme, le cardinal Charles de Bourbon, oncle de Henri IV. Un jour qu'il était dans l'armée que le duc de Guise avait levée sous son nom, Vergnetes qui l'avait toujours servi dès son enfance, le trouvant fatigué et mécontent d'une cavalcade, lui dit : « Monsieur, que pensez-vous faire? Vous » êtes ici en une armée; mais vous n'ignorez » votre âge et votre foiblesse qui s'abat tous les » jours : si les gouttes vous prennent, où vous tien- » drez-vous? car il n'y a point de place assez » forte pour vous garantir contre la puissance » du roi.—Ah ! Vergnetes, répondit ce prince, je » suis embarqué, et tout le monde ne sait pas » pourquoi ; mais sache, encore qu'on m'en » blâme, que je ne me suis point accordé avec » ces gens-ci sans raison. Penses-tu que je ne » sache pas bien qu'ils en veulent à la maison de » Bourbon, et qu'ils n'eussent pas laissé de faire » la guerre, quand je ne me fusse pas joint avec » eux? Pour le moins, tandis que je suis avec » eux, c'est toujours un Bourbon qu'ils recon-

» noissent. Le roi de Navarre, mon neveu, ce-
» pendant fera sa fortune; ce que je fais n'est que
» pour la conservation du droit de mes neveux. »

L'épreuve dangereuse.

Le jeune duc de Guise veut éprouver l'intrépidité qui a fait donner à Louis Berton de Crillon le titre d'homme sans peur. Il fait sonner l'alarme dès la pointe du jour, monte chez Crillon, lui annonce que les ennemis sont maîtres du port et de la ville de Marseille, et lui propose de se retirer ensemble sur des chevaux qu'il a fait préparer. Crillon n'étant encore éveillé qu'à demi, prend ses armes et répond tranquillement, *qu'il vaut mieux mourir l'épée à la main, que de survivre à la perte de la place.*

Le duc de Guise redouble ses instances; et ne pouvant l'engager à fuir, sort avec lui de la chambre; mais en descendant l'escalier, il laisse échapper un éclat de rire, qui découvre à Crillon que toute cette aventure est une raillerie. Il serre fortement la main du duc, et lui dit : « Jeune » homme, ne te joue jamais à sonder le cœur d'un » homme de bien. Par la mort! si tu m'avois » trouvé foible, je t'aurois poignardé; » et aussitôt il va se remettre au lit.

Ce même Crillon se trouvait un jour auprès du roi, avec tous les grands de la cour et les mi-

nistres étrangers ; et la conversation étant tombée sur les guerriers qui s'étaient le plus distingués : « Messieurs, dit le roi en mettant la main sur » l'épaule de Crillon, voilà le premier capitaine » du monde... — Vous en avez menti, sire ; c'est » vous, réplique vivement Crillon. »

Le maréchal de Lesdiguières.

En 1597, le duc de Savoie, toujours battu par Lesdiguières, qu'il appelait *le Renard du Dauphiné*, veut avoir au moins la gloire de bâtir un fort sur les terres de France, et à la vue d'une armée française. Les officiers pressent Lesdiguières de s'y opposer, et se plaignent même à la cour de l'inaction de leur général ; le roi lui en écrit en termes assez vifs. Lesdiguières fait réponse : « Votre majesté a besoin d'une bonne forteresse aux » Barreaux, pour tenir en bride la garnison de » Mont-mélian. Puisque le duc de Savoie veut » bien en faire la dépense, il faut le laisser faire ; » dès qu'elle sera en défense, et bien fournie de » canons et de munitions, je vous promets de la » prendre, sans qu'il en coûte rien à votre épar- » gne. » Le roi s'en rapporta à Lesdiguières, qui ne tarda point à tenir toutes ses promesses. L'année suivante, il prit le fort des Barreaux par escalade.

Au siége de Montauban, Lesdiguières s'exposait en simple soldat ; on l'accusait de témérité :

« Bon, dit-il! il y a soixante ans que les mousque-
» tades et moi nous nous connaissons; ne vous
» mettez pas en peine. »

Mort de Henri IV (1610).

Le roi se préparait à la guerre contre la maison d'Autriche, ennemie naturelle de la France; il voulait abaisser son orgueil et réduire sa puissance. Tout était sagement préparé pour l'exécution de ce grand dessein. Mais de noirs pressentimens assiégeaient son âme : sorti du Louvre en carrosse, ayant auprès de lui, les ducs d'Épernon et de Montbazon, et MM. de Mirabeau, de la Force, de Lavardin, de Roquelaure et de Liancourt, il éloigna sa garde; et accompagné de quelques gentilshommes et valets de pied, il ordonna qu'on le conduisît à l'Arsenal, où il voulait causer avec Sully.

Au coin de la rue de la Féronnerie, alors fort étroite, un grand embarras de charrettes obligea les valets de pied de s'éloigner, et le carrosse d'arrêter. Dans ce moment, l'exécrable Ravaillac, qui suivait le roi depuis le Louvre, s'élança sur la petite roue du carosse, et porta à Henri IV, deux coups, dont un lui perça le cœur. Le roi ne prononça que ces mots : *Je suis blessé!* Ainsi périt le meilleur des rois, à l'âge de cinquante-sept ans.

Pour faire l'éloge de ce prince, il suffit de rapporter quelques-uns de ces mots heureux, qui resteront éternellement dans la mémoire des hom-

mes, et qui peignent si bien les qualités de son âme.

L'ambassadeur d'Espagne, qui avait vu, pendant les troubles, la capitale pauvre et languissante, s'étonnait un jour de la retrouver embellie et heureuse : « C'est qu'alors le père de famille n'y était » pas, lui répondit Henri; aujourd'hui qu'il a » soin de ses enfans, ils prospèrent. »

Dans une autre occasion, il dit au même ambassadeur, qui vantait avec trop d'emphase la puissance de son maître : « Tout cela ne m'en impose pas; si Philippe continue ses attentats, il » me verra bientôt à Madrid. — François 1er y fut » bien, reprit fièrement l'Espagnol. — C'est pour » cela, répliqua le roi, que j'y veux aller venger » son injure, celle de la France et la mienne. »

Né très-indulgent, il soutenait cependant avec inflexibilité les arrêts de ses tribunaux. « Il vous » sied bien, dit-il à un de ses courtisans, qui » sollicitait la grâce de son neveu, de faire l'oncle » en sollicitant ma clémence; et il me sied, à moi, » de faire le roi, en n'écoutant que la justice. » J'excuse votre demande, excusez mon refus. »

Il disait à un autre qui sollicitait le pardon d'excès commis envers des magistrats : « Je n'ai » que deux yeux, deux mains et deux pieds; en » quoi différerais-je de mes sujets, si je n'avais pas » la justice à ma disposition ? »

Des soldats avaient commis des excès dans la

campagne et pillé les paysans. « Partez en dili-
» gence, dit-il aux capitaines qui étaient encore à
» Paris, mettez y ordre, vous m'en répondrez.
» Vive Dieu! s'en prendre à mon peuple, c'est
» s'en prendre à moi. »

Ami des officiers et père des soldats, il dit un jour à l'ambassadeur d'Espagne, surpris de le voir familièrement entouré par une foule de gentilshommes : « Si vous me voyiez un jour de » bataille, ils me pressent bien davantage! »

Mêlant au besoin la fermeté à la douceur : « Je » suis, dit-il aux calvinistes qui lui demandaient » avec menaces des places de sûreté, je suis la » seule assurance de mes sujets; je n'ai encore » manqué de foi à personne; Henri III vous » craignait et ne vous aimait pas; moi, je vous » aime et ne vous crains guère. »

Atteint d'une maladie dangereuse, il disait à Sully : « Mon ami, je n'appréhende nullement la » mort; vous me l'avez vu braver dans les périls; » mais j'ai regret de sortir de la vie, sans avoir » témoigné à mes peuples que je les aime comme » mes enfans; et si Dieu me donne des jours, je » veux que le dernier de mes sujets puisse mettre » la poule au pot le dimanche. »

Louis XIII.

Louis XIII monté sur le trône à l'âge de neuf ans, en 1610, mourut en 1643. Son règne comp-

terait parmi les plus brillans de notre histoire, s'il n'avait eu pour prédécesseur Henri IV et pour successeur Louis XIV, les deux monarques qui ont le plus illustré la nation française.

Ce prince était d'un caractère sombre, solitaire, mélancolique; mais il avait des vues droites, un esprit sage, un cœur religieux; il était brave comme son père, mais avec moins d'éclat. Faible et circonspect, il fut constamment gouverné par le cardinal de Richelieu, l'homme d'état le plus extraordinaire des temps modernes, dont le génie élevé exécuta les grands desseins de Henri IV et prépara les merveilles du règne de Louis XIV.

Nous avons dit que Louis XIII avait, comme son père, une grande valeur. Elle se manifesta dès son enfance, lorsqu'on vint lui annoncer que l'ambassadeur d'Espagne, avec une grande suite de seigneurs, demandait à le voir pour le complimenter. *Des Espagnols!* s'écria-t-il, *des Espagnols! çà, ça! qu'on me donne mon épée.*

Au siège de St.-Jean-d'Angeli, les soldats furent long-temps occupés à différens travaux que précédemment on faisait faire par les paysans. Le roi ordonna de leur payer, outre leur solde, le prix de leur travail. « Je me ferais conscience, dit-il, » d'exposer ces braves gens à des périls qui ne

» sont pas de leurs fonctions ordinaires, sans les » animer par quelques récompenses. »

Au siége de Royan, Louis XIII fit trembler plus d'une fois pour sa vie. Un jour qu'il sortait de la tranchée, un boulet lui passa deux pieds au-dessus de sa tête : « Mon Dieu, sire, cria Bassompierre, ce boulet a failli vous tuer!..... Non » pas moi, répondit le roi, mais M. d'Epernon; » et voyant des gens de sa suite qui s'écartaient pour éviter le coup: « Comment, leur dit-il, vous avez » peur que cette pièce tire? Ne savez-vous pas » qu'il faut auparavant que l'on charge de » nouveau? » Le premier aumônier du roi lui dit, de la part des officiers, qu'ils seraient enfin obligés d'emprunter ces paroles des capitaines de David : « Vous ne viendrez plus à la guerre avec » nous, de peur que la lumière d'Israël ne s'é- » teigne avec vous. »

Louis XIII veut entrer dans Hesdin par la brèche; dès qu'il y est monté, il prend une canne et dit, en la présentant à M. de la Meilleraye : « Je vous fais maréchal de France; voilà le bâton » que je vous en donne : les services que vous » m'avez rendus m'obligent à cela; vous con- » tinuerez à me bien servir. » Le nouveau maré- chal répond qu'il n'est pas digne de cet honneur. « Trève de complimens, reprend le roi ; je n'ai

» pas fait un maréchal de meilleur cœur que » vous. » On trouva que jamais on n'en avait fait d'une façon plus glorieuse.

L'ARMÉE française avait ordre de se rassembler dans la plaine de Saint-Maurice, voisine de Piquecos : quoique l'on y eût campé l'année précédente, on ne se souvenait plus de sa situation, ni des chemins qu'il fallait prendre pour y arriver. Louis XIII prit la plume, et traça lui-même une carte du pays, avec tant d'exactitude que l'on y trouvait jusqu'aux moindres particularités. Aucun des noms n'était sorti de sa mémoire.

IL donna un rare exemple de modération : après la prise de Nanci, il envoya chercher le célèbre Jacques Callot, et lui ordonna de graver le siége de cette ville. Callot répondit qu'étant Lorrain, il se couperait plutôt le poing que de rien faire contre l'honneur de son prince et de son pays. Le roi adressa ces belles paroles à ceux qui lui conseillaient de punir ce trait de patriotisme : *Le duc de Lorraine est bien heureux d'avoir des sujets aussi fidèles.*

Siége de la Rochelle.

LA ROCHELLE était le plus puissant boulevard du calvinisme. Le cardinal de Richelieu résolut de détruire ce foyer de la rébellion. La ville fut

d'abord bloquée, et ensuite assiégée en forme; le cardinal dirigea lui-même toutes les opérations. Maître, par terre, de tous les environs, il fallait, par mer, empêcher tous les secours. La flotte française bloquait le port, mais ne pouvait fermer le canal aux Anglais. Richelieu entreprit d'en empêcher l'entrée par une digue, ouvrage immense, prodigieux, jugé d'abord impossible, et qui fut au bout de cinq mois, capable de braver et la fureur des flots et les efforts des ennemis. La flotte anglaise osa deux fois s'en approcher; les batteries royales la foudroyèrent. La ville, privée alors de tout secours, éprouva bientôt toutes les horreurs de la famine. Ce fléau enleva en peu de temps douze mille personnes. Un citoyen montrant au maire, nommé Guiton, une femme expirante de besoin : « Regardez, lui dit-il, elle » n'a plus qu'un souffle de vie. — En êtes-vous » surpris, lui répondit le maire? nous en serons » bientôt là, vous et moi, si nous ne sommes pas » secourus. — Mais, lui dit un autre, la faim » emporte chaque jour tant de monde, que bientôt nous n'aurons plus d'habitans. — Eh! reprit » le maire inflexible, il suffit qu'il en reste un » pour fermer les portes. »

Pressé par les habitans de consentir à prendre les fonctions de maire, Guiton leur avait dit : « Je serai maire, puisque vous le voulez; mais » c'est à condition que j'enfoncerai ce poignard

» dans le sein de celui qui parlera le premier de
» se rendre. Qu'on en use de même envers moi, si
» je propose de capituler ; et je demande que ce
» poignard demeure placé sur la table autour de
» laquelle nous nous rassemblons. »

Son opiniâtre résolution fléchit enfin devant les désastres de la guerre et de la famine. Après onze mois d'une résistance forcenée, les habitans ouvrirent leurs portes et s'abandonnèrent à la clémence du roi. La Rochelle perdit ses priviléges et ses fortifications, mais conserva la liberté de suivre le culte nouveau. Cette conquête coûta peu d'hommes, mais une somme énorme.

Le soldat gascon.

Le duc de Buckingham, envoyé par la cour d'Angleterre pour soutenir les Rochelais, partit de Portsmouth avec sa flotte, et alla mouiller à l'île de Rhé, dont il avait dessein de s'emparer. Le lendemain, il mit douze de ses plus gros vaisseaux à l'entrée du Pertuis-Breton. Le reste tourna vers le fort de la Prée, qu'il fit canonner pendant toute la journée. Le jour suivant, il alla sur le soir mouiller à la pointe de Semblanceau ; et ayant rangé ses vaisseaux sur une ligne courbe, il fit mettre à terre deux mille hommes. Le sieur Thoiras, gouverneur de Rhé, qui n'avait pas été averti assez promptement, les attaqua, et en tua plus de six cents. Il ne put cependant empêcher

que le reste ne se retranchât sur le bord de la mer, à l'abri des vaisseaux; les Anglais, désespérant de pouvoir rien faire de ce côté-là, levèrent l'ancre, et allèrent se poster devant la citadelle de Saint-Martin. Thoiras soutint et repoussa avec beaucoup de valeur toutes les attaques de Buckingham; celui-ci, voulant affamer la place, bloqua l'île avec ses vaisseaux, et les plaça dans tous les endroits où pouvait aborder le secours. Le sage et intrépide gouverneur avait déjà soutenu le siége pendant sept semaines; mais il se voyait vivement pressé, et en danger d'être emporté. L'armée du roi était devant la Rochelle, et cependant il n'en recevait ni secours ni nouvelles; il était important de faire savoir à ceux qui la commandaient, l'état dans lequel était la place. La chose semblait presqu'impossible: un soldat gascon se chargea néanmoins de l'entreprise. Il passa à la nage de l'île à la grande terre; il côtoya ensuite le rivage depuis Saint-Martin jusqu'à la Prée. Pour ménager ses forces et sa vie, il marchait à pied sur les bords; et quand il approchait des corps-de-garde qui étaient postés d'espace en espace, il se jettait dans l'eau et passait hardiment au milieu des vaisseaux ennemis qui étaient à l'ancre. Etant ainsi arrivé au fort de la Prée, où il reçut des lettres du gouverneur, il traversa la grande mer avec une rare et courageuse vigueur, un espace de deux lieues. Les mouve-

mens qu'il était obligé de faire en nageant, fixèrent l'attention des ennemis; quelques barques anglaises furent détachées pour reconnaître ce que c'était; mais quand il les vit approcher, il essaya de leur donner le change en faisant le plongeon. Cet artifice réussit: ceux qui le suivaient, l'ayant vu air deux ou trois fois cette manœuvre, ne doutèrent point que ce ne fût un poisson, et cessèrent de le poursuivre. L'intrépide soldat arriva enfin heureusement, après avoir triomphé de la violence des flots, de la longueur de la traversée, de la vigilance des Anglais et des attaques des poissons mêmes, par lesquels il avait manqué d'être dévoré, et qui le suivirent jusque sur le rivage, en lui faisant à chaque instant de nouvelles blessures. Le roi fit passer, à diverses reprises, au fort de la Prée, plus de dix-sept cents hommes. Le maréchal de Schomberg y arriva avec quatre mille hommes de pied et deux cents chevaux: il défit Buckingham, qui retourna à Londres, après avoir perdu cinq mille hommes dans cette expédition. On pense bien que la récompense donnée au courageux gascon fut proportionnée à l'importance et à la difficulté du service.

Le duc de Rohan.

Parmi les héros français qui se distinguèrent dans les guerres de cette époque, le duc de Rohan, zélé protestant, et qui d'abord avait porté les

armes contre le roi, mérite une mention particulière. Revenu à son devoir, il fut chargé, avec une armée très-faible, de défendre la Valteline, contre des forces très-supérieures. Menacé par les Espagnols du côté du Milanais, par les Allemands du côté du Tyrol, il déploya, dans cette position critique tous les talens militaires. Par des marches rapides et savantes, il surprit l'armée impériale; le nombre ne put la sauver, elle fut taillée en pièces; il défit une autre armée, sur les rives de l'Adda. Pressé par les Espagnols, qui étaient entrés d'un autre côté, il les chassa de la province par la sagesse de ses dispositions et la vigueur de ses attaques, et les força à se retirer dans le Milanais. Appelé ensuite à Bormio, il y battit les Impériaux, et les rejeta dans les gorges du Tyrol.

On ne gagne pas des batailles sans perdre des forces. Rohan avait besoin de renforts, de vivres et surtout de repos; mais il apprend l'arrivée des Espagnols à Morbeigne, et leur dessein d'attaquer les Français, fatigués, mal nourris et inférieurs en nombre. Il fallait, pour vaincre, emporter des retranchemens et une place forte; la valeur française opéra ce prodige. Rohan victorieux se reposa enfin dans la Valteline tranquille, à l'ombre de ses lauriers. Placé par ses exploits au rang des plus grands capitaines, il fut le prémier qui montra l'audace, l'adresse et les connaissances si

nécessaires dans la guerre si difficile des montagnes.

La mort de ce général fut un de ses plus beaux titres de gloire. Il commandait en Allemagne les Français, sous les ordres du prince de Weimar. La tranchée était ouverte devant la place de Rhinfeld. Les Impériaux, sous les ordres de Jean de Wert, attaquèrent les lignes de l'armée assiégeante. La victoire fut long-temps disputée; mais une blessure mortelle que reçut le duc de Rohan décida le succès en faveur des Impériaux. Notre armée avait perdu son artillerie, ses équipages, ses munitions; mais il restait à ses généraux le génie, et aux soldats le courage. Ne voulant pas mourir sans vengeance, Rohan proposa de retourner aux ennemis: « La fortune aime l'audace, dit-il, elle » couronnera nos efforts; volons reconquérir nos » canons et la gloire. » La nuit cacha les pas de l'armée; la diligence fut incroyable, et la surprise des ennemis extrême. La victoire fut complète; des places importantes, des provinces entières en furent le fruit. On trouve peu d'exemples d'une défaite suivie d'un aussi beau triomphe. Blessé à mort dans la première action, Rohan alla mourir dans le canton de Berne, au milieu de ses chers protestans. La ville de Genève reçut son corps avec les plus grands honneurs.

Mot du connétable de Lesdiguières.

Lesdiguières formait le siége de Gavi. Un officier lui représenta que, du temps de François Ier, le fameux Barberousse n'avait pu prendre cette place. Le connétable qui avait alors plus de quatre-vingts ans, lui répondit : « Eh! si Gavi n'a pu » être prise par *Barberousse*; mais Dieu, aidant, » *Barbe grise* la prend.... » La ville et le château se rendirent en effet en fort peu de temps.

Le duc de Montmorency.

Le duc de Montmorency, Henri II, et le maréchal de la Force, ne pouvaient point faire la jonction de leurs troupes, sans passer sous le feu des ennemis qui étaient campés à Veillane. Montmorency s'avance à la tête de quinze cents hommes, attaque huit à neuf mille Espagnols, Allemands et Piémontais, et remporte sur eux une victoire complète, qui leur coûte quatre mille hommes avec dix-neuf drapeaux. La jonction se fit; et les Français qui n'avaient pas perdu cent hommes, chantaient les louanges de leur général. Ils le voyaient couvert de sang, de sueur et de poussière, et l'assuraient que jamais il ne leur avait paru plus beau. Le comte de Cramail lui demanda s'il avait bien envisagé la mort, en livrant ce combat. « J'ai appris, répondit-il, dans » l'histoire de mes ancêtres, et surtout dans celle

» d'Anne de Montmorency, que la vie la plus
» brillante est celle qui finit dans le sein de la
» victoire. »

Josias Rantzau.

En 1635, Josias Rantzau arriva de Danemarck, où trente-deux gentilshommes de sa maison se sont rendus célèbres, et où l'on dit en proverbe, pour exprimer la fidélité d'un sujet envers son prince : *Il est fidèle au roi comme un Rantzau.*

Josias vint demander de l'emploi à Louis XIII. Il fut honoré, à l'âge de trente-six ans, du bâton de maréchal de France. Il entendait parfaitement la guerre, et s'exposait comme un simple soldat. Après avoir reçu plus de soixante blessures, il ne lui était resté, pour ainsi dire, que la moitié du corps, ayant perdu une oreille, un œil, un bras, une jambe; c'est ce qui donna lieu à cette épitaphe que l'on fit dès son vivant.

Du corps du grand Rantzau, tu n'as qu'une des parts;
L'autre moitié resta dans les plaines de Mars :
Il dispersa partout ses membres et sa gloire;
Tout abattu qu'il fut, il demeura vainqueur;
Son sang fut en cent lieux le prix de sa victoire,
Et Mars ne lui laissa rien d'entier que le cœur.

Le maréchal de Châtillon.

Au milieu d'une mêlée, le maréchal de Châtillon apprend que son fils vient d'être tué. *Qu'il est heureux*, dit-il froidement, *d'être mort dans*

une si belle occasion pour le service du roi ! Et il continue de pourvoir au commandement de l'armée avec le plus grand calme. Ce père illustre eut l'honneur, et non pas la peine du sacrifice ; son fils guérit de ses blessures.

Le comte d'Harcourt.

Le général espagnol Léganès livra bataille à l'armée française commandée par le comte d'Harcourt. Les Espagnols perdirent beaucoup de monde, et ne purent entamer les Français qui étaient très-inférieurs en nombre, et qui se retirèrent en bel ordre, avec tous leurs canons, tous leurs bagages, et après avoir fait éprouver aux ennemis une perte immense. Etonné de cet échec, Léganès envoya dire au comte d'Harcourt que, s'il était roi de France, il lui ferait trancher la tête, pour avoir hazardé une bataille avec une armée aussi faible. « Et moi, répondit le général » français au trompette qui lui avait été envoyé, » dites au marquis de Léganès que, si j'étais roi » d'Espagne, il éprouverait un sort pareil, pour » s'être laissé battre par une armée beaucoup » moins forte que la sienne. »

Le chevalier de Malte, français.

Le chevalier de Téméricourt ayant été attaqué par cinq gros vaisseaux de Tripoli, se défendit avec tant d'intrépidité, qu'après en avoir dématé

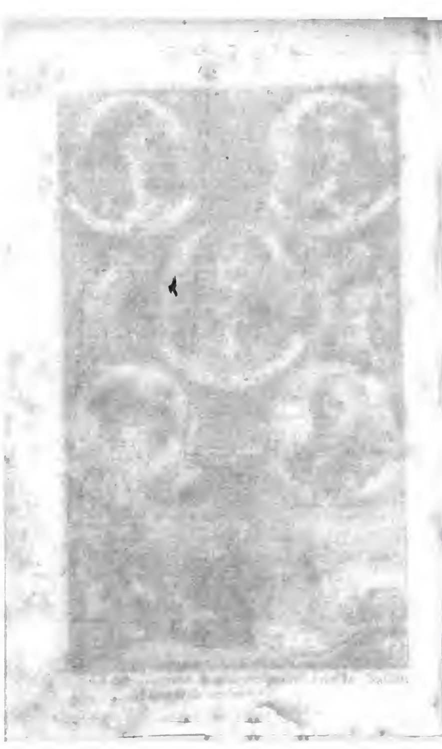
deux, et tué beaucoup de soldats, il fut abandonné par les infidèles, qui quittèrent le combat et prirent le large. Mais il eut, peu après, à essuyer une horrible tempête qui le jeta sur les côtes de Barbarie, où son vaisseau fut brisé, et pris par les Maures. On le conduisit à Tripoli, et de là à Andrinople. Mahomet III, qui régnait alors, demanda si c'était lui, qui, seul, avait combattu cinq de ses plus gros vaisseaux de Tripoli. « Moi-même, répondit le chevalier.— De quel pays es-tu, repartit le sultan?— Français, dit Téméricourt. —Tu es donc un déserteur, continua Mahomet ? car il y a une paix solennelle entre moi et le roi de France.—Je suis Français, répondit Téméricourt ; mais outre cette qualité, j'ai celle d'être chevalier de Malte, profession qui m'oblige à exposer ma vie contre les ennemis du nom chrétien. Le grand seigneur, voulant l'engager à son service, le fit d'abord enfermer dans un lieu où il fut traité avec beaucoup de douceur ; et il lui offrit ensuite tous les partis avantageux qui pouvaient séduire un jeune guerrier de vingt-deux ans, lui disant que s'il voulait changer de religion, il le marierait à une princesse de son sang, et le ferait bacha ou grand amiral. Mais ces offres magnifiques n'ébranlèrent point le jeune chevalier. Il y résista avec le même courage qu'il avait résisté aux armes des infidèles. Le grand seigneur, irrité de sa fermeté, et pour tenter si la voie de rigueur





Turenne preservé des intemperies de la Saison par l'attachement de ses Soldats.





ne l'ébranlerait point, le fit jeter dans un cachot pendant quinze jours. On lui fit souffrir les coups de bâton, la torture ; on en vint même jusqu'à mutiler ses membres, sans que cet intrépide marin fit autre chose que d'invoquer Dieu, et de lui demander la grâce de mourir pour la confession de son saint nom. Enfin, le grand seigneur lui fit couper la tête. Téméricourt vit les apprêts de ce dernier supplice, avec le plus grand sang-froid et la plus grande tranquillité.

Bon mot et valeur d'un officier.

Le comte d'Harcourt dit à un officier nommé Daguerre : « Le roi nous commande d'attaquer l'île de Sainte-Marguerite. Croyez-vous pouvoir y descendre avec vos soldats? » L'officier lui répond : » Permettez-moi de vous demander, mon général, si le soleil entre dans l'île ou non?.....» Sur la réponse affirmative, il ajoute aussitôt : « Eh bien, si le soleil pénètre dans l'île Sainte-Marguerite, mon régiment y pourra bien entrer aussi. » Et imitant effectivement le soleil, il entre bientôt dans l'île de Sainte-Marguerite.

Louis xiv.

Louis xiv, monté sur le trône en 1643, à l'âge de cinq ans, régna pendant soixante douze ans. Son règne est à la fois le plus long et le plus glorieux de la monarchie. Il n'entre pas dans le plan

de cet ouvrage d'en faire l'histoire, ni de prononcer un jugement motivé sur ce prince. Quelles que soient les erreurs et les fautes qu'on lui a reprochées, nous dirons seulement que ses contemporains lui ont donné le surnom de *grand*, et que la postérité a donné au dix-septième siècle le nom de *siècle de Louis* XIV.

Il aima trop la guerre; il s'en est généreusement accusé lui-même au moment de sa mort. Mais ce n'est peut-être pas à la nation qu'il a illustrée par cette passion, à lui adresser un reproche de ce qui a fait sa gloire. Jamais à aucune époque et chez aucun peuple, on ne vit à la fois d'aussi grands hommes de guerre et en aussi grand nombre.

Un écrivain judicieux a dit de Louis XIV : « Nul prince n'a obtenu plus de louanges pendant sa vie, ni essuyé plus de reproches après sa mort; mais la postérité équitable a couvert ses fautes de tout le bien qu'il a fait; elle l'absout d'avoir été conquérant, parce qu'en même temps il sut être roi : son courage dans le malheur a expié l'orgueil de ses victoires; et sa grandeur ne lui sera point ôtée, parce qu'elle est attachée à la grandeur française, qui fut son ouvrage. »

Louis XIV donnait à tous l'exemple du courage. On vit plusieurs fois des pages et d'autres officiers de son service tués près de lui. Il était, un jour, tellement à découvert dans la tranchée, que plu-

sieurs courtisans crurent devoir lui en faire l'observation, en le suppliant de se retirer au plutôt. Le roi sentait qu'il avait eu tort d'exposer ainsi sa personne. Il hésitait cependant à suivre ce conseil, craignant de faire suspecter son courage; le duc de Charost, capitaine aux gardes, devinant sa pensée, l'y confirma, en lui disant, après avoir, pour sa sûreté, échangé son chapeau contre le sien : *Sire, le vin est tiré; il faut le boire.*

Peu auparavant que l'on signât le traité de Nimégue, un des députés que les Hollandais avaient envoyés vers le roi à son camp de Weteren, leur fit de ce grand prince le portrait suivant : « Je viens de voir le plus grand roi de l'Europe, environné d'une cour brillante, et à la tête d'une armée formidable, un roi plus instruit de l'état de nos finances, de nos troupes et de nos places, que ceux même qui gouvernent les Provinces-Unies. »

Le marquis de Marivaux, qui avait perdu un bras à la guerre, sollicitait une faveur que le roi parut disposé à lui refuser. » Je voudrois, dit brusquement le marquis au roi, avoir perdu mon » autre bras, et n'avoir rien demandé. — J'en » serois bien fâché pour vous et pour moi, ré» pondit le monarque. » Une grâce considérable suivit ce mot plein de bonté.

Le mot de ce prince au grand Condé qui, au retour de sa dernière campagne de Flandre, s'excusait, sur la goutte dont il était tourmenté, de monter lentement l'escalier de Versailles, au haut duquel le roi l'attendait, est un modèle de finesse et de grandeur : « Mon cousin, ne vous pressez » pas; on ne sauroit marcher vite, quand on est » chargé de lauriers. »

On aime sa réponse au maréchal Duplessis-Praslin qui se plaignait de ce que son grand âge l'empêchât de servir avec ses enfans : « Monsieur le » maréchal, on ne travaille que pour approcher » de votre réputation; il est agréable de se reposer » après tant de victoires. »

Dans une négociation où il crut sa gloire intéressée, il écrivit au comte d'Estrade, son ambassadeur à Londres : » Le roi d'Angleterre et son » chancelier peuvent voir quelles sont mes forces; » mais ils ne voient pas mon cœur : tout ne m'est » rien à l'égard de l'honneur. »

Un gendarme, emporté par un cheval fougueux, heurta le roi qui, dans un premier mouvement, leva sa canne. Le cavalier désespéré de cet affront, lui présenta son épée par le pommeau en lui disant : « Sire, vous venez de m'ôter l'honneur, » ôtez-moi la vie. » Un avancement rapide fut le prix de cette honorable sensibilité.

On sait avec quelle grandeur d'âme Louis XIV, à la fin de son règne, supporta les malheurs d'une guerre où il se trouva seul contre presque toutes les puissances de l'Europe : « Vous voyez » où nous en sommes : *vaincre ou périr*, dit-il au » maréchal de Villars qui prenoit congé de lui, » en partant pour la Flandre........ Cherchez l'en- » nemi, et donnez bataille... — Mais, sire, reprit le » maréchal, c'est votre dernière armée........— » N'importe; je n'exige pas que vous battiez l'en- » nemi, mais que vous l'attaquiez. Si la bataille » est perdue, vous me l'écrirez à moi seul; vous » ordonnerez au courier de ne voir que Blouin. » Je monterai à cheval; je passerai par Paris, » votre lettre à la main; je connois les François: » je vous menerai deux cents mille hommes, et je » m'ensevelirai avec eux sous les ruines de la » monarchie. »

Ce prince disait aux seigneurs de sa cour, qui partaient pour l'armée : *Si vous êtes battus, j'irai vous secourir; j'ai l'honneur d'être le plus ancien soldat de mon royaume.*

Le grand Condé.

Les Espagnols crurent trouver, dans la minorité de Louis XIV, une occasion de victoires. Ils vinrent assiéger Rocroi, dans l'espérance, après la conquête de cette place, de pénétrer jusqu'à

Paris. L'infériorité de l'armée française, et surtout la jeunesse et l'inexpérience de son général, leur promettaient un triomphe facile. Ce général était Louis de Bourbon, duc d'Enghien, connu depuis sous le nom de *grand Condé*. Il avait alors vingt-deux ans; et le vieux maréchal de l'Hôpital, placé sous ses ordres, avait pour instruction de diriger le jeune prince et de lui prêter l'appui de ses conseils. Mais le génie peut se passer d'expérience.

Dans le conseil qui fut tenu à l'arrivée du prince, Gassion opina pour qu'on allât attaquer l'ennemi dans ses lignes, et motiva son opinion. Le maréchal de l'Hôpital voulut temporiser; mais le duc d'Enghien décida qu'on marcherait à l'ennemi, et fit à l'instant toutes les dispositions nécessaires; il se coucha le dernier. Comme Alexandre à la bataille d'Arbelles, il dormit d'un si profond sommeil, qu'il fallut le réveiller le lendemain.

Cette action est si connue que nous n'en retracerons pas les détails. Le prince y donna les premières preuves de courage et de cette présence d'esprit admirables, qu'il a montrées depuis dans tant d'occasions.

L'infanterie espagnole, si redoutable et si renommée, fut enfoncée; et son vieux général, le comte de Fuentès, qui assista à la bataille porté sur un brancard, y perdit la vie. A la vue de son corps, le duc d'Enghien s'écria : « Si je n'avois

» vaincu, je voudrois être mort comme lui! » Gassion reçut, sur le champ de bataille, la promesse du bâton de maréchal.

Cette victoire fut couronnée par la prise de Thionville, dont le siège fut long et meurtrier. Le duc d'Enghien y déploya un génie si transcendant que, dès-lors, on commença à le regarder comme un de ces hommes qui n'ont d'égaux que ceux que l'histoire grecque et romaine vante le plus.

Bataille de Fribourg (1644).

L'ANNÉE qui suivit la victoire de Rocroi, le duc d'Enghien fut envoyé en Allemagne, où il livra la bataille de Fribourg aux Bavarois et aux Impériaux, commandés par le général Mercy. Cette bataille fut long-temps disputée; les ennemis étaient bien commandés, bien retranchés, dans un pays difficile; l'action dura trois jours. Les Français s'avançaient à travers un chemin rude, escarpé, couvert de vignes, au milieu desquelles on avait élevé, de distance en distance, des murs de quatre pieds pour soutenir les terres. C'était autant de retranchemens qu'il fallait emporter. Le soldat, animé par la présence et les exhortations du prince, franchit tous ces obstacles, et gravit jusqu'à des abattis d'arbres, derrière lesquels les Bavarois faisaient un feu terrible. Les troupes furent un instant étonnées. Le prince, sans délibérer, des-

cendit un instant de cheval, et marcha le premier à travers une pluie de balles. Arrivé au pied du retranchement, il y jeta son bâton de commandement. Il serait difficile d'exprimer les efforts prodigieux des Français; la ligne fut forcée et les Bavarois cherchèrent un asile dans les bois. Les ennemis perdirent neuf mille hommes. Trois villes importantes, Spire, Philisbourg et Mayence ouvrirent leurs portes au duc d'Enghien; et Turenne, qu'il avait détaché de l'armée, rangea Bingen, Creutznach et Landau sous les lois de la France.

Bataille de Nordlingen.

En 1645, le duc d'Enghien eut encore le commandement de l'armée en Allemagne, et ce fut encore le général Mercy qui lui fut opposé. Les ennemis étaient fortement retranchés, et leur armée était composée de vieux soldats. A la contenance de ces troupes, Turenne, qui servait sous les ordres du prince, soutint qu'il y aurait du danger à les attaquer, et le prince jugea qu'il y aurait une grande gloire à les vaincre. La bataille fut résolue.

Au moment de l'attaque, Merci dit à son épouse qui l'avait suivi dans cette campagne: voyez-vous » cette armée de téméraires; Dieu les livre en » mes mains; réjouissez-vous, mon triomphe va » rendre à l'empire son éclat et la paix. » Son espérance fut trompée, ses efforts inutiles; il fut tué pendant l'action. Son armée, enfoncée, se

retira, abandonnant aux Français quinze pièces de canon, quarante drapeaux, deux mille prisonniers, et laissa quatre mille morts sur la place. Le général Mercy fut enterré sur le champ de bataille, et on grava sur sa tombe ces mots honorables : *Sta, viator, heroem calcas.*

Bataille de Lens.

Les Espagnols, sous les ordres de l'archiduc Léopold, avaient fait des progrès du côté de la Flandre et faisaient le siège de Lens. La force de leur armée leur donnait l'espérance de succès certains. C'était au prince de Condé qu'il était réservé de porter le dernier coup à la puissance espagnole, et de rétablir nos affaires chancelantes. Le prince avait sous ses ordres Grammont, Châtillon et d'Erlach; il ordonna l'ordre de la bataille, sut avec adresse forcer l'archiduc à quitter un poste avantageux, et prescrivit aux troupes d'essuyer, sans tirer, le premier feu de l'ennemi. Il ne fit aux soldats que cette courte harangue : « Amis, » souvenez-vous de Rocroi, de Fribourg et de » Nordlingue! » Le prince, comme dans les batailles qu'il avait déjà livrées, se porta sur tous les points avec cette ardeur qui en faisait un héros ; il prodigua sa vie; il semblait se multiplier, et fit douze charges à la tête de la cavalerie. Percé de coups, le général Beck fut fait prisonnier ; et l'archiduc suivit le torrent des fuyards et courut

chercher un asile sous les murs de Douai. Plus de quatre mille morts, six mille prisonniers, cent vingt drapeaux, tous les canons, tous les bagages tombèrent au pouvoir des vainqueurs. La ville de Lens fut délivrée, et la prise de Furnes constata le triomphe des Français.

Guerre de la Fronde.

CETTE fameuse querelle appelée *la Fronde* fut une véritable guerre civile, allumée dans Paris contre le roi, ou plutôt contre la reine-régente et son ministre le cardinal Mazarin. Dans la première partie de ce drame politique, le prince de Condé soutint le parti de la cour, et fit le siége de Paris avec une petite armée de huit mille hommes. Après plusieurs petits combats qui causèrent plus de bons mots et de chansons que de véritables pertes, des négociations furent ouvertes et la paix fut signée. Bientôt après, le prince qui avait mis sa gloire à défendre la cour, mit son plaisir à l'humilier; il fut arrêté avec le prince de Conti son frère, et le duc de Longueville. Peu de temps après, le parti de la Fronde obligea Mazarin à s'éloigner; et Condé revint à Paris aux acclamations de ce même peuple qui avait fait des feux de joie lorsqu'on le conduisait à Vincennes l'année précédente. Il aurait pu faire goûter à la France les douceurs de la paix; mais n'écoutant que son ressentiment, il la replongea dans les calamités de la

guerre. Il leva l'étendard de la révolte, fit soulever son gouvernement de la Guienne, et eut bientôt une armée à sa disposition. De son côté, la cour eut aussi une armée, sous les ordres des maréchaux d'Hocquincourt et de Turenne. Celle du prince, alors dans son gouvernement, se trouvait rapprochée du corps commandé par d'Hocquincourt. Sans aucune confiance dans la capacité des ducs de Nemours et de Beaufort, lieutenans du prince, les soldats se croyaient perdus; lorsque, parti d'Agen en courrier, Condé se présenta au milieu de la nuit, dans la forêt d'Orléans, devant les premiers postes. Sa présence ranima la confiance; il profita de l'ardeur des troupes, et marcha sur Bleneau où il enleva les quartiers du maréchal d'Hocquincourt, dispersa son armée, pilla ses bagages et répandit partout la terreur. La cour consternée voulait se retirer à Bourges; mais le maréchal de Turenne répondit de la sûreté du roi, et placé dans un poste avantageux, arrêta par son sang-froid et d'habiles manœuvres, les progrès du prince de Condé, qui, renonçant à tout succès de ce côté-là, conduisit son armée à Paris pour y soutenir les dispositions favorables du peuple et de ses partisans.

A dater de ce moment, la fortune quitta les drapeaux du prince; ses armes n'éprouvèrent plus que des revers; mais son génie ne l'abandonna pas, et son brillant courage éclata dans toutes les

occasions. Il semblait qu'il ne lui avait été donné de vaincre qu'à la tête des Français et pour la gloire de la patrie. Au combat du faubourg Saint Antoine qui fut livré aux portes de Paris, il lutta, avec une poignée de soldats et quelques gentilshommes qui lui étaient dévoués, contre l'armée royale commandée par Turenne; et sa valeur fit une foule de prodiges. Après cette sanglante journée, Condé, avec ses partisans, alla se réunir aux Espagnols, et détermina l'archiduc Jean qui les commandait à faire le siége d'Arras; mais ses conseils ne furent pas écoutés; les lignes espagnoles furent attaquées par le maréchal de Turenne; et Condé ne put réparer les fautes qui avaient été commises. La partie du camp qu'il occupait, ne fut pas forcée; et sa rare intrépidité couvrit la retraite et sut préserver ses alliés d'une ruine complète. A la bataille des Dunes, Condé vit aussi ses conseils méprisés; il ne jugeait pas que la position désavantageuse de l'armée espagnole lui permit de combattre avec succès: l'archiduc porta la peine de son imprudence. Le carnage fut affreux; l'armée espagnole laissa sur le champ de bataille un grand nombre de morts, de blessés, de prisonniers, ses munitions, ses bagages. Condé eut un cheval tué sous lui; après d'inutiles efforts pour rappeler la victoire, il se retira en bon ordre; et le corps qu'il commandait, ne fut pas entamé dans sa retraite. Avant la bataille, il

avait dit au duc d'York : « N'avez-vous jamais » assisté à une bataille? — Non, lui répondit » l'Anglais. — Eh bien, dans une demi heure, » vous verrez comment nous en perdrons une. »

Rentré en grâce à la paix des Pyrénées, Condé repentant se voua à la défense de la France. Le roi, en 1668, confia à sa valeur et à son expérience la conquête de la Franche-Comté, qui fut soumise en trois semaines.

En 1672, la guerre ayant été résolue contre la Hollande, le prince de Condé eut le commandement d'une partie de l'armée à la tête de laquelle le roi se trouvait en personne. La consternation fut générale dans les Pays-Bas. Le prince d'Orange fit faire à la hâte des lignes au delà du Rhin. Des gens du pays indiquèrent au prince un gué d'un passage facile. L'armée entière se précipita dans le fleuve. Les cavaliers hollandais qui avaient fait mine de vouloir se défendre, prirent la fuite ; l'infanterie mit bas les armes. On ne perdit dans ce passage que le comte de Nogent et quelques cavaliers qui se noyèrent. Le jeune duc de Longueville périt par sa faute. Ayant tué d'un coup de pistolet, en criant *point de quartier*, un officier des Hollandais qui demandait la vie, ceux-ci désespérés reprirent leurs armes et firent feu; et le jeune duc fut tué. Le prince de Condé, son oncle, courut le même danger qu'Alexandre sur les bords

du Granique. Au moment où, sortant du fleuve, il remontait à cheval, un capitaine hollandais lui appuya le pistolet sur la tête. Le prince détourna le coup, et n'eût que le poignet fracassé. C'est la seule blessure qu'il ait reçue dans toutes ses campagnes; son bouillant courage ne lui avait pourtant jamais permis de s'épargner.

Bataille de Senef.

Le prince de Condé, opposé en Flandre au prince d'Orange qui avait des forces très-supérieures, observait avec soin tous ses pas. Il saisit un moment heureux pour attaquer son arrière-garde. Le prince d'Orange remédia au désordre avec habileté. On se battit des deux côtés avec fureur, à trois reprises, et avec des succès balancés; le prince de Condé eut trois chevaux tués sous lui; il tomba dans un fossé inondé de sang, et paraissait immortel au milieu des morts. La perte fut égale entre les deux armées. « Cette journée fut si sanglante, dit le président Hénaut, qu'au rapport des curés, il y eut plus de vingt-sept mille morts enterrés dans l'espace de deux lieues. » Le prince d'Orange, pour faire croire à sa victoire, voulut assiéger Oudenarde; mais le prince de Condé lui en fit aussitôt lever le siège et le força de s'éloigner. C'est à la bataille de Senef que Villars fit ses premières armes. Il s'écria au commencement de

l'action : « J'ai donc l'honneur de voir le grand » Condé l'épée à la main! »

Retraite de Condé.

Après la mort du maréchal de Turenne (1675), le prince de Condé fut désigné pour aller prendre le commandement de son armée et arrêter les progrès du général Montecuculli : « J'aurais bien » désiré, dit-il, causer seulement deux heures » avec l'ombre de Turenne, pour prendre ses » lumières sur la connaissance qu'il avait des affaires » de ce pays-là. » Le prince ne montra pas en Alsace la même impétuosité qu'en Flandre ; il déploya tout l'art de Turenne ; ses marches et ses campemens suffirent pour arrêter les progrès de l'armée allemande ; il lui fit lever les siéges de Haguenau et de Saverne, et força Montecuculli à repasser le Rhin.

Après cette campagne, moins éclatante, mais plus estimée que celle de Senef, Condé renonça à la guerre, et alla se reposer de ses fatigues dans son délicieux séjour de Chantilly, où il cultiva tous les arts de la paix.

Turenne.

Ce prince et le maréchal de Turenne furent les premiers généraux de leur temps, qui produisit cependant, chez nous surtout, un grand nombre de capitaines illustres.

Le grand Condé était vif, impétueux; et son talent pour la guerre se ressentait de ce caractère bien décidé : il enlevait la victoire, comme d'inspiration; et souvent il la dut à un incident imprévu du combat, qu'il sut pousser habilement et rendre décisif. Turenne, naturellement calme et modéré, préparait d'avance son triomphe par des manœuvres savantes, contre lesquelles étaient vains tous les efforts de l'ennemi.

Vainqueur, il se montrait le plus modeste des hommes. A en juger en pareil cas par ses récits et ses discours, on eût dit qu'il n'avait presque pris aucune part à l'événement. Après la bataille des Dunes, il écrivit simplement à m^me la maréchale : *Les ennemis sont venus à nous; ils ont été battus. Dieu en soit loué! j'ai un peu fatigué toute la journée; je vous donne le bon soir, et je vais me coucher.* Après une autre bataille, on s'était assemblé autour de lui pour le féliciter d'une victoire qu'il devait entièrement à son génie et à son habileté : *Avec des gens comme vous*, répondit-il aux officiers qui l'environnaient, *on doit attaquer hardiment, parce qu'on est sûr de vaincre.* Il était d'une bonté et d'une délicatesse sans exemple. Père de ses soldats, on le vit, en une occasion, vendre sa vaisselle pour les habiller. Il donnait sans cesse; et lorsque sa bourse venait à lui manquer, il empruntait du premier officier qu'il rencontrait, le renvoyant ensuite à

son intendant qui remboursait. Celui-ci, soupçonnant qu'on exigeait quelquefois plus qu'on n'avait prêté à son maître, le pria, un jour, de signer à l'avenir des billets pour ce qu'il empruntait. *Non, non,* dit Turenne; *donnez tout ce qu'on vous demandera; il n'est pas possible qu'un officier aille vous demander une somme qu'il n'a point prêtée, à moins qu'il ne soit dans un extrême besoin; et, dans ce cas, il est juste de l'assister.* Un officier général proposa de lui faire gagner illicitement à l'armée 400,000 livres, dont personne n'aurait jamais connaissance. *Je vous suis fort obligé,* répondit-il; *mais comme j'ai souvent trouvé de ces occasions sans en avoir profité, je ne crois pas devoir changer de conduite à mon âge.* Une ville lui offrit cent mille écus pour qu'il ne fît point passer l'armée sur son territoire. *Comme votre ville,* dit-il aux députés, *n'est point sur la route où j'ai résolu de faire marcher l'armée, je ne puis pas en conscience prendre l'argent que vous m'offrez.*

Dans l'âge des passions, il égala Scipion par sa continence. A la prise du château de Solre, dans le Hainault, des soldats ayant trouvé une très-belle femme, la lui amenèrent, comme sa part du butin. Le grand homme feignit de croire qu'ils n'avaient cherché qu'à la sauver, et affecta de les louer beaucoup. Il fit aussitôt chercher le

mari, et la lui remit en lui disant publiquement : *Vous devez à la retenue de mes soldats l'honneur de votre femme.*

Les ennemis de la France l'estimaient autant qu'ils le redoutaient ; et sa vie leur semblait précieuse, quelque préjudice que ses talens leur portassent. L'électeur de Brandebourg, qu'il venait de vaincre, ayant su qu'un scélérat était passé dans son camp, à dessein de l'empoisonner, l'en fit prévenir. Turenne se contenta de chasser ce misérable.

Jamais général ne reçut un compliment plus flatteur, que celui qui lui fut indirectement adressé par le roi d'Espagne, à l'époque de la paix des Pyrénées. Dans l'entrevue que ce prince eut avec le roi de France, les deux monarques se présentèrent mutuellement les personnes les plus considérables de leur cour. Le maréchal, toujours modeste, évitait de se montrer, et se confondait exprès dans la foule. Philippe l'ayant nominativement demandé, le regarda avec attention, et se tournant vers Anne d'Autriche, sa sœur : *Voilà*, lui dit-il, *un homme qui m'a fait passer de bien mauvaises nuits.*

Comme le prince de Condé, Turenne aussi porta un moment les armes contre sa patrie, et il ne fut pas plus heureux que son rival de gloire ; il fut battu devant Rhétel par le maréchal Duplessis-

Praslin; mais bientôt rentré dans le devoir, il devint l'appui du monarque et répara cette courte erreur par une suite non interrompue de succès. Dans sa dernière campagne, la cour de Vienne lui opposa, en Alsace, le célèbre Montecuculli. Ces deux rivaux passèrent quatre mois à se suivre, à s'observer; jamais surpris, jamais déconcertés, employant tour-à-tour la patience, l'activité, la ruse, ils étaient depuis quelques jours en présence, prêts à commettre leur réputation au sort d'une bataille, auprès du village de Salabach, lorsque Turenne, en allant choisir une place pour établir une batterie, fut tué d'un coup de canon. Le même boulet emporta le bras du marquis de Saint-Hilaire. Ce lieutenant général dit à son fils qui fondait en larmes à ses côtés : « ce n'est pas moi, » mon fils, qu'il faut pleurer, c'est ce grand » homme! »

Toute l'armée le pleura. « Notre père est mort, » s'écriaient les soldats! nous sommes perdus! » Et ils demandaient à marcher à l'ennemi pour le venger. Les lieutenans généraux ne profitaient pas de cette ardeur; ils n'arrêtaient aucune dispotion; et les soldats, plus alarmés encore de cette hésitation, s'écriaient : « qu'on lâche la pie (le » cheval du maréchal), elle nous conduira. »

Monseigneur.

Le siège de Philisbourg avait été confié à M. le Dauphin qu'on appelait simplement *Monseignèur.*

La ville se rendit après dix-neuf jours de tranchée. M. de Montausier, qui avait été gouverneur du prince, lui écrivit cette lettre :

« Je ne vous fais point compliment, Monsei-
» gneur, sur la prise de Philisbourg; vous aviez
» une bonne armée, des bombes, du canon et
» Vauban. Je ne vous en fais point aussi sur ce
« que vous êtes brave; c'est une vertu héréditaire
» dans votre maison : mais je me réjouis avec
» vous, de ce que vous êtes libéral, généreux,
» humain, et faisant valoir les services de ceux
» qui font bien. Voilà sur quoi je vous fais mon
» compliment. »

Les mousquetaires à Valenciennes.

Le roi assiégeait en personne la ville de Valenciennes, place très-forte. Vauban qui dirigeait les travaux du siége proposa d'en faire l'attaque en plein jour. Cette proposition extraordinaire fut rejetée par tous les généraux, et condamnée par le ministre Louvois; mais le roi se rendit à l'avis de Vauban.

A neuf heures du matin, les deux compagnies de mousquetaires s'avancèrent soutenues de quelques grenadiers. L'ordre était de se loger dans les premiers ouvrages, et c'était beaucoup; mais quelques mousquetaires noirs ayant pénétré plus avant, jusque dans l'intérieur des fortifications, les mousquetaires gris y arrivent par un autre

endroit; les bataillons des gardes suivent. On attaque, sans ordre, la garnison; on la pousse de retranchement en retranchement; les mousquetaires sont dans la ville avant que le roi sache que le premier ouvrage est emporté.

Il était à craindre qu'emportés par leur ardeur, ces jeunes mousquetaires ne se jettassent aveuglément sur les habitans et les troupes, qu'ils ne périssent ou que la ville ne fût pillée ; mais ces jeunes gens, conduits par un cornette nommé Moissac, se mirent en bataille derrière des charrettes; et tandis que les troupes qui s'avançaient, se formaient sans précipitation, d'autres mousquetaires s'emparaient des maisons voisines, pour protéger, par leur feu, ceux qui étaient dans la rue. On donnait des ôtages de part et d'autre; le conseil de ville s'assemblait ; on députait vers le roi; et tout cela se faisait sans confusion, sans faire de fautes d'aucune espèce. La garnison fut prisonnière de guerre; et le roi entra dans Valenciennes, étonné d'en être le maître. L'histoire ne fournit pas un autre exemple de ce genre. « La témérité des mousquetaires fut » heureuse, dit Sainte Foix, parce que le sang- » froid et la prudence achevèrent ce que l'ardeur » et le feu du courage avaient commencé. Tout y » caractérise la vraie valeur, cette valeur qui » élève l'homme au-dessus de lui-même, et qui » souvent le fait triompher contre toute appa-

» rence, et malgré le danger évident où il semble
» s'être précipité. »

Le maréchal de Luxembourg.

Bouteville de Montmorency, duc de Luxembourg, avait fait ses premières armes sous le prince de Condé; il le suivit pendant sa mauvaise fortune, et continua à servir sous ses ordres depuis la paix des Pyrénées.

Pendant l'année 1689, tous les efforts de Louis XIV tendirent au rétablissement du roi Jacques sur le trône d'Angleterre; on se tint sur la défensive sur presque toutes nos frontières. Mais l'année suivante, les affaires changèrent de face par la victoire éclatante que remporta Luxembourg sur le prince de Waldeck, dans les plaines de Fleurus. Une faute du général ennemi dont le maréchal sut habilement profiter, décida du succès. Luxembourg se couvrit de gloire dans cette journée célèbre, par la rapidité et la précision de ses manœuvres. Il sembla lui-même reconnaître qu'il avait fait une faute, par ces paroles, qu'il prononça après la bataille : « Je me
» souviendrai toujours de l'infanterie hollandaise;
» mais le prince de Waldeck ne doit pas oublier
» la cavalerie française.

C'est à cette bataille que fut tué Dumetz, le plus habile ingénieur de la France après Vauban. Enveloppé d'ennemis, il refusa de se rendre.

Juste appréciateur du mérite, le roi dit un jour au frère de Dumetz ces paroles honorables : » Vous avez beaucoup perdu ; mais j'ai plus » perdu que vous encore, par la difficulté de » remplacer un homme si habile. » Il avoit, peu de temps avant, rendu à sa valeur une justice éclatante. Dumetz était d'une grande laideur. La dauphine l'apercevant au diner du roi, dit tout bas : « Voilà un homme bien laid ! — Et moi, » répondit le monarque, je le trouve très-beau ; » car c'est un des hommes les plus braves de mon » royaume. »

Le roi avait fait le siége de Namur qui avait capitulé. Après cette brillante conquête, il laissa Luxembourg à la tête de l'armée pour faire face aux ennemis. Le lendemain du départ du roi, un espion français tomba entre les mains de Guillaume qui, avant de le faire mourir, le força d'écrire à Luxembourg pour lui annoncer un faux mouvement de l'armée alliée. Le général français, trompé par cet avis, conforme d'ailleurs à tous les rapports qu'il avait reçus, resta dans une parfaite sécurité. Mais l'ennemi vint l'attaquer à la pointe du jour ; l'armée était endormie et le général malade ; une brigade entière fut mise en déroute, tout était perdu ; mais le génie de Luxembourg sut parer à tout ; par des manœuvres ra-

pides et savantes, il dissipa les terreurs de la surprise, reprit sa supériorité ordinaire et prépara le triomphe. Accouru de quelques lieues, le duc de Boufflers acheva la victoire. L'armée alliée fut rejetée au loin, après avoir abandonné tous ses canons, et plus de douze mille morts ou blessés.

Parmi les hommes de marque qui périrent à la bataille de Steinkerque, on distingua le jeune Turenne, neveu du célèbre maréchal, qui s'était déjà distingué dans la guerre des Vénitiens contre les Turcs, et qui donnait l'espoir d'égaler son oncle par ses vertus et ses talens.

Toute glorieuse que fut cette victoire, les envieux de Luxembourg, pour en affaiblir l'éclat, ne cessaient de répéter qu'il s'était laissé surprendre. « Et qu'aurait-il fait de plus, répondit le roi, » s'il n'avait pas été surpris ? »

La bataille de Nerwinde livrée au roi Guillaume pendant la campagne de 1694, fut plus meurtrière encore que celle de Steinkerque, et plus glorieuse pour Luxembourg. Les alliés perdirent soixante-seize pièces de canon, huit mortiers, neuf pontons, vingt-deux drapeaux, soixante étendards ; ils eurent seize mille morts et quatre mille blessés ou prisonniers. Luxembourg ayant, dans la chaleur de l'action, demandé à un soldat aux gardes, qui quittait son corps, où il allait : « Je vais mourir à quatre pas d'ici, répondit le » soldat, en montrant sa blessure; heureux d'a-

» voir combattu sous un général tel que vous! et » tous mes camarades pensent comme moi. »

Le prince de Salm, blessé et prisonnier, dit à Luxembourg, qui lui donnait des soins assidus : « Quelle nation êtes-vous ? il n'y a pas d'ennemis » plus redoutables dans une bataille, ni d'amis » plus généreux après la victoire. »

Le général annonça à Louis XIV le triomphe de Nerwinde sur un chiffon de papier : « Artagnan, » lui dit-il, qui a bien vu l'action, en rendra » compte à votre majesté; vos ennemis ont fait » des merveilles, et vos troupes encore mieux. » Pour moi, sire, je n'ai d'autre mérite que d'a- » voir exécuté vos ordres. Vous m'avez dit de » prendre une ville et de gagner une bataille, je » l'ai prise et je l'ai gagnée. »

Louis XIV dit, en apprenant les particularités de cette sanglante journée : « Luxembourg a atta- » qué en prince de Condé, et le prince d'Orange » a fait sa retraite en maréchal de Turenne. »

Le maréchal de Luxembourg mourut à Versailles l'année suivante. Sa mort changea la face des affaires. Le roi n'eut plus de succès aussi constans, les soldats ne se crurent plus invincibles.

Le maréchal de Luxembourg était contrefait. « Eh, quoi ! dit un jour le prince d'Orange, je » ne pourrai venir à bout de battre ce maudit » bossu ! — Comment sait-il que je suis bossu, dit

» Luxembourg, quand on lui rapporta ce propos ? » il ne m'a jamais vu par derrière. »

Le peuple de Paris appelait Luxembourg *le Tapissier de Notre-Dame*, faisant allusion aux nombreux drapeaux qui arrivaient chaque année de l'armée de ce général, et qu'on suspendait aux voûtes de cette église.

Catinat.

Elève de Condé et de Turenne, le maréchal de Catinat marcha glorieusement sur leurs traces. On rapporte que le roi, lisant la liste des maréchaux au moment où il l'admit à cet honneur, s'écria, quand il fut arrivé à son nom : *c'est bien la vertu couronnée!*

Les généraux ennemis avaient la plus haute opinion de ses talens militaires. Au commencement d'une guerre, on balançait pour le commandement de l'armée, entre lui, Vendôme et Villeroi. On en parlait dans le conseil de l'Empereur. *Si c'est Villeroi qui commande*, dit le prince Engène, *je le battrai; si c'est Vendôme, nous nous battrons; si c'est Catinat, je serai battu.*

Villeroi lui enlève, dans une occasion, ce commandement. Catinat remplit avec le plus grand zèle, les fonctions de lieutenant général sous les ordres de son compétiteur. *Je tâche d'oublier une disgrâce*, mandait-il à ses amis, *pour avoir l'esprit plus libre dans l'exécution des ordres*

du maréchal de Villeroi; je me mettrai jusqu'au cou pour l'aider. Les méchans seroient outrés, s'ils savoient jusqu'où va mon intérieur à ce sujet.

Au combat de Chiéri, il lui échappa un mot digne des plus grands hommes de l'antiquité. Après une charge malheureuse, il ralliait encore les troupes. Un officier lui dit : *Où voulez-vous que nous allions? à la mort!* — *Il est vrai*, répondit Catinat, *la mort est devant nous, mais la honte est derrière.*

Son désintéressement égalait celui de Turenne. Peu fortuné, il n'importuna jamais le roi, ni les ministres, de ses sollicitations. Un jour qu'il rendait compte à Louis XIV, de quelques opérations militaires : le monarque lui dit : *C'est assez parler de mes affaires; comment vont les vôtres?* — *Fort bien, sire, grâce aux bontés de votre majesté*, répondit le maréchal. — *Voilà*, dit le roi en se tournant vers ses courtisans, *le seul homme de mon royaume qui n'ait tenu ce langage.*

Le lendemain de la bataille de Marsaille qu'il avait gagnée sur le duc de Savoie, un vieux sergent vient se jeter à ses pieds : « Pardon, général, » pardon, pour le plus brave des soldats, qui a » enlevé un drapeau, fait plusieurs prisonniers, et » qu'on veut arrêter comme déserteur! — Qu'il vienne et qu'il compte sur ma justice, répondit Catinat. » Rassuré par ces paroles, le militaire

poursuivi se présenta : « Fils, lui dit-il, d'un
» officier tué à la bataille de Lens, je me suis
» engagé pour faire subsister ma mère. J'ai ap-
» pris qu'elle alloit mourir ; j'ai vainement
» demandé un congé. L'amour filial l'a emporté
» sur l'obéissance militaire ; je suis allé embras-
» ser et secourir ma mère. Dès qu'elle a été hors
» de danger, j'ai revolé sous les drapeaux pour
» effacer ma faute par quelque belle action ; et
» j'ai eu ce bonheur. Je ne demande plus grâce
» pour moi, mais des secours pour ma mère.
» —Jeune homme, lui répondit Catinat, ému
» jusqu'aux larmes ; vous avez l'intrépidité d'un
» soldat, et vous montrez les sentimens d'un
» officier, vous le serez ; votre mère aura des
» secours, et votre bon camarade une récom-
» pense. »

Le maréchal de Boufflers.

Le maréchal de Boufflers défendait Namur avec une garnison de seize mille hommes. Après en avoir perdu dix mille, dans les sorties et les assauts, il fit une capitulation honorable. Contre les termes de cette capitulation, on le retint prisonnier. Il réclama ; et on lui répondit que c'était de justes représailles contre les Français, qui, les premiers, violateurs de la foi des traités, avaient retenu les garnisons de deux places qui avaient le droit de se retirer. « S'il en est ainsi, dit Boufflers, on doit

» arrêter la garnison, et non pas moi. — Monsieur,
» lui répondit-on, on vous estime plus que dix
» mille hommes. »

Désintéressement d'un grenadier.

Au siége de Namur, un jeune officier, chéri de ses soldats, fut tué dans une sortie. Un grenadier, surnommé *Sans-Raison*, voulut venger sa mort. Sa première victime fut le jeune comte de Lémos, qui lui offrit en vain sa bourse pour sauver ses jours. Sans-Raison trouva sur lui trente-cinq pistoles. En rendant son corps aux Espagnols, il leur dit ces paroles terribles : « Tenez, voilà » aussi votre argent, les grenadiers français ne » mettent la main sur vos gens que pour les tuer. »

Sang-froid d'un soldat.

Au même siége, un soldat rebuté de voir tous les gabions qu'il plaçait, emportés par les boulets, se tenait tranquille. Son officier lui ayant ordonné de continuer son service, il lui répondit : « J'irai, mais j'y serai tué. » En posant un gabion, il eut le bras emporté : « Je vous l'avais bien dit, » ajouta-t-il. » Et il souffrit l'amputation sans pousser un cri.

Délicatesse du maréchal de Fabert.

Le maréchal de Fabert, l'un des meilleurs officiers de son temps, ayant été nommé chevalier de l'ordre du saint esprit, refusa cet honneur, parce qu'il ne pouvait l'accepter, sans jurer, suivant

l'usage, qu'il avait le nombre de degrés de noblesse exigés; ce qui était faux. Tout le monde admira cette marque de délicatesse et de vraie grandeur. Louis XIV lui écrivit la lettre suivante :
« Monsieur, je ne vous saurais dire si c'est avec
» plus d'estime, ou bien avec plus de plaisir, que
» j'ai vu, par votre lettre du 7 de ce mois, l'ex-
» clusion que vous vous donnez vous-même du
» cordon bleu, dont j'avais résolu de vous hono-
» rer. Ce rare exemple de probité me paraît si
» admirable, que je suis contraint de vous avouer
» que je le regarde comme un ornement de mon
» règne; mais j'ai d'ailleurs un regret très-sen-
» sible, de voir qu'un homme qui, par sa valeur
» et sa fidélité, est parvenu si dignement aux pre-
» mières charges de ma couronne, se prive lui-
» même de cette marque d'honneur, par un obs-
» tacle qui me lie les mains. Ainsi, ne pouvant
» rien faire davantage pour rendre justice à votre
» valeur, je vous assurerai du moins par ces lignes,
» que jamais il n'y aura dispense accordée avec
» plus de joie, que celle que je vous enverrais de
» mon propre mouvement, si je le pouvais, sans
» renverser le fondement de mes ordres; et que
» ceux à qui je vais distribuer le collier, ne peu-
» vent jamais en recevoir plus de lustre dans le
» monde, que le refus que vous en faites par un
» principe si généreux, vous en donne auprès de
» moi..... etc..... etc..... »

Dans la guerre de la succession d'Espagne qui dura depuis 1701 jusqu'en 1713, l'une des plus longues et des plus désastreuses que la France ait eu à soutenir, si la fortune fut souvent contraire aux armes de Louis XIV, la gloire n'abandonna pourtant que rarement les drapeaux français. Le roi qui aimait les entreprises d'éclat et qui avait appris à ne pas redouter les orages d'une guerre générale, accepta le testament du roi d'Espagne Charles II, qui laissait sa succession au duc d'Anjou, son petit-fils. Lorsque ce jeune prince quitta la France pour aller prendre possession de la monarchie espagnole, sous le nom de Philippe V, le roi lui dit : *Il n'y a plus de Pyrénées*. Belles paroles qui exprimaient l'union future des deux peuples.

Dans les premiers momens, l'Europe silencieuse vit avec tranquillité au pouvoir de la France une puissante monarchie qui avait été si long-temps sa rivale. L'empereur Léopold, frappé de stupeur, n'osa se plaindre. Guillaume, roi d'Angleterre, reconnut Philippe V, en frémissant de rage. Dans l'impuissance de rompre subitement la paix, les ennemis de la France temporisèrent pour prendre des mesures et préparer des alliances. Les Français eurent le temps de s'emparer d'une partie des Pays-Bas. Mais, dès le printemps de 1701, l'empereur alluma la guerre, et c'est en Italie qu'il en porta les premiers coups. Cette guerre, comme

nous l'avons dit, fut malheureuse; la grande âme de Louis xiv fut découragée; dans deux circonstances, il offrit la paix à des conditions presqu'humiliantes. Mais la providence qui semblait veiller sur le royaume de saint Louis, sauva la France. Une victoire inattendue et un changement de politique dans le cabinet britannique, amenèrent une paix qui assura la couronne d'Espagne à la maison de Bourbon, et qui maintint l'intégrité du royaume, y comprises toutes les conquêtes qu'avait faites Louis xiv dans ses précédentes guerres.

Le maréchal de Villars.

Dès ses premières campagnes, Villars montra de la capacité et de l'audace. « Il semble, dit » Louis xiv au siège de Maëstricht, que dès » qu'on tire en quelqu'endroit, ce petit garçon » sorte de terre, pour s'y trouver. » Une charge brillante à Senef, sous les yeux du grand Condé, lui valut un régiment de cavalerie.

Chargé d'un commandement en Allemagne en 1701, Villars attaqua l'armée impériale qui était sous les ordres du prince de Bade. Par un mouvement habile, le général français enleva aux ennemis l'avantage de leur position. La cavalerie impériale fut mise en déroute; l'infanterie française, gravissant une montagne, attaqua et rompit celle des Impériaux; mais, au milieu de son triomphe, une voix ayant crié « nous sommes coupés, »

on vit les vainqueurs s'arrêter, et, sans être attaqués, prendre la fuite dans un désordre affreux. Villars eut beau crier : « Allons, amis, la victoire » est à nous ! » les soldats étaient sourds à sa voix. Heureusement, l'ennemi était déjà en fuite, et il ne restait plus que des morts sur le champ de bataille. Une chose admirable, c'est que l'armée reconnaissante proclama Villars maréchal de France. Une chose glorieuse, c'est que le roi s'empressa de confirmer un titre donné par les soldats.

En 1703, Villars avait réuni son armée à celle de l'électeur de Bavière, notre allié. Instruit que le comte de Styrum, à la tête d'une armée autrichienne, allait se réunir au prince de Bade, le maréchal dit à l'électeur : « Il faut les prévenir, » tomber sur Styrum et marcher tout-à-l'heure. Le prince, temporiseur, répondit qu'il devait en conférer avec ses généraux, ses ministres. « Je » suis votre ministre et votre général, répliqua » vivement Villars; vous faut-il d'autre conseil » que moi, quand il s'agit de livrer bataille? Voyant le duc effrayé balancer encore : « Eh bien ! » lui dit le maréchal, si votre altesse ne veut » pas saisir l'occasion avec ses Bavarois, je vais » combattre avec mes Français. » Et sur le champ, il ordonna l'attaque. Le duc, forcé de prendre part à l'action, y fit pourtant briller une haute valeur. Après une charge très-vigoureuse, on vit, par

un des plus singuliers caprices de la fortune, fuir à la fois les Allemands et les Français, tous saisis d'une terreur panique, excepté Villars qui, maître de lui, le fut bientôt de la victoire. Styrum n'eut de salut que dans la fuite. Il eut cinq mille morts, sept mille prisonniers; il perdit trente pièces de canon et tout son bagage. Tel fut le résultat de la première bataille d'Hochstett.

En 1704, chargé de couvrir Luxembourg, Thionville et Sarre-Louis, Villars arrêta tous les progrès de Marlborough, qui, après être demeuré quinze jours en présence des lignes françaises, leva ses tentes dans un profond silence et s'éloigna. « Il délogea, dit le maréchal, sans tambours » ni trompettes. Averti de la retraite, je courus » avec quinze cents dragons, pour tâcher de » joindre les traîneurs, mais ils étaient déjà trop » loin; » et il ajouta, dans le style d'un homme de guerre : » Ces gens là ont voulu nous avaler » comme un grain de sel, ils ont fini par nous » croire de trop dure digestion. »

Dans la même campagne, il arrêta en Alsace tous les efforts du prince de Bade, et neutralisa toutes ses entreprises. Son armée était de moitié inférieure à celle des ennemis. « Vous avez le » secret, lui dit le roi à cette occasion, de faire » qu'un homme en vaut deux, quand il sert sous » vos ordres. »

Au commencement de la campagne où se donna la terrible bataille de Malplaquet, Villars écrivait à son épouse : » Si je suis battu, j'aurai » cela de commun avec ceux qui m'ont précédé ; » si je reviens vainqueur, ce sera une gloire qu'ils » ne partageront pas avec moi. »

Cette bataille est une des plus sanglantes dont l'histoire fasse mention ; et elle fournit un exemple de plus de ce que peut le hasard dans les grandes catastrophes de la guerre. L'armée alliée était dirigée par le prince Eugène et Marlborough ; l'armée française était commandée par Villars, qui avait sous ses ordres le maréchal de Boufflers. C'est dire que toutes les dispositions étaient excellentes de part et d'autre. Au milieu de l'action, Villars, atteint d'une blessure, fut obligé de se retirer du champ de bataille. Boufflers crut devoir ordonner la retraite, jugeant sans doute devoir l'effectuer, avant que les ennemis eussent acquis une supériorité décidée. Elle s'effectua dans un ordre parfait; on n'y perdit pas dix hommes. L'armée ne perdit que neuf drapeaux ; elle en emportait trente-huit enlevés aux ennemis.

Louis XIV compta pour une victoire l'honneur de l'avoir si long-temps disputée et de n'avoir perdu que le champ de bataille. Il était jonché de trente mille morts ou blessés. La France n'en perdit guère que huit mille; le reste appartenait aux alliés. « Si Dieu nous fait la grâce, écrivit au

» roi le maréchal de Villars, de perdre encore » une pareille bataille, votre majesté peut compter que ses ennemis sont détruits. — L'honneur » de vos armes vient d'être vengé, lui écrivit le » maréchal de Boufflers, et la gloire de cette sanglante journée est restée aux Français. »

Le plus beau titre de gloire de Villars est la victoire de Denain, qui amena enfin une paix que la France et l'Europe désiraient depuis si longtemps. Avant de se mettre en marche, pour aller attaquer le camp commandé par lord d'Albémarle, qui servait de communication au prince Eugène, et qui couvrait ses magasins, Villars s'adressant à ses officiers : « Messieurs, leur dit-il, les ennemis » sont plus forts que nous; ils sont même retranchés; mais nous sommes Français; il y va de » l'honneur de la nation; il faut vaincre ou mourir, et je vais vous en donner l'exemple.» On ne sait ce qu'il faut admirer le plus dans cette circonstance, ou du secret et des sages mesures du général, ou de la valeur des soldats. Les retranchemens furent emportés; la bayonnette enfonça tout; le carnage fut horrible, la déroute générale. Ne pouvant se défendre, d'Albémarle se rendit prisonnier avec deux princes de Nassau, les princes de Holstein et d'Anhalt. Un butin immense tomba au pouvoir des vainqueurs.

Les résultats de cette affaire furent incalculables;

elle fit une différence de plus de cent bataillons sur les deux armées; car le prince Eugène se vit obligé de jetter du monde dans toutes les places voisines; et Villars, voyant que les ennemis ne pouvaient tenter de sièges, tous leurs magasins étant pris, retira des garnisons plus de cinquante bataillons, qui grossirent tellement son armée, que le prince, n'osant plus tenir la campagne, jetta tout son canon dans le Quesnoi, où il fut pris.

Villars mérita d'être appelé le sauveur de la France. Chacun de ses pas, depuis la victoire de Denain, fut un acheminement à une paix glorieuse. Il fut chargé d'en traiter à Rastadt avec le prince Eugène. Ses ruses de guerre furent les artifices de sa politique; ses braves furent ses agens; et, plus éloquentes que tous les discours de la diplomatie, ses conquêtes furent ses dépêches et ses harangues. La paix fut signée le 11 avril 1713, jour heureux, où fut fermé le gouffre qui, depuis onze ans, avait englouti plus d'un million d'hommes.

NOMMÉ, comme Turenne, maréchal - général des camps et armées du Roi, Villars alla, vingt ans plus tard, et sous le règne de Louis XV, commander en Italie. Il força Pizzighitone à lui ouvrir ses portes. Cette conquête fut le dernier service qu'il rendit à la France; il mourut de maladie, à Turin, à l'âge de quatre-vingt-deux ans.

Son éloge est dans ces mots du prince Eugène, son digne rival de gloire : « La France vient de » faire une perte qu'elle ne réparera pas de long- » temps. »

Surprise de Crémone. (1702.)

Le prince Eugène songeait à enlever Crémone par un coup de main. Un prêtre, gagné par le prince, introduisit, pendant la nuit, par un aqueduc qui passait sous sa maison, six cents soldats allemands, qui égorgèrent la garde des portes. Eugène entra dans la ville à la tête de quatre mille hommes. Le maréchal de Villeroi qui commandait l'armée française et se trouvait dans la ville, réveillé au bruit d'une décharge de mousquetterie, monta à cheval, et n'eut pas fait quelques pas qu'il tomba dans un escadron ennemi qui le fit prisonnier. On le conduisit hors de la ville. Le gouverneur, qui était Espagnol, fut tué dans la rue, en combattant avec quelques soldats. Tous les officiers généraux, sauf les comtes de Revel et de Praslin, furent successivement tués ou faits prisonniers. Le succès paraissait assuré, les ennemis allaient être maîtres de la ville, quand tout-à-coup les espérances du prince Eugène furent confondues.

Le comte d'Entraigues qui passait en revue, à une extrêmité de la ville, le régiment de Royal-Vaisseaux, accourut au bruit des armes, et s'en-

fonça dans les rues avec ses soldats. La garnison reprit courage, et se mit à combattre sans beaucoup d'ordre, mais avec valeur, dans les rues et sur les places. Eugène qui n'avait pas compté sur tant de résistance, attendait un fort détachement qui devait arriver par le pont du Pô, gardé seulement par une centaine de Français. Ce détachement s'égara, arriva trop tard; le pont du Pô se trouva gardé par la brigade irlandaise tout entière, qui disputa le passage et repoussa les Impériaux. Le prince Eugène, pour gagner les Irlandais, leur envoya un de leurs compatriotes, qui leur promit une paie plus forte, des pensions, de l'avancement. « Le prince, ajouta-t-il, n'attend » que mon retour pour vous attaquer avec toutes » ses forces, et vous tailler en pièces. — Si nous » ne sommes taillés en pièces qu'à votre retour, » lui répondit le commandant, nous ne le serons » pas de sitôt; car je vous arrête, non comme » l'envoyé respectable d'un général, mais comme » un lâche suborneur. » Ce moyen manqué, Eugène employa sans succès une autre ruse. « Maréchal, dit-il à Villeroi, vous avez traversé la » ville, vous savez bien que nous en sommes » maîtres. Des tirailleurs sur le rempart continuent » leur feu; ils seront assurément passés au fil de » l'épée, si vous ne leur ordonnez de se rendre. » — Prisonnier, je ne commande plus, je n'ai plus » de pouvoirs, répondit Villeroi. » Bientôt après

l'ennemi qui s'était emparé de la ville par la ruse, en fut chassé par la valeur.

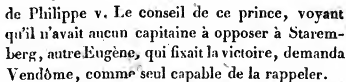
Le duc de Vendôme.

Petit-fils d'Henri IV, le duc de Vendôme en avait la valeur et la bonté. La victoire flotta souvent entre lui et le prince Eugène. On l'accusait de passer trop de temps au lit et à la table; mais par son activité prodigieuse, il réparait tout un jour de bataille.

Après avoir défait un corps considérable d'Impériaux, et pris les villes de Reggio et de Modène, il livra au prince Eugène la bataille de Luzara, où les deux partis s'attribuèrent la victoire. Mais la preuve du triomphe des Français, c'est que le lendemain, ils prirent Luzara, et s'emparèrent bientôt après de Guastalla.

L'officier envoyé à la cour, pour donner les détails de cette journée, se troubla dans son récit, et fit rire aux éclats la duchesse de Bourgogne : « Madame, lui dit-il gravement, pensez-vous qu'il » soit aussi aisé de raconter une bataille, qu'à » M. de Vendôme de la gagner ? »

La bataille de Cassano gagnée en 1705 sur le prince Eugène, et celle de Calcinato, gagnée sur le comte de Reventlau, placèrent le duc de Vendôme au rang de nos meilleurs généraux ; mais ce qui mit le comble à sa gloire, c'est qu'il eut l'avantage d'affermir la couronne d'Espagne sur la tête



de Philippe v. Le conseil de ce prince, voyant qu'il n'avait aucun capitaine à opposer à Staremberg, autre Eugène, qui fixait la victoire, demanda Vendôme, comme seul capable de la rappeler.

Sur le bruit de sa marche, l'archiduc s'enfuit de Madrid. Vendôme y ramena Philippe au milieu des acclamations générales. Il força ensuite l'ennemi à se retirer vers le Portugal ; il renferma le général Stanhope dans Brihuéga ; et voyant Staremberg s'approcher, il résolut d'emporter la place avant son arrivée. Il pressa le siége et monta lui-même à la brèche pour ranimer le courage des soldats. Dans le fort de l'action, Vendôme dit à Philippe, qui combattait à ses côtés : « Sire, ces » gens-là ont peur, car s'ils avaient tiré juste, » votre majesté et moi aurions été tués. » L'exemple du roi et du général fit faire des prodiges ; l'ennemi fut poursuivi de rue en rue, et forcé de mettre bas les armes.

Staremberg fut rencontré le lendemain. Les courtisans conjuraient Philippe de ne pas s'exposer au danger d'une action qui pouvait être décisive ; mais Vendôme lui dit : « Sire, quand vous » serez à la tête de tant de braves, vos ennemis » ne vous résisteront pas. » Philippe, qui commandait la droite, culbuta la gauche des Autrichiens ; Vendôme eut à la gauche un succès égal. Staremberg se retira avec une telle précipitation, un tel désordre, que, quand il rentra en Catalo-

gne, son armée était réduite des trois-quarts. Après la bataille, le roi témoigna le désir de prendre du repos : « Je vais, sire, lui dit Vendôme, faire préparer le plus beau et le meilleur » lit où jamais souverain ait couché. » Il fit étendre sous un arbre, les drapeaux enlevés aux ennemis; le roi s'y jeta tout botté et y dormit cinq heures.

Quand Louis XIV apprit les heureux changemens survenus dans les affaires de son petit-fils, il prononça ces paroles mémorables : « Il n'y a » pourtant en Espagne qu'un homme de plus. » Il écrivit à Vendôme une lettre remplie de témoignages d'estime. Un officier osa dire tout haut que c'étaient de trop faibles récompenses pour d'aussi grands services. « Des hommes comme moi, lui » dit Vendôme, ne se paient qu'en papier ou en » paroles. »

Vendôme descendit dans la tombe, peu de temps après avoir affermi Philippe V sur le trône. Montesquieu a dit de cet arrière-petit-fils d'Henri IV : *Il n'eut rien à lui que sa gloire.*

Parmi les généraux qui s'acquirent un nom dans cette longue guerre, il ne faut pas omettre le maréchal de Berwick qui gagna la bataille d'Almanza, en Espagne ; et le maréchal de Boufflers qui défendit Lille avec tant de courage. « Je suis » bien heureux, lui dit le prince Eugène, d'avoir

» pris Lille; mais j'aimerais mieux l'avoir défen-
» due comme vous. » Louis XIV récompensa Boufflers, comme s'il eût gagné une bataille; il le fit pair de France. Boufflers releva son mérite par sa modestie. Lorsqu'il alla au parlement se faire recevoir, il dit aux officiers qui avaient été sous ses ordres pendant ce siége glorieux : « C'est à
» vous, messieurs, que je dois toutes les grâces
» que je reçois, c'est à vous que je les renvoie;
» je ne dois m'honorer que de vous avoir com-
» mandés. »

Vrai patriote, pendant la fatale campagne de 1709, il offrit à Villars, quoiqu'il fût son ancien, de servir sous ses ordres. Le général présenta à l'illustre volontaire le bâton de commandant, mais Boufflers préféra l'honneur d'obéir.

Après la bataille d'Hochstett, si funeste aux armes françaises, un corps composé de quelques régimens avait fait les plus honorables efforts pour se faire jour à travers les ennemis : mais il fut repoussé dans le village d'où il était sorti. Un des officiers revint à cheval un instant après, avec mylord Orknai. « Est-ce un Anglais prisonnier
» que vous nous amenez, lui dit-on? — Non,
» messieurs, je suis prisonnier moi-même, et je
» viens vous dire qu'il n'y a d'autre parti pour
» vous que de vous rendre aussi prisonniers, et
» voici mylord qui vous offre la capitulation. »

Toutes ces vieilles bandes frémirent; les régimens d'Artois et de Provence brisèrent leurs armes, et celui de Navarre déchira et enterra ses drapeaux.

Les alliés assiégèrent Landau en 1704. Cette place était défendue par M. de Laubanie; la résistance était vive. Le général ennemi promit la vie à soixante soldats condamnés au supplice, à la condition d'emporter la lunette qui défendait une des portes. Ils réussirent, poussés par le courage du désespoir. L'intrépide gouverneur volait pour les en chasser, lorsqu'un éclat de bombe le priva de la vue. Il n'en ordonna pas moins la plus opiniâtre défense; et malade et souffrant, il répondit à un trompette qui lui fut envoyé pour l'engager à ne pas *se laisser ensevelir sous les ruines de la place* : « Un pareil mausolée est trop » glorieux pour ne pas l'ambitionner; je ferai » néanmoins tous les efforts pour retarder, le plus » possible, l'honneur de cette sépulture. »

Il ne rendit la place qu'après soixante-neuf jours de tranchée ouverte, et lorsqu'il ne lui restait plus assez de soldats pour relever les postes. Tant de bravoure méritait tous les honneurs de la guerre; la garnison sortit avec une sorte de pompe triomphale, avec armes, bagages, trente coups à tirer par soldat, quatre pièces de canon, deux mortiers, des boulets, des bombes, de la poudre, et enfin quatre cents charriots.



La marine française pendant le règne de Louis XIV.

Comme l'armée, la marine prit, sous le règne de Louis XIV, un accroissement prodigieux ; ses forces passèrent et les craintes de l'Europe et les espérances de la France. La mer, comme la terre, fut pour les Français un théâtre de gloire.

Le comte de Tourville, vice-amiral, livra trois batailles navales aux Anglais réunis aux Hollandais. A la dernière de ces batailles qui eut lieu à la hauteur de Dieppe, les anciens maîtres de l'Océan furent complètement battus. Dix-sept de leurs vaisseaux allèrent échouer sur les côtes; les autres se cachèrent dans les eaux de la Tamise, ou entre les bancs de la Hollande. La victoire ne coûta pas une chaloupe aux Français.

La supériorité de la marine française sur celle des autres nations ne fut plus douteuse; Louis XIV eut alors sans contestation l'empire de la mer ; mais il le perdit par sa faute.

Deux ans après la victoire de Dieppe, en 1692, un convoi portant des troupes pour rétablir Jacques II sur le trône d'Angleterre, devait être escorté par le maréchal de Tourville qui avait sous ses ordres quarante-quatre vaisseaux de ligne; il attendait, sur les côtes de Normandie, trente autres vaisseaux partis de Toulon, sous les ordres du comte d'Estrées. Le vent, devenu contraire,

empêcha la jonction; et Tourville, ayant l'ordre précis du roi de combattre l'ennemi *fort ou faible*, attaqua les alliés qui avaient cent voiles. L'action s'engagea; chaque vaisseau français eut à combattre deux vaisseaux ennemis. Malgré la différence des forces, la victoire fut long-temps douteuse et quelquefois prête à couronner la valeur française; mais enfin le nombre l'emporta, la ligne fut rompue après dix heures de combat, et la nuit sépara les deux flottes. Tourville regagna Brest avec plus de la moitié de ses vaisseaux; presque tous les autres s'échouèrent dans la rade de la Hogue, où leurs capitaines, après en avoir retiré les agrès, les munitions et les canons, les livrèrent aux flammes. Aucun vaisseau français n'amena pavillon. A la nouvelle de ce malheur: « Tourville est-il sauvé, » dit le roi? Pour des vaisseaux, on en peut trouver, mais on ne trouverait pas aisément un » officier comme lui. » Paroles qui font autant d'honneur au prince qu'au général.

Quoique, depuis la défaite de la Hogue, la marine française n'ait plus jetté ce grand éclat, et qu'elle n'ait plus développé assez de forces pour lutter seule contre les armées navales réunies de l'Angleterre et de la Hollande, elle eut encore de grands succès, et brilla constamment par le courage et l'audace, qualités distinctives du militaire français.

Parmi les marins qui illustrèrent ce beau pé-



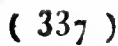
riode de notre monarchie, outre Tourville, Châteaü-Renaud, d'Estrées, il convient de distinguer Duquesne, qu'on a surnommé le grand Duquesne. Il était de Normandie, et fils d'un habile marin. Il servit dès l'âge de dix-sept ans. En 1637, il se trouva à l'attaque de Sainte-Marguerite; et l'année d'après, il contribua à la défaite de l'escadre espagnole, devant Gattari. Il se signala devant Tarragone, en 1641; devant Barcelonne, en 1642; et en 1643, dans la bataille qui se donna au cap de Gatis, contre la flotte espagnole. L'année suivante, il alla servir en Suède, où son nom était déjà avantageusement connu. Il y fut fait major de l'armée navale, et puis vice-amiral. Il avait ce dernier titre, dans la bataille où les Danois furent entièrement défaits; et il aurait fait le roi de Danemarck prisonnier lui-même, si ce prince n'avait été obligé, par une blessure dangereuse, de sortir, la veille de la bataille, du vaisseau qu'il montait. Duquesne, rappelé en France, fut destiné à commander l'escadre envoyée à l'expédition de Naples. Comme la marine de France était fort déchue de son premier lustre, il arma plusieurs navires à ses dépens, en 1650. Ce fut avec sa petite flotte qu'il réduisit Bordeaux révolté contre le roi. Les Espagnols étaient arrivés dans la rivière en même temps que lui; mais il entra à leurs yeux et malgré eux. Ce qui a le plus contribué à son éclatante réputation, ce sont les guerres

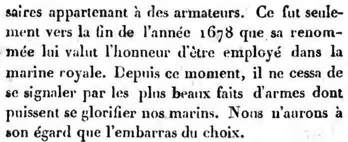
de Sicile. Ce fut là qu'il eut à combattre le grand Ruiter; et quoique inférieur en nombre, il vainquit dans trois batailles les flottes réunies de Hollande et d'Espagne. L'Asie et l'Afrique furent ensuite témoins de la valeur de Duquesne. Les vaisseaux de Tripoli, qui était alors en guerre avec la France, se retirèrent dans le port de Chio, sous une des principales forteresses du grand seigneur, comme dans un asile assuré; Duquesne alla les foudroyer avec une escadre de six vaisseaux; et après les avoir tenus bloqués long-temps, il obligea le dey de demander la paix à la France. Alger et Gênes furent de même forcés, par ses armes, à implorer la clémence de Louis XIV.

Jean Bart.

Jean Bart, l'un de nos marins les plus célèbres, reçut le jour à Dunkerque, le 20 octobre 1650. Son aïeul, nommé Corneille Bart, commandait des vaisseaux en course : il fut blessé dans une action et mourut peu de jours après. Son père, nommé aussi Corneille Bart, exerça la même profession et eut le même sort. Il laissa deux enfans en bas âge : Jean et Gaspard. On les désignait par leurs noms de baptême. Jean était l'aîné : on s'accoutuma à l'appeler Jean Bart; et ces deux noms semblèrent, par la suite, être devenus un nom propre.

Jean Bart se fit d'abord connaître sur des cor-



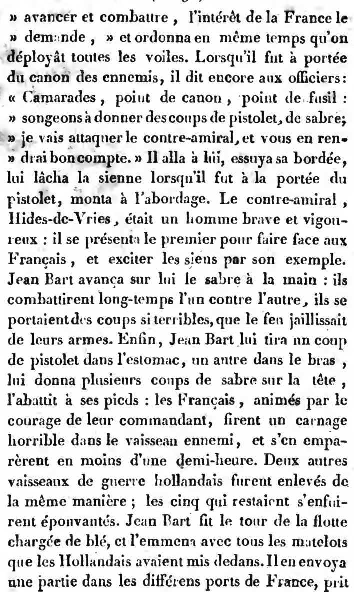

saires appartenant à des armateurs. Ce fut seulement vers la fin de l'année 1678 que sa renommée lui valut l'honneur d'être employé dans la marine royale. Depuis ce moment, il ne cessa de se signaler par les plus beaux faits d'armes dont puissent se glorifier nos marins. Nous n'aurons à son égard que l'embarras du choix.

Il était resté, dans les différens ports du Nord, plus de cent trênte vaisseaux que la reine de Pologne avait fait charger de blé pour la France : ils n'avaient pu se mettre en route à cause des glaces. Le célèbre Jean Bart eut ordre d'aller les chercher avec six frégates. Ce nouvel armement fut bientôt prêt; mais il ne pouvait sortir, parce que les vents étaient contraires, et que d'ailleurs les ennemis bloquaient le port, et avaient mis des vaisseaux en travers pour boucher les intervalles. Jean Bart connaissait le besoin urgent que la France avait de blé, et désirait vaincre les obstacles qui s'opposaient à son départ. Enfin, il s'avisa d'un stratagème qui lui réussit, et qui prouve que cet homme, si renommé par son courage, avait aussi du génie : il assembla six barques, ordonna à ceux qui les montaient de partir dès le commencement de la nuit, de raser la côte, d'aller en pleine mer et d'allumer des fanaux lorsqu'ils y seraient, de les éteindre sitôt qu'ils s'apercevraient que les ennemis iraient à leur poursuite, de rega-



gner la côte, et de rentrer dans la rade. Ses ordres furent ponctuellement exécutés, et son projet réussit comme il l'avait prévu. Les ennemis voyant six vaisseaux en pleine mer, crurent que c'était Jean Bart qui leur avait échappé : ils coururent après, et Jean Bart partit : ce fut le 27 juin 1694.

Ceux qui montaient les cent trente vaisseaux chargés de blé, voyant que les glaces leur laissaient le passage libre, et qu'on ne venait point les chercher, se livrèrent à l'impatience : ils mirent à la voile sous l'escorte de trois vaisseaux de guerre, deux danois et un suédois. La neutralité que ces deux nations observaient avec les puissances belligérantes, leur donnait droit de commercer partout. Malgré ce droit, les Hollandais envoyèrent une escadre de huit vaisseaux de guerre, commandée par le contre-amiral de Frise, nommé Hides-de-Vries, pour enlever la flotte française. Cette escadre la rencontra entre le Texel et la Vlie, et s'en empara sans que les vaisseaux danois et suédois fissent aucun effort pour la défendre. Le 29 du même mois, Jean Bart aperçut cette flotte à plus de quinze lieues au large; il envoya sa corvette reconnaître ce que c'était : on lui rapporta que c'étaient huit vaisseaux de guerre hollandais qui avaient rencontré et enlevé la flotte chargée de blé qu'il allait chercher. Cet homme intrépide ne consulta, dans ce moment, que son zèle et son courage : il dit aux officiers : « il faut



» avancer et combattre, l'intérêt de la France le » demande, » et ordonna en même temps qu'on déployât toutes les voiles. Lorsqu'il fut à portée du canon des ennemis, il dit encore aux officiers: « Camarades, point de canon, point de fusil : » songeons à donner des coups de pistolet, de sabre; » je vais attaquer le contre-amiral, et vous en ren» drai bon compte. » Il alla à lui, essuya sa bordée, lui lâcha la sienne lorsqu'il fut à la portée du pistolet, monta à l'abordage. Le contre-amiral, Hides-de-Vries, était un homme brave et vigoureux : il se présenta le premier pour faire face aux Français, et exciter les siens par son exemple. Jean Bart avança sur lui le sabre à la main : ils combattirent long-temps l'un contre l'autre, ils se portaient des coups si terribles, que le feu jaillissait de leurs armes. Enfin, Jean Bart lui tira un coup de pistolet dans l'estomac, un autre dans le bras, lui donna plusieurs coups de sabre sur la tête, l'abattit à ses pieds : les Français, animés par le courage de leur commandant, firent un carnage horrible dans le vaisseau ennemi, et s'en emparèrent en moins d'une demi-heure. Deux autres vaisseaux de guerre hollandais furent enlevés de la même manière ; les cinq qui restaient s'enfuirent épouvantés. Jean Bart fit le tour de la flotte chargée de blé, et l'emmena avec tous les matelots que les Hollandais avaient mis dedans. Il en envoya une partie dans les différens ports de France, prit

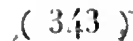
la route de Dunkerque avec l'autre, et les trois vaisseaux de guerre hollandais; celui qu'il avait pris lui-même était de cinquante-huit pièces de canon, un autre était de quarante-huit, le troisième de trente-quatre : les trois vaisseaux de Danemarck et de Suède étaient restés spectateurs du combat.

Un jeune homme, marin provençal, fit, dans ce combat naval, une action qui mérite d'être rapportée : Jean Bart dit, en abordant le vaisseau contre-amiral des Hollandais, qu'il donnerait dix pistoles à celui qui lui apporterait le pavillon de contre-amiral, et six à celui qui lui apporterait le pavillon de poupe : ce marin s'élance avec les autres sur le vaisseau ennemi, monte au grand mât pour enlever le pavillon : le contre-maître l'aperçoit, et lui tire deux coups de fusil, dont un lui perce la main, l'autre la cuisse; le marin, d'un sang-froid presque incroyable, enveloppe sa main avec son mouchoir, et sa cuisse avec sa cravatte; continue de monter, enlève le pavillon, s'en fait une ceinture, descend, va sur la dunette pour enlever le pavillon de poupe. Il l'a déjà détaché à moitié : le contre-maître l'aperçoit encore, lui porte un coup d'esponton; le marin se retourne, prend une hache d'armes qu'il a à son côté, en donne une coup, du pic, au contre-maître, lui crève un œil, le renverse par terre, continue de

détacher le pavillon, l'ajoute à sa ceinture, et va les porter tous deux à Jean Bart.

JEAN BART et le chevalier de Forbin formaient à Dunkerque une petite escadre, dont l'objet était d'aller interrompre le commerce des Anglais et des Hollandais dans le Nord ; les Anglais vinrent les y bloquer ; il s'agissait de sortir. Jean Bart se mit à la tête de l'escadre, et dit aux autres capitaines de le suivre et de l'imiter. Il passa par un des intervalles qui étaient entre les vaisseaux ennemis, lâcha ses deux bordées de canon ; les autres officiers l'imitèrent, comme il le leur avait commandé. Jean Bart était déjà en pleine mer, que les ennemis, dans leur surprise, n'avaient pas encore songé à l'attaquer. Au point du jour, il se trouva hors de leur vue. Vers le soir, il aperçut six vaisseaux qui faisaient la même route que lui. Il crut d'abord qu'ils avaient été détachés de ceux qui faisaient le blocus de Dunkerque, et les envoya reconnaître. Il apprit que c'étaient quatre vaisseaux marchands anglais, richement chargés pour la Russie, escortés par deux vaisseaux de guerre, dont l'un était de cinquante canons, l'autre de quarante : il les serra de près pendant la nuit, attaqua dès la pointe du jour le plus fort, le prit sans essuyer beaucoup de résistance, s'empara ensuite de l'autre, et des quatre vaisseaux

marchands : on les amarina, et on les fit conduire par une frégate à Bergen en Norwège. Deux jours après, l'escadre de Jean Bart rencontra encore la flotte hollandaise de la pêche aux harengs, qui était de cent voiles, et escortée par deux vaisseaux de quarante canons chacun. Les Hollandais la croyaient en sûreté, imaginant que les Anglais, qui bloquaient le port de Dunkerque, empêcheraient le redoutable Jean Bart d'en sortir. Il enleva les vaisseaux de guerre, brûla tous les autres, prit les équipages sur ses vaisseaux, et relâcha les prisonniers sur les côtes d'Angleterre. Peu de temps après, il rencontra une frégate hollandaise de trente-six canons, la prit à l'abordage et la brûla. Pendant le cours de cette campagne, il fit des prises de toute espèce, et en très-grande quantité. Il alla ensuite croiser sur les côtes d'Ecosse, mit pied à terre, fit retrancher deux cent quatre-vingts hommes de ses équipages dans un endroit où ils pouvaient couvrir ses chaloupes, ses canots, et favoriser sa retraite; il pilla ensuite et brûla plusieurs villages. L'alarme se répandit dans les environs; on forma un petit corps de cavalerie et d'infanterie, qui pouvait monter à trois cents hommes. Les Français firent un feu violent sur eux, les mirent en fuite. Jean Bart brûla plusieurs pêcheries avant de quitter l'Ecosse; il mit ensuite à la voile, et alla débarquer à Bergen, en Norwège, où il avait envoyé, comme nous l'avons



dit plus haut, les quatre vaisseaux marchands et ceux qui les escortaient.

Pendant que Jean Bart était à Bergen, un Anglais, qui commandait deux vaisseaux, y aborda, et alla dans un lieu public où les étrangers avaient coutume de se rendre pour se rafraîchir. Il aperçut un homme dont l'air fier et déterminé, la taille haute et robuste, le frappèrent. L'entendant parler facilement anglais, il eut la curiosité de savoir qui il était. Ceux auxquels il le demanda, lui répondirent que c'était Jean Bart. « C'est lui que je cherche, dit-il. — C'est lui-même, lui répondit-on. » Cet Anglais lia conservation avec lui. Après un entretien assez court, il lui dit qu'il le cherchait, qu'il avait envie d'en venir aux prises avec lui. « Cela est très-facile, lui répondit Jean Bart; j'ai besoin de munitions, et je partirai sitôt que j'en aurai reçu. — Je vous attendrai, lui répondit l'Anglais. » Lorsque Jean Bart eut fait les préparatifs pour son départ, il avertit le capitaine anglais qu'il mettait à la voile le lendemain. L'Anglais répondit qu'ils se battraient lorsqu'ils seraient en pleine mer; mais qu'étant dans un port neutre, ils devaient se traiter réciproquement avec amitié; et il l'invita à déjeûner le lendemain à son bord, avant de partir. Jean Bart lui répondit : « Le déjeûner de deux ennemis, comme vous et moi, qui

se rencontrent, doit être des coups de canon, des coups de sabre. » Le capitaine anglais insista. Jean Bart était brave, par conséquent incapable de bassesse : il jugea du capitaine anglais par lui-même, accepta son déjeûner, se rendit à son bord, prit un peu d'eau-de-vie, fuma une pipe, dit au capitaine anglais : « Il est temps de partir. » L'Anglais lui répondit : « Vous êtes mon prisonnier; j'ai promis de vous prendre et de vous amener en Angleterre. » Jean Bart jeta sur lui un regard qui annonçait son indignation et sa fureur, alluma sa mèche, cria : « à moi! » renversa quelques Anglais qui étaient sur le pont, dit: « Non! je ne serai pas ton prisonnier : le vaisseau va sauter ! » Tenant sa mèche allumée, il s'élança vers un baril de poudre qu'on avait, par hasard, tiré de la sainte barbe. Tout l'équipage anglais se voyant ainsi près de périr, fut saisi d'effroi. Les Français qui étaient dans les vaisseaux de Jean Bart l'avaient entendu : ils se mirent promptement dans des chaloupes, montèrent à l'abordage du vaisseau où il était, hachèrent en pièces une partie des Anglais, firent les autres prisonniers, et s'emparèrent du vaisseau. En vain le capitaine anglais représenta qu'il était dans un port neutre; Jean Bart l'enleva, et le conduisit à Dunkerque. Il laissa au port de Bergen l'autre vaisseau anglais qui n'était pas complice de la trahison du capitaine.

Le prince de Conti ayant été élu roi de Pologne, Jean Bart eut la commission délicate de le conduire dans ce pays, sur une escadre composée de six vaisseaux et d'une frégate. Le 7 septembre 1697, cette escadre passa devant Ostende, et fit sa route pendant la nuit. Elle échappa à dix-neuf vaisseaux de guerre ennemis, qui s'étaient portés au nord de Dunkerque pour s'opposer à son passage. Au point du jour, elle en rencontra deux autres à la voile, et neuf mouillés entre la Meuse et la Tamise. Jean Bart se tint sur la défensive, et continua fièrement sa route. Lorsque le danger fut passé, le prince de Conti lui dit : « S'ils nous avaient attaqués, ils auraient pu nous prendre. » Jean Bart lui répondit avec sang-froid : « Cela était impossible. — Comment auriez-vous fait, répliqua le prince? Jean Bart répondit : « J'aurais fait mettre le feu au vaisseau; nous aurions sauté en l'air, et ils ne nous auraient pas pris : mon fils avait ordre de se tenir à la sainte barbe, tout prêt à y mettre le feu au premier signal. »

Juste appréciateur de tous les genres de mérite, Louis XIV rendit un hommage public à celui de notre héros. Il avait fait au roi, en termes trop énergiques, le récit de sa sortie du port de Dunkerque ; le prince dit à ses courtisans qui marquaient de la surprise : « Il me parle un peu grossièrement, mais il agit bien noblement pour moi. » Les parcourant ensuite des yeux, il ajouta : » Y

en a-t-il un parmi vous qui soit capable de faire ce qu'il a fait? »

Quand le fils de Jean Bart, déjà connu comme marchant, par son intrépidité, sur les traces de son père, vint rendre compte à la cour que ce célèbre marin avait repris la flotte chargée de blé sur les ennemis de la France, la princesse de Conti voulut le voir, et l'envoya chercher. Elle le pria de lui donner des détails sur le combat que son père avait livré, dans cette occasion aux Hollandais. Lorsqu'il eut fini, elle tira une fleur d'un bouquet qu'elle avait alors, et la donnant au jeune marin : « Monsieur, lui dit-elle, présentez cette fleur à monsieur votre père, et dites-lui de ma part de la mettre à sa couronne de lauriers. »

Le chevalier de Forbin fut plusieurs fois employé, conjointement avec Jean Bart. Il eut cependant aussi ses exploits particuliers. Cet officier commença, dès sa première jeunesse, à servir sur mer ; il fut, de bonne heure, grand-amiral du roi de Siam, à qui le chevalier de Chaumont l'avait laissé en 1686. Redevenu Européen et Français, il attaqua, en 1706, près du Texel, avec cinq petits vaisseaux, une escadre ennemie forte de six vaisseaux de guerre de cinquante à soixante canons : il en enleva un, en brûla un autre, coula bas un troisième, et dispersa le reste. Fait chef d'escadre, il dispersa, dans les mers du

Nord, trois différentes flottes anglaises destinées pour la Moscovie : à son retour il battit, avec Duguay-Trouin, une autre flotte anglaise. Son âme était aussi grande que sa bravoure : il avait obtenu, en 1689, une récompense du roi, pour s'être distingué dans une action d'éclat : il alla faire ses remercîmens au prince, comme il sortait de la messe ; mais cet homme illustre, moins occupé de sa propre gloire, que de celle d'un officier qu'on semblait avoir oublié, osa représenter au roi que cet officier qu'il lui nomma, ne l'avait pas servi avec moins de valeur et moins de zèle que lui. Le roi s'arrêta ; et s'étant tourné vers le marquis de Louvois, qui était à son côté : *le chevalier de Forbin*, lui dit-il, *vient de faire une action bien généreuse, et qui n'a guère d'exemples dans ma cour.*

Duguay-Trouin.

Duguay-Trouin était né à Saint-Malo ; son père était un riche négociant et un habile marin. Le jeune Duguay-Trouin, entraîné par son exemple, fit sa première campagne en 1689 ; il obtint de sa famille, la permission de s'embarquer en qualité de volontaire, sur une frégate de dix canons. Pendant cette campagne, il fut continuellement incommodé du mal de mer ; une tempête affreuse lui montra de près le danger ; et, bientôt après, il fut témoin d'un abordage sanglant. Ces

spectacles d'horreur ne purent le détourner de la guerre sur mer. Sa famille, étonnée de son courage, lui confia, en 1691, une frégate de quatorze canons; il n'avait alors que dix-huit ans. Il fut jeté par la tempête sur les côtes d'Irlande: il s'y empara d'un château, et brûla deux navires, malgré l'opposition d'un nombre de troupes assez considérable qu'il fallut combattre. En 1694, il fit une descente dans la rivière de Lymerick, où il prit un brûlot, trois bâtimens, et enleva deux vaisseaux anglais, qu'il attaqua avec une frégate dont le roi lui avait confié le commandement. Le combat qu'il soutint avec la même frégate, pendant quatre heures, contre quatre vaisseaux anglais, fit briller son courage; mais ayant été blessé dans ce combat, il fut fait prisonnier, et par suite enfermé à Plymouth. Sa captivité ne fut pas longue. Duguay-Trouin était aussi aimable que courageux: il sut plaire à une jeune anglaise qui brisa ses fers. Ce fait de sa vie est aussi intéressant qu'honorable pour son adresse et pour son intrépidité.

Duguay-Trouin était accompagné de quatre Français, savoir: un officier compagnon de sa fuite, son maître d'équipage, son chirurgien et son valet. Ils s'embarquèrent dans la chaloupe sur les dix heures du soir. Aussitôt, ils partirent, et rencontrèrent, en passant dans la rade, deux vaisseaux de guerre anglais, qui y étaient mouillés et qui les interrogèrent. Les Français répondirent

comme s'ils eussent été des pêcheurs anglais, continuèrent leur route, et se trouvèrent, à la pointe du jour, hors de la grande rade. Ils y rencontrèrent encore une frégate anglaise, qui courait sa bordée pour entrer à Plymouth : elle s'opiniâtra à vouloir leur parler, et ils auraient été repris, si le vent, en cessant tout-à-coup, ne leur eût fourni le moyen de s'éloigner d'elle à force de rames.

Ils la perdirent de vue, et se trouvèrent bientôt en pleine mer ; mais, accablés de fatigues, la nuit les surprit. Ils n'avaient cependant pas de temps à perdre. Duguay-Trouin et son maître d'équipage se relevaient tour à tour, pour gouverner sur un compas de route, éclairé par un petit fanal. Pendant que Duguay-Trouin tenait le gouvernail, il se trouva si épuisé de fatigue, qu'il s'endormit ; il fut presque aussitôt réveillé par un violent coup de vent, qui, donnant dans la voile, coucha la chaloupe : elle fut remplie d'eau en un instant. Aussitôt Duguay-Trouin largua l'écoute, en poussant en même-temps le gouvernail à arriver vent-arrière. Par cette prompte manœuvre, il évita un naufrage d'autant plus certain, qu'ils étaient à plus de quinze lieues de toute terre. Ses compagnons qui dormaient, ayant de l'eau par-dessus la tête, furent bientôt éveillés. Ils se hâtèrent de se lever, et de vider, avec leurs chapeaux, l'eau qui était dans la barque. Le biscuit et la bière furent entièrement gâtés. La chaloupe étant soulagée, ces in-

fortunés continuèrent leur route; et le jour suivant, vers les huit heures du soir, ils arrivèrent sur les côtes de Bretagne, à deux lieues de Tréguier.

Peu de jours après son retour, Duguay-Trouin reprit le cours de ses exploits. Chaque jour, on vit quelque prise nouvelle faite avec des forces inférieures. Ce fut en 1697, que Duguay-Trouin passa de la marine marchande à la marine royale. Il eut d'abord le titre de capitaine de frégate légère; en 1704, il fut nommé capitaine en second, sur le vaisseau du roi *la Dauphine*, commandé par le comte de Hautefort. De toutes ses expéditions, la plus connue est la prise de Rio-Janeiro, une des plus riches colonies du Brésil. En onze jours, il fut maître de la place et de tous les forts qui l'environnaient. La perte des Portugais était de plus de vingt-cinq millions. A son retour de cette expédition, qui est de 1711, tout le monde s'empressait de le voir. Une pension de deux mille livres fut la récompense de ses services. Le roi lui en avait déjà accordé une de mille livres en 1707. Duguay-Trouin écrivit alors au ministre, pour le prier de faire tomber cette pension sur Saint-Auban, son capitaine en second, qui avait eu une cuisse emportée. « Je suis trop récompensé, ajouta-t-il, si j'obtiens l'avancement de mes officiers. » Louis XIV se plaisait beaucoup à entendre de sa bouche le récit de ses actions. Un jour où il racontait un combat dans lequel un de ses vaisseaux

se nommait *la Gloire : J'ordonnai*, dit-il, *à* la Gloire *de me suivre.* — *Elle vous fut fidèle*, reprit le roi. Duguay-Trouin vécut, et fut encore employé glorieusement sous le règne de Louis xv. Il avait été fait alors commandeur de l'ordre de saint Louis et lieutenant-général.

Louis xv.

Stanislas Leczinski, beau-père de Louis xv, déjà nommé roi de Pologne en 1704, fut, en 1733, élu de nouveau de la manière la plus légitime et la plus solennelle; mais l'Empereur, aidé par les Russes, fit élire de son côté le fils du dernier roi, électeur de Saxe, qui avait épousé sa nièce. Le roi de France qui devait envoyer une armée nombreuse pour soutenir son beau-père, n'envoya que quinze cents hommes. L'officier qui les commandait, jugeant, à la supériorité des ennemis, qu'il sacrifierait inutilement ses soldats, relâcha en Danemarck. L'ambassadeur de France, le jeune comte de Plélo, qui joignait l'étude de la philosophie et des lettres à des sentimens héroïques, résolut, avec cette poignée de braves, de secourir Dantzick, assiégé par les Russes.

Quinze cents Français osèrent attaquer trente mille Russses. Les palissades arrachées, les retranchemens forcés, ils furent sur le point de pénétrer dans la ville. Au milieu de prodiges de valeur, Plélo tomba percé de coups. Les Fran-

çais continuèrent à se défendre. Couvrant leur petit nombre de quelques fortifications, ils résistèrent pendant un mois et firent la capitulation la plus honorable. Ils devaient être transportés en France; mais la prise d'un vaisseau russe les fit retenir et conduire en Russie, où l'impératrice Anne traita les soldats comme des officiers, et les officiers comme des ambassadeurs.

Siége de Philisbourg.

En 1734, l'armée française, malgré les efforts du prince Eugène, s'ouvrit un passage en Allemagne et vint mettre le siége devant Philisbourg. MM. d'Asfeld et de Gassion ouvrirent la tranchée à la tête des gardes françaises. Sous les yeux du vieux maréchal de Berwick qui commandait le siége, l'armée bravait tous les obstacles. Le général, voulant juger de l'état des travaux, monta à cheval à sept heures du matin. Arrivé à la principale batterie, il écoutait les ingénieurs et pesait leurs raisons, lorsqu'il fut atteint par un boulet de canon, entre son fils qui fut couvert de son sang et le duc de Duras qui fut blessé. Mort comme Turenne, il emporta, comme lui, les regrets de l'armée. M. d'Asfeld lui succéda dans le commandement de l'armée et obtint le bâton de maréchal. A la nouvelle de la mort de Berwick, les Impériaux s'avancèrent pour tenter de faire lever le siége. La bonne contenance des Français les arrêta; le

prince Eugène croyant les intimider par une menace, fit crier un soir par un soldat : « M. d'As-
» feld, nous irons demain manger votre soupe.
» — Venez, fit répondre M. d'Asfeld, elle est
» toute prête et nous vous attendons. » Philisbourg capitula peu de jours après.

On vit à ce siége une preuve de l'attachement des soldats pour leurs officiers. Un jeune sous-lieutenant, trop petit pour marcher dans l'eau comme les autres, fut porté de main en main par ses soldats. Un grenadier dit à un de ses camarades qui le lui présentait : « Mets-le sur mon dos,
» s'il y a un coup de fusil à recevoir, je pourrai
» le lui épargner. »

Siége de Prague (1741).

Les Français et les Bavarois s'étaient avancés pour faire le siége de Prague. Le grand duc venait au secours de cette place avec trente mille hommes. On n'avait qu'un parti à prendre, celui de tout oser pour l'emporter d'assaut. Cette entreprise difficile, un homme de génie (le comte de Saxe) osa la tenter, et le succès couronna son audace. Pendant qu'on formait deux attaques vigoureuses, qui, comme on l'avait prévu, fixaient toute l'attention de la garnison, Chevert, lieutenant-colonel du régiment de Beauce, préféré à tant d'autres dans cette occasion décisive, fit dresser des échelles sur un point opposé des rem-

parts; et pour assurer le succès, il donna à un sergent de confiance cette instruction singulière : « Tu monteras par là ; on criera *qui vive?* tu ne » répondras rien ; on criera encore, tu ne répondras pas davantage, non plus qu'au troisième » cri ; on te tirera, on te manquera ; tu égorgeras » la sentinelle, et je suis là pour te soutenir. » L'ordre fut parfaitement exécuté. Chevert pénétra dans la ville ; les Français se répandirent dans les rues ; le gouverneur se rendit prisonnier ; la garnison mit bas les armes.

Retraite de Prague (1742).

Le maréchal de Belle-Isle avait été assiégé dans Prague ; le siége en avait été levé : mais, dans la situation des affaires, il devenait essentiel de sauver l'armée qu'il commandait. L'entreprise était difficile, périlleuse même. Il fallait tromper la surveillance des bourgeois et braver la supériorité des ennemis, pendant l'espace de trente-huit lieues et au milieu des rigueurs excessives de l'hiver, et presque sans provisions. La sagesse du général et la constance des soldats triomphèrent de tous les obstacles. L'armée française composée d'onze mille hommes d'infanterie et de trois mille chevaux, emmenant quarante ôtages, trente pièces de canon, des vivres pour douze jours, sortit de Prague, s'enfonça dans des plaines couvertes de neige, repoussant le jour et la nuit

des nuées de hussards, évitant les défilés occupés par l'ennemi, s'ouvrant un chemin dans des contrées escarpées et inconnues, et, victorieuse enfin de la nature et des Autrichiens, arriva à Egra, n'ayant à regretter que sept cents hommes perdus dans les neiges. Cette retraite savante fut la gloire du général et le salut de l'armée.

Désespérés de n'avoir pu saisir une si belle proie, les ennemis retournèrent aux portes de Prague, où le brave Chevert était renfermé avec six mille hommes, dont les deux tiers étaient malades ou convalescens. Avec d'aussi faibles moyens, comment contenir des bourgeois séditieux et soutenir les efforts de quarante mille hommes? Chevert demanda des logemens pour des troupes nombreuses, publia qu'il se maintiendrait tout l'hiver dans Prague, dressa des bûchers dans les rues, renferma dans sa propre maison les principaux habitans, la remplit de poudre, parut décidé à tout réduire en cendres, et à s'ensevelir sous les ruines de la place, à la première révolte des habitans ou aux premières attaques de l'ennemi. Tant d'héroïsme étonna les Autrichiens, qui accordèrent la capitulation la plus honorable. Chevert sortit de Prague en vainqueur, et se rendit, aux dépens de la reine de Hongrie, à Egra, seule ville qui restât en Bohême au pouvoir des Français.

Bataille de Fontenoy. (1745.)

Le fait militaire le plus remarquable du règne de Louis xv, est, sans contredit, la bataille de Fontenoy, où le Roi assista en personne. Dès le commencement de l'action, l'infanterie anglaise et hanovrienne s'avança avec intrépidité. Arrivée à cinquante pas du régiment des gardes-françaises, ses officiers saluèrent les Français; les officiers français rendirent le salut. Un officier aux gardes anglaises cria : « Messieurs des gardes françaises, » tirez. — Tirez vous-mêmes, répondit le comte » d'Auteroche; nous ne tirons jamais les premiers; » tirez, Messieurs. » Le feu devint terrible. L'armée anglaise qui marchait avec lenteur, mais avec audace, se forma, à cause de la nature du terrain, en colonne serrée, inébranlable par sa masse et son courage, repoussant tous les corps isolés qui l'attaquaient. Le maréchal de Saxe qui avait fait toutes les dispositions, et qui, malade, était porté en litière, voyant tous les efforts inutiles, fit conjurer le roi de se retirer. Pendant ces momens d'alarmes, le duc de Richelieu ayant entendu un officier, qu'on dit être le comte de Lally, dire qu'il fallait pointer contre la colonne les quatre pièces destinées à protéger la retraite du roi, se hâta de faire part de cet avis salutaire. Le roi donna l'ordre aussitôt. La colonne anglaise fut ébranlée; ses flancs s'entr'ouvrirent; la Maison du

roi chargea avec fureur; plusieurs régimens l'imitèrent ; les ennemis changèrent de rôle ; et le duc de Cumberland qui les commandait, ne songea plus qu'à la retraite, qui fut opérée sous le feu meurtrier de nos batteries.

La perte des ennemis fut de neuf mille hommes ; celle des Français de cinq mille tués ou blessés. Le roi rendit plus beau son triomphe par son humanité. Il fit panser les blessés français et ennemis avec le même soin, et sous ses yeux. Il conduisi son fils sur le champ de bataille, et lui dit au milieu des morts et des mourans : « Méditez ce spec- » tacle affreux ; apprenez à ne pas vous jouer de » la vie de vos sujets, et à ne jamais verser leur » sang dans des guerres injustes. »

Un aide-major fut envoyé au roi de Prusse, alors notre allié, pour lui apprendre cette victoire ; il arriva au camp prussien au moment où Frédéric venait de battre les Autrichiens. « Allez » annoncer à votre maître, lui dit le roi de » Prusse, que j'ai acquitté à Friedberg la lettre » de change qu'il a tirée sur moi à Fontenoy. »

Batailles de Rocoux et de Laufeld.

L'année suivante, le maréchal de Saxe eut à dissiper ou à vaincre les débris de l'armée ennemie, fortifiés d'une armée autrichienne. Les Français étaient pleins de confiance ; les officiers mêlaient

les plaisirs du théâtre aux préparatifs des combats; on jouait la comédie dans le camp. La veille de la bataille de Rocoux, le maréchal fit faire cette annonce par madame Favart: « Demain relâche, » à cause de la bataille; après demain, nous au- » rons l'honneur de vous donner *le Coq du vil-* » *lage.* » En même temps, résolu de vaincre à quelque prix que ce fût, le maréchal envoya cet ordre aux colonnes : « Succès ou revers, les trou- » pes resteront dans la position où la nuit les » trouvera, pour recommencer les attaques. » La victoire fut vivement disputée. Le maréchal, pour décider le succès de ses manœuvres, habilement exécutées par les comtes d'Estrées, de Lowendal et de Clermont, eut recours à la bayonnette, arme si terrible dans la main des Français. Tout prit la fuite. La perte des ennemis fut de dix mille hommes tués, blessés ou faits prisonniers; celle des Français n'excéda pas deux mille hommes.

La bataille de Laufeld où les ennemis éprouvèrent le même sort, permit aux Français de faire le siège de Berg-op-Zoom, place importante, l'une des clefs des Provinces-Unies. Ce siège fut confié au comte de Lowendal. Les meilleures fortifications de Cohorn, le Vauban hollandais, une forte garnison, les eaux profondes de l'Escaut, une armée auxiliaire dans des lignes voisines, des communications faciles par mer, tout faisait juger Berg-op-Zoom imprenable. Le siège était couvert

par le maréchal de Saxe. La défense fut belle, mais ne ralentit pas l'ardeur des assiégeans. La brèche fut praticable au bout d'un mois; l'assaut fut livré; la ville prise fut livrée au pillage; dix-sept grandes barques chargées de munitions et de rafraîchissemens, tombèrent entre nos mains. Les Hollandais avaient écrit en gros caractères sur les ballots : *à l'invincible garnison de Berg-op-Zoom!* Le comte de Lowendal reçut, pour prix de sa conquête, le bâton de maréchal.

Paix d'Aix-la-Chapelle.

En 1748, le maréchal de Saxe, après avoir trompé les alliés par d'heureuses manœuvres et les avoir alarmés sur différens points, se dirigea sur Maëstricht, l'une des plus fortes places de la Hollande, l'investit et en poussa le siége avec vigueur. Il allait la soumettre à ses armes, quand un courrier du duc de Cumberland vint annoncer la cessation des hostilités, et justifier le mot du maréchal : *La paix est dans Maëstricht.*

Louis XV la conclut à Aix-la-Chapelle, comme le dit un de ses plénipotentiaires au congrès, *non en marchand, mais en roi.* Rien pour lui, tout pour ses alliés, fut la base que posa sa générosité dans les négociations. La France n'acquit pas un village; mais dom Philippe, infant d'Espagne, obtint les duchés de Parme, Plaisance et Guastalla; le duc de Modène rentra dans ses états; la répu-

blique de Gênes recouvra tout son territoire; le royaume des Deux-Siciles fut assuré à dom Carlos; la France et l'Angleterre se rendirent mutuellement toutes leurs conquêtes; et Marie-Thérèse, qui devait perdre les plus beaux domaines de la succession autrichienne, ne perdit que la Sicile et une faible portion du Milanais, cédée au roi de Sardaigne pour prix de son alliance.

Guerre de 1756 à 1763.

Le traité d'Aix-la-Chapelle avait rendu la paix à la France et à l'Europe. La guerre dont nous allons rendre un compte rapide, fut conduite par le gouvernement français avec une incurie qui nuisit partout aux succès de nos armes; et nous aurons à donner peu de récits de victoires. Nos défaites même qui, à d'autres époques, présentaient presque toujours de glorieuses circonstances, n'ont eu aucun éclat. Cependant nous trouverons çà et là quelques faits militaires qui peuvent honorer la nation et qui rappelleront les beaux jours du règne de Louis XIV.

La cause qui troubla la paix de l'Europe était futile en apparence; mais elle avait sa source dans la jalousie de l'Angleterre, qui voyait avec peine la prospérité renaissante de notre commerce, et qui voulait arrêter l'essor de la seule nation de l'Europe qui pouvait balancer son influence.

Le traité d'Utrecht avait mal déterminé les

limites du Canada, colonie française dans le continent de l'Amérique du nord. Les Anglais y trouvèrent un motif d'agression ; ils bâtirent un fort sur le territoire français. Un de nos officiers (Jumonville), escorté de trente hommes, se présenta pour faire des représentations, et fut repoussé comme un ennemi; il fut tué ainsi que quelques hommes de son escorte.

A la nouvelle de cet attentat, la France, au lieu de pousser le cri de la vengeance, ne fit entendre que la voix de la plainte. Cette modération, ou plutôt cette pusillanimité, rendit le ministère anglais plus audacieux. Il se préparait sans doute à une rupture; et il repoussa tous les moyens de conciliation. Sans déclaration de guerre préalable, tous nos navires marchands furent attaqués; plus de trois cents devinrent la proie de cette odieuse rapacité. La guerre fut inévitable. On vit changer tout-à-coup le système politique de l'Europe. La Prusse s'unit à l'Angleterre, et l'Autriche à la France.

Prise de l'île de Minorque.

UNE flotte française, composée de douze vaisseaux de ligne et de cinq frégates, escortant un convoi qui portait vingt-sept bataillons, fit voile des îles d'Hières, et débarqua sans obstacles dans l'île de Minorque; elle s'empara de la ville, de la citadelle, et bloqua la garnison anglaise dans le fort

Saint-Philippe. Pendant que le maréchal de Richelieu, qui commandait l'armée, se préparait à faire le siége de cette forteresse, le marquis de la Galissonnière, à la tête de l'escadre, fermait le port aux Anglais qui accouraient pour secourir les assiégés. Leur escadre, sous les ordres de l'amiral Bing, voyant celle des Français arriver à pleines voiles, se rangea en bataille. L'action fut vive et meurtrière; la ligne anglaise fut rompue et ses vaisseaux furent au loin dispersés.

Cette importante victoire navale enflamma le courage des assiégeans. Le maréchal de Richelieu, idole des soldats, disposa tout pour un assaut général. Pour vaincre, il fallait joindre la discipline à la valeur; et comme un grand nombre de soldats se livraient à la boisson, il fit publier un ordre du jour, ainsi conçu : « Tout soldat qui » aura été trouvé dans l'ivresse, n'aura pas l'hon- » neur de monter à l'assaut. » A dater de cet instant, on n'eut plus une faute de ce genre à reprendre, tant l'honneur a de pouvoir sur les militaires français! Descendre dans les fossés, placer les échelles, gravir des rochers, emporter cinq fortes redoutes, tous ces prodiges furent en un instant l'ouvrage des Français. Le gouverneur Blakney, craignant pour la place les plus grands malheurs, demanda et obtint une capitulation honorable.

Bataille d'Hastembeck.

La guerre commença en Allemagne sous d'heureux auspices. L'armée française, sous les ordres du maréchal d'Estrées, fit reculer les Hanovriens et les Anglais, depuis Munster jusqu'aux bords du Weser, passa le fleuve sans obstacles, et atteignit le duc de Cumberland, près d'Hameln, dans une position qu'il croyait inexpugnable. L'attaque fut ordonnée; l'intrépide Chevert ouvrit le premier le chemin de la victoire; et, avec des troupes d'élite, il emporta une redoute qui protégeait le centre des ennemis. Le duc de Cumberland fit un mouvement rétrograde, abandonna la défense d'Hameln, et céda tout le pays à l'armée française.

Tandis que les talens du maréchal d'Estrées faisaient triompher les armes françaises, une intrigue de cour lui faisait perdre son commandement. Le maréchal de Richelieu, deux jours après la bataille, se présenta pour le remplacer. Le nouveau général eut des succès rapides; il poussa le duc de Cumberland jusqu'à l'embouchure de l'Elbe, et lui fit signer la honteuse capitulation de Closter-Seven, par laquelle l'armée anglaise et hanovrienne s'engageait à poser les armes jusqu'à ce qu'elle eut été échangée, et laissait le champ libre aux Français pour aller combattre le roi de Prusse. Mais le gouvernement anglais ne tint aucun compte de cette capitulation; et l'on vit,

l'année suivante, les troupes anglaises reprendre les armes, après un refus d'exécuter les conditions stipulées.

Affaire de Saint-Cast (1758).

La marine française n'éprouva, pendant cette guerre désastreuse, que des pertes et des défaites. Les côtes de la Bretagne et de la Normandie furent souvent insultées; et si l'Angleterre ne retirait que de faibles avantages de ses descentes dispendieuses, elle arrêtait du moins les secours nécessaires à la défense de nos colonies. La France put une fois cependant tirer une vengeance éclatante des maux qu'elle éprouvait. Huit ou dix mille Anglais étaient descendus en Bretagne. A la nouvelle de ce débarquement, le duc d'Aiguillon, gouverneur de la province, réunit quelques troupes de ligne aux milices bretonnes, attaqua les Anglais, les poursuivit jusqu'à la mer, couvrit le rivage de leurs morts et de leurs blessés. Dans cette affaire, les Anglais perdirent au moins cinq mille hommes.

Bataille de Bergen (1759).

La France avait deux armées en Allemagne, sous les ordres des maréchaux de Broglie et de Contades. Le prince Ferdinand de Brunswick résolut de surprendre le corps du premier de ces généraux. Il se présenta à la tête de quarante

mille hommes pour l'attaquer. Broglie, devinant ses desseins, l'attendit dans une position favorable. La victoire ne fut pas long-temps douteuse. L'ennemi fut repoussé trois fois avec grande perte. Déconcerté, le prince de Brunswick fit sa retraite aux approches de la nuit, laissant sur le champ de bataille six mille morts ou blessés. La Hesse fut le fruit de cette victoire qui ne coûta que trois mille hommes aux Français. Broglie ajouta à sa gloire, par la surprise, en plein jour, de la place de Minden, où il fit quinze cents prisonniers.

Bataille de Closter-Camp (1760).

Les ennemis avaient résolu, pour forcer les Français de sortir de l'Allemagne, de faire une diversion puissante sur le bas-Rhin. Le brillant courage du prince héréditaire de Brunswick promettait le succès. Mais pénétrant le dessein des ennemis, le maréchal de Broglie envoya le marquis de Castries, avec vingt-cinq mille hommes, pour s'y opposer. Ce général s'avança avec rapidité, emporta Philisbourg l'épée à la main; et méditant une action plus importante, vint camper dans la belle position de Closter-Camp, résolu de livrer bataille. Le prince héréditaire y accourut dans l'espoir de l'y surprendre; mais son espérance fut trompée. Il fut obligé de se retirer, et d'abandonner la victoire aux Français.

C'est dans la nuit qui précéda cette bataille que

le chevalier d'Assas, capitaine au régiment d'Auvergne, envoyé à la découverte, tomba seul, à quelques pas de son corps, au milieu d'un bataillon de grenadiers ennemis. Lui mettant la bayonnette sur la poitrine : « Si tu fais du bruit, » lui dirent-ils, tu es mort..... à moi, Auvergne! » s'écria d'Assas; à moi, ce sont les ennemis! » ... et il tomba percé de coups.

Bataille de Joansberg (1762).

La dernière action sérieuse qui eut lieu dans cette guerre, fut à l'avantage des Français commandés par un prince du sang. Le prince de Condé qui avait sous ses ordres une de nos armées, averti que les Hanovriens s'avançaient pour le chasser de la position importante qu'il occupait près des salines de Friedberg, vola au devant d'eux, les rencontra à Joansberg et leur livra bataille. La première charge des Français ne fut pas heureuse; mais la seconde et les suivantes découragèrent l'ennemi. Le prince de Brunswick, après quatre heures de combat, abandonna ses positions. Un régiment anglais fut obligé de mettre bas les armes, et les ennemis nous laissèrent quinze canons et près de deux mille prisonniers.

La paix fut signée à Paris entre la France et l'Angleterre, en 1763. Elle accéléra les négocia-

tions entamées entre les autres puissances belligérantes.

Par cette paix nécessaire, mais désavantageuse, la France céda à l'Angleterre, la nouvelle Ecosse, le Canada et les îles adjacentes, ses comptoirs au Sénégal, échangea l'île de Minorque pour Belle-Isle et consentit à démolir les fortifications de Dunkerque.

Louis xvi.

Par la paix de 1763, l'Angleterre avait augmenté sa puissance maritime de nos vastes propriétés coloniales; abusant de la victoire, elle avait préparé le germe d'une nouvelle guerre qui devait nécessairement se développer, à la première occasion favorable. Le ressentiment de la nation française était profond. L'insurrection des colonies américaines fut un prétexte qui lui permit enfin d'éclater. Louis xvi, cédant au vœu public, reconnut l'indépendance des Etats-Unis, et notifia au roi d'Angleterre son alliance avec eux. Cette notification fut le signal de la guerre entre les deux nations.

La position des Anglais en Europe comme en Amérique semblait leur faire une nécessité de la paix; cependant une politique insensée leur fit chercher des ressources dans la guerre; ils furent les premiers à commencer les hostilités.

M. de la Clochetterie, commandant la frégate

la *Belle Poule*, dans les eaux d'Ouessant, ayant appris qu'une escadre anglaise était dans la Manche, à la distance de quatre lieues, prit chasse pour l'éviter; mais il fut atteint par la frégate l'*Aréthuse*, dont le capitaine lui ordonna avec menace de se rendre à bord de son amiral. Un coup de canon fut la réponse de la frégate française. Le combat s'engagea sur le champ; l'avantage fut disputé plus de cinq heures, à la portée du pistolet. La *Belle Poule* fit, dans cette lutte, un feu si terrible, que la frégate anglaise, criblée de boulets, se replia sur son escadre, et reçut dans sa fuite plus de cinquante coups de canon. M. de la Clochetterie, qui ne pouvait la poursuivre sans tomber au milieu de l'escadre ennemie, rentra couvert de blessures et de gloire dans le port de Brest, au bruit des acclamations universelles: on se disputa l'avantage de fêter l'équipage victorieux. Le roi lui accorda des récompenses; et brûlant de combattre, la flotte qui était dans le port de Brest demandait, à grands cris, qu'on la conduisît à l'ennemi; mais l'amiral anglais Keppel avait déjà quitté la mer, et repris la route de ses ports, pour rallier un plus grand nombre de vaisseaux, avant de reparaître sur l'Océan.

Bataille d'Ouessant (1778).

La flotte de Brest, sous les ordres du comte d'Orvilliers, était composée de trente-deux vais-

seaux de ligne. Elle ne tarda pas à rencontrer la flotte anglaise qui était à - peu - près de la même force. Les deux flottes furent cinq jours en présence. L'amiral français fit le signal de se rallier dans l'ordre naturel; mais jugeant, au mouvement de l'ennemi, que son projet était de tomber sur l'arrière-garde française, il fit revirer de bord et former l'armée dans un ordre renversé. Cette manœuvre hardie, rapidement exécutée, lui procura l'avantage du vent. Notre feu, trois heures entières, causa d'affreux ravages; quoique quelques-uns de nos vaisseaux séparés par les vents, ne se trouvassent pas à l'action, l'ennemi ne pouvant soutenir plus long-temps nos bordées, fit un mouvement rétrograde. Sa retraite à la nuit indiqua qu'il n'oserait pas courir les risques d'un nouvel engagement. L'amiral Keppel eut grand peine à justifier sa défaite chez une nation jalouse et vaine; il fut accusé dans le parlement. La flotte française tint la mer pendant le temps nécessaire pour prouver sa victoire, et ne trouvant plus d'ennemis à combattre, rentra dans le port de Brest.

Un trait de gaîté toute française ajoute à la gloire de nos marins. Un vaisseau ennemi qui était venu par le travers du vaisseau français le *Saint-Esprit*, monté par le duc de Chartres, lui lâcha ses deux bordées; l'une frappa l'air, l'autre la flotte anglaise: des huées, des éclats de rire

partirent aussitôt de tous les points de l'escadre française. Une nation qui mêle ainsi, dans l'horreur des combats, la joie à la valeur, ne semble-t-elle pas avoir des droits à la victoire ?

Le comte d'Estaing.

Le comte d'Estaing était né en 1729, à Ravel, en Auvergne, d'une famille ancienne et illustre, depuis qu'un d'Estaing, combattant à la bataille de Bouvines, près de Philippe-Auguste, et lui ayant sauvé la vie, obtint de ce monarque le droit de porter sur son écu les armes de France. Le comte d'Estaing servit d'abord sur terre, et fut colonel d'un régiment d'infanterie. Etant passé dans l'Inde en qualité de brigadier des armées du roi, il fut pris en 1759, au siége de Madras. Relâché sur sa parole, il se mit à la tête de deux bâtimens, détruisit le comptoir anglais de Gomron dans le golfe Persique, et s'empara ensuite des établissemens de la même nation dans l'île de Sumatra. Pris une seconde fois dans ces parages, les Anglais le conduisirent à Porstmouth, où il fut jeté dans un cachot. A dater de ce moment, devenu ennemi implacable des Anglais, l'envie de leur nuire sembla doubler son zèle et ses talens. A la paix de 1763, pour prix de ses services, il fut fait lieutenant général des armées navales, et chevalier des ordres en 1767. En 1778, lorsque la France résolut de soutenir les Anglo-Américains contre

leur métropole, le comte d'Estaing, alors vice-amiral, fut choisi pour commander une escadre de douze vaisseaux destinés à agir en leur faveur.

Ayant concerté, avec le congrès américain, une attaque sur Rhode-Island et Newport, il fit toutes les dispositions capables d'assurer le succès de cette entreprise ; mais la lenteur des Américains fit échouer ce projet avantageux. D'Estaing essaya de s'en venger sur la flotte anglaise. N'ayant pu, malgré ses efforts, la décider au combat, il lui donna la chasse jusqu'au 10 août, époque où un coup de vent sépara les deux escadres.

Ce fut le 2 juillet 1779 que le comte d'Estaing parut avec l'escadre qu'il commandait à la vue de l'île de la Grenade. Il mit de suite à terre, sous les ordres du comte de Dillon, treize cents hommes de troupes qui occupèrent les hauteurs voisines. Le comte d'Estaing, à la tête d'une partie de ces troupes, fit pendant la nuit une marche très-longue pour tourner le morne de l'Hôpital, où l'on savait que les Anglais avaient mis leurs principales forces. Le lendemain, à la pointe du jour, on reconnut la position de l'ennemi sur ce morne, dont la pente extrêmement roide et embarassée de gros quartiers de pierres entassées, était fortifiée d'une palissade au bas, et de trois retranchemens l'un sur l'autre. On n'avait point de canon, il eût été trop long d'en amener, l'es-

cadre de l'amiral Byron pouvant survenir. Le général résolut de profiter de la nuit suivante, pour enlever le poste de vive force. Il fit ses dispositions pour attaquer sur trois colonnes, la partie de l'est de ce morne qui tient aux hauteurs qu'on avait tournées, et ordonna en même temps une fausse attaque sur l'Hôpital, du côté de la rivière Saint-Jean. En conséquence, la division du vicomte de Noailles, qui s'était portée sur le morne Saint-Eloi, eut ordre de joindre le comte d'Estaing à l'habitation Pradines. Elle eut à faire une marche longue pendant la grande chaleur ; mais l'exemple du chef fit supporter gaîment la fatigue.

Avant la nuit, le comte de Dillon et les autres commandans de division furent examiner, d'aussi près qu'il fut possible, les retranchemens qu'on devait attaquer, pour bien reconnaître le chemin que leurs colonnes devaient suivre. Le détachement d'artillerie n'ayant point de canon à servir, demanda à marcher à la tête des colonnes. Vers minuit, les troupes se mirent en mouvement : avant deux heures, elles étaient rendues à l'habitation Lucas, environ à un quart de lieue du morne qu'on devait attaquer. Là, on forma trois colonnes qui furent placées sur ses débouchés. La colonne de la droite était commandée par le vicomte de Noailles ; celle du centre par le comte Edouard de Dillon, et celle de la gauche par le

comte Arthur de Dillon. Le comte d'Estaing marchait à la tête des grenadiers de cette dernière colonne, qui était immédiatement précédée de l'avant-garde, commandée par le comte de Duras.

A deux heures après minuit, on commença la fausse attaque; et les trois colonnes débouchèrent, pour marcher au morne de l'Hôpital, en suivant les routes qui leur avaient été indiquées. Le vaisseau du marquis de Vaudreuil ayant dérapé, et se trouvant sous la batterie dans le temps de l'attaque, saisit cet instant pour la canonner; ce qui produisit une diversion utile. Quand on fut près des retranchemens, il en partit un feu très-vif. Le bâtiment anglais le *Yorck*, mouillé dans le carénage, incommoda beaucoup les troupes en tirant à cartouches sur la colonne du comte de Dillon, qui passait à portée de ce vaisseau. L'avant-garde ayant franchi la palissade, gravissait le morne. La colonne de la gauche et celle du centre, rapprochées par la nature du terrain, joignirent l'avant-garde. Ni le feu des retranchemens, ni celui du vaisseau le *Yorck* qui était embossé et prenait nos troupes en flanc, ni l'entière difficulté des lieux, rien ne put rallentir l'ardeur des troupes excitée par la présence du général qui sauta dans les retranchemens avec les premiers grenadiers. On gravissait en colonne serrée, les hommes se portant et se poussant les uns les autres. L'ennemi fut successivement chassé de tous côtés.

La division du vicomte de Noailles avait un plus grand tour à faire. Elle y suppléa par la vivacité de sa marche; et ayant franchi tous les obstacles, elle arriva en même temps au haut du morne, dont les assiégeans furent maîtres en moins d'une heure. Le gouverneur se croyant en sûreté dans ce poste, y avait fait porter sa vaisselle, son argenterie, ses bijoux et ses effets les plus précieux ; à son exemple les principaux officiers en avaient fait autant. Dès qu'il fut jour, on tourna une pièce de vingt-quatre sur le fort que le morne domine de très-près. Au premier coup que l'on tira, un officier que le gouverneur envoyait pour capituler, parut avec un drapeau blanc. Il trouva le général dans la batterie : celui-ci tirant sa montre, donna une heure et demie au gouverneur pour faire ses propositions. Elles furent apportées à l'heure prescrite. Mais le général les ayant rejetées, le gouverneur anglais se détermina à se rendre à discrétion ; et le lendemain, les troupes françaises prirent possession du fort.

On ne doit pas oublier ici un trait également honorable pour le général qui sut récompenser la valeur, et pour le brave soldat qui mérita la récompense. Le sieur Horadou, dit Languedoc, sergent de grenadiers au régiment de Hainaut, était à l'avant-garde. Après avoir montré durant l'action la plus grande intrépidité, il sauta dans la dernière batterie du morne, et s'élançant à travers

les soldats ennemis, il sauva la vie au sieur Vance, officier qui le précédait. Le comte d'Estaing, sous les yeux de qui ce sergent avait combattu, arrivant l'instant d'après dans la batterie, l'embrassa, en lui déclarant qu'il le faisait officier.

Le comte d'Estaing ayant eu avis que la flotte anglaise, aux ordres de l'amiral Byron, avait été aperçue de l'île Saint-Vincent, fit signal à son escadre de se préparer à appareiller, et ensuite de se tenir prête à combattre. Bientôt, l'armée ennemie parut à une lieue et demie de distance et au vent, portant toutes voiles dehors sur l'armée du roi. Plusieurs vaisseaux français étaient encore à l'ancre. Le signal de couper leurs cables fut fait à tous ceux qui étaient mouillés. On appareilla et on se forma en ligne le plus promptement qu'il fut possible, sans avoir égard au poste, ni au rang des vaisseaux. L'armée anglaise, composée alors de dix-neuf vaisseaux et d'une frégate, courait le bord opposé à l'armée française. Une flotte de vingt-cinq à vingt-huit voiles, qui portait des troupes de débarquement, et était escortée de deux vaisseaux et de plusieurs frégates, était au vent, et le tenait. Le signal de commencer le combat fut donné et exécuté; mais la promptitude de l'appareillage n'avait pas permis à la flotte française de bien former la ligne qui présentait aux ennemis moins de vaisseaux à combattre qu'ils n'en avaient. Elle leur fit cependant

essuyer un feu au moins égal au leur. Il fut très-vif de part et d'autre, pendant plus de quatre heures que dura le combat. Les Anglais eurent cinq vaisseaux fort maltraités, et abandonnèrent le champ de bataille, quoique les vaisseaux français qui combattirent en ligne, eussent toujours été inférieurs en nombre à la flotte anglaise.

Après ce combat, le commandeur de Suffren, suivi d'un détachement de vaisseaux et de frégates, alla, par ordre du comte d'Estaing, faire capituler les îles de Cariacou et de l'Union, et reçut le serment de fidélité des habitans. Le gouverneur de l'île Saint-Vincent fit la même opération aux îles de Becouys. La reddition des autres petites îles Grenadines suivit de près celle des îles principales. L'escadre française se présenta devant Saint-Christophe, où l'escadre anglaise était mouillée et embossée sous les batteries de la rade; mais l'amiral ennemi refusa le combat.

Le comte d'Estaing, qui avait formé le projet d'ajouter à la conquête de la Grenad , celle de Saint-Vincent, chargea de cette expédition importante le chevalier du Rumain. Cet officier intelligent et brave débarqua ses troupes avec tant de promptitude, que le fort surpris, vivement pressé, demanda à capituler.

Après ces deux campagnes en Amérique, le comte d'Estaing cessa d'être employé jusqu'en 1781, où le roi lui confia le commandement des

flottes combinées de France et d'Espagne, qui étaient destinées à porter les derniers coups à la puissance anglaise. Cet amiral s'était rendu à Cadix pour en prendre le commandement, lorsque la signature des préliminaires de la paix rendit ses services inutiles.

Le comte d'Estaing mourut en 1794 sur l'échafaud, où montait alors tout ce que la France avait d'illustre.

Le marquis de Vaudreuil.

Le marquis de Vaudreuil était fils d'un homme qui avait compté parmi les bons marins de son temps ; entré de bonne heure lui-même au service, il ne tarda pas à s'y faire un nom célèbre. En 1756, il ramenait du Canada un convoi, sous l'escorte de la frégate l'*Aréthuse*. Il fut rencontré par un vaisseau et deux frégates ennemies. Il fit signal à la flotte de forcer de voiles, et se présenta seul pour faire tête aux Anglais, tandis qu'elle gagnerait chemin. La flotte fut bientôt hors de danger ; et l'action continua de la part du marquis de Vaudreuil avec tant de chaleur, que le vaisseau anglais, qui jusque-là n'avait été que témoin de l'action, fut obligé de venir au secours des deux frégates. Quoique blessé pendant le combat, l'intrépide officier continua de commander seul, jusqu'au moment où il amena son pavillon. Mais ce fut sur-tout dans la guerre d'Amérique que le

marquis de Vaudreuil se couvrit de gloire. Il se distingua d'abord au combat d'Ouessant, en 1778; en 1779, il fut chargé d'une expédition au Sénégal, où il fit pour sept ou huit millions de prises. Il alla ensuite se joindre à l'armée du comte d'Estaing.

A son retour, le roi voulut le nommer commandant de l'île Saint-Dominique. « Je ne puis accepter cette mission, répondit-il au ministre; le seul poste d'honneur pour un officier de la marine, en temps de guerre, est un vaisseau. »

En 1780, il partit pour les Antilles, chargé d'escorter un transport considérable, fut attaqué par l'amiral Kempelfelt, et parvint par une manœuvre habile, à sauver son convoi et à se rendre sans accident à la Martinique. Après s'être battu en héros sur le *Triomphant* à la malheureuse journée du 10 avril 1782, dans laquelle commandait M. le comte de Grasse, il recueillit les débris de l'armée française, éconduisit dix-neuf vaisseaux ennemis qui gênaient sa navigation, et s'empara des comptoirs britanniques établis dans la baie d'Hudson. A la paix, M. de Vaudreuil, de retour en France, fut fait grand'croix de l'ordre de saint Louis. Député de la noblesse aux états-généraux, il y défendit généreusement les droits du trône et ceux de ses commettans, émigra en 1792, et revint mourir en France après le 18 brumaire: il avait alors 79 ans.

Le bailli de Suffren.

M. LE bailli de Suffren, est généralement reconnu comme ayant été un des meilleurs officiers généraux de la marine française. Il entra au service en 1743 : il fit plusieurs campagnes de suite, et fut fait prisonnier en 1747. Il le fut une seconde fois en 1759. Après s'être éminemment distingué en 1778, sous les ordres du vice-amiral d'Estaing, il fut choisi en 1781, pour aller, à la tête d'une division de cinq vaisseaux, conduire des renforts au Cap-de-Bonne-Espérance, et se joindre à l'escadre de l'Inde. Pendant la traversée, il rencontra, dans le port de la Raya, à Saint-Yago (une des îles du Cap-Vert) une escadre anglaise envoyée pour s'emparer du Cap. Il n'y avait pas d'autre moyen de sauver cet établissement, que d'y arriver avant elle. Excité par ce motif, très-puissant et très-déterminant sans doute, le bailli de Suffren attaqua l'escadre anglaise mouillée sous la protection des forts portugais, et la désempara. Il continua ensuite sa route et remplit sa mission. A la mort du commandant de l'escadre, dans l'Inde, le bailli de Suffren lui succéda, et déploya des talens et une activité extraordinaire. En sept mois, il livra quatre combats à l'amiral Hughes, et reprit en trois jours le fort de Trinquemale, que les Anglais avaient enlevé aux Hollandais. La prise de ce fort, situé sur la côte

orientale de l'île de Ceylan, le mit en possession d'un des plus beaux ports de l'univers, et lui assura la prépondérance dans ces parages. Ces succès rendirent la confiance à Hyder-Ali, et l'excitèrent à faire de plus grands efforts contre l'ennemi commun. Ce prince indien avait la plus haute opinion du bailli de Suffren : « Jusqu'à présent, lui dit-il un jour, je m'étais cru un grand homme ; mais depuis que tu as paru sur cette côte, tu m'as éclipsé. »

Une quatrième place de vice-amiral fut créée uniquement pour cet officier, et supprimée à sa mort. Le roi le nomma de plus, chevalier de ses ordres. Le titre de bailli de Suffren lui venait de ce qu'il était grand-croix de l'ordre de Malte. Il tenait encore de cet ordre la dignité d'ambassadeur de la religion en France.

Au coup d'œil le plus sûr, à un sang froid imperturbable dans l'action, Suffren joignait une activité singulière, des connaissances très-étendues, et une vivacité d'esprit qui lui faisait découvrir des ressources où tout autre que lui eût désespéré d'en trouver. Il avait l'art de se concilier le cœur des matelots ; et la confiance qu'il leur inspirait allait jusqu'à l'enthousiasme, et même jusqu'à la superstition. Les personnes de tout rang se faisaient une gloire de rendre justice à son mérite. A un dîner chez les ministres, où il se trouvait avec le comte d'Estaing, on appelait

ce dernier général ; le comte d'Estaing, désignant alors le bailli de Suffren, répondit : « Voilà le seul qu'il y ait ici. » Il mourut en 1788, à l'âge de soixante-un ans.

M. de la Motte-Piquet.

M. de la Motte-Piquet, entré de très-bonne heure dans la marine, se rendit immortel par son courage et ses talens. Voici la circonstance la plus glorieuse de sa vie militaire. Il mouillait au Fort Royal, après un combat qui avait désemparé tous les vaisseaux, lorsqu'il apprit qu'un convoi français, très-essentiel au succès de la guerre, et qui voguait vers ce même fort, venait d'être attaqué par une escadre anglaise composée de quatorze bâtimens. Aussitôt il monte l'*Annibal* qui était à peine réparé, vole à l'ennemi, le disperse, et ne rentre en rade qu'avec le convoi. Forcé, dans la même campagne, de se rendre de la Martinique à la Guadeloupe, seulement avec cinq vaisseaux de ligne et cinq frégates, il sut éviter l'approche d'une flotte qui lui était tellement supérieure en forces, qu'il n'aurait pu lui résister. L'amiral Hyde-Parker la commandait. Il dit, avec autant de regret que d'admiration : « Une seule manœuvre pouvait sauver Lamotte-Piquet, et Lamotte-Piquet était le seul qui pût la trouver. » Monté sur l'*Invincible* en 1781, il prit vingt-six navires, des trente-deux avec lesquels

l'amiral sir Georges Rodney repassait en Angleterre. Modeste et plein de vertu, Lamotte était généralement estimé. Il avait, dans l'armée navale, le grade de lieutenant général, lorsqu'il mourut à Brest, le 10 juin 1791, âgé de soixante-onze ans.

Le marquis de Bouillé.

PARMI les officiers qui se distinguèrent dans cette guerre, il ne faut pas omettre le marquis de Bouillé, gouverneur de la Martinique en 1778. Il débarqua à la Dominique avec un petit corps de troupes. La garnison anglaise, de beaucoup supérieure aux assiégeans, fut forcée de mettre bas les armes. Cette conquête ne coûta pas un seul homme à la France; le succès en fut dû principalement à la justesse des mesures et à la célérité des opérations.

La perte de l'île de Tabago fut encore plus sensible aux Anglais. Le comte de Grasse, qui commandait notre principale escadre aux Antilles, après un combat indécis contre l'amiral Hood, résolut d'attaquer cette île. Le marquis de Bouillé fut en grande partie chargé de cette expédition brillante; l'attaque fut heureuse, comme toutes les opérations de cet excellent officier. Cette conquête se fit, pour ainsi dire, sous les yeux de l'amiral Rodney, qui, avec des forces à-peu-près égales, n'osa pas s'opposer aux projets de la flotte française. M. de Blanchelande atteignit le premier, le

rivage, sous la protection de deux vaisseaux de ligne, et s'empara de la ville de Scarboroug. Huit cents hommes se réfugièrent sur une montagne avec des munitions, du canon et des vivres; ils y furent vivement poursuivis, et bientôt forcés de mettre bas les armes.

Prise d'Yorck-Town.

Quelques militaires français, avant la déclaration de guerre, étaient allés, sans autorisation spéciale du gouvernement, offrir leurs services aux Américains insurgens, les former à la discipline et leur apprendre l'art de combattre. Parmi cette foule de volontaires, on remarqua le marquis de la Fayette, qui, à l'âge de vingt-ans, sut préférer la gloire aux plaisirs, et dont les talens précoces, appréciés par l'immortel Washington, lui méritèrent, dans l'armée des États-Unis, un avancement rapide. Après la déclaration de guerre, des secours plus efficaces furent envoyés par Louis xvi à ses nouveaux alliés; et plus tard, en 1781, le comte de Rochambeau arriva à Boston, chargé de concerter avec les généraux américains, un plan d'opérations décisives. Il fut bientôt suivi par une forte escadre, des troupes et de l'argent. On arrêta de faire le siège de New-Yorck, défendue par le général Clinton, qui pouvait être secouru par un corps de six mille hommes. Après plusieurs tentatives infructueuses, les généraux Washington,

Rochambeau et la Fayette réunirent leurs armées dans la Virginie. Le comte de Grasse aborda dans la baie de Chesapeack; on y débarqua un nouveau secours de trois mille hommes, commandés par le marquis de Saint-Simon. M. de la Fayette fut chargé de faire les dispositions convenables pour empêcher lord Cornwallis de se rendre, par une marche prompte, à Charles-Town. Le général anglais, instruit des desseins des confédérés, concentra ses forces à Yorck-Town. M. de la Fayette, à la nouvelle de ces dispositions, se transporta sur la rivière de James, pour empêcher l'armée anglaise de se réfugier dans la Caroline du sud. M. de Grasse, de son côté, bloqua l'embouchure de la rivière d'Yorck avec quatre vaisseaux de ligne et quelques frégates; et le comte de Barras, autre amiral français, vint se joindre à lui, dans la baie de Chesapeack. L'amiral anglais Graves, pour rompre les mesures des alliés, y cingla bientôt avec dix-neuf vaisseaux. Les deux flottes ne furent pas long-temps en présence, sans en venir aux mains. On se battit avec des succès balancés; et on chercha, pendant cinq jours, l'avantage dans l'habilité des manœuvres. Les Anglais se retirèrent enfin; mais la flotte française ne voulut pas quitter la baie, pour ne pas rendre incertaine, par un combat hasardeux, la reddition de l'armée anglaise.

Lord Cornwallis n'avait rien négligé pour ren-

dre ses positions redoutables. Il rangea, autour de la place, toutes ses troupes derrière une suite de redoutes et d'ouvrages, qui empêchaient l'approche des assaillans. Ils osèrent cependant s'approcher jusqu'au pied des murailles. Cornwallis déconcerté se retira, à la faveur des ténèbres, dans ses lignes intérieures. L'armée franco-américaine ne l'y laissa pas long-temps tranquille. Les opérations furent poussées avec une activité sans exemple. L'ennemi vit le feu de nos pièces démonter ses canons, nos boulets détruire ses ouvrages ; M. de la Fayette commandant les Américains, et le baron de Vioménil, les Français, emportèrent d'assaut les batteries de deux redoutes qui fatiguaient les travailleurs dans les tranchées. Une seconde parallèle enveloppa, dès le lendemain, les redoutes conquises ; des obusiers jouèrent contre les murs de la place, et ses fortifications tombèrent de tous côtés. Dans cette extrémité désespérante, Cornwalis tenta d'échapper par terre avec la plus grande partie de ses troupes ; mais il trouva partout d'insurmontables barrières. Alors, ne trouvant de sûreté ni dans ses lignes ni dans ses murailles, l'armée anglaise capitula et se rendit prisonnière de guerre : artillerie, caisse militaire, équipages, munitions et vaisseaux, tout tomba au pouvoir des vainqueurs. Ce succès décisif confirma l'indépendance des Etats-Unis.

Reprise de Minorque.

PENDANT qu'on enlevait aux Anglais Yorck-Town en Amérique, on leur portait en Europe un coup aussi accablant. Douze mille hommes de troupes, embarquées à Cadix sous les ordres du duc de Crillon, mirent à la voile pour aller s'emparer de Minorque. Toute l'île fut bientôt, et sans résistance, soumise aux lois espagnoles, excepté le fort Saint-Philippe où se renferma le gouverneur, avec une garnison de trois mille hommes.

Le fort Saint-Philippe est bâti sur un rocher qui en rend les approches très-difficiles; le chemin couvert et les glacis sont taillés dans le roc, palissadés, minés, contre-minés, protégés par de petits forts hérissés d'artillerie; un fossé de vingt pieds de profondeur, creusé dans le roc, entoure ces fortifications; tous les ouvrages extérieurs ont avec la place des communications souterraines, espèce de labyrinthe rempli de puits à bascules; le corps de la place, environné d'un chemin couvert est défendu par des contre-gardes et des demi-lunes; la muraille a soixante pieds de haut et le fossé trente-six pieds de profondeur; enfin la tour est un carré flanqué de quatre bastions, dont l'intérieur forme une place d'armes.

Le duc de Crillon ne fut pas découragé par ces obstacles; il commença les opérations du siége.

Les assiégés parvinrent un jour à détruire une batterie et à couler bas un navire chargé de munitions; mais ce succès n'eut pas de suites. Une attaque générale fut ordonnée, elle fut terrible; les Anglais se réfugièrent dans leurs casemates. Une tempête affreuse, qui éteignit le feu de nos batteries et dispersa nos vaisseaux, les sauva pour un moment; mais enfin, lassés d'une résistance inutile, ils déposèrent leurs armes, et laissèrent dans nos mains quarante-neuf mortiers et environ trois cents pièces de canon.

Bataille de la Dominique (1782).

La marine française, élevée à un haut point de splendeur, luttait partout avec avantage contre les Anglais. Depuis Louis XIV, nos forces navales n'avaient jamais présenté un aussi grand développement; et nous pouvions espérer encore d'humilier l'orgueil britannique dans la mer des Antilles, si une faute capitale ne nous eût enlevé cet honneur, et ne nous eût fait éprouver une grande calamité maritime.

Le comte de Grasse avait, dans la rade du fort royal de la Martinique, trente-deux vaisseaux de ligne; et son intention était, avec ces forces imposantes, de tenter une expédition contre la Jamaïque; mais l'amiral Rodney, emmenant de la Barbade quinze vaisseaux de ligne, donna à la flotte anglaise une grande supériorité. Dans l'im-

possibilité de rien entreprendre avec ses forces, M. de Grasse fit voile pour Saint-Domingue, afin de se réunir à l'escadre espagnole. Rodney atteignit la flotte française, attaqua l'arrière-garde dont le feu fut si terrible que la flotte anglaise suspendit ses coups pour se réparer. Après cette action avantageuse, nos vaisseaux cinglaient vers la Guadeloupe, lorsque l'amiral, pour sauver son neveu dont le vaisseau était trop endommagé pour suivre, suspendit la marche et ordonna même un mouvement rétrograde. Le combat alors s'engagea de nouveau, la ligne française fut rompue. Chaque vaisseau français eut, dans ce combat terrible, à soutenir le feu de plusieurs vaisseaux ennemis. *La Ville de Paris*, vaisseau amiral, fut en butte à tous les coups des Anglais. Abandonné de la flotte, même de ses matelots, M. de Grasse se défendit onze heures avec un courage héroïque; il fut obligé de se rendre, les deux tiers de son équipage étaient morts sur le pont.

M. de Marigny, commandant du *César*, donna un grand exemple d'amour de la patrie. Blessé mortellement au milieu de l'action (il avait eu les deux cuisses emportées), il continua à donner des ordres; la moitié de son équipage avait péri, son vaisseau était entièrement rasé, lorsqu'on vint lui annoncer que le feu se manifestait à bord. « Tant mieux, répondit-il, les Anglais ne l'auront » pas; je suis un homme mort; mais vous, ajouta-

» t-il, en s'adressant à ses officiers et à l'équipage,
» sauvez-vous, s'il est possible, conservez votre
» vie pour vous venger dans une autre occasion.

Siége de Gibraltar (1782).

Ce rocher fameux, que l'Angleterre n'obtint que par surprise pendant la guerre de la succession, la valeur des alliés l'eût peut-être arraché de ses mains sans un contre-temps. Une artillerie nombreuse, une armée formidable, une foule de volontaires illustres, parmi lesquels S. A. R. le comte d'Artois ; pour ingénieur le savant d'Arçon, pour général le brave Crillon : tout promettait le triomphe. A ces moyens puissans, Gibraltar opposa les flots, ses canons, des vaisseaux et un gouverneur habile ; la résistance fut souvent malheureuse ; les Anglais osèrent s'approcher des lignes assiégeantes, un feu meurtrier les rejeta dans leurs murailles. Ne se croyant pas en sûreté derrière les anciennes fortifications, le général Elliot fit construire de nouveaux ouvrages ; le plus considérable, établi vers le vieux môle, du côté du nord, point le plus formidable de l'Europe, vomissait les obus, les boulets et les bombes. On bravait, depuis trois ans, ce déluge de feu ; on s'acharnait, sans succès, à un siége dont on ne pouvait plus prévoir le terme. Mais dès que le chevalier d'Arçon fut arrivé sur les lieux, le plan d'attaque fut changé. Le côté de la terre ne fut plus destiné qu'aux opérations se-

condaires ; dix batteries flottantes, portant cent cinquante canons, bravant et les flots et le feu des assiégés, devaient foudroyer Gibraltar. Commandées par le prince de Nassau, guerrier ardent et aventureux, elles entrèrent dans la rade malgré la violence des vents. Si le canon d'une fausse attaque n'eût pas cessé trop tôt, si le plan eût été exécuté dans toutes ses savantes dispositions, le génie du chevalier d'Arçon eût peut-être forcé la fortune à couronner l'audace française. Mais tranquille du côté des Espagnols, la garnison tourna tous ses efforts contre les batteries flottantes ; elles devinrent la proie des flammes. On fut contraint d'en revenir au blocus ; il ne fut pas assez rigoureux pour empêcher le ravitaillement de la place ; le camp de Saint-Roch ne servit plus qu'à observer les Anglais.

Si on ne put leur enlever Gibraltar, on eut du moins l'avantage de les battre dans un combat naval livré au sortir du détroit. La flotte combinée, forte de trente-deux vaisseaux, y rencontra trente-quatre vaisseaux sous les ordres de l'amiral Howe. M. de la Mothe-Piquet, qui montait l'*Invincible*, commença le feu, et eut à combattre trois vaisseaux à trois ponts qu'il força à s'éloigner; le vicomte de Rochechouart, qui commandait le *Majestueux*, se distingua par une action pareille. Le combat dura cinq heures, la valeur des alliés l'emporta ; la flotte anglaise chercha son salut dans ses voiles.

Pendant que la guerre déployait ainsi ses fureurs devant Gibraltar, elle semblait se calmer sur tous les autres points. On vit tout-à-coup se ralentir les hostilités. Les puissances envoyèrent des plénipotentiaires à Paris, sous la médiation de l'empereur d'Allemagne et de l'impératrice de Russie, pour ouvrir des conférences de paix. Elle fut conclue par trois différens traités, également honorables pour le monarque et pour la nation française. Dans le premier, l'Angleterre reconnut l'indépendance des États-Unis; dans le second, elle restitua à la France l'île de Gorée, Pondicheri, Mahé, Surate, céda en outre Tabago, et abrogea les articles honteux relatifs aux fortifications de Dunkerque; dans le troisième, elle abandonna la Floride et Minorque à l'Espagne, qui lui céda la Providence et Bahama.

M. de la Peyrouse.

Le courage qui brille au champ d'honneur, n'est pas le seul qui ait droit à l'admiration des hommes. Des occasions d'un autre genre sont quelquefois offertes aux militaires, de se montrer avec éclat; la guerre ne se compose pas seulement de combats; et dans la marine surtout, il se présente souvent au guerrier d'imminens périls, en l'absence de l'ennemi. Les voyages de découvertes, par exemple, dirigés presque toujours dans un but d'utilité publique, au milieu des écueils, des tempêtes, des

privations de tout genre, supposent chez le navigateur qui les entreprend, et les conduit avec succès, autant de bravoure et de constance que tous les plus beaux faits d'armes.

Tous les navigateurs français qui se sont fait une réputation en explorant les mers lointaines, étaient d'intrépides soldats. Parmi ces hommes justement célèbres, on doit citer M. de la Peyrouse, qui paraît avoir si tristement terminé sa carrière. Il s'était distingué, pendant la guerre de l'indépendance américaine, par son courage et son habileté; ses vastes connaissances furent ses titres de recommandation auprès de Louis XVI, qui, voulant illustrer son règne par toutes les entreprises utiles, le choisit pour une expédition longue et difficile, mais dont il jugeait que les résultats pouvaient être avantageux à ses peuples. Les instructions, remises à M. de la Peyrouse, furent rédigées par le monarque lui-même; et nous les rapporterons en partie, parce qu'elles honorent à la fois le prince et le marin illustre qui les reçut de ses mains.

Instructions du Roi.

« Sa majesté, ayant fait armer au port de Brest les frégates la *Boussole*, commandées par le sieur de la Peyrouse, et l'*Astrolabe*, par le sieur de Langle, capitaines de ses vaisseaux, pour être employées dans un voyage de découvertes, elle va faire connaître au sieur de la Peyrouse, à

qui elle a donné le commandement en chef de ces deux bâtimens, le service qu'il aura à remplir dans l'expédition importante dont elle lui a confié la conduite.

» Les différens objets que sa majesté a eus en vue en ordonnant ce voyage, ont exigé que la présente instruction fût divisée en plusieurs parties, afin qu'elle pût expliquer plus clairement, au sieur de la Peyrouse, les intentions particulières de sa majesté sur chacun des objets dont il devra s'occuper.

» La première partie contiendra son itinéraire, ou le projet de sa navigation, suivant l'ordre des découvertes qu'il s'agit de faire ou de perfectionner; et il y sera joint un recueil de notes géographiques et historiques, qui pourront le guider dans les diverses recherches auxquelles il doit se livrer.

» La seconde partie traitera des objets relatifs à la politique et au commerce.

» La troisième exposera les opérations relatives à l'astronomie, à la géographie, à la navigation, à la physique, et aux différentes branches de l'histoire naturelle, et réglera les fonctions des des astronomes, physiciens, naturalistes, savans et artistes employés dans l'expédition.

» La quatrième partie prescrira au sieur de la Peyrouse la conduite qu'il devra tenir avec les peuples sauvages et les naturels des divers pays qu'il aura occasion de découvrir ou de reconnaître.

» La cinquième enfin lui indiquera les précautions qu'il devra prendre pour conserver la santé de ses équipages. . . . .

. . . .

SECONDE PARTIE.

Objets relatifs à la politique et au commerce.

» Sa majesté a tracé au sieur de la Peyrouse, dans la première partie de cette instruction, la route qu'il doit suivre dans la reconnaissance qu'il a à faire dans la plus grande partie du globe terrestre; elle va lui faire connaître, dans celle-ci, les objets relatifs à la politique et au commerce qui doivent occuper particulièrement son attention dans les différentes relâches, afin que l'expédition que sa majesté a ordonnée, en contribuant à perfectionner la géographie et à étendre la navigation, puisse également remplir, sous d'autres rapports, les vues qu'elle s'est proposées pour l'intérêt de sa couronne et l'utilité de ses sujets.

» 1° Les séjours que le sieur de la Peyrouse doit faire à Madère et à Saint-Yago, seront trop courts pour qu'il puisse prendre connaissance exacte de l'état de ces colonies portugaises; mais il ne négligera aucun moyen de se procurer des informations sur les forces que la couronne de Portugal y entretient, sur le commerce qu'y font les Anglais et les autres nations, et sur les grands objets qu'il peut être intéressant de connaître.

2° Il s'assurera si les Anglais ont entièrement évacué l'île de la Trinité, si les Portugais s'y sont établis, et en quoi consiste l'établissement que ceux-ci peuvent y avoir formé depuis l'évacuation.

3° S'il parvient à retrouver l'île Grande de la Roche, il examinera si elle offre quelque port commode et sûr, où l'on puisse se procurer de l'eau et du bois, quelle facilité elle peut présenter pour y former un établissement, dans le cas où la pêche de la baleine attirerait les armateurs français dans l'Océan atlantique méridional; s'il y aurait quelque partie qui pût être fortifiée avantageusement et gardée avec peu de monde, un poste enfin convenable à un établissement qui se trouverait aussi loin des secours et de la protection de la métropole.

4° Il examinera l'île Géorgia sous les mêmes rapports; mais il est probable que cette île, située sous une latitude plus élevée, présente moins de facilité qu'on peut en espérer de la position de l'île Grande; et que les glaces qui embarrassent la mer, pendant une partie de l'année, au voisinage de Géorgia, opposeraient de grands obstacles à la navigation ordinaire, et éloigneraient les pêcheurs de faire de cette île un point de rendez-vous et de retraite.

5° Les îles du grand Océan équatorial offriront peu d'observations à faire relativement à la poli-

tique et au commerce. Leur éloignement semble devoir ôter toute idée aux nations de l'Europe, d'y former des établissemens ; et l'Espagne seule pourrait avoir quelqu'intérêt à occuper des îles qui, se trouvant situées à peu près de distance égale de ses possessions d'Amérique et d'Asie, présenteraient des points de relâche et de rafraîchissement à ses vaisseaux de commerce qui traversent le grand Océan. Quoiqu'il en soit, le sieur de la Peyrouse s'attachera principalement à étudier le climat et les productions en tous genres des différentes îles de cet Océan où il aura abordé, à connaître les mœurs et les usages des naturels du pays, leur culte, la forme de leur gouvernement, leur manière de faire la guerre, leurs armes, leurs bâtimens de mer, le caractère distinctif de chaque peuplade, ce qu'elles peuvent avoir de commun avec d'autres nations sauvages et avec les peuples civilisés, et principalement ce que chacune offre de particulier.

Dans celles de ces îles où les Européens ont déjà abordé, il tâchera de savoir si les naturels du pays ont distingué les différentes nations qui les ont visitées, et il cherchera à démêler quelle opinion ils peuvent avoir de chacune d'elle en particulier; il examinera quel usage ils ont fait des diverses marchandises, des métaux, des outils, des étoffes et des autres objets que les Européens leur ont portés. Il s'informera si les bestiaux et les autres

animaux et oiseaux vivans, que le capitaine Cook a déposés sur quelques-unes de ces îles, y ont multiplié, quelles graines, quels légumes d'Europe y ont le mieux réussi, quelle méthode les insulaires ont pratiqué pour les cultiver, et à quel usage ils en emploient le produit. Partout enfin il vérifiera ce qui a été rapporté par les navigateurs qui ont publié des relations de ces îles, et il s'attachera principalement à reconnaître ce qui a pu échapper aux recherches de ses prédécesseurs.

Dans sa relâche à l'île d'Easter ou de Pâques, il s'assurera si l'espèce humaine s'y détruit, comme on a lieu de le présumer d'après les observations et le sentiment du capitaine Cook.

En passant à l'île de Huaheine, il cherchera à connaître Omaï, cet insulaire que le navigateur anglais y a établi dans son troisième voyage; il saura de lui quel traitement il a éprouvé de ses compatriotes après le départ des Anglais, et quel usage il a fait lui-même, pour l'utilité, le bien être et l'amélioration de son pays, des lumières et des connaissances qu'il a dû acquérir pendant son séjour en Europe.

6°. Si, dans la visite et la reconnaissance qu'il fera des îles du grand Océan équatorial et des côtes du grand Océan, il rencontrait à la mer quelque vaisseau appartenant à une autre puissance, il agirait vis-à-vis du commandant de ce bâtiment avec toute la politesse et la prévenance établie et

convenue entre les nations policées et amies; et s'il en rencontrait dans quelque port appartenant à un peuple considéré comme sauvage, il se concerterait avec le capitaine du vaisseau étranger, pour prévenir sûrement toute dispute, toute altercation entre les équipages des deux nations, qui pourraient se trouver ensemble à terre, et pour se prêter un mutuel secours dans le cas où l'un ou l'autre serait attaqué par les insulaires ou les sauvages.

7°. Dans la visite qu'il fera de la Nouvelle Calédonie, des îles de la reine Charlotte, des terres des Arsacides et de celles de la Louisiade, il examinera soigneusement les productions de ces contrées, qui, étant situées sous la zone torride, et par les mêmes latitudes que le Pérou, peuvent ouvrir un nouveau champ aux spéculations du commerce; et sans s'arrêter aux rapports, sans doute exagérés, que les anciens navigateurs espagnols ont fait de la fertilité et de la richesse de quelques-unes des îles qu'ils ont découvertes dans cette partie du monde, il observera seulement que des rapprochemens fondés sur des combinaisons géographiques et sur les connaissances que les voyageurs modernes ont procurées, donnent lieu de penser que les terres découvertes, d'une part en 1768 par Surville, peuvent être les îles découvertes en 1567, par Mendaña, et connues depuis sous le nom d'îles Salomon, que l'opinion, vraie

ou fausse, qu'on a eue de leurs richesses, leur fit donner dans des temps postérieurs.

Il examinera, avec la même attention, les côtes septentrionales et occidentales de la Nouvelle-Hollande, et particulièrement la partie de ces côtes, qui, étant située sous la zone torride, peut participer des productions propres aux pays placés sous les mêmes latitudes.

8°. Il n'aura pas les mêmes recherches à faire aux îles de la Nouvelle-Zélande, que les relations des voyageurs anglais ont fait connaître dans un grand détail. Mais, pendant son séjour dans le canal de la reine Charlotte, il s'occupera à découvrir si l'Angleterre a formé ou projeté de former quelque établissement sur ces îles; et dans le cas où il pourrait être instruit qu'elle en a formé quelqu'un, il tâcherait de s'y rendre pour prendre connaissance par lui-même, de l'état, de la force et de l'objet de cet établissement.

9°. Si, dans la reconnaissance qu'il fera de la côte du nord-ouest de l'Amérique, il rencontre, sur quelques points de cette côte, des forts ou comptoirs appartenant à sa majesté catholique, il évitera soigneusement tout ce qui pourrait donner quelque ombrage aux commandans ou chefs de ces établissemens; mais il fera valoir auprès d'eux les liens du sang et de l'amitié qui unissent si étroitement les deux souverains, pour se procurer, par

leur moyen, tous les secours et rafraîchissemens dont il pourrait avoir besoin, et que le pays serait en état de fournir.

Il paraît que l'Espagne a eu l'intention d'étendre son titre de possession jusqu'au port de los Remedios, vers le 57e. degré un quart de latitude; mais rien n'annonce qu'en le faisant visiter en 1775, elle y ait formé aucun établissement, non plus qu'au port de Buerelli, situé à environ deux degrés moins au nord. Autant qu'il est possible d'en juger par les relations de ces pays, qui sont parvenues en France, la possession active de l'Espagne ne s'étend pas au-dessus des ports de San-Diégo et de Montercy, où elle a fait élever de petits forts gardés par des détachemens qu'on y fait passer de la Californie ou du Nouveau-Mexique.

Le sieur de la Peyrouse tâchera de connaître l'état, la force, l'objet de ces établissemens, et de s'assurer si ce sont les seuls que l'Espagne ait formés sur cette côte. Il examinera pareillement à quelle latitude on peut commencer à se procurer des pelleteries; quelle quantité les Américains peuvent en fournir; quelles marchandises, quels objets seraient les plus convenables pour la traite des fourrures; quelle facilité on pourrait trouver pour se procurer un établissement sur cette côte, dans le cas où ce nouveau commerce présenterait assez d'avantage aux négocians français pour les engager

à s'y livrer, sous l'espoir de reverser les pelleteries sur la Chine, où l'on est assuré qu'elles ont un débit facile.

Il cherchera pareillement à connaître quelles espèces de peaux on peut y traiter, et si celles de loutre, qui ont le plus de valeur en Asie, où elles sont très-recherchées, sont les plus communes en Amérique. Il aura soin de rapporter en France des échantillons de toutes les différentes fourrures qu'il aura pu se procurer; et comme il aura occasion, dans la suite de son voyage, de relâcher à la Chine, et peut-être de toucher au Japon, il s'assurera quelle espèce de peau a, dans ces deux empires, un débit plus facile, plus sûr et plus lucratif, et quel bénéfice la France pourrait se promettre de cette nouvelle branche de commerce. Enfin il tâchera, pendant son séjour sur les côtes de l'Amérique, de découvrir si les établissemens de la baie d'Hudson, les forts ou comptoirs de l'intérieur, ou quelque province des États-Unis, ont ouvert, par l'entremise des sauvages errans, quelques communications, quelques relations de commerce et d'échange, avec les peuples de la côte de l'ouest.

10° Il est probable qu'en visitant les îles Aleutiennes et les autres groupes situés au sud du grand bassin du nord, il rencontrera quelques établissemens ou factoteries russes. Il cherchera à connaître leur constitution, leur force, leur objet ;

quelle est la navigation des Russes dans ces mers, quels bâtimens, quels hommes ils y emploient; jusqu'où ils étendent leur commerce; s'il y a quelques-unes de ces îles qui reconnaissent la domination de la Russie, ou si toutes sont indépendantes : enfin si les Russes ne se sont pas portés, de proche en proche, jusque sur le continent de l'Amérique.

Il profitera de son séjour dans le port d'Avatscha pour étendre les connaissances à acquérir à cet égard, et s'en procurer en même temps, s'il est possible, sur les îles Kuriles, sur les terres de Jesso, et sur l'empire du Japon.

11° Il fera la reconnaissance des îles Kuriles et des terres de Jesso avec prudence et circonspection, tant pour ce qui concerne sa navigation dans une mer qui n'est point connue des Européens, et qui passe pour être orageuse, que dans les relations qu'il pourra avoir avec les habitans de ces îles et terres, dont le caractère et les mœurs doivent se rapprocher de ceux des Japonais, qui pourraient en avoir soumis une partie, et avoir communication avec les autres.

Il verra, par s notes géographiques et historiques jointes à la présente instruction, que la Russie n'étend sa domination que sur quelques-unes des îles Kuriles les plus voisines du Kamtschatka ; et il examinera si, dans le nombre des îles méridionales et indépendantes, il ne s'en trouverait pas quelqu'une sur laquelle, dans la supposition

d'un commerce de pelleteries à ouvrir pour la France, il serait possible de former un établissement ou comptoir qui pût être mis à l'abri de toute insulte de la part des insulaires.

12° A l'égard du Japon, il tâchera d'en reconnaître et visiter la côte du nord-est et la côte orientale, et d'aborder à quelqu'un de ses ports, pour s'assurer si son gouvernement oppose en effet des obstacles invincibles à tout établissement, à toute opération de commerce ou d'échange de la part des Européens, et si, par l'appât des pelleteries, qui sont, pour les Japonais, un objet d'utilité et de luxe, on ne pourrait pas engager les ports de la côte de l'est ou du nord-est à admettre les bâtimens qui leur en apporteraient, et à donner en échange les thés, les soies et les autres productions de leur sol, et les ouvrages de leurs manufactures : peut-être les lois prohibitives de cet empire, que toutes les relations de ce pays annoncent comme si sévères, ne sont-elles pas observées à la côte du nord-est et de l'est avec la même rigueur qu'à Naugasaki et à la côte du sud, lieu trop voisin de la capitale pour y espérer aucun relâchement.

13° Lorsque le sieur de la Peyrouse sera rendu à Macao, il prendra les mesures nécessaires pour obtenir la facilité d'hiverner à Canton. Il s'adressera, à cet effet, au sieur Vieillard, consul de sa majesté à la Chine; et il le chargera de faire au-

près du gouvernement chinois les démarches convenables pour y parvenir. Il profitera du séjour qu'il doit faire dans ce port, pour s'informer exactement et en détail de l'état actuel du commerce des nations européennes à Canton; et il examinera cet objet important sous tous les rapports qu'il peut être intéressant de connaître.

Il prendra toutes les informations qui pourront lui être utiles pour sa navigation ultérieure, dans les mers au nord de la Chine, sur les côtes de la Corée et de la Tartarie orientale, et sur toutes les terres ou îles qui lui resteront à visiter dans cette partie; il ne négligera pas de se procurer, s'il est possible, un interprète chinois et japonais, et un interprète russe pour la seconde relâche à Avatscha: il traitera avec eux, pour le temps qu'il devra les garder au service du vaisseau; et à son retour, ils les déposera à Mindana ou aux Moluques.

14° Il doit être prévenu que les forbans japonais sont quelquefois très-nombreux dans la mer comprise entre le Japon, la Corée et la Tartarie. La foiblesse de leurs bâtimens n'exige d'autre précaution de sa part que d'être sur ses gardes pendant la nuit, pour éviter une surprise de la leur; mais il ne serait pas inutile qu'il tâchât d'en joindre quelqu'un, et qu'il l'engageât, par des présens et par la promesse d'une récompense, à piloter les bâtimens de sa majesté dans la visite du

Jesso, dont on croit qu'une partie est sous la domination du Japon, dans le passage du détroit de Tessoy, que les Japonais doivent connaître, et dans la reconnaissance de celle des îles Kuriles qu'ils sont à portée de fréquenter. Le même pilote pourrait lui être également utile pour visiter quelque port de la côte occidentale du Japon, dans le cas où les circonstances ne lui auraient permis d'aborder à aucun point de la côte de l'est ou du nord-est; mais, quelque usage que le sieur de la Peyrouse puisse faire dudit pilote, il ne se livrera à ses conseils et à ses indications qu'avec la plus grande réserve; il convient aussi qu'il engage, s'il le peut, des pêcheurs des îles Kuriles à lui servir de pratiques pour celles de ces îles qui avoisinent le Kamtschatka.

Le sieur de la Peyrouse tâchera ainsi de compléter, en remontant au nord, la reconnaissance des îles qu'il n'aurait pu reconnaître en venant d'Avatscha à Macao, et de suppléer, sur la côte occidentale du Japon, à ce qu'il n'aurait pu exécuter sur la côte de l'est et du nord-est.

La reconnaissance des côtes de la Corée et de la Tartarie chinoise doit être faite avec beaucoup de prudence et de circonspection. Le sieur de la Peyrouse est instruit que le gouvernement de la Chine est très-ombrageux; il doit, en conséquence, éviter d'arborer son pavillon et de se faire connaître sur ces côtes, et ne se permettre aucune

opération qui puisse exciter l'inquiétude de ce gouvernement, parce qu'il serait à craindre qu'il n'en fît ressentir les effets aux navires français qui viennent commercer à Canton.

15° Dans la recherche et la visite que le sieur de la Peyrouse fera des îles Carolines, qui ne sont presque connues que de nom de la plupart des nations de l'Europe, il tâchera de savoir si les Espagnols, ainsi qu'ils l'ont souvent projeté, y ont formé quelque établissement.

Il fera connoître les productions de ces îles, et de toutes celles qu'il aura pu découvrir au nord-est et à l'ouest-sud-ouest des îles Mariannes ou îles des Larrons.

16° Dans la relâche qu'il fera à Tinian, l'une des Mariannes, il se procurera des informations sur les forces et le commerce des Espagnols, dans cet archipel et aux environs.

Il fera les mêmes recherches à Mindana, pour connaître, autant qu'il le pourra, l'état politique militaire et commercial de cette nation dans les îles Philippines.

17° Pendant le séjour qu'il fera aux Moluques, il ne négligera aucune information qu'il pourra se procurer sur la situation et le commerce des Hollandais dans ces îles. Il s'attachera particulièrement à connaître les avantages qui doivent résulter, pour le commerce de l'Angleterre, de la liberté que cette puissance a obtenue par son dernier traité

de paix avec la Hollande, de naviguer et trafiquer dans toute l'étendue des mers d'Asie; et il tâchera de savoir quel usage l'Angleterre a fait de cette liberté, et si elle est déjà parvenue à s'ouvrir, par cette voie, quelque nouvelle branche de commerce dans cette partie du monde.

18° Si le sieur de la Peyrouse relâche au Cap-de-Bonne-Espérance, il prendra des informations précises sur la situation actuelle de cette colonie, sur les forces que la Hollande ou la compagnie hollandaise des Indes orientales y entretient depuis la paix, et sur l'état des fortifications anciennes et nouvelles qui défendent la ville et protégent le mouillage.

19° En général, dans toutes les îles et dans tous les pays des continens, occupés ou fréquentés par les Européens, où il abordera, il fera, avec prudence, et autant que les circonstances et la durée de ses séjours le lui permettront, toutes les recherches qui pourront le mettre en état de faire connaître avec quelque détail la nature et l'étendue du commerce de chaque nation, les forces de terre et de mer que chacune y entretient, les relations d'intérêt ou d'amitié qui peuvent exister entre chacune d'elles et les chefs et naturels des pays où elles ont des établissemens, et généralement tout ce qui peut intéresser la politique et le commerce.

TROISIÈME PARTIE.

Opérations relatives à l'astronomie, à la géographie, à la navigation, à la physique et aux différentes branches de l'histoire naturelle.

1° Sa majesté ayant destiné deux astronomes pour être employés sous les ordres du sieur de la Peyrouse, dans l'expédition dont elle lui a confié la conduite, et ses deux frégates étant pourvues de tous les instrumens d'astronomie et de navigation dont on peut faire usage, soit à la mer, soit à terre, il veillera à ce que, dans le cours du voyage, l'un et l'autre ne négligent aucune occasion de faire toutes les observations astronomiques qui pourront lui paraître utiles.

L'objet le plus important pour la sûreté de la navigation, est de fixer avec précaution les latitudes et les longitudes des lieux où il abordera, et de ceux à vue desquels il pourra passer. Il recommandera, à cet effet, à l'astronome employé sur chaque frégate, de suivre, avec la plus grande exactitude, le mouvement des horloges et montres marines, et de profiter de toutes les circonstances favorables pour vérifier à terre si la régularité de leur marche s'est maintenue pendant la traversée, et pour constater, par observation, le changement qui pourra être survenu dans leur mouvement journalier, afin de tenir compte de ce changement pour déterminer avec plus de précision la longi-

tude des îles, des caps ou autres points remarquables qu'il aura pu reconnaître et relever dans l'intervalle de deux vérifications.

Aussi souvent que l'état du ciel le permettra, il fera prendre des distances de la lune au soleil ou aux étoiles, avec les instrumens à cet usage, pour en conclure la longitude du vaisseau, et la comparer à celle que les horloges et montres marines indiqueront pour le même point et le même instant; il aura soin de multiplier les observations de chaque genre, afin que le résultat moyen entre différentes opérations puisse procurer une détermination plus précise. Lorsqu'il passera à vue de quelque terre où il ne se proposera pas d'aborder, il aura attention de se maintenir, autant qu'il sera possible, sur le parallèle de ce point, à l'instant où devra se faire l'observation de la hauteur méridienne du soleil ou d'un autre astre, pour en conclure la latitude du vaisseau; et il s'établira sur le méridien de ce même point, pour le moment où devront se faire les observations qui serviront à en déterminer la longitude. Il évitera, par cette attention, toute erreur de position et d'estime de distance, qui peut nuire à la justesse de la détermination.

Il fera observer tous les jours, lorsque le temps le permettra, la déclinaison et l'inclinaison de l'aiguille aimantée.

Dès qu'il arrivera dans quelque port, il fera choix d'un emplacement commode, pour y dres-

ser les tentes et l'observatoire portatif dont il est pourvu, et il y établira un corps de garde.

Indépendamment des observations relatives à la détermination des latitudes et longitudes, pour lesquelles il sera employé toute espèce de méthode connue et praticable, et de celles pour connaître la déclinaison et l'inclinaison de l'aiguille aimantée, il ne négligera pas de faire observer tout phénomène céleste qui pourrait être aperçu; et, dans toutes les occasions, il procurera aux deux astronomes tous les secours et toutes les facilités qui pourront assurer le succès de leurs opérations.

Sa majesté est persuadée que les officiers et les gardes de la marine employés sur les deux frégates, se porteront avec zèle à faire eux-mêmes, de concert avec les astronomes, toutes les observations qui peuvent avoir quelque rapport d'utilité avec la navigation; et que ceux-ci, de leur côté, seront empressés de communiquer aux premiers le fruit de leurs études, et les connaissances de théorie qui peuvent contribuer à perfectionner l'art nautique.

Le sieur de la Peyrouse fera tenir sur chaque frégate, un registre double, où seront portées, jour par jour, tant à la mer qu'à terre, les observations astronomiques, celles relatives à l'emploi des horloges et montres marines, et toutes autres. Ces observations seront portées brutes sur le registre, c'est-à-dire qu'on y incrira simplement

les quantités de degrés, minutes, etc., donnés par l'instrument au moment de l'observation, sans aucun calcul, et en indiquant seulement l'erreur connue de l'instrument dont on se sera servi, si elle a été constatée par les vérifications d'usage.

Chacun des astronomes gardera par devers lui l'un de ces deux registres, et l'autre demeurera entre les mains de chaque capitaine commandant.

L'astronome tiendra en outre un second registre, où il inscrira pareillement, jour par jour, toutes les observations qu'il aura faites; et il y joindra, pour chaque opération, tous les calculs qui doivent conduire au dernier résultat.

A la fin du voyage, le sieur de la Peyrouse se fera remettre les deux registres qui auront été tenus par les astronomes, après qu'ils les auront certifiés véritables et signés.

2° Lorsque le sieur de la Peyrouse abordera à des ports qu'il peut être intéressant de faire connaître sous le rapport militaire, il fera faire la reconnaissance du pays par l'ingénieur en chef, qui lui remettra un rapport circonstancié de toutes les remarques qu'il aura faites, et les plans qu'il aura été à portée de lever.

Le sieur de la Peyrouse fera dresser des cartes exactes de toutes les côtes et îles qu'il visitera; et si elles ont déjà été reconnues, il vérifiera l'exactitude des descriptions et des cartes que les autres navigateurs en ont données.

A cet effet, lorsqu'il naviguera le long des côtes et à vue des îles, il les fera lever très-exactement avec le cercle de réflexion, ou avec le compas de variation; il observera que les relèvemens dont on peut tirer le parti le plus sûr pour la construction des cartes, sont ceux par lesquels un cap, ou tout autre objet remarquable, peut être relevé par un autre.

Il emploiera les officiers des deux frégates et l'ingénieur géographe à lever avec soin les plans des côtes, baies, ports et mouillages qu'il sera à portée d'examiner et de visiter; et il joindra à chaque plan une instruction qui présentera tout ce qui concerne l'approche et la reconnaissance des côtes, l'entrée et la sortie des ports, la manière de prendre le mouillage et d'y affourcher, et le meilleur endroit pour faire de l'eau; les sondes, la qualité du fond, les dangers, roches et écueils : les vents régnans, les brises, les moussons, les temps de leur durée et les époques de leurs changemens; enfin tous les détails nautiques qu'il peut être utile de faire connaître aux navigateurs.

Tous les plans du pays, des côtes et des ports, seront faits doubles; il en sera remis une copie à chacun des capitaines commandans; et, à la fin du voyage, le sieur de la Peyrouse se fera remettre la totalité des cartes et des plans, et les instructions qui y seront relatives.

Sa majesté s'en rapporte à lui pour fixer l'époque

à laquelle il devra faire monter les bateaux pontés qui ont été embarqués en pièces sur chaque frégate ; il réservera sans doute cette opération pour sa relâche à Otaïti. Les bateaux pourront être employés très-utilement à la suite des frégates, soit pour le grand Océan équatorial, soit pour explorer en détail des parties de côte, et en sonder les baies, les ports, les passages, et enfin pour faciliter toute recherche qui exige un bâtiment tirant peu d'eau, et susceptible de porter quelques jours de vivres pour son équipage.

3° Les physiciens et les naturalistes destinés à faire, dans le cours du voyage, les observations analogues à leurs connaissances, seront employés, pour la physique ou l'histoire naturelle, dans la partie à laquelle chacun d'eux se sera le plus particulièrement attaché.

Le sieur de la Peyrouse leur prescrira en conséquence les recherches qu'ils auront à faire dans tous les genres, et leur fera distribuer les instrumens et machines qui y sont propres.

Il aura attention, dans la répartition des travaux, d'éviter les doubles emplois, afin que le zèle et les lumières de chaque savant puissent avoir leur entier effet pour le succès général de l'expédition.

Il leur donnera communication des mémoires remis par l'académie des sciences, dans lesquels cette compagnie indique les observations particulières

dont elle désirerait que les physiciens et naturalistes pussent s'occuper dans le voyage; et il leur prescrira de concourir, chacun en ce qui le concerne, et suivant les circonstances, à remplir les objets indiqués par le mémoire.

Il communiquera pareillement au chirurgien major de chaque frégate, le mémoire de la société de médecine, afin que l'un et l'autre s'occupent des observations qui peuvent remplir le vœu de cette compagnie.

Le sieur de la Peyrouse, dans le cours de sa navigation et dans ses relâches, fera tenir, sur chacun des bâtimens, un registre, jour par jour, de toutes les observations relatives à l'état du ciel et de la mer, aux vents, aux courans, aux variations de l'atmosphère, et tout à ce qui appartient à la météréologie.

Dans les séjours qu'il fera dans les ports, il fera observer le génie, le caractère, les mœurs, les usages, le tempérament, le langage, le régime et et le nombre des habitans.

Il fera examiner la nature du sol et les productions des différens pays, et tout ce qui est relatif à la physique du globe.

Il fera recueillir les curiosités naturelles, terrestres et marines; il les fera classer par ordre, et fera dresser, pour chaque espèce, un catalogue raisonné, dans lequel il sera fait mention des lieux où elles auront été trouvées, de l'usage qu'en font

les naturels du pays, et si ce sont des plantes, des vertus qu'ils leur attribuent.

Il fera pareillement rassembler et classer les habillemens, les armes, les ornemens, les meubles, les outils, les instrumens de musique, et tous les effets à l'usage des divers peuples qu'il visitera; et chaque objet devra porter son étiquette, et un numéro correspondant à celui du catalogue.

Il fera dessiner, par les dessinateurs embarqués sur les deux frégates, toutes les vues de terres et les sites remarquables, les portraits des naturels des différens pays, leurs costumes, leurs cérémonies, leurs jeux, leurs édifices, leurs bâtimens de mer, et toutes les productions de la terre et de la mer dans les trois règnes, si les dessins de ces divers objets lui paraissent utiles pour faciliter l'intelligence des descriptions que les savans en auront faites.

Tous les dessins qui auront été faits dans le voyage, toutes les caisses contenant les curiosités naturelles, ainsi que les descriptions qui en auront été faites, et les recueils d'observations astronomiques, seront remis, à la fin du voyage, au sieur de la Peyrouse; et aucun savant, aucun artiste ne pourra réserver, pour lui-même ou pour d'autre, aucune des pièces d'histoire naturelle, ou d'autres objets, que le sieur la Peyrouse aura jugés mériter d'être compris dans la collection destinée pour sa majesté.

4° Avant de rentrer dans le port de Brest, au terme du voyage, ou avant d'arriver au Cap-de-Bonne-Espérance, s'il est dans le cas d'y relâcher, le sieur de la Peyrouse se fera remettre tous les journaux de la campagne qui auront été tenus sur les deux frégates par les officiers et gardes de la marine, par les astronomes, savans et artistes, par les pilotes et toutes autres personnes. Il leur enjoindra de garder un silence absolu sur l'objet du voyage et sur les découvertes qui auraient été faites; et il en exigera leur parole. Il les assurera, au surplus, que leurs journaux et papiers leur seront rendus.

Un an environ après leur départ, les deux vaisseaux de l'expédition de M. de la Peyrouse éprouvèrent un malheur qui sembla être le présage de leur destinée affreuse. Nous laisserons M. Boutin, l'un des officiers de *la Boussole*, en faire lui-même le récit, après en avoir été le triste témoin. Nous nous contenterons de l'abréger de temps en temps, à cause du peu d'étendue de notre ouvrage.

« Le 13 juillet 1786, dit cet officier, à cinq heures cinquante minutes du matin, je partis du bord de *la Boussole* dans le petit canot; j'avais ordre de suivre M. d'Escures qui commandait notre biscayenne. M. de Marchainville, commandant la biscayenne de l'*Astrolabe*, devait se joindre à nous. Après avoir doublé la pointe ouest de l'île,

près de laquelle nous étions mouillés, je vis que la passe brisait dans toute sa largeur, et qu'il serait impossible de s'y présenter. M. d'Escures était alors de l'avant, ses avirons levés, et semblait vouloir m'attendre; mais lorsque je l'eus approché à portée de fusil, il continua sa route; et comme son canot marchait beaucoup mieux que le mien, il répéta plusieurs fois la même manœuvre, sans qu'il me fût jamais possible de le joindre. A sept heures un quart, ayant toujours gouverné sur la passe, nous n'en étions plus qu'à deux encablures. Notre biscayenne vira de bord. Je suivis son mouvement dans ses eaux. Nous fîmes route, pour rentrer dans la baie, laissant la passe derrière nous. Mon canot était derrière notre biscayenne, à portée de la voix: j'apercevais celle de l'*Astrolabe* à un quart de lieue, en dedans de la baie. M. d'Escures me hêla alors, et je m'aperçus que nous étions entraînés par le jusant. Je ne croyais pas être exposé au moindre danger, puisqu'en gagnant seulement vingt toises sur l'un et l'autre bord, nous avions toujours la ressource d'échouer nos canots sur le rivage. Après avoir vogué plus d'une minute sans pouvoir refouler la marée, j'essayai inutilement de gagner la côte de l'est. Notre biscayenne, qui était devant moi, essaya aussi inutilement de gagner la côte de l'ouest: nous fûmes donc forcés de remettre le cap au nord, pour ne pas tomber en travers dans les brisans.

Les premières lames commençaient à déployer à peu de distance de mon canot; je crus devoir mouiller le grappin, mais il ne tint pas; heureusement le cable n'était pas étalingué à un des bancs; il fila en entier dans la mer, et nous déchargea d'un poids qui aurait pu nous être funeste. Dans l'instant, je fus au milieu des plus fortes lames qui remplirent presque le canot. Il ne coula cependant pas, et ne cessa point de gouverner......

» A sept heures vingt-cinq minutes, je fus hors de tout danger, n'ayant plus à combattre qu'une forte houle et de petites lames produites par la brise de l'ouest-nord-ouest.

» Après avoir vidé l'eau de mon canot; je cherchai les moyens de donner du secours à mes malheureux camarades; mais dès lors je n'avais plus aucun espoir.....

» Arrivé à un certain point, j'aperçus des hommes, qui, avec des manteaux, faisaient des signaux : c'étaient des sauvages... Quand je parvins auprès d'eux, ils m'exprimèrent par leurs gestes, qu'ils avaient vu chavirer deux embarcations; et, ne voyant pas la biscayenne de *l'Astrolabe*, je ne fus que trop certain du sort de M. de Marchaiville..... »

Avant de quitter le Cap des Français, M. de la Peyrouse érigea un monument à la mémoire des victimes de ce malheur horrible ; et M. de Lama-

non composa l'inscription suivante, qu'il enterra dans une bouteille, au pied de ce monument :

» A l'entrée du port ont péri vingt-un braves marins. Qui que vous soyez, mêlez vos larmes aux nôtres! »

Hélas! M. de la Peyrouse et le reste des Français employés à cette expédition, ont sans doute eux-mêmes péri un peu plus tard, sans que personne pût honorer leur mémoire!

FIN DU PREMIER VOLUME.



TABLE DES MATIÈRES

DU PREMIER VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

